INSTITUTUL ROMÂN DE CERCETĂRI – FREIBURG (GERMANIA)

BULETINUL BIBLIOTECII ROMÂNE

Studii şi documente româneşti

Vol. XII (XVI) Serie nouă 1985

FREIBURG i. Br.
Germania

BULETINUL
BIBLIOTECII ROMÂNE

Studii şi documente româneşti

RUMÄNISCHES FORSCHUNGSINSTITUT – RUMÄNISCHE BIBLIOTHEK
Freiburg e. V.
INSTITUTUL ROMÂN DE CERCETĂRI – BIBLIOTECA ROMÂNĂ
Freiburg i. Br.
Director: Virgil Mihailescu
7800 Freiburg i. Br., Uhlandstraße 7

* * *

Toate drepturile rezervate

BULETINUL BIBLIOTECII ROMÂNE

Studii şi documente româneşti

Vol. XII (XVI) Serie nouă 1985

FREIBURG i. Br.
Germania

BULETINUL BIBLIOTECII ROMÂNE

Studii şi documente

româneşti

Vol. XII(XVI) Serie nouă 1985

C U P R I N S U L

Petre Ş. NĂSTUREL - Dix contributions roumano-athonites (XIVe-XVIe siècles) 1

Vasile T E G A - American and English travellers and scientists of the XXth century on the Vlachs 47

Alexandru ZĂNESCU - "Cronica meteorologică" a familiei Lungu din Berlişţea. 1861-1891. 109

Andrei PANDREA - Identitate românească. Moşii: Reminiscenţe religioase arhaice. 139

Dan CERNOVODEANU - Les armes attribuées à la Valachie et à la Moldavie par les armoriaux ouest et centre-européens (XIIIe-XVIe siècles 177

Ioan GODEA şi Ştefan BEREŞ - Circulaţia cărţii vechi româneşti în Vestul României 195

Luminiţa FASSEL-AMBROZIE - Contribuţii documentare la activitatea lui Gino LUPI în probleme de istorie a Românilor 223

Iancu-Ioan BIDIAN - Politica U.S.A. faţă de România după abdicarea regelui Mihai 249

Nicoară BELDICEANU I - Pe marginea unei cărţi de istoria Românilor - Feudalismul românesc - 279

II - Sunt Valahii amintiţi în oguznāme ?..... 287

Nicolae L U P A N - Constantin Stamati-Ciurea, omul şi scriitorul 293

Sava GARLEANU - Felix Romuliana în Dacia Ripensis 305

****

DIX CONTRIBUTIONS ROUMANO-ATHONITES

(XIVe- XVIe siècles)

par Petre Ş.NĂSTUREL

En hommage aux moines roumains qui depuis le XIV^{e}siècle font pénitence à travers la Sainte-Montagne de l'Athos pour s'y sanctifier eux et leur peuple

A v e r t i s s e m e n t

Le regroupement d'articles que nous publions ici représente en réalité un extrait de la thèse de doctorat que nous avons soutenue à la Sorbonne en 1979 sous le titre Les documents roumains du Mont Athos. Contributions à l'histoire des relations roumano-athonites du XIVe siècle au milieu du XVIIe siècle. Cet ouvrage se trouve en ce moment même à l'impression dans les publications de l'Institut Pontifical Oriental de Rome sous le titre Le Mont Athos et les Roumains. Recherches sur leurs relations du milieu du XIVe siècle à 1654: le texte représente la partie essentielle de notre travail, tronquée de quelques détails mais amplifiée sur bien des points. Par mesure d'économie, notre Editeur nous a demandé

de retrancher les appendices de notre livre et suggéré de les faire paraître sous forme d'articles. Un premier papier a déjà vu le jour: A propos d'un document de Kastamonitou et d'une lettre patriarcale inconnue de 1411, "Revue des Etudes byzantines", 40, 1982, pp.211-214.

Aujourd'hui, nous livrons aux érudits 10 de ces appendices. Les 14 qui restent seront édités eux aussi petit à petit, soit dans cette revue soit ailleurs, en fonction des circonstances.

Naturellement, nous avons introduit dans le texte qui paraît ici-même un minimum d'adjonctions afin de mettre à jour nos divers exposés. Les difficultés de trouver ou obtenir en Occident la documentation roumaine, laquelle depuis ces dernières années y pénétre et circule avec une incertitude et une lenteur irritantes, sont toutefois la cause de bien des lacunes, que nous connaissons ou soupçonnons. Nous ne quémandons la bienveillance de personne, mais sollicitons instamment critiques et observations qui nous permettront de mettre au point nos recherches.

Précisons encore, à l'intention des historiens qui utiliseront notre livre sur Le Mont Athos et les Roumains, qu'ils remarqueront çà et là des allusions à des recherches à paraître ultérieurement. Il s'agit de nos 25 appendices,dont le présent bouquet comble déjà pour eux un certain nombre de promesses éparpillées à travers notre ouvrage.

Voici enfin, pour l'information du lecteur, les titres des quatorze appendices qui attendent leur tour de parution:

- 1) Encore l'inscription insolite du katholikon de Lavra.
- 2) La donation du boyard Aldea à Kutlumus (1398).
- 3) La bannière d'Etienne le Grand.
- 4) A propos de l'inscription de l'arsanas de Zographou.
- 5) Une mention valaque concernant le monastère d'Alypiou ou d'Alopou (vers 1517).
- 6) Les portraits princiers de Dochiariou.
- 7) D'un parekklésion de Dionysiou fondé par un évêque moldave (XVIe siècle).

- 8) Le manuscrit 1434 d'Iviron.
- 9) Le manuscrit 234 du monastère de Pantokrator.
- 10) La stalle du métropolite de Moldavie Mardarios à Stavronikita (1614).
- 11) La phiale de Lavra et Jean Michos (1635).
- 12) Autour des reliques de saint Michel de Synnada à Lavra et en Valachie.
- 13) Manuscrits et livres (Quelques exemples).
- 14) Art athonite et art roumain. Quelques considérations

Cette liste, évidemment, ne préjuge pas d'autres recherches roumano-athonites déjà amorcées par nous,ou auxquelles nous ne pensons pas encore mais qui, le moment venu, sauront piquer notre curiosité. Point n'est besoin de signaler que nos quatre voyages à l'Athos (dont trois missions pour le CNRS) nous ont donné la possibilité de recueillir nombre d'inscriptions grecques, slaves et roumaines inédites, mais appartenant principalement aux XVIIe et XVIIIe siècles, que nous envisageons de publier sous forme d'un recueil épigraphique, et que, par ailleurs, nous avons recopié bon nombre de documents inconnus, sans compter les photographies d'autres pièces que nous détenons. Dieu aidant, nous escomptons les livrer au public dans les années à venir.

Abréviations

Voici une liste succicte de travaux dont les titres reviennent assez fréquemment dans les notes des dix contributions publiées ici:

M.BEZA, Urme	M.BEZA,Urme româneşti în Răsăritul ortodox,2e éd.,Bucarest,1937.
T.BODOGAE,Ajutoarele	T.BODOGAE,Ajutoarele româneşti la mânăstirile din Sfântul Munte Athos, Sibiu, 1940.
G.CIORAN,Scheseis	G.CIORAN (en grec Tsioran),Scheseis ton Roumanikon.Choron meta tou Atho,kai dè ton monon Koutloumousiou,Lauras, Docheiariou kai Agiou Panteleèmonos è ton Roson, Athènes,1938.

MILLET-PARGOIRE-PETIT, Inscriptions	G.MILLET, J.PARGOIRE et L.PETIT, Recueil des inscriptions chrétiennes de l'Athos, Paris, 1904
P.Ş.NĂSTUREL, Legăturile	P.Ş.NĂSTUREL, Legăturile Tărilor Române cu Muntele Athos până la mijlocul veacului al XV-lea "Mitropolia Olteniei", X, 1958, p.735-758.
idem, Aperçu critique	idem, Aperçu critique des rapports de la Valachie et du Mont Athos des origines au début du XVIe siècle, "Revue des études sud-est européennes", II, 1964, p.93-126.
idem, Le Mont Athos et les Roumains	idem, Le Mont Athos et les Roumains. Recherches sur leurs relations du milieu du XIVe siècle à 1654. Rome (sous presse)
N.STOICESCU, Dicţionar	N.STOICESCU, Dicţionar al marilor dregători din Ţara Romanea că şi Moldova (Sec XIV-XVII) Bucarest 1971.

\+ \+ \+
\+

I

AUTOUR DE L'ICONE DE SAINT ATHANASE DE LAVRA, DON DU VOÉVODE VLADISLAV Ier

Nous avons déjà eu l'occasion de nous occuper de l'icone de saint Athanase dont le voévode Vladislav de Valachie et son épouse la princesse Anne firent don à la Grande Laure[1]. Qu'il s'agit d'une offrande roumaine, c'est ce que prouve l'inscription gravée sur le revêtement d'argent doré de cette très belle et très grande icone, comme aussi la représentation des donateurs sur l'encadrement. Il existait, dans l'historiographie un long différend au sujet de la date de cet objet précieux, à savoir s'il s'agissait d'un présent du voévode Vladislav Ier (Vlaicu), Vladislav II ou Vladislav III[2]. Nous estimons avoir définitivement prouvé qu'il s'agit du premier de ces trois voévodes homonymes. Notre argumentation repose sur deux arguments: primo, le costume du prince, qui est celui porté par les voévodes valaques au XIVe siècle[3]; secundo, le nom de la princesse, Anne, retrouvé dans le dossier roumain de Kutlumus[4]. A de rares réticences près, venant de la part de chercheurs insuffisamment familiarisés avec les problèmes d'histoire de l'art, notre identification du couple princier semble s'être imposée[5].

Un premier mais court voyage au Mont Athos en juillet 1971 nous a permis d'examiner cette icone et de noter certains détails inédits. La publication récente d'un ouvrage du professeur A.Grabar sur les revêtements de métal des icones byzantines vient à point nous aider à compléter ce que nous écrivîmes autrefois.

L'icone de saint Athanase se trouve au beau milieu du katholikon de Lavra. Elle repose sur le siège épiscopal. C'est, nous a-t-on expliqué au couvent, parce que le saint fondateur et patron du monastère continue de diriger en personne la communauté. Cette icone est particulièrement grande et nous nous demandons si, à l'origine, elle ne fut pas destinée à indiquer sur l'iconostase le saint patron du couvent[6]. Elle mesure 106 centimètres de haut sur 75 de large.

L'icone en soi a toute chance d'être une oeuvre du XIVe siècle[7], mais nous ne saurions affirmer s'il s'agit d'une peinture refaite alors ou originale, car chaque fois que nous l'examinâmes, ce fut à la va-vite, aux instants réservés à la visite de l'église par les pélerins, dans la demi-pénombre de l'édifice[8]. A telle enseigne que nous éprouvions un sentiment de culpabilité, tant il nous fut difficile de prendre les maigres notes que nous allons reproduire ci-après...

L'encadrement a retenu d'avantage notre attention: c'est qu'il porte, de part et d'autre, l'image ciselée des donateurs. Comme nous l'avons déjà fait remarquer, une bévue

de l'artiste a eu pour résultat que l'inscription grecque destinée au voévode fait face au portrait de son épouse, et inversement! La lamelle sur laquelle est représenté Vladislav mesure 15 centimètres de hauteur; celle de la voévodesse en a 16. Des petits clous ont été employés pour fixer les deux lamelles, comme aussi les deux inscriptions grecques, au revêtement de l'icone. Si on les retirait, on constaterait certainement que portraits et inscriptions ont été exécutés après-coup. Les cabochons qui donnent fière allure à l'ensemble, sont en cuivre, semble-t-il. L'inscription indiquant le nom de saint Athanase est en lettres d'or sur fond émaillé bleu. Mais, et ceci nous a frappé dès le premier instant, la reproduction en couleur publiée par Marcu Beza défigure l'icone dans son ensemble: il ne reste pas trace du ciselé délicat de la couverture, fait de figures géométriques ou d'éléments végétaux, et notre conclusion est que le regretté diplomate roumain aura fait colorier une photographie ordinaire de cette oeuvre d'art, d'après des notes indiquant assez fidèlement sa chromatique[9].

Les costumes princiers sont bien tels que nous les avions plus ou moins devinés sur la planche de Marcu Beza, c'est-à-dire ceux de la cour valaque au XIVe siècle. Et ceci confirme notre datation. Mais à la différence de ce que l'on croyait, la princesse a le cou pris dans une sorte de guimpe, un voile, qui ne tombe pas sur ses épaules: un long manteau, attaché sous le menton par un fermail, est jeté sur la robe qui l'enveloppe.

L'icone de Vladislav Ier et d'Anne est remarquable à bien des égards. Outre la beauté intrinsèque de l'image qu'elle abrite et l'élégance de sa ferrure, elle constitue une matérialisation d'une prière, la prière des donateurs princiers. Ceux-ci sont en effet représentés debout, les mains tendues dans un geste d'offrande, l'offrande de cette icone à saint Athanase, dont ils sollicitent la protection[10]. Vu que rares sont les icones à parure en chrysargyre dûment datées, celle-ci mériterait qu'un spécialiste s'en occupât de près; en effet, elle date strictement des années de règne de

Vladislav, c'est-à-dire de 1364 à 1377 environ. Aussi pourrait-elle sans doute aider à mieux dater d'autres icones à revêtement métallique de l'époque, encore que les influences et les interférences des motifs rendent délicate et assez aléatoire pareille opération. En tout cas, la nôtre accuse nettement un certain air de famille avec deux icones bilatérales de Skopje et deux autres de Vatopédi[11]. Définir l'origine de l'icone du prince de Valachie dépasse notre compétence: elle peut tout aussi bien avoir été exécutée à Constantinople qu'à Thessalonique[12] ou directement à la Sainte-Montagne. Mais le fait que les costumes princiers correspondent à la réalité roumaine suggère soit que l'on envoya de Valachie à l'orfèvre chargé du travail, un portrait du couple princier; soit que cette pièce d'art fut travaillée sur place en Valachie et envoyée à l'Athos: ceci est peut-être suggéré par la bévue de l'artiste qui a interverti les inscriptions par rapport aux portraits des donateurs, chose compréhensible chez quelqu'un à qui le grec était inconnu. Or certaines des lettres de l'inscription semblent avoir un quelque chose de slave[13].

De toute manière, il semble bien qu'il y avait des artistes -- grecs et autres balkaniques -- qui travaillaient à l'époque déjà dans la jeune et riche principauté danubienne[14].

C'est pourquoi nous considérons cette icone et surtout son revêtement comme une oeuvre d'art roumaine par la commande faite par le prince, mais byzantine dans sa conception et son exécution.

Telles sont les quelques remarques nouvelles que nous croyons devoir communiquer à propos de cette offrande qui atteste que le généreux donateur et fondateur roumain de Kutlumus sut témoigner aussi sa sollicitude aux caloyers de Lavra[15].

Une question et une réflexion pour finir: pourquoi Vladislav Ier honora-t-il saint Athanase de Lavra d'une icone? A cela on pourrait répondre qu'il manifesta sa piété et sa dévotion à l'un des plus illustres saints de la Sainte-Montagne, dont les caloyers, qu'ils fussent grecs, slaves ou

même de ses Valaques partis vivre à Kutlumus avaient pu, et dû, lui raconter merveille. Sans doute Chariton lui aura-t-il vanté la spiritualité athonite, modèle pour le monachisme roumain. Or il existe en Valachie un très vieux monastère consacré à saint Athanase de l'Athos: le monastère de Tutana, dont on ignore l'ancienneté et qui existait en tout cas avant 1497, date où un document le mentionne pour la première fois[16]. Un lien rattache indubitablement cette fondation valaque à la spiritualité athonite. On peut penser que son fondateur aura été quelque moine formé à la vie religieuse à la Grande Laure même. Mais, hypothétiquement, on est en droit également de se demander si Vladislav Ier n'aura pas initialement fondé lui-même le couvent de Tutana[17]. Seules les fouilles archéologiques préciseront un jour ce qu'il faut penser de la question que nous venons de soulever.

\+
\+ \+

N O T E S

1) Cf. nos articles Aux origines des relations roumano-athonites, L'icone de saint Athanase de Lavra du voïvode Vladislav, "Actes du VIe Congrès International des Etudes Byzantines", II,1951,p.307-314. Legăturile...p.744-748, Le Mont Athos et ses premiers contacts avec la principauté de Valachie,"Bulletin "(Association Internationale d'études du Sud-Est européen),I,Bucarest,1963,p.33 (avec une planche d'après M.Beza) et Aperçu critique...,p.101, 117-118.

2) Pour l'historique de la question nous renvoyons aux deux premiers articles cités ci-dessus. Rappelons la chronologie des règnes des trois Vladislav de Valachie: Vladislav Ier: 1374- env.1377; Vl. II: 1447-1456; Vl. III:1523-1525.

3) Dans son gros ouvrage sur le costume aulique roumain, Corina NICOLESCU, Istoria costumului de curte în Ţările române,Bucarest,1970 s'est entièrement ralliée à notre démonstration. De même R.THEODORESCU, Bizanţ, Balcani, Occident la începuturile culturii medievale româneşti (secoleleX-XIV),Bucureşti,1974,p.229; idem, Un mileniu de artă la Dunărea de Jos, Bucarest,1976,p.258-259 et p.264. Pareillement I.BARNEA,Cultura în cuprinsul mitropoliei Ungrovlahiei. B) Artele, "Biserica Ortodoxă Română" LXXVII/7-10,p.862. Voir aussi infra, note 6. Avec émotion, je constate que l'étude posthume de Gh. I.BRĂTIANU, In jurul întemeierii Statelor româneşti,"Ethos", 3,Paris,1982,p.99 (à qui nous avions fait parvenir notre travail, alors qu'il était assigné à domicile forcé) accepta lui aussi le point de vue défendu dans les années 40 par le débutant que j'étais alors.

4) P.LEMERLE, Actes de Kutlumus,Paris,1945,p.136, doc.36,ligne 25.

5) Supra, note 3 (qu'il est inutile de rallonger). Devant notre point de vue, notre professeur Monsieur Al.ELIAN, Moldova şi Bizanţul în secolul al XV-lea, dans le volume (soigné par M.BEZA) Cultura moldovenească în timpul lui Ştefan cel Mare, Bucarest,1964,p.165 déclare que l'icone appartient probablement à Vladislav Ier mais que "des doutes peuvent encore subsister au sujet de la datation". A ces réticences prudentes de M.Alexandru ELIAN nous opposerons les faits suivants: primo, Vladislav II est exclu du fait que son épouse s'appelait Neacşa et qu'il apparaît revêtu d'un caftan sur tel reliquaire des Météores: voir M.BEZA, Urme...,p.75 et 77. Secundo, son petit-fils Vladislav III l'est aussi, car de son temps les voévodes roumains ne s'habillaient plus à l'occidentale,comme les princes du courant du XIVe siècle ou du début du XVe et, même s'il s'avérait un jour que son épouse porta elle aussi le nom d'Anne - ce que l'on ignore -, l'argument vestimentaire continuerait de garder toute sa valeur. Dans ces conditions l'identification du donateur de l'icone de Lavra avec Vladislav Ier s'impose catégoriquement. V.VĂTAŞIANU, Istoria artei feudale în Ţările Române,I,Bucarest, 1959,p.852 -- qui ignore notre contribution -- attribue catégoriquement à Vladislav III l'icone lavriote: pour lui, "la peinture et le revêtement métallique s'opposent" à la datation du XIVe siècle. Mais si pour la peinture de l'icone, qu'il attribue à un même atelier que de célèbres icones valaques du temps de Neagoe Basarab (celle des saints Sava et Siméon, par exemple), la chose mérite examen (voir plus bas note 7); le jugement qu'il porte sur la gaine ciselée de cette icone porte à faux, abusé qu'il fut par la reproduction trompeuse du livre de M.BEZA (voir plus bas à ce sujet).

6) A moins qu'elle n'ait été placée autrefois auprès de la tombe même de saint Athanase: nous nous sommes déjà demandé -- voir Le Mont Athos..., p.33 -- si l'image offerte par Vladislav Ier ne serait pas une copie de celle exécutée sur les instances des moines et dont parle la Vita de saint Athanase éditée par L.PETIT. Voir aussi dorénavant Vitae duae antiquae Sancti: Athanasii Athonitae (ed.J.NORRET), Turnhout-Levven Brepols,1982. Cf. aussi à ce propos Maria S. THEOCHARIS, Les icones-portraits des saints en Grèce aux XIe-XIIe siècles,"Actes du XVe Congrès International d'Etudes Byzantines",II/B, Athènes,1981,p.805.

7) C'est l'opinion de D.NASTASE "Boebodas Ouggroblachias kai autokrator Romaion" Remarques sur une inscription insolite, "Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher"XXII, 1976,p.11 (suite de la note 2): "En examinant encore l'icone, j'ai pu me convaincre -- déclare ce chercheur -- qu'il s'agit avec certitude d'une oeuvre du XIVe siècle (revêtement compris) qui n'a pas souffert de repeints dans les parties visibles, ni des remplacements d'argenterie". Je ferai remarquer qu'autrefois en Roumanie M.NASTASE s'est acquis

par ses travaux la réputation d'un excellent connaisseur des icones valaques et moldaves. Or ces rapprochements que fait le professeur V.VĂTĂŞANU, v.supra, note 5, ne l'ont pas impressionné quand il visita Lavra, alors que, pour autant que je sache, le savant de Cluj n'a jamais mis les pieds au Mont Athos et n'a pu juger de l'icone athonite qu'à travers la reproduction "falsifiée" en quelque sorte, que l'on doit à M. BEZA.

8) Influencé peut-être par nous, I.BARNEA, loc.cit., déclare que l'icone, du XIVe siècle, "fut refaite par la suite". Nous savons par M.BARNEA qu'il a visité la Sainte-Montagne avant la guerre. Mon carnet de notes signale qu'un trou dans la peinture de l'icone -- le point exact n'est pas indiqué: j'en fais mon mea culpa! -- m'a laissé apercevoir que le support de l'icone était une toile, sans doute collée sur une planche de bois. Naturellement, je n'ai pu déplacer l'icone du siège où elle se dresse: il serait intéressant de savoir si le dos de l'image sacrée ne porte pas par hasard quelque indication.

9) Il suffit de comparer la planche en couleur publiée par M.BEZA, Urme..., en regard de la p.40 (voir aussi en regard de la p.48) avec les reproductions (en couleur) données par G.VARLAMOS, The Holy Mountain Athos. Introduction A.XYNGGOPOULOS, Athènes, 1963, p.24 (les plaquettes figurant les donateurs roumains sont malheureusement presque estompées par des ombres malencontreuses) et surtout par le moine PETROS SKLAVOS, Akolouthia tou Osiou Patros èmon Athanasiou en to Atho askèsantos. Sainte Montagne, 1975, p.30 (existe aussi au Mont Athos sous forme de planche mise dans le commerce au profit de Lavra. Le texte explicatif fut rédigé en grec et en français par le Père Petros et nous-même en 1972 et précise l'identité roumaine des donateurs). C'est la meilleure reproduction que nous en connaissions. Il existe également des cartes postales mises en vente dans les boutiques de Dafni et de Kariès. Voir aussi une photographie en noir de l'icone de saint Athanase dans V.CANDEA et C.SIMIONESCU, Mont Athos. Présences roumaines, Bucarest, 1979, sans pagination (avec, en regard la plaquette reproduisant l'image du donateur Vladislav Ier).

10) Voir ce que dit à propos de cas similaires A. GRABAR, Les revêtements en or et en argent des icones byzantines du Moyen Age, Venise, 1975, pp.4-6 (l'icone de Lavra, pièce maîtresse du dossier, a échappé à son enquête). L'attitude de Vladislav et de son épouse rappelle de près celle de Constantin Acropolite et de la sienne, sur une icone du XIIIe/XIVe siècle conservée à Moscou: le couple est lui aussi représenté sur deux plaquettes fixées aux coins inférieurs de la ferrure de l'icone: A.GRABAR, op.cit., pp.45-46 et planches XXVII et XXVIII; Alice BANK, Byzantine art in the Collections of Soviet Museums, Leningrad, (1977), fig.256-258 et p.320 (l'icone, aujourd'hui à la Galerie Tretjakov, provient du monastère Saint-Serge, de Zagorsk). Quant au costume occidental que porte le voévode roumain, il n'est pas sans

rappeler quelque peu celui, ultérieur, du grand prince de Moscou Vasilij Dmitrievič, telle que son image a été brodée sur le grand sakkos du métropolite de Kiev (première moitié du XVe siècle): Pauline JOHNSTONE, The Byzantine tradition in Church embroidery, Londres, 1967, p.95-96 et fig.9 et surtout A.BANK, op.cit., fig.302 et p.329.

11) Idem, op.cit., pl.XIX et XX et pl.XXXI et XXXVI. A retenir qu'aucune des icones étudiées dans l'ouvrage cité d'A.GRABAR n'offre un fond décoré de feuilles rappelant celles de Vladislav: ces feuilles, ciselées avec art et beaucoup de goût, sont peut-être des feuilles de chêne avec des glands: un nouvel examen de l'icone est indispensable. Sur la symbolique de la décoration végétale de cette catégorie d'icones voir le témoignage laissé par Manuel PHILÈS et reproduit par A.GRABAR op.cit., p.6 et 16: les plantes artistement combinées font songer au Paradis... On regrettera que cette interprétation soit celle d'un poète et non d'un liturgiste: elle n'en aurait eu que plus de poids.

12) Voir A.GRABAR, op.cit., p.8.

13) Cf. nos études citées supra, note 1, R.THEODORESCU, Bizanţ..., p.259 admet notre supposition d'antan que l'icone fut travaillée en Valachie. Nous serions bien moins catégorique aujourd'hui!

14) Le cas de l'église princière de Curtea de Argeş, achevée par Vladislav Ier, constitue un exemple typique.

15) Voir aussi P.Ş.NĂSTUREL, Le Mont Athos et les Roumains (chapitre Lavra).

16) Cf.N.STOICESCU, Bibliografia localităţilor şi monumentelor feudale din România. I) Ţara Românească, II, / Craiova, 1970/ p.668. Mais STOICESCU ne précise pas que saint Athanase, patron du monastère, est celui de Lavra. L'information explicite apparaît pour la première fois (autant que nous sachions) dans un chrysobulle de Mihnea Turcitul de 1589 (qui refit ce monastère en 1582): voir Doc.privind Istoria Rom.B) T.Rom., XVI, vol.V, p.415-416 (n° 430). L'ignorance du scribe qui rédigea le parchemin (un original slave) donne pour vocable à Tutana "l'archihiérarque, notre père l'hiérarque Athanase de l'Athos". On le voit, il ne savait pas grand-chose du saint athonite et était tenté, par ses réminiscences, d'en faire une sorte de second Athanase d'Alexandrie! A noter également que les peintures du monastère de Dobrovăţ, en Moldavie, exécutées en 1529, connaissent St.Athanase de Lavra, dont un miracle (inconnu de ses biographes) figure dans le cycle iconographique du monument: A GRABAR, Un cycle des "capitales" chrétiennes dans l'art moldave au XVIe siècle, "Jahrbuch der österreichischen Byzantinistik" 21, 1972, p.127 (l'inscription slave précise le 5 ème en question: "miracle de saint Athanase bénissant le silos - jitniţa - de blé et l'augmentant") et planche 4; V.DRĂGUŢ, Dobrovăţ, Bucarest, 1984, p.34-35, mais à la pl.67 une bévue lui fait parler du miracle de st.Pierre (sic!) de l'Athos.

17) Tutana se dresse en effet dans une zone où apparaissent quelque-unes des plus anciennes fondations religieuses de Valachie.

\+
\+ +

II

LE CHEVALIER -- LE "VITEAZ" -- NEAGU de 1369

Deux des documents de Kutlumus exposant les tractations entre l'higoumène Chariton et le voévode Vladislav Ier renferment le nom d'un "jupan" Jean Neankos o Bitézès chargé par son prince de parlementer avec le récalcitrant prélat et aussi de le raccompagner jusqu'au Mont Athos[1].

Le professeur Paul Lemerle a reconstitué ce nom en Neagoe, sous l'influence manifeste de celui porté par l'illustre bienfaoteur roumain de la Sainte-Montagne cent cinquante ans plus tard, le voévode Neagoe Basarab[2].

Le regretté historien que fut G.I.Brătianu a été le premier à signaler en Roumanie ce seigneur de la cour valaque. Après l'avoir appelé lui aussi Neagoe, ou plus exactement Neagoe viteazul, il a, dans une note additionnelle à son travail, identifié ce personnage à un comte du même nom cité dans un acte latin de 1374. Et c'est pourquoi il l'appelle désormais le viteaz Neag ou Neagu[3]

Si par le passé nous avons parlé nous aussi de Neagoe[4], nous y renonçons ici pour adopter la forme Neag ou Neagu, en nous basant sur le témoignage invoqué par Brătianu. Ce témoignage nous permet de reconstituer en toute certitude le grec Néágkos:Chariton ayant toujours parlé de ce viteaz au datif (Neágkos,r. Neágko)[5], le professeur Lemerle, influencé par le nom de Neagoe Basarab, l'avait enregistré dans son index sous Neágko.

La signification réelle du mot Bitézès a été reconnue par Brătianu qui parle du viteaz Neagu. Monsieur Lemerle avait pris ce terme pour un nom de famille, l'orthographiant (sur l'exemple de Chariton?) avec une majuscule, d'autant plus que quelque part Chariton parle dudit Bitézès[6]!

Or il n'en est rien. Comme l'a observé Brătianu, "ce titre d'origine hongroise marque bien le croisement des influences et des civilisations à la cour de Vladislav"[7]. Et puis, Neagu, familier (oikeiótatos) de son voévode, à titre de jupan également, ce qui le rattache à la tradition de la noblesse serbe[8].

L'attestation du mot viteaz en Valachie en plein XIVe siècle (en 1369) est d'un grand intérêt. Si le vocable a pris ultérieurement en roumain le sens dérivé de vaillant -- (cf. Mihai Viteazul, le voévode Michel le Brave), ce fut à l'origine un substantif (emprunté à la langue magyare) désignant la catégorie des guerriers nobles, appelés chevaliers en France.

Les armées roumaines ont connu elles aussi au Moyen Age cette institution, celle des viteji. Mais ce n'est que ces dernières années surtout que les historiens roumains s'en sont occupés de plus près. Or le témoignage des archives de Kutlumus leur a échappé![9]

Le correspondant latin du mot viteaz est miles,comme l'a montré notre regretté professeur A.Sacerdoţeanu[10]. A notre avis, on pourrait y adjoindre le mot magister[11]. La plus ancienne attestation du mot viteaz (sous le phonétisme vitiaz) nous est livrée par un acte moldave de 1392, par lequel le voévode Roman Ier confirma au chevalier (vitiaz)Ioaniş la possession de plusieurs terres[12]). Et la liste de croître, mais sans utilité pour notre enquête.

En Valachie, le mot ne se rencontrait jusqu'ici que dans le Récit du voévode Drakula (=Vlad l'Empaleur): dans sa lutte contre les Turcs en 1462,il est dit que le voévode Vlad comblait d'honneur quiconque montrait des blessures reçues face à l'ennemi, et le faisait 'viteaz', alors qu'il ordonnait d'exécuter ceux qui avaient été blessés dans le dos[13]. Il y a bien là le témoignage de la création de chevaliers par adoubement sur le champ de bataille. Mais en réalité, grâce à Chariton, on sait maintenant que la Valachie a connu ses chevaliers dès l'origine de la création de l'Etat, au XIVe siècle. Les premiers chevaliers furent ceux qui accompa-

gnèrent les princes créateurs de la Valachie, puis de la Moldavie: c'étaient eux aussi des seigneurs qui secouaient le joug hongrois, aux côtés de leur suzerain.

Mais bien avant les chevaliers de Vlad l'Empaleur, l'iconographie valaque comblant le silence des sources a montré l'existence de viteji. C'est la peinture -- exécutée sous Vladislav Ier fort vraisemblablement! --[14] de l'un des piliers de l'église princière d'Argeş, où l'on voit encore un personnage princier revêtu de son armure et d'un écu à blason, mais la dent du temps a irrémédiablement détruit son visage et sans doute le nom qui le désignait. C'est également revêtu d'une armure, casqué et lance en main que l'on a représenté sur ses monnaies le voévode Radu Ier (c.1377 - 1383), son écu à côté de lui, et une chronique italienne mentionne les 10.000 (?) armures complètes achetées à Venise par le prince "Radano", sans doute le même que le précédent[15]. Ces témoignages se recoupent à merveille, on le voit, avec celui qu'a fourni l'édition des documents de Kutlumus.

Revenons-en maintenant à Neagu.

Comme nous le rappelions un peu plus haut, Brătianu a identifié ce viteaz au condam comitis Neag d'un document latin de 1374[16]. Pour lui, comes signifie comte. Certes, le notaire hongrois aura pu vouloir donner a Neagu un titre nobiliaire. Mais pourquoi, puisqu'il était déjà mort? Ce titre étant inconnu des Roumains, il nous semble bien plus vraisemblable d'y voir le titre roumain de comis. Le mot (du même latin comes) était connu des Byzantins et des Bulgares, auxquels les Roumains l'empruntèrent[17]. S'il en est bien ainsi -- et il est logique que le notaire ait désigné Neag du titre qu'il avait effectivement porté de son vivant! -- nous avons là la première mention d'un comis valaque. Jusqu'ici, le mot apparaissait en Valachie tout d'abord en 1415 à propos du comis Stanciul, membre du conseil princier. Puis, on le relevait aussi en Moldavie en 1435: celui qui le porta s'appelle également Stanciul![18].

Les documents latins du temps nous expliquent que le comis était magister agazonum, par équivalence avec les fonctions remplies par son homologue de la cour de Hongrie: il est le préfet de l'écurie (stabuli praefectus), le chef des écuries, ou, plus tard, on l'assimilera au "grand écuyer" (cavallerizzo maggiore). Dans le slavon recherché d'un Udriste Năsturel le comte valaque est aussi le koniuś (de kon, cheval)[19]. A l'instar du mot chevalier qui, lui aussi dérive de cheval.

Attesté comme chevalier en 1369 et déjà mort (quondam) en 1374, il est évident que Neagu aura été investi de la dignité de comis par Vladislav Ier, au plus tard en 1369. Viteaz, grand maître des écuries princières, ce seigneur était le familiaris de son voévode (oikeiétatos). Et l'art de l'équitation n'avait sans doute pas de secret pour lui! Habitué à manier le fer et les rênes, il se vit confier par son voévode la personne de Chariton, qu'il eut mission d'escorter depuis la capitale valaque jusqu'à la Sainte-Montagne de l'Athos. Sa présence nous suggère le cortège qu'il commandait, faisant route à travers les Balkans à cheval. Pour l'higoumène hagiorite on aura peut-être apprêté un mulet. Aujourd'hui encore cet animal est assez communément utilisé par les moines qui ne peuvent se déplacer à pied. A l'appui de notre interprétation vient encore l'exemple du mode de locomotion emprunté par un vieux pope roumain du XVIIe siècle, qui décida, en 1629, de gagner à cheval le Mont Athos pour y achever ses jours dans la paix et le recueillement[20].

Il ressort donc de ce que nous venons d'exposer que la Valachie du XIVe siècle a connu l'institution des chevaliers et que la cour de Vladislav Ier comptait un comis, dignitaire préposé aux écuries princières. Enfin, il semble extrêmement plausible que Chariton se déplaçait sur une monture dans ses pérégrinations balkaniques, à la recherche des subsides indispensables pour relever Kutlumus.

\+
\+ \+

N O T E S

1) P.LEMERLE, Actes de Kutlumus, Paris, 1945, document

29, lignes 27 et 30 et doc. 30, l.56 et 63.

2) Op.cit., p.111: le župan Jean Néankô (Neagoe)Bitetzès (premier testament) et p.117: Neagoé Bitetzès (deuxième testament). On trouvera à la page 168, ligne 6 l'accusatif Neagkoi pour désigner le voévode Neagoe Basarab. La forme Neagoe dérive de celle de Neagu (ou Neag), elle-même un abrègement du serbo-bulgare Neagomir: N.A.CONSTANTINESCU,Dictionar onomastic românesc, Bucarest,1963,p.332 (c'est, selon cet auteur, l'équivalent du grec Euphrosyne).

3) G.I.BRĂTIANU,Les rois de Hongrie et les Principautés roumaines au XIVe siècle,"Bulletin de la Section historique" de l'Académie Roumaine",XXVIII/1,1947,p.33-34 3t p.39.

4) P.Ş.NĂSTUREL, Legăturile...,p.739 et Aperçu critique.., p.122.

5) P.LEMERLE, op.cit.,p.113,ligne 27 et p.119,l.56.

6) G.I.BRĂTIANU, op.cit., ignorait alors que ce mot correspondait à l'appellation de chevalier: voir infra,note 9 et suiv. On retrouve le terme sous la plume de Laonikos Chalkokondyle: G.MORAVCSIK, Byzantinoturcica,II,(2e éd.), Berlin,1958,p.90 à propos de chevaliers de l'armée de Transylvanie menés au combat contre les Turcs par Jean de Hunedoara (Hunyadi), lui-même Roumain de Transylvanie.

7) G.I.BRĂTIANU, op.cit., pp.33-34.

8) Sur les jupani valaques (ou pani en Moldavie, à l'exemple des Polonais), voir par ex. N.STOICESCU,Sfatul domnesc şi marii dregători din Ţara Românească şi Moldova (sec. XIV-XVII),Bucarest,1968,pp.27-29. Pour les župans serbes:Ph. MALINGOUDIS, Die Institution des Župans als Problem der Frühslavischen Geschichte, Einige Bemerkungen,"Cyrillomethodianum",II,1972-1973,pp.61-76. Monsieur N.BĂLDICEANU, Insemnări asupra Românilor din Balcani la lumina surselor otomane,"Buletinul Bibliotecii Române",XI(XV),s.n.1984,p.8-9.a eu la bonne fortune de relever dans un recensement ottoman l'existence d'un certain jupan Coca Iorghi à la tête de la communauté aroumaine (valaque) d'Asparlunga (Aspra lounka), en Morée (Péloponèse).

9) N.GRIGORAŞ, Instituţii feudale din Moldova,I,Bucarest,1971,pp.139-143 (et bibliographie p.139,notes 7 et 8).

10) A.SACERDOŢEANU, Instituţiile supreme ale Moldovei în secolele XIV şi XV,"Revista Arhivelor",IX/2,1966,p.36.

11) Nous pensons au document latin de Vladislav Ier accordant des droits et des domaines en Transylvanie à son parent le 'magister Ladislaus, strenuus miles, filius quondam Janus Meyster de Dobka... noster consangwineus dilectus ...' en 1372 (cf. Doc.Rom.Hist. B)I.Rom.,I,1966,p.14,n°5).

12) Cf. Doc.Rom.Hist. A) Moldova,I,1975,p.3,n° 2. (voir aussi à l'index, s.v. viteji d'autres exemples ultérieurs). Sur ce cas: N.GRIGORAŞ, op.cit.,p.140 (qui cite aussi un exemple tiré d'un document de 1387, mais le mot n'y figure pas!).

13) Nous utilisons l'édition de P.P.PANAITESCU, Cronicile slavo-române din sec.XV-XVI... / Bucarest 7,1959,p. 200,ligne 20 (texte slave) et p.207,ligne 29 (traduction roumaine). Sur cette sorte de chronique de Vlad l'Empaleur,voir M.CAZACU, A propos du récit russe 'Skazanie o Drakule voevode', "Cahiers du monde russe et soviétique",14,1974,p.275-296 (et surtout p.288). (Notons qu'à l'index du volume de Panaitescu on trouvera divers exemples de viteji dans les chroniques moldaves). N.STOICESCU, Vlad Ţepeş,Bucarest,1978,p. 125 mentionne en passant cette création de chevaliers par le voévode valaque; de même, Şt.ANDREESCU, Vlad Ţepeş (Dracula) între legendă şi adevăr istoric,Bucarest,1976,p.173, n'en fait pas mention, mais uniquement p.183 et 191.

14) Maria Ana MUSICESCU et Gr.IONESCU, Biserica domnească din Curtea de Argeş,Bucarest,1976,p.10 et 20 (d'après les fouilles de l'archéologue N.Constantinescu).

15) Dinu C.GIURESCU, Ţara Românească în secolele XIV şi XV,Bucarest,1973,pp.330-331; une bonne photo de la monnaie de Radu Ier en chevalier chez Corina NICOLESCU, Costumul de curte în Ţările Române (sec.XIV-XVIII),Bucarest,1970,p.145, fig.76;(voir aussi p.143) et Dan CERNOVODEANU, Ştiinţa şi arta heraldică în România,Bucarest,1977,p.63 et 243,pl.XVII/3. A titre de rareté iconographique, notons encore la représentation d'un chevalier armé de pied en cap et monté sur son coursier dans l'église de Lujeni (Bucovine du nord),sans doute le fondateur en personne, Teodor Vitold: V.VĂTĂŞIANU, Istoria artei feudale în Ţările Române,I, Bucarest,1959,p. 804 (et note 1). Doit-on l'identifier au boyard Vitolt du conseil princier de Moldavie, rencontré dans des documents de 1435 à 1443 (cf. Documenta Romaniae Historica,A).I,s.v. à l'index)?

16) G.I.BRĂTIANU, op.cit.,p.39.

17) N.STOICESCU, Sfatul...,pp.293-298 (N.Grigoraş, op.cit., passe curieusement sous silence ce dignitaire moldave!).

18) N.STOICESCU, op.cit., p.294 et 296.

19) Op.cit.,p.293-294.

20) Notre livre Le Mont Athos et les Roumains (IIe partie,chapitre intitulé "Les moines roumains et le Mont Athos").

\+
\+ \+

III

LE VOILE LITURGIQUE MOLDAVE DE SAINT-PANTÉLÉIMON

(fin du XVe siècle

Le trésor du monastère de Saint-Pantéléimon (ou

Rossikon) possède un très beau voile liturgique brodé de fils d'or, d'argent et de soies multicolores. Les savants qui ont pu l'examiner -- un Kondakov, un Millet -- y ont reconnu un voile de patène moldave, à en juger d'après le style et l'iconographie[1]. Le fait est qu'il ressemble de fort près à l'un des deux voiles pour le calice et la patène que le voévode de Moldavie Etienne le Grand offrit en 1493 à l'église épiscopale de Rădăuţi[2]. Malheureusement, celui du Mont Athos ne porte ni date ni inscription à même de nous fixer sur sa destination et sur le nom du donateur. C'est à l'heure actuelle, le plus ancien objet roumain conservé au Rossikon. A-t-on le droit de le tenir pour un témoignage muet de relations qui auraient commencé à la fin du XVe siècle entre la Moldavie et ce monastère? Si on ne l'a pas dit catégoriquement, on l'a en tout cas quelque peu suggéré. Mais nous nous élevons contre cette supposition. En effet, de même qu'une hirondelle ne fait pas le printemps, de même on ne saurait affirmer sur une base aussi frêle que la Moldavie ait entretenu des relations avec Saint-Pantéléimon sous le règne d'Etienne le Grand. A l'époque, le couvent semble avoir été suffisamment secouru par la Valachie pour ne pas avoir eu besoin de solliciter l'aide moldave également[3].

Une question se pose alors tout naturellement, quand et comment ce voile est-il parvenu là-bas? Faute de documents précis, nous émettrons une hypothèse qui a toute chance, nous semble-t-il, de serrer de près la vérité. En effet, il est logique de penser que parmi les biens que le Rossikon a détenus en Moldavie, il a pu se trouver une fondation religieuse qui possédait de droit ce beau voile. Or, Saint-Pantéléimon reçut en 1631 comme métoche le monastère de la Dormition, à Botoşani...[4] Mais cet établissement remonte non au règne d'Etienne le Grand mais à celui de son fils Pierre Rareş, dont l'épouse, Hélène, construisit l'église de la Dormition (Uspenie), dite aussi église de la Princesse[5]. Certes, à première vue, ce dernier monastère ne peut guère avoir été à l'origine de l'aliénation du voile liturgique. Mais, toujours à Botoşani, il existe une autre église, Saint-Nicolas, dite Popăuţi, édifiée par Etienne le Grand en 1496[6]. Cette date est proche de celle des deux

voiles offerts à Rădăuţi (1493) et le voévode aura, à cette date-là, doté sa nouvelle fondation de tous les objets nécessaires au culte, Or, sur ce point, les aërs sont indispensables à la célébration de la liturgie.

A supposer que le voile du Rossikon ait d'abord appartenu à l'église de Popăuţi, il faudrait expliquer comment il aura été aliéné au Mont Athos, Popăuţi n'ayant jamais été dédié à la Sainte-Montagne mais à Jérusalem.

L'histoire même de l'église Saint-Nicolas de Popăuţi vient nous suggérer par quelle voie ce voile, s'il a appartenu effectivement à Popăuţi, a pu arriver au Rossikon. Il se trouve que cette église aux fresques de toute beauté, se trouva, en plein XVIIIe siècle livrée à l'abandon: c'est un chrysobulle moldave de 1750, du prince Constantin Racoviţă, qui le fait savoir. Popăuţi était littéralement "entièrement vide"! Et le voévode entreprit de le restaurer, pour en refaire un monastère. Sa mère, deux ans plus tard, prit à son compte de doter Popăuţi ressuscité "de vêtements liturgiques", lit-on dans un acte du prince Matei Ghica[7]. Ceci prouve que Popăuţi demeuré "vide" depuis fort longtemps, ne possédait alors sans doute plus rien de sa dotation originaire. Il est inconcevable que tous les trésors de la fondation d'Etienne le Grand aient entièrement été détruits, et bien plus logique de penser que certains au moins auront été recueillis par d'autres églises locales pour leur propre usage[8]. Rien ne nous empêche d'admettre que le voile d'Etienne le Grand -- s'il se trouvait à Popăuţi -- fut déposé à l'Uspenie, l'église princière elle aussi, d'Hélène Rareş. Or si l'octroi de cette fondation au Rossikon en 1631 semble être demeuré alors lettre morte, l'idée fut reprise et devint effective en 1703 de par la volonté du prince Michel Racoviţă[9]. C'est donc vraisemblablement après 1703 que les nouveaux maîtres athonites de l'église de la Princesse à Botoşani, trouvèrent le voile déjà aliéné de la vieille église ruinée d'Etienne le Grand. Son grand prix suggéré par sa splendeur incita un jour quelque caloyer nostalgique de l'Athos à l'emporter au Rossikon, devenu désormais la maison-mère du couvent-métoche moldave. Et c'est, sans doute dans ces conditions-là -- à notre avis

du moins --, que la Moldavie perdit encore l'un de ses trésors d'art religieux. Si notre hypothèse est juste, nous avons retrouvé le plus ancien objet provenant de la dotation première de Popăuţi.Le voile daterait ainsi de 1496 environ: ceci nous est suggéré par l'étroite ressemblance qui l'unit à ceux de Rădăuţi de 1493.

\+ + +

N O T E S

1) N.P.KONDAKOV, Pamjatniki christianskago iskusstva na Afonĕ, Saint-Pétersbourg,1902,p.298 (et photo 91,p.299): nous lui devons, entre autres, quelques détails,comme la couleur violet foncé de la soie sur lequel est brodé ce voile; les figures exécutées à l'aide de fils de soie rouges, bleus, vert pâle, bleu pâle et, comme de règle, de fils d'or et d'argent; p.249: le voile mesure 0,48 x 0,51 cm.;G.MILLET et Hélène des YLOUSES, Broderies religieuses de style byzantin, p. 82-84 et planches CLXVII et CLXIX.

2) G.MILLET...,op.cit.,pp.82-84 (l'un de ces voiles est conservé à Sucevița;l'autre, restitué à la Roumanie par l'U.R.S.S.,se trouve au Musée d'Art de Bucarest);Maria-Ana MUSICESCU,La broderie médiévale roumaine,Bucarest,1969,p.34,n°6 et fig.35-36 (communion sous les espèces de vin), l'autre (communion sous les espèces du pain) se trouvait jadis à Agapia: photo chez V.VATAŞIANU, Istoria artei feudale în Ţările Române, Bucarest,1959,p.933 et fig.896.

3) P.Ş.NĂSTUREL, Le Mont Athos et les Roumains(chapitre Saint-Pantéléimon). On retiendra aussi le fait qu'en 1509 la despine serbe Anguélina offrit au tsar Vasily III l'armure de son fils défunt,pour l'inciter à prendre sous sa protection le monastère de Saint-Pantéléimon dépourvu de protecteur, à la différence des autres communautés athonites; T. BODOGAE, Ajutoarele...,p.295. Si Etienne le Grand avait eu soin de Saint-Pantéléimon, son fils et continuateur Bogdan le Borgne l'aurait imité, comme il fit ailleurs à l'Athos (à Zographou par exemple).

4) T.BODOGAE, op.cit., p.296.

5) N.STOICESCU,Repertoriul bibliografic al localităţilor şi monumentelor medievale din Moldova,Bucarest,1974,pp. 110-111.

6) Op.cit., p.113.

7) Op.cit., p.150 et note 162.

8) C'est ainsi qu'après l'occupation de la Moldavie septentrionale ("Bucovine") par les Autrichiens en 1777,biens des moines se réfugièrent dans le territoire demeuré libre et emportèrent avec eux divers objets.La suppression par la suite de divers monastères transformés en églises de villages eut même résultat. C'est ainsi que les deux aërs de l'évêché de Rădăuţi furent dispersés, l'un à Agapia, l'autre à Sucevița

9) T.BODOGAE, op.cit., p.296.

\+ + +

IV

LA CHASSE DE SAINT NIPHON À DIONYSIOU

Cette grande et belle pièce d'orfèvrerie est un don

roumain. Le prince de Valachie Neagoe Basarab la fit faire pour abriter les reliques de son père spirituel, l'ex-patriarche Niphon de Constantinople, mort en odeur de sainteté à Dionysiou en 1507. De toute évidence, lorsqu'il restitua les reliques du patriarche, qu'il avait fait canoniser d'abord par un synode valaque puis par la Grande Eglise de Constantinople, Neagoe les renvoya à l'Athos dans cette superbe châsse[1].

Stylistiquement, elle ressemble à une église à éléments décoratifs gothiques. On sait que l'orfévrerie roumaine fut pour une bonne part travaillée en Transylvanie, dans les villes saxonnes de Sibiu et de Braşov, dont les orfèvres accommodaient leur art au goût et aux exigences iconographiques de leur clientèle orthodoxe valaque et moldave. Mais il y avait aussi des artistes établis dans les grands centres des principautés roumaines[2].

Le reliquaire de saint Niphon est encore assez mal connu. Pour avoir pu l'examiner de près à Dionysiou mais guère plus de quelques minutes, nous sommes en mesure d'ajouter du nouveau à ce qui a été déjà écrit à son sujet[3].

Nul, que nous sachions, n'a rapporté l'iconographie qui décore l'extérieur du coffre[4]. Nous avons là des bustes de saints niellés et émaillés[5]. Des inscriptions slavonnes indiquent les noms de chacun d'eux. Le temps nous manquant visiblement pour les transcrire toutes en slave, nous avons dû nous résigner à noter rapidement en français le nom de chaque personnage. Ce sont:

- sur l'un des côtés longs: en haut, à la base des trois tours: deux anges du Seigneur : Raphael et Gabriel. Puis sur deux rangs superposés A) saint Mathieu, Archange Michel, Mère de Dieu, Jésus Christ, Jean le Précurseur, Archange Gabriel, saint Marc, saint Luc; B) Jean le Théologien ("Bogoslov"), saint Cosmas, saint Jean Damascène,Joseph, Jean Chrysostome ("Zlataoust"), Basile (le Grand), Cyrille d'Alexandrie, Grégoire le Théologien ("Bogoslov").

- Sur l'un des côtés: Jacob et Isaïe, Chérubin; Zacharie et Daniel; A) saint Spyridon, Cyrille, Onuphre; Athanase d'Alexandrie; B) Nicolas, Niphon Patriarche, Euthyme, Athanase d'A-

lexandrie[6]).

- Sur l'autre côté: Salomon et David; Chérubin ?...[7])

A) Georges, Démétrius, Etienne Premier-Martyr, Ménas, Théodore le Stratèlate, Théodore Tiron, Mercure; B) Procope, Nestor, Nicétas, Eustate Plakidas, Constantin (le Grand), sainte Hélène; Eléazar, Pantéléimon.

- Sur le dernier côté: Gédéon et Abbacum, Moïse et Aaron; apôtres Pierre et Paul, Simon, André; B) Jacques apôtre, Barthélémy; Thomas apôtre, Philippe apôtre.

Cette liste que nous avons pu établir nous permet une constatation que nous jugeons particulièrement intéressante; c'est qu'il se trouve le portrait de saint Niphon en personne. Il ne peut s'agir dans ce contexte que du néo-saint, dont la châsse abrite les restes. Nul ne saurait affirmer d'une façon sérieuse que l'orfèvre a pensé à un autre saint homonyme: le moine athonite mort en 1311 ne fut pas patriarche, ni l'évêque de Constantiana en Egypte du IVe siècle. Quant au patriarche de Constantinople Niphon Ier (1310-1314), il n'a pas été rangé au nombre des saints[7bis]). Le patriarche Niphon représenté sur le reliquaire est revêtu d'ornements pontificaux, il est jouflu et son large front encadré de cheveux sur les temples[8]), alors que les autres portraits sont plus conventionnels. Compte tenu que Niphon avait vécu en Valachie au début du XVIe siècle, on est fondé de penser qu'en 1515 l'artiste a pu s'informer tant soit peu sur les caractéristiques du visage de l'ancien patriarche, dont il pouvait même exister des portraits en Valachie. Ceci nous fait croire que ce buste est, grosso modo, le seul "authentique" de saint Niphon, ou, si l'on préfère, le seul approchant de la vérité. Certes, il existe encore un autre portrait de Niphon, celui peint à l'intérieur du couvercle du reliquaire, où le pontife est représenté la tête entourée d'un nimbe serti de pierreries, le livre des évangiles dans une main, bénissant de l'autre le "prince Neagkos", le voévode Neagoe[9]). Nous n'avons entrevu qu'un instant ces deux portraits, le temps que l'on vénérait les reliques. Il nous semble que cette peinture aura été refaite ou retouchée[10]). Seul un examen à loisir permettra un jour de se prononcer là-dessus.

Une remarque supplémentaire que nous permet maintenant le reliquaire de Niphon, c'est le rapprochement avec une autre pièce valaque d'orfèvrerie. Le Musée de Bucarest possède un kivotion (artophorion, boîte à reliques ou à encens?) offert au monastère de Bistriţa (Olténie) par les boyards Craiovescu, fondateurs dudit couvent. Ici aussi l'objet se présente un peu comme une église à quatre tours latérales, flanquées d'une grosse tour centrale. Les côtés de la boîte sont décorés des bustes de trois-quarts de différents saints. A ce détail près qu'ici donc les personnages gravés sont représentés jusqu'au torse, alors que sur le reliquaire de Niphon l'artiste s'est limité à des bustes; tous sont stylistiquement apparentés. Il est regrettable que le kivotion de Bistriţa ne soit pas expressément daté. On lui a toutefois assigné les environs du XVIe siècle. Pour nous, ces deux pièces émaillées et travaillées dans la technique des émaux en champlevé sortent du même atelier[11]). Voici, d'après les reproductions dont nous disposons, l'iconographie (partielle) du kivotion de Bistriţa[12]):

A) flanc sud de l'"église", sur deux registres superposés: saint Démétrius, saint Georges, saint Théodore Tiron; 2) saint Théodore Stratélate, saint Cosmas, saint Damien. Sous la corniche de l'édifice, et placé au-dessus du médaillon de saint Georges, on reconnait saint Mathieu (les médaillons fixés à la base des deux tours sud ont disparu).

B) flanc nord de l'"église": 1) Aaron, Abbacum, Elie; 2) saint (Jean) Damascène, saint Cosmas (illisible)[13]), Jérémie. Les inscriptions sont en slave ici aussi.

Le coffret de Bistriţa doit être de quelques années antérieur à la châsse de saint Niphon. L'inscription slavonne qu'il porte indique les boyards Craiovescu comme donateurs: le jupan Barbul, Pârvu, Danciul et Radul. Or des quatre frères le premier qui mourut fut Radu, tombé à la bataille de Tinoasa (après septembre 1508). Danciu décéda en 1511 et Pârvu l'an-

née suivante.[14]

Le monastère de Bistriţa, leur fondation, avait été édifié à la fin du XVe siècle -- il existait indéniablement en 1494 --, mais il fut détruit par leur persécuteur, le voévode Mihnea le Mauvais en 1509 et refait par eux-mêmes, sous Neagoe Basarab, en 1519[15]. Il est probable que le trésor du monastère du XVe siècle aura péri. Aussi ne sommes-nous pas loin de croire que le kivotion remonte aux alentours de 1519, soit donc quatre ans après le reliquaire du patriarche Niphon. Que trois des personnages indiqués dans l'inscription étaient déjà morts ne nous paraît pas être un argument suffisant contre notre point de vue. Sur l'épitrachilion que la veuve de Barbul -- devenu le moine Pacôme -- fit broder pour Bistriţa, ce grand boyard n'est pas donné pour décédé. De même, sur un autre épitrachilion, celui que dame Sima fit faire pour le couvent de Stăneşti, en 1606, feu son époux, Stroe Buzescu, blessé mortellement dans un combat singulier où il vainquit le fils du khan des Tatars en 1602, le héros valaque est représenté vivant[16].

Le jour où l'on détiendra de bonnes photographies des saints décorant le reliquaire de Dionysiou et le coffret du Musée de Bucarest, on pourra comparer les fleurs et autres éléments décoratifs qui les accompagnent parfois. L'identité, selon nos souvenirs, de certains de ces éléments et la forme des lettres indiquant leurs noms apportera la preuve définitive que les deux pièces d'orfèvrerie ont même provenance[17]. Cette preuve en sera aussi une de leur quasi-contemporanéité. Un dernier détail: j'ai trouvé dans le commerce, au Mont Athos, des cartea postales représentant la châsse de saint Niphon qualifiée, en grec puis en anglais, de "Russian Work of fine art, 17th cent." Faut-il en rire ou pleurer?...

\+

\+ \+

N O T E S

1) P.Ş.NĂSTUREL Recherches sur les réactions gréco-roumaines de la "Vie de saint Niphon II, patriarche de Constantinople", dans Revue des études du Sud-Est européen, V, 1967,

pp.61-63. Voir T.BODOGAE, Ajutoarele..., p.163-164. Des photographies chez M.BEZA, Urme..., p.52-53; Mamalakis To Agion Oros (Athos) dia mesou ton aionon, Thessalonique, 1971, p.236. Reproductions en couleur d'après d'excellents diapositives en la possession de L.VRANOUSSIS dans le périodique roumain "Magazin istoric", VI/2 (59), 1972: extérieur et intérieur de la couverture dudit fascicule (mais la reproduction en est si médiocre qu'elles sont pratiquement inutilisables). L'article de St.NICOLAESCU, Un preţios chivot de la Neagoe, "Viaţa literară", Bucarest, 1933, p.1-3 (cité par T.BODOGAE, op.cit. p.163, note 2) nous est inaccessible.

2) Sur l'orfèvrerie valaque: Corina NICOLESCU, Arta metalelor preţioase în România, 1973, passim et not. p.33-35 et 58-60. Cf.aussi D.GIURESCU et Irina GHIDALI, Opere de argintărie din Ţara Românească în secolele XIV-XVI în colecţia Muzeului de Artă al R.P.R., Bucarest, 1962, passim. Voir également V.VATAŞIANU, Istoria artei feudale în Ţările Române, I, Bucarest, 1959, p.668-904.

3) C'est la plus grande des châsses que nous avons vues jusqu'ici au Mont Athos. Et la plus somptueuse également. Elle mesure 42 cm de long sur 30 cm de large et sa hauteur est de 42 cm : sans doute sont-ce là les dimensions du coffre proprement dit. Mais il faudrait y ajouter aussi la hauteur des tours qui surmontent le couvercle. Cf. Archimandrite Gabriel, E en Agio Orei Iera Monè tou Agiou Dionysiou, Athènes 1959, p.73, qui, outre les dimensions que nous lui empruntons, affirme que le reliquaire pèse dans les 15 okades: autrement dit un peu plus de 18 kg. Certes, la châsse est très lourde -- il nous fut permis de la tenir dans nos bras un instant-- mais peut-être pas autant. La châsse de saint Niphon est jalousement gardée dans un renfoncement verrouillé qui a été aménagé dans le mur du sanctuaire. à gauche de l'autel. On ne l'expose qu'exceptionnellement dans l'église pour permettre aux pélerins d'en vénérer les reliques. Son poids en est la cause!

4) Sous réserve de l'article cité plus haut et que nous n'avons pu relire à Paris de St.NICOLAESCU (mais nos souvenirs de lectures d'antan nous poussent à penser qu'il ne s'en est pas préoccupé).

5) Sur cette technique de l'argenterie roumaine voir par ex. D.GIURESCU et I.GHIDALI, op.cit.

6) Y figure-t-il effectivement par deux fois ou bien avons-nous fait erreur dans la presse avec laquelle nous transcrivîmes ces noms, que nous ne pûmes même pas vérifier?

7) Lacune dans notre déchiffrement.

7 bis) Sur le moine athonite et sur l'évêque de Constantiana: Fr.HALKIN, Bibliotheca Hagiographica Graeca, 3e éd. II, Bruxelles, 1957, p.153 et, idem, Novum auctarium B.H.Gr., Bruxelles, 1984, p.159-160.

8) A juger d'après des souvenirs et des impressions,

ce portrait de saint Niphon ressemble d'assez près à celui de Barbu Craiovescu, tel qu'il a été peint vers 1520 sur les murs de sa fondation, la chapelle du cimetière ("bolniţă") de Bistriţa: Carmen Laura DUMITRESCU, Pictura murală din Ţara Românească în veacul al XVI-lea, Bucarest, 1978, p.10 et planche 1 (mais l'affirmation de l'auteur, p.45 que ce boyard est revêtu ici de l'habit monacal est irrecevable: il n'est que de compairer son costume -- une ample houpelande jaune! (en fils d'or?) passée sur un vêtement bleu et rouge -- avec celui qu'il porte sur l'épitrachilion de Bistriţa, où il est effectivement représenté en moine -- Maria Ana MUSICESCU, La broderie médiévale roumaine, Bucarest, 1969, pl.47, p.43 et 47 (en bas, à gauche) -- pour s'en convaincre. Si l'inscription slave présente ce fondateur comme "le jupan Barbul ban au nom changé en Pacôme" -- texte slave chez C.L.DUMITRESCU, op.cit., p.10, contrôlé par nous sur la planche citée, d'où une légère modification dans la traduction -- c'est qu'il embrassa l'habit monacal peu après l'exécution de son portrait. Et l'artiste qui l'avait déjà représenté en boyard, son épouse à côté de lui, ne changea pas pour autant le costume mais tint à préciser le changement survenu dans l'état de son client.

9) Photo assez médiocre dans M.BEZA, Urme..., p.53. Celle publiée en couleur par V.CANDEA et C.SIMIONESCU, Mont Athos. Présences roumaines (Avant-propos par E.CONDURACHI), Bucarest, 1979, sans pagination, nous permet maintenant d'affirmer que la peinture intérieure du couvercle de la châsse a été retouché, ou refait(?), vraisemblablement au XVIIIe/XIXe siècle.

10) Il remonte -- même s'il a été retouché -- à l'exécution même par Neagoe Basarab dudit reliquaire. Mention et description dans la Vie grecque de saint Niphon: V. GRECU, Viaţa Sfântului Nifon. O redacţiune grecească inedită..., Bucarest, 1944, p.156. Sur le patriarche saint Niphon II. Fr.HALKIN, Bibliotheca...II, p.154 et Novum Auctarium...p.160. Voir aussi P.Ş.NASTUREL, Le Mont Athos et les Roumains (chapitre Dionysiou) (pour les épigrammes de Michel Maxime Trivolis, ibid., chap. Vatopédi)

11) V.VĂTĂŞIANU, op.cit., p.899; D.GIURESCU - I.GHIDALI, op.cit., -- sans pagination -- lui assignent les premières années du XVIe s.; Corina NICOLESCU, op.cit., p.54, n° 71 lui fixe pour date "1500 environ".

12) Photos: V.VĂTĂŞIANU, op.cit., p.900, fig.858; Corina NICOLESCU, op.cit., fig.89 (bonne reproduction); D.GIURESCU et I.GHIDALI, op.cit., -- sans pagination -- seulement les plaques gravées figurant sur l'autre flanc du kivotion; Al.ELIAN, C.BĂLAN, H.CHIRCĂ et Olimpia DIACONESCU, Inscripţiile medievale ale României, I) Oraşul Bucureşti, Bucarest, 1965, p.571 (n° 749) attribuent l'objet et son inscription à la "fin du XVe s.-début du XVIe s."

13) Le qualificatif illisible désigne probablement le Mélode.

14) N.STOICESCU, Dicţionarul... pp.17-19.

15) N.STOICESCU, Bibliografia localităţilor şi monumentelor feudale din România. I) Ţara Românească, vol.I.(Craiova), 1970, p.71.

16) P.Ş.NĂSTUREL, Străvechile odoare înapoiate de U.R.S.S.. "Mitropolia Banatului", VII/10-11, 1957, p.198 et Un patrafir de la Preda banul Buzescu găsit în Grecia, "Mitropolia Olteniei", XIII, 1961, p.702.

17) Il faudra aussi tenir compte d'autres objets de style analogue offerts par les Craiovescu: leur encensoir par ex.ou leur brûle-parfums. Nous n'en ferons pas état ici pour ne pas trop nous écarter de notre sujet.

\+
\+ +
V

LE CHRYSOBULLE VALAQUE DE LAVRA DE 1535

Un curieux résumé que l'on doit au savant moine que fut le Père Spyridon de Lavra[1)] nous apprend textuellement l'existence d'"un précieux chrysobulle de Jean Vladica Despote, prince de toute la Hongrovalachie". Sa date -- nous reviendrons un peu plus bas sur son contenu -- est l'an 7044 (du 1er septembre 1535 au 31 août 1536). Le nom de Despote, qui fut celui porté par un aventurier, Jacob Héraclide Despote, qui occupa le trône de Moldavie du 18 novembre 1561 au 6 novembre 1563, semble authentique car difficile à imaginer. Mais la chronologie s'y oppose, à moins que la date de cette pièce n'ait été mal lue. Toutefois il demeure encore une difficulté, le nom de la Valachie au lieu de celui de la Moldavie: pareille erreur est inconcevable sous la plume d'un notaire princier et peut-être sera-t-on tenté de l'attribuer au Père Spyridon... Oui, mais... car il y a un oui, mais: que devient le mot Vladika? Habituellement ce mot signifiant en slave Maître, désigne aussi l'évêque, à l'instar du despote des Grecs. Or ce n'est pas là un nom princier, exception faite de l'intrigant cité plus haut comme prince de Moldavie, lequel descendait visiblement en droite ligne de la cuisse de Jupiter (ou de Zeus), puisqu'il affirmait hautement son ascendance d'... Héraklès et de l'empereur de Byzance Héraclius! Alors, alors? Eh bien, il faut manifestement envisager une faute de lecture et, tenant compte de la chronologie, je rejeterai (à regret) Vladislav III (à cause de l'assonnance) pour avancer le nom de Vlad Vintilă, qui régna bien sur la

Hongrovalachie du 18 septembre 1532 jusqu'au 10 ou 11 juin 1535. C'est certainement de lui qu'il s'agit en l'occurence: on connaît en effet un chrysobulle qu'il octroya à Lavra le 12 janvier 1535, et aux termes duquel une somme de 10.000 aspres serait versée annuellement aux moines lavriotes, plus 1.000 autres pour les frais de déplacement des moines quêteurs[2]. Et le résumé de Spyridon de Lavra prévoit le même quantum.

+ + +

N O T E S

1) Spyridon de Lavra, Anagraphai eggrapha tès Megistès Lavras tou Agiou Athanasiou en Atho, "Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher",7,1930,p.397.

2) Notre livre Le Mont Athos et les Roumains (chapitre Lavra). Spyridon de Lavra, loc.cit., voyait dans ce donateur le prince qui offrit à Lavra l'icone de saint Athanase! Ce rapprochement a donné à penser à N.IORGA, Donaţii româneşti la Athos, "Revista istorică" XIX/1-3,1933,p.25 qu'il s'agirait de Vlad Dracul!

+ + +

VI

LES DEUX PODÉAI VALAQUES DE KUTLUMUS

(vers 1533)

Le trésor du monastère de Kutlumus possède deux belles podéai brodées fort semblables entre elles. Elles constituent manifestement une paire indissociable. L'une devait être destinée à être placée au-dessous d'une icone du Christ -- sans doute l'icone du vocable du monastère --; l'autre, au-dessous de celle de la Vierge. En effet, la première représente dans le haut le buste du Christ, se manifestant dans le Ciel qui s'entrouve, et flanqué de la lune et du soleil, séparés par des motifs végétaux, on voit un couple princier agenouillé dans de somptueux vêtements avec, auprès de son père, un jeune enfant, couronné lui aussi. Le second voile offre à la partie supérieure la Vierge Platytéra; le reste de la broderie est identique à celui de l'autre podéa. Des inscriptions joliment

brodées nous éclairent sur les portraits des trois personnages princiers et sur la finalité des deux broderies. A la partie supérieure de l'une comme de l'autre on lit ces mots (en slave): "Au temple de la Transfiguration de Notre-Seigneur Jésus-Christ // du monastère appelé Kotlomous".

Les noms des donateurs sont indiqués aussi. Dans une attitude inspirée visiblement de la tradition des portraits de Neagoe Basarab et de sa famille, on reconnaît là un voévode valaque, son épouse et un enfant mâle. Ce sont: "Io (=Jean) Vintilă voévode", son épouse "La princesse Rada" et, auprès de Vintilă, leur fils "Io Drăghici voévode".

Une autre ligne, en slave également et disposée entre les parents, exprime la prière de Drăghici au Christ: "Ô Seigneur Christ, me voici, moi ton serviteur"[1], et à la Vierge: "Ô Mère de Dieu, garde-moi par le sang sacré de Ton Fils"[2]

L'identification du prince Vintilă ne soulève aucune difficulté, car le seul prince valaque de ce nom est Vlad Vintilă (1532-1535). Connu, du temps où il était boyard, sous le nom de Vintilă, puis ayant adopté celui, princier, de Vlad, ce voévode eut pour épouse une fille de grands boyards, Rada de Cislău. Le nom porté, sur les voiles brodés de Kutlumus, par leur fils Drăghici soulève, à notre avis, un problème de généalogie.

Selon le témoignage apporté par leur offrande, le fils du prince Vintilă et de Rada s'appelle Drăghici. Or les généalogistes roumains connaissant deux fils au couple princier, cet enfant d'une part, et Vlad, d'une autre[2]. Mais il faut tenir compte aussi du chrysobulle délivré par Vlad-Vintilă à Lavra le 12 janvier 1533. L'acte, un original, renferme ce passage: "... moi donc, Io Vlad voévode, de par le dessein de Dieu me trouvant être prince de Valachie, et avec mon enfant donné par Dieu, Mircea, j'ai vu... etc"[3].

Si Vlad-Vintilă ne mentionne à la date de cette donation que son fils Mircea, c'est que celui-ci était son héritier au trône, ou bien que Drăghici n'était pas encore né. Dans ce cas, et si Drăghici est le cadet, pourquoi Mircea ne figure-t-il pas aussi sur le voile de Kutlumus? On peut évi-

demment avancer qu'il était déjà décédé. Mais qui fut Vlad? Peut-être une erreur dans l'information des généalogistes roumains leur a-t-elle fait retenir ce nom de Vlad. Pour nous, de même que le prince Vlad de Valachie s'appelle sur les podéai de Kutlumus de son nom de baptême Vintilă, sans faire usage de son nom de voévode, de même son fils porte ici le nom de Drăghici reçu à sa naissance, au lieu du nom princier de Mircea, qui fait songer à l'illustre voévode des années 1386-1418, le grand-père même du propre aïeul de Vlad-Vintilă.

Le prince Neagoe Basarab lui-même ne s'appelait que Neagoe du nom reçu à son baptême, jusqu'au jour où, monté sur le trône de Valachie, il assuma le nom princier de Basarab, qui légitimait son pouvoir en vertu de la filiation qu'il impliquait.

On comprend de la sorte pourquoi l'obituaire du monastère valaque de Govora mentionne aussi après "Io Vintilă voévode et sa princesse Rada, Io Drăghici voévode"[4]. Ce dernier n'est point le prétendant homonyme qui surgira un instant en avril 1536 sur la scène de l'histoire de la Valachie[5], mais tout bonnement le jeune fils de Vlad-Vintilă et de Rada.

Quel mobile aura poussé Vlad-Vintilă et son épouse à offrir à Kutlumus ces deux podéai? Leur examen permet de remarquer que, tandis que le module des lettres désignant le nom des parents est le même que celui du texte précisant que le bénéficiaire des deux voiles est l'église -- "le temple"-- de la Transfiguration, en revanche le nom du jeune prince est brodé en caractères plus petits, analogues à ceux de l'exclamation "Ô Seigneur Christ, me voici, moi ton serviteur".

Notre remarque nous permet d'affirmer que cette supplication appartient à Drăghici, et non à son père. Aussi estimons-nous devoir lire ces deux inscriptions d'affilées:

"Ô Seigneur Christ, me voici, moi, ton serviteur // Io Drăghici voévode".

Prière adressée au Christ et à Sa Mère par toute une famille pour la guérison de l'un de ses membres, un jeune enfant malade? Ou plus probablement cri de douleur d'un père et d'une mère pour leur fils mort ou mourant[6]. Nous ne savons.

Mais quelque chose nous dit que la cour de Valachie vivait un drame au moment où cette supplication, concrétisée dans ces deux podéai, fut confiée aux moines de Kutlumus pour obtenir le suffrage de leurs prières.

Il est fort difficile de préciser la date de cette donation. Strictement, elle remonte au court règne de Vlad-Vintilă, soit donc entre le 18 septembre 1532 et le 12 juin 1535. Mais le voévode confirma le 18 avril 1533 au monastère de Kutlumus la possession de ses villages de Valachie[7]. Ce pourrait être vers cette date qu'il aura envoyé aussi au couvent athonite les belles podéai, qui s'y trouvent encore[8].

Selon les informations que nous avons recueillies sur place, ces deux voiles servent de nos jours lors de la fête patronale de Kutlumus - la Transfiguration - (6 août).

\+ + +

N O T E S

1) Pour la bibliographie de ces deux voiles voir les indications fournies par G.CIORAN, Scheseis, p.110-111 et T. BODOGAE, Ajutoare...,p.180. Photographies des deux podéai chez N.IORGA, Două opere de artă românească din secolul XV la Muntele Athos,"Buletinul comisiunii Monumentelor Istorice" XXVI,1933,p.29. La première des deux illustre notre article Considérations sur l'idée impériale chez les Roumains."Byzantina" 5,1973,p.401 et note 13 et planche 2 (comparer à la pl. 1). Il est surprenant, et combien cocasse, hélas!, de remarquer dans le traité académique Istoria Romîniei,II,/ Bucarest 1962 7,p.654, fig.186, que ce voile est pompeusement reproduit avec pour légende: "Drapeau de Vlad Vintilă, premier drapeau conservé de la Valachie"! Effusion patriotarde de bas étage et qui ignore inconsciemment les dimensions du voile (voir plus bas, note 8) Cf. nos remarques dans "Byzantinische Zeitschrift" 64,1971,p.198-199. Reproduction de l'un des voiles chez A.PIPPIDI, Tradiţia politică bizantină în Ţările Române în secolele XVI-XVII, Bucarest,1983,p.130. Sur les podéai, l'article, toujours valable, de A.FROLOW La"podéa", un tissu décoratif de l'Eglise byzantine, "Byzantion",XII/2, 1938,p.441-504.

2) D.PLEŞIA, Mănăstirea Dealu,necropola domnească şi ceva despre frămîntările interne din Ţara Românească în veacul al XVI-lea,"Acta valachica" III,1972, en regard de la p.154 tableau généalogique A (enregistre deux fils, Vlad et Drăghici).

3) Voir P.Ş.NĂSTUREL, Le Mont Athos et les Roumains (chapitre Lavra).

4) St.NICOLAESCU, Documente slavo-române cu privire la relaţiile Ţării Româneşti şi Moldovei cu Ardealul în sec. XV şi XVI, Bucarest, 1905, p.11.

5) St.NICOLAESCU, loc.cit., croyait que c'était le même personnage. Le prétendant homonyme de 1536 appartenait à la famille des Craiovescu et il fut pendu par les Turcs à Constantinople: Cf. Istoria Românieĭ, II, p.654 et 656.

6) Voilà qui nous remémore l'icone où la veuve de Neagoe Basarab recommande à la Vierge tenant Son Fils à la Descente de croix, son enfant à elle, le jeune prince Théodose décédé dans la fleur de l'âge et qu'elle serre dans ses bras endeuillés: voir par ex. Corina NICOLESCU, Icones roumaines, Bucarest, 1971, p.35 et figure 13.

7) P.Ş.NĂSTUREL, op.cit., (chapitre Lavra)

8) Nous avons pu examiner à loisir à Kutlumus, le 25 août 1978, ces deux broderies. Stylistiquement et chromatiquement, elles se rattachent directement à celles du temps de Neagoe Basarab. Les costumes mêmes du prince, de sa compagne et de leur fils rappellent de près ceux de Neagoe et de sa famille. Brodées sur soie rouge avec des fils d'or, d'argent et de soie où prédominent le vert, le rouge et le bleu, ces deux podéai sont munies dans le bas de 11 pompons chacune. La doublure, originale, est couleur rouge brique. Leurs dimensions sont, à peu de chose près, identiques: 62 cm sur 43,5 (celle où figure le Christ) et 62,5 sur 42 (celle où apparaît la Vierge). Elles sont relativement en bon état, mais les visages sont passablement usés: le portrait du voévode est plus beau et mieux conservé sur le voile du Christ. Les couleurs du vêtement de la princesse Rada ne sont pas absolument les mêmes d'une podéa à l'autre. Cf. aussi G.CIORAN, op.cit., p. 111, note 1.

\+
\+ +

VII

AUTOUR DE DEUX DOCUMENTS OTTOMANS INÉDITS DE 1545

Au nombre des voévodes qui manifestèrent le plus vif intérêt pour le Mont Athos, figure le prince Radu-Paisie. Aussi est-il particulièrement intéressant de faire état ici de deux documents turcs inédits de 1545 qui attestent une confiscation, par ordre du sultan, de grosses sommes d'argent envoyées par lui à la Sainte-Montagne.

La Sublime Porte venait de destituer Radu-Paisie de Valachie. Soliman le Magnifique s'empressa d'envoyer un ordre

au beğ et au qadi de Salonique le 22 février 1545 (10 zil-hiğğe 951) leur faisant savoir que la charge détenue jusqu'ici par le voévode Radu venait d'être accordée au voévode Mircea (celui que l'histoire roumaine connaît sous le surnom de Ciobanul, 'le Berger': il s'était attiré ce sobriquet du fait du commerce des ovins pratiqué par lui avant de monter sur le trône). Ce changement de prince entraîna, contre toute coutume semble-t-il, une confiscation des sommes d'argent envoyées par son prédécesseur aux moines athonites. "On a appris, lit-on dans ce document ottoman -- qu'un trésor de grande importance est parvenu du susdit voévode Radul aux moines qui se trouvent sur le Mont Athos (Aynaros adasi), à proximité de Salonique. Or, vu qu'il est important et nécessaire que ce trésor parvienne à Mon Seuil Elevé, j'ai ordonné que dès qu'arrivera le čavuš de Ma Sublime Porte..., Ali... sans tarder ni différer d'un instant ni d'une heure, vous vous rendiez tous les deux, en personne, avec Mon susdit čavuš sur le Mont Athos susnommé et que vous preniez en mains catte affaire, en examinant et en enquêtant avec soin et attention, comme il convient, auprès des moines et sur place, au sujet des biens en question. Quelle que soit la quantité des biens arrivés et l'endroit où ils se trouvent, vous ne manquerez pas de les découvrir. Vous les remettrez à Mon susdit čavuš; vous les ferez escorter également par des hommes à vous, capables; vous en dresserez le registre, en en établissant la quantité totale, et vous les enverrez de toute urgence à Mon Seuil de Félicité."

Pour compléter ces informations d'un genre très inaccoutumé, voici encore l'essentiel d'un autre acte, écrit le lendemain même de celui qui précède, soit donc le 23 février 1545 (11 zil-hiğğe 951). Cette fois, il s'agit d'un ordre adressé au capuğı başı Mehmed aga.

Ayant reçu une lettre de ce dignitaire lui faisant savoir qu'il avait enquêté et trouvé les 5 charges d'argent, soient 480.000 aspres, ainsi que 3 šahin (faucons), un čaqir et 5 bêtes de somme" que l'ex-prince de Valachie Radu (-Paisie) avait envoyé depuis l'autre rive du Danube, et qu'il les avait expédiés avec un čavuš et ses propres hommes, le sultan

Soliman confirme leur arrivée. Par la même occasion il ordonne à Mehmet aga "de ne laisser perdre ni échapper aucune chose de numéraire, des biens, des objets d'or et d'argent, bref de tous les biens et objets du susdit voévode Radul qui reviennent au Trésor et de saisir le tout, quoi que ce soit, pour le Trésor". Il lui demande de rapporter au plus tôt la quantité d'argent et de biens qui ont été saisis. "D'autre part, ajoute le padichah, Mon ordre auguste a été également envoyé au sandžaq beğ et au cadi (de Salonique: voir l'acte cité précédemment) avec `Ali čavuş pour récupérer l'argent que le susdit Radul a envoyé aux moines de l'Athos (Aynaroz) du côté de Salonique. Tu seras attentif à cette question également et, qu'il s'agisse de l'argent en question, ou de l'argent envoyé à d'autres églises et moines, tu déploieras toutes sortes d'efforts et de soins et une abondance d'attention pour, sans tarder ni différer, avec le zèle et l'ardeur qui conviennent, découvrir tout cela. La récupération des biens en question t'est confiée".

Copie de la pièce fut adressée au nouveau voévode de Valachie Mircea, auquel il était par la même occasion demandé de verser le tribut sans retard. Il lui était précisé encore que "la récupération des biens susdits" de Radu-Paisie lui était confiée.

La brutalité des mesures prises par la Porte au moment même où elle venait de destituer le prince Radu-Paisie est impressionante. On connaît d'autres cas de confiscation par les Turcs de la fortune de princes disgraciés par le sultan. Mais jusqu'ici on n'avait pas encore entendu parler de mesures concernant les moines de l'Athos en de pareilles occasions. Sans doute est-ce là un cas unique. Des deux actes dont nous avons cité de larges extraits, il appert que les confiscations s'exercèrent dans trois directions: sur les trésors que Radu-Paisie venait d'envoyer d'au-delà du Danube, sur ceux envoyés par lui au Mont Athos et sur ceux adressés à d'autres monastères et moines que ceux de l'Athos. Quant à l'argent que le voévode avait envoyé aux moines de l'Athos et à ceux également d'autres monastères, une question se pose:

le sultan voulait-il leur confisquer des donations que le malheureux prince roumain leur avait accordées durant son règne relativement long? ou bien s'acharnait-il à confisquer des sommes et des objets précieux confiés par ce dernier auxdits moines pour les mettre à l'abri entre les murailles de leurs couvents, afin de pouvoir affronter les revers de la fortune? C'est qu'une destitution par le sultan guettait toujours les princes roumains. Et comme, en dehors des sommes perçues régulièrement par le fisc ottoman sur les moines athonites et autres, nous n'avons pas connaissance que Soliman le Législateur ni quelque autre sultan ait poussé les exactions jusqu'à dépouiller les monastères des domaines et des donations qu'ils avaient reçues, nous pensons ne pas nous tromper en croyant que, en l'occurrence, il doit s'agir non de donations du prince, mais de biens lui appartenant en propre et mis en sûreté en prévision des jours sombres[1]. Il avait suffisamment aidé les couvents de tout l'Orient grec pour se permettre de leur demander pareil service[2]. Si notre interprétation est juste, on sera en droit d'affirmer qu'une indiscrétion, ou même une trahison avait mis les Turcs au courant de ce qui se tramait. Sans doute Radu-Paisie, se voyant dans l'impossibilité d'acquitter le tribut aux Ottomans, savait-il ce qui l'attendait. Aussi s'empressait-il de s'assurer des moyens de survie. Il est bon de rappeler en effet que la Valachie qui payait un tribut de 12.000 ducats, en versait un accru, à savoir 16.000 ducats, en 1538, dans la troisième année du règne de ce voévode. En 1542, le même prince devait en verser 24.000. Et son successeur, Mircea Ciobanul auquel le 23 février 1545 son maître le sultan intimait l'ordre non seulement de veiller à la confiscation des biens de son prédécesseur, mais encore de "donner le tribut sans retard et de l'envoyer rapidement" aura été contraint d'accepter un tribut encore plus fort, lorsqu'il obtint la couronne princière. Toujours est-il qu'en 1558 -- soit donc trois ans plus tard -- il payait un tribut annuel de 50.000 ducats à la Porte suzeraine. C'est dire combien le durcissement de l'attitude des Turcs envers les Roumains avait progressé.

Et ce fut encore la somme versée en juin 1567, mais toutefois avec un surplus de 8.000 autres ducats pour marquer le joyeux avènement de Sélim II...[3].

Enfin, on remarquera que ces deux actes turcs permettent de modifier la chronologie de la fin du règne de Radu-Paisie et celle de la prise du pouvoir par Mihnea Turcitul. L'historiographie roumaine les datait vers le 17 mars 1545[4]. En fait, le 22 février au plus tard Mihnea avait été nommé voévode de Valachie par le sultan.

\+ + +

N O T E S

1) Les deux documents ottomans dont nous faisons état ici, nous ont été aimablement et libéralement communiqués en traduction française par M.Mihnea BERINDEI, du Groupe de recherches sur l'histoire médiévale de l'Europe orientale et de l'Empire ottoman. Conservés dans le volume 12321 des archives de Top Kapu (à Constantinople), ils paraîtront in extenso dans un recueil de documents ottomans concernant les Pays roumains. La question des sommes d'argent déposées par les princes roumains en mains sûres afin de pouvoir affronter d'éventuelles adversités, constitue un problème qui n'a pas encore été étudié en soi. Bien avant Radu-Paisie, le voévode Neagoe Basarab s'était constitué un dépôt --parakatathèkè -- consigné au Patriarcat de Constantinople, de 70.000 aspres, plus des coupes en argent laissées pour sa commémoration; il avait également confié 2.000 florins au patriarche Théolepte Ier pour son fils, le prince Théodose. Une trahison, après la mort du patriarche, permit aux Turcs de tout confisquer (cf. S.LAMPROS, Ecthesis Chronica and Chronicon Athenarum, Londres,1902,pp.70-71. Le texte grec est reproduit, avec traduction roumaine, dans les Fontes Historiae Daco-Romanae, IV,Bucarest,1982,p.550 et 551). Citons encore l'argent et les bijoux que possédait à Venise Constantin Brancovan (surnommé à juste titre Altîn beg: le prince d'or, par les Turcs): voir le détail impressionnant de cette fortune dans le testament de sa veuve, publié par P.Ş.NĂSTUREL, Diata Doamnei Marica a lui Constantin Vodă Brîncoveanu, "Glasul Bisericii" XIX/3-4,1960,pp. 316-320. Les dépositaires de fonds princiers s'exposaient à de sérieux ennuis. Aussi défendait-on parfois aux monastères d'abriter derrière leurs murailles des trésors appartenant à des tiers. C'est ainsi que l'une des longues inscriptions que Neagoe Basarab fit graver sur la façade de l'église conventuelle d'Argeş renferme cette clause finale:"... Et nous rappelons encore aux higoumènes et aux moines établis ici, que, si quelque boyard ou quelque noble, quelle que soit sa crainte, apporte son avoir et ses objets précieux pour les cacher au monastère, que l'higoumène et les moines refusent de les accepter, de sorte qu'il n'y ait pas de biens étrangers au monastère, afin que ce monastère ne s'expose pas à connaître des ennuis. Et que l'higoumène ou le moine qui acceptera de cacher l'avoir d'autrui au monastère, soit maudit et anathème!" (Cf. le texte slave en traduction chez P.Ş.NĂSTUREL, Învăţăturile lui Neagoe Basarab în lumina pisaniilor de pe biserica mânăstirii de la Arges,"Mitropolia Olteniei" X/1-2,1960,p.16-17). (Nous avons souvenance d'avoir lu autrefois une interdiction analogue dans le chrysobulle-testament du métropolite Anthime d'Ibérie pour son monastère bucarestois). Ces témoignages, que nous ne voulons pas multiplier ici, nous confirment dans l'interprétation que nous donnons des deux documents ottomans relatifs à la main-mise des Turcs sur les trésors abrités au Mont Athos par Radu-Paisie. Cet argent nous remémore aussi le proverbe roumain "Bani albi de zile negre": "Des sous blancs -- cf. aspres! -- pour des jours noirs"... (M.M.BERINDEI nous précise que ce dicton est une traduction du turc. Il est connu aussi en grec).

2) Pour les donations de Radu-Paisie à l'Athos: P.Ş. NĂSTUREL, Le Mont Athos et les Roumains, passim (voir à l'index).

3) Voir là-dessus l'étude de M.BEZA, Haraciul Moldovei şi Ţările Româneşti în sec. XV-XIX,"Studii şi materiale de istorie medie"II,1957,p.29-30. On appréciera mieux l'évolution du montant du tribut valaque et moldave versé aux Turcs en consultant aussi M.GUBOGLU, Le tribut payé par les Principautés roumaines à la Porte jusqu'au début du XVIe siècle d'après les sources turques,"Revue des études islamiques" I,1969,p.49-80 qui complète ou modifie certaines des données connues de notre regretté professeur M.BERZA.

4) Histoire chronologique de la Roumanie (sous la rédaction de C.C.GIURESCU),Bucarest,1976,p.381.

\+ + +

VIII

D'UN ACHAT DE RELIQUES A VATOPÉDI PAR LE PRINCE ALEXANDRE LĂPUŞNEANU DE MOLDAVIE

On doit au voévode Alexandre Lăpuşneanu, grand bienfaiteur des monastères moldaves, serbes et athonites - et même des lieux saints de Jérusalem - une très importante charte de donation en faveur du monastère de Vatopédi, laquelle constitue aussi un fragment d'histoire religieuse[1]. L'acte fut rédigé dans la vieille capitale secondaire de la Moldavie Hârlău, le 20 août 1560 (7068). Une délégation de

moines de Vatopédi étaient venus solliciter les bonnes grâces du riche prince moldave: c'étaient kyr Maxime, ecclésiarque, le gérôn Sophrone[2], prohigoumène, et quelques frères dudit couvent. Le voévode commença par leur octroyer la possession d'un caravansérail à Salonique, qu'il avait acheté d'un cadi turc du nom de Balčic[3] au prix de 65.000 aspres turcs, quelque chose comme 1.300 pièces d'or!

Or les caloyers avaient apporté avec eux des reliques dont le caractère vénérable était bien fait pour susciter la piété et la générosité des Roumains. Qu'on en juge! ils étaient porteurs, ni plus ni moins, - "du chef sacré de saint Grégoire le Théologien[4]-, des saintes reliques des mâchoires de saint Jean Chrysostome et des saintes reliques du pouce de sainte Anne". Avec la bénédiction des hiérarques de son pays -- le métropolite de Suceava Grégoire, l'évêque de Rădăuţi Eftimie et l'évêque de Roman Anastasie -- le voévode moldave reçut l'ineffable trésor qu'il déposa dans sa nouvelle fondation, le monastère de Slatina. "A grand'joie-- déclare le prince dans son document -- je me suis réjoui et très bellement j'ai orné les saintes reliques et j'ai serti de beaucoup d'or les susdites reliques et j'ai ajouté beaucoup de pierreries d'un grand prix aux saintes reliques.Et je les ai placées dans notre monastère de Slatina"[5]. Pareille acquisition méritait une digne récompense: Alexandre décida d'allouer chaque année à Vatopédi une somme de "trois cents ducats rouges", demandant aux caloyers leurs prières pour son propre salut et pour sa propre santé, ainsi que pour ceux de son épouse, la princesse Roxandra, ses fils Ionaşco, Bogdan et Michel-Pierre et ses filles Tudora, Cheajna et Teofana[6], sans oublier ses parents, ses grands-parents et ancêtres. Et -- chose peut-être unique dans la diplomatique roumaine -- l'enthousiasme princier alla jusqu'à recommander aux prières des hagiorites "la santé des soldats et de tout le pays de Ma Majesté". A l'automne précisément ses troupes allaient affronter et vaincre le prétendant Despote[7]. Du document en question il ressort encore que l'higoumène alors en fonction à Vatopédi avait nom Calliste.

L'acte rédigé, le voévode tint encore à ajouter une marque de générosité supplémentaire dans une apostille où il demande expressément aux moines de célébrer son mnémosynon le 6 décembre, en la Saint-Nicolas[8], pour lui-même, pour son épouse, pour ses enfants donnés par Dieu, cela selon la coutume: "le soir, parastasis et boisson dans une grande coupe en argent doré à écailles et à soucoupe, dont a bu Ma Majesté, et le lendemain pareillement, kollyves et boisson et repas au réfectoire".

Cet acte mérite un certain commentaire. Tout d'abord, son préambule déclare que le voévode gratifie "et réconforte notre vieille fondation", le monastère de Vatopédi. On est en droit de s'interroger sur la signification de l'expression "notre vieille fondation". En août 1560 Lăpuşneanu régnait depuis près de huit ans. Cela autorise-t-il la conclusion qu'il avait par le passé déjà manifesté son bon vouloir à ce haut lieu? L'expression étant inusitée dans les chartes roumaines, nous hésitons à accepter cette interprétation. Aussi nous semble-t-il plus plausible d'y voir une allusion à Vatopédi en tant que fondation des princes moldaves de longue date. Et l'on sait qu'Etienne le Grand lui avait déjà témoigné de l'intérêt[9].

Le don du caravansérail sis à Salonique constituait un acte d'une particulière générosité. Evalué en or, son prix représentait 1.300 pièces d'or. C'était là un superbe présent, et les caloyers allaient pouvoir en tirer de gros revenus.

Le prix attaché par le voévode roumain aux trois reliques que les caloyers lui avaient cédées nous suggère le motif d'une pareille libéralité de sa part. Il était malade depuis des années et insistait pour obtenir à tout prix l'impossible guérison de ses yeux et celle de l'enflure de ses jambes[10]. Et l'infortuné prince attendait tellement un miracle long à venir, et qui ne vint pas, qu'il marque son respect et sa vénération auxdites reliques en les faisant sertir d'or et de pierres précieuses. Mais ces reliques

n'étaient pas de bon aloi! En effet, aujourd'hui encore. Vatopédi s'enorgueillit de posséder le chef de saint Grégoire le Théologien[11]! Et pour rendre plus amère la supercherie, nous rappellerons que le diacre arabe Paul d'Alep vit à Moscou en 1655 un autre crâne de Grégoire de Nazianze...[12]! Nous ignorons s'il en existe encore d'autres mais il y a tout lieu de craindre que le maxillaire de saint Jean Bouche-d'Or ou le doigt de sainte Anne ne valaient guère mieux. Ce trafic de reliques, chose si fréquente au Moyen Age, abusa bien souvent les Roumains, auxquels des moines errants et faméliques venaient vanter les vertus de dépouilles plus ou moins authentiquement saintes...

Le Musée d'Histoire de Bucarest possède aujourd'hui le chef de "saint Grégoire le Théologien (jadis au monastère de Slatina). Il fut restitué à la Roumanie par l'U.R.S.S. en 1956. Le crâne ne possède plus le reliquaire dont parle le document de Lăpuşneanu, mais un autre qui fut exécuté le 23 août 1597 (7105) et qui consiste en une couronne ornée de pierres et surmontée de deux bandes de métal s'entrecroisant pour retenir la"relique"[13]. Son inscription slave nous apprend que "cette tête est celle du patriarche Grégoire Bogoslov (= le Théologien) et messire Apostolache le trésorier et sa princesse Cheajna, fille du voévode Alexandre l'ont sertie et donnée au saint monastère de Slatina, aux jours de notre seigneur pieux et aimant le Christ Jean Jérémie Moghilă voévode, prince du Pays de Moldavie; en l'an 7105."

Au dos du reliquaire il y a ces mots (également en slave):"Sous l'archevêque Georges Moghilă métropolite de Suceava, au mois d'avril, le 23."[14]

Le reliquaire que le voévode Alexandre Lăpuşneanu avait fait faire[15], avait donc disparu -- détruit probablement sous le voévode Despote -- et l'une de ses filles, mariée à Apostolache[16], lequel était apparenté à la famille princière des Movilă (Moghilă) estima de leur devoir de le remplacer. On voudrait croire que la perte du reliquaire

original n'aura pas entraîné celle aussi de la relique:auquel cas -- si hoc fas est dictu -- il s'agirait d'une quatrième tête du grand Cappadocien ...

\+ + +

N O T E S

1) Doc.pr.Ist.Rom.,A) Mold.XVI,t.II, pp.154-156 (n° 149: traduction roumaine moderne d'après une photographie en possession de l'Académie Roumaine. L'original, dont le dépôt n'est pas précisé, doit se trouver à Vatopédi).

2) Probablement le même que celui déjà venu en Moldavie en 1552, où le hatman Ioan Sturdza fit une riche donation à Vatopédi: P.Ş.NĂSTUREL. Le Mont Athos et les Roumains,(chap. Vatopédi).

3) M.N.BELDICEANU nous fait savoir que ce mot (qui signifie "boue, limon" en turc) est suspect en tant qu'anthroponyme. Peut-être est-ce une mauvaise lecture du slavisant roumain qui a traduit l'acte en question pour le Corpus moldave, ou bien une déformation de ce nom de la part du notaire princier. Nous remercions notre collègue et ami pour le calcul de conversion en or des aspres turcs.

4) Saint Grégoire de Nazianze. Il fut, de 379 à juin 381, évêque de Constantinople; le titre de patriarche de la ville impériale fut porté pour la première fois par Nectaire, deuxième successeur de Grégoire.

5) La regrettée Corina NICOLESCU, Mănăstirea Slatina, Bucarest,1966,p.7 indique l'an 1558 comme celui de la consécration du monastère que Lăpuşneanu fit édifier pour servir de nécropole à sa famille. Sa source est le chroniqueur moldave, du XVIIe siècle, Grigore Ureche. Vu que le patriarche de Constantinople Joasaph vint au début de 1561 en Moldavie et participa à la consécration de l'église du monastère,cérémonie à laquelle participèrent le métropolite Grégoire Roşca (mentionné dans le document de 1560 que nous analysons ici) et 116 prêtres et diacres, la date de 1558 est irrécevable. Voir N.IORGA, Istoria Bisericii Românesti şi a vieţii religioase a Românilor, Bucarest,1918,p.203. On sait que bien avant que sa fondation ne fût prête, le prince roumain commença à la doter de tous les trésors liturgiques dont elle pouvait avoir besoin: C.NICOLESCU, op.cit.,p.27 (par exemple, son très bel épitaphios fut exécuté en 1556). L'achat des reliques apportées par les moines de Vatopédi s'inscrit dans ce programme où rien n'était trop beau ni trop cher pour la fondation princière. Sur Slatina: M.PĂCURARIU, Istoria Bisericii ortodoxe Române,1, Bucarest,1980,p.545-546.

6) Sur la famille de Lăpuşneanu: Şt.S.GOROVEI,Muşatinii, Bucarest,1976,pp.102-117 et tableau généalogique en fin de volume.

7) Şt.S.GOROVEI, op.cit.,pp.106-107.

8) Voir d'autres cas chez P.Ş.NĂSTUREL, op.cit., passim (Pierre le Boiteux, Jérémie Movilă etc.; voir à l'index,s.v. mnemosynon).

9) Voir P.Ş.NĂSTUREL, op.cit.,(chap. Vatopédi).

10) N.VĂTĂMANU, Voievozi şi medici de curte,Bucarest, 1972,pp.90-102.

11) MILLET-PARGOIRE-PETIT, Inscriptions...,p.24,n°71. Photographies chez M.BEZA, Urme...,p.38 et Fr.DÖLGER,E.WEIGAND et A.DEINDL,Mönchsland Athos,Münich,/1943/,pp.272 et 273 (photo). Le reliquaire actuel du chef de St.Grégoire à Vatopédi est toujours une oeuvre roumaine (valaque cette fois): il fut exécuté en 1709 par les boyards Şerban Cantacuzène et Maria Bălăceanu.

12) F.C.BELFOUR, The Travels of Macarius, patriarch of Antioch,II,Londres,1836,p.99: voir P.Ş.NĂSTUREL, Cea mai veche inscripţie de la Ştefan cel Mare (1463), "Omagiu lui George Oprescu cu prilejul împlinirii a 80 de ani" /Bucarest,1961/,p.351.

13) Un dessin de ce reliquaire dans notre article Cea mai veche...,p.352,fig.3.

14) Le texte slave dans Al.ELIAN, C.BĂLAN, H.CHIRCĂ et Olimpia DIACONESCU, Inscripţiile medievale ale României. Oraşul Bucureşti,I,Bucarest,1965,p.598,n° 816.

15) L'orfèvrerie sacrée du monastère de Slatina fut exécutée par un maître transylvain de Cluj, Etienne: C.NICOLESCU, op.cit.,p.10 et, la même, Arta metalelor preţioase în România,Bucarest,1973,p.15. Les trois reliquaires que le voévode fit faire pour les reliques apportées de Vatopédi, auront été commandés aussi à cet artiste, que l'on peut considérer comme l'orfèvre attitré de la cour.

16) Sur ce boyard: N.STOICESCU, Dicţionar...,p.340 et Şt.S.GOROVEI, op.cit., p.117.

\+ + +

IX

LA RELIURE D'EVANGÉLIAIRE DE DIONYSIOU (1564/1565)

Au nombre des trésors que possède le monastère de Dionysiou figure un évangéliaire byzantin du Xe-XIe siècle[1]. De belles et intéressantes miniatures des quatres évangélistes, des canons des lectures du texte sacré, des bandeaux en réhaussent l'intérêt.

Sa reliure, en argent doré, est bien plus récente et dénote un travail plutôt fruste, que nous n'hésitons pas à attribuer stylistiquement à un atelier de Valachie. A la face supérieure de cette reliure l'orfèvre a représenté au centre la Crucifixion; au-dessous, saint Jean Baptiste tenant d'une main la croix et de l'autre le plateau où repose sa propre tête après décollation. Aux quatre angles les symboles des évangélistes. Des médaillons renferment des bustes complétant la décoration iconographique de cet objet:ce sont, en haut, et de gauche à droite: Pierre et Paul; à gauche,de bas en haut les apôtres André, Simon et Thomas; à droite, Barthélemy, Jacques et Philippe. Une inscription grecque vient par bonheur préciser que c'est un présent du "malheureux Mathieu", de Panayotès et de leur mère Théodora, remontant à l'an 1564/65 (7073). La langue et l'orthographe sont d'une incorrection flagrante. Les noms des personnages aussi. Et le faciès des lettres trahit là une main plus familiarisée avec l'alphabet slave[2]. Au dos, l'artiste a représenté, nous dit-on, l'Anastasis, la Résurrection[3]. Sans doute est-elle entourée d'autres médaillons (et, qui sait?, des portraits des donateurs...). Cette reliure nous rappelle d'autres évangéliaires offerts vers la même époque par des princes ou des boyards valaques[4]. Et comme l'horreur du vide a incité l'artiste a remplir d'éléments floraux tous les espaces libres, nous retrouvons là l'une des caractéristiques de l'argenterie roumaine du temps, laquelle faisait grand usage de tiges tourmentées soutenant d'élégantes petites feuilles un tantinet orientales dans leur inspiration, et d'une profusion de rosettes[5]. Les donateurs nous sont inconnus. Nous pensons qu'il doit s'agir de riches marchands grecs (peut-être épirotes) installés à Bucarest. On sait que le "bazard" (le marché) de la capitale valaque était alors fortement marqué par la présence de Grecs, comme le prouve le plus ancien acte municipal donné à Bucarest et parvenu jusqu'à nous. Sa date aussi -- 13 mai 1563 -- concorde avec nos remarques. Et, détail à re-

tenir, parmi les témoins qui y sont invoqués figure un certain Isar Panaiote, première attestation du prénom de Panayotès en Valachie...[6] Sa profession n'est pas précisée: le plus piquant serait qu'il fût lui l'orfèvre qui executa la reliure conservée à Dionysiou!

La donation de l'évangéliaire byzantin à Dionysiou soulève d'ores et déjà certaines questions. Les donateurs de la reliure offrirent-ils seulement le revêtement métallique? Leur présent était-il destiné à Dionysiou ou bien y a-t-il échoué par la suite? Comment le manuscrit byzantin se trouvait-il à Bucarest?

Cette dernière question nous permettra de faire observer que si l'on s'étend, de règle, sur les présents offerts par les Roumains aux moines athonites, en revanche on ne parle jamais des hommages rendus par ces derniers à leurs protecteurs d'outre Danube[7]. Pour nous, il est probable que les caloyers venaient dans les Principautés chargés de certains dons destinés à provoquer ou à reconnaître la générosité dont ils étaient l'objet. C'est dans ces conditions vraisemblablement que certains manuscrits grecs de l'époque byzantine furent amenés dans les pays roumains, où l'on en retrouve encore quelques-uns aujourd'hui[8].

\+ + +

N O T E S

1) Sur cet évangéliaire: Euthymios de Dionysiou, Cheirographa monès Dionysiou,"Epetèris Etaireias Byzantinon Spoudon",27,1957,p.234; archimandrite Gabriel de Dionysiou, E en Agio Orei iera monè tou Agiou Dionysiou, Athènes,1959, p.62; Oi thèsauroi Agiou Orous,I,p.447-448 (cote du manuscrit: 588) et planches en couleur 278-289.

2) L'inscription grecque est fautive chez l'archimandrite Gabriel, op.cit., et correcte dans Oi thèsauroi., loc.cit.,comme nous l'avons vérifié d'après la photographie publiée par le Père Gabriel, p.60 (où une erreur typographique lui fait dater la pièce de 1505). Notre description repose sur cette photographie.

3) Gabriel, op.cit.,p.62. Nous n'en connaissons pas de reproduction.

4) Voir par exemple: Corina NICOLESCU, Arta metalelor preţioase în România,Bucarest,1973, figure 65 (évangéliaire donné à l'église Saint-Nicolas de Braşov par les boyards Dragomir et Théodore et leurs épouses, vers 1543-1545), fig.66 (reliure métallique de l'évangéliaire offert au monastère de Tismana par le prince Mircea Ciobanul et la princesse Chiajna en 1566); fig.67 (reliure ciselée de l'évangéliaire envoyé par le voévode Alexandre II et sa famille au couvent du Sinaï: une bien meilleure reproduction apud M.BEZA, Urme..,p.104 et 105); fig.68 (icone des saints Pierre et Paul jadis propriété du voévode Pierre le Boiteux, aujourd'hui conservée à Vienne, où nous l'avons examinée en 1981 au Kunsthistorisches Museum et dont nous parlerons à une autre occasion). Voir aussi fig.69 (bulle dorée du prince Pierre le Jeune ou de Pierre Cercel).

5) Corina NICOLESCU, op.cit.,p.35-36 et 59. Nous ajoutons à la liste de la note ci-dessus l'évangéliaire offert par Mircea Ciobanul à Dionysiou: voir P.Ş.NĂSTUREL,Le Mont Athos et les Roumains, (chapitre Dionysiou).

6) Documentele Ţ.Rom. (v.XVI),t.III,p.177 (n° 212 et facsimilé p.483). Sur ce document et le bazar de Bucarest, qui se dressait au voisinage même du palais princier (son client principal): Gh.CAZIMIR, P.CERNOVODEANU, Ioana CRISTACHE, P.DAICHE, V.LEAHU, P.Ş.NĂSTUREL, M.NICOLAU-GOLFIN, P.I.PANAIT, Bucureşti. Scurt istoric, Bucarest,1959,p.24, Sur le nom Panaiot, d'où le roumain Panait (et ses variantes): N.A.CONSTANTINESCU, Dicţionar onomastic românesc, Bucarest,1963,p.125.

7) Tel est le cas du ms. slave de l'Académie de Bucarest. Au f.98 v une notice slavone précise que ce ménée est un présent du monastère de Saint-Pantéléimon à messire - panu - Barbu, au vornic Pârvul et à leurs frères.On reconnaît là les quatre frères Craiovescu: voir P.Ş.NĂSTUREL, Aperçu critique, p.121-122.

8) Tel est le cas du ms. grec 1175 de l'Académie Roumaine (tétraévangéliaire du XII e siècle): D.BARBU, Manuscrise bizantine în colecţii din România,Bucarest,1954,p.19-21 et planches IV-XI (en couleurs), qui appartint jadis au monastère athonite de Simonopétra. On ignore quand et comment il parvint en Valachie.

\+ + +

X

LE MANUSCRIT 19 D'ESPHIGMÉNOU

Le manuscrit 19 d'Esphigménou est un évangéliaire grec écrit sur papier et renfermant les péricopes lues aux divers offices de l'année. Des lettrines, des frontispices

et quatre belles miniatures représentant chacune l'un des évangélistes en réhaussent l'intérêt. C'est un codex ancien. d'époque byzantine (du XIe siècle, paraît-il). Une notice grecque postérieure prouve ses attaches avec la "Valachie". La voici en traduction: "Ce divin et sacré évangile a été orné aux frais des pieusement décédés... serviteurs (?) du très glorieux Jean Vlachada voévode et ils l'ont orné en Valachie... (l'an) du Christ 1587"[1].

Les éditeurs ont marqué d'un inquiétant point d'interrogation le nom du voévode: Io(annou) Blachada (?)[2]. Si Blachia désigne ici la Valachie ou éventuellement la Moldavie, le prince (dont il faudra vérifier un jour le nom sur l'original même conservé à Esphigménou) serait Mircea, dit Turcitul (en roumain "celui qui s'est fait Turc", c'est-à-dire "musulman") afin de sauver sa vie en apostasiant en 1591[3]. Et s'il s'agit de la Moldavie, c'est alors Pierre le Boiteux. Mais la date a-t-elle été déchiffrée correctement?

L'histoire,telle que nous l'avons retracée, des relations des Pays roumains avec le Mont Athos ne nous est d'aucun secours pour élucider cette question, surtout que le nom des donateurs qui "embellirent" -- entendre ici "qui firent relier" -- le codex, fait défaut. Quoi qu'il en soit, ce témoignage provisoire,car incomplet,s'ajoute cependant à ceux qui concernent la présence de manuscrits byzantins dans les principautés roumaines[4].

+++

NOTES

1) Oi thèsauroi tou Agiou Orous,Athènes,II,p.390-391 et planches 409-415.

2) Op.cit., p.390.Cf.Sp.LAMBROS,Catalogue of the Greek Mss on Mount Athos,I, Cambridge,1895.

3) On se demandera encore si la date de l'inscription a été déchiffrée correctement: le nom bizarre du voévode ne peut pas ne pas faire songer à celui d'un Vladislav ou d'un Vlad, et il y en eut plusieurs sur le trône valaque.

4) Nous nous proposons de traiter cet aspect encore très neuf de la présence de manuscrits byzantins en terre roumaine à une autre occasion.

C,N.R.S. et
Université de Paris IV - Sorbonne

AMERICAN AND ENGLISH TRAVELLERS AND SCIENTISTS OF THE TWENTIETH CENTURY ON THE VLACHS

by Vasile TEGA

This paper is the second part and hence the logical continuation of the article "English Travellers on the Vlachs" published in the same Bulletin, two years ago. The present study is dedicated to the twentieth century American and English travellers and scientists. Due to space limitation, a selection had to be made amongst them. A future monograph on the Vlachs as seen by all foreign travellers and scientists we'll also include all those American and English travellers who have been omitted from the present study.

Just as in the previous article, the material is presented in the chronological order of its appearance.

Henry Noel BRAILSFORD

H.N. Brailsford (1873-1958) was assistant professor of logic at Glasgow University, and later lecturer at Queen Margaret College.

According to the Dictionary of National Biography (ed. 1971), "in 1897 he joined as a volunteer to fight in the Greek War of independence. He came away with a loathing of war and a poor opinion of Greck truthfulness. The novel which he wrote on his return, The Broom of the War-God (1898) attracted the attention of C.P. Scott who engaged him as special correspondant to report for the Manchester Guardian in Crete and the Balkans. He spent the winter of 1903-1904, after the Bulgarian rising, working for the British relief fund in the Balkans." He thus obtained a very rare opportunity to become familiar with the ethnography of Macedonia and with the conditions prevailing there. Because of his knowledge of the Balkan question he was one of the original members of the London Balkan Committee. At the conclusion of the second Balkan war in 1913, Brailsford was selected as the British member of the Carnegie International Commission of Inquiry in the Balkans.

Always according to the Dictionary of National Biography "Brailsford must rank as one of the most eminent of British journalists. His style broke through his anonymity. He was of all men the most disinterested. He never asked, or received, a wage which would have satisfied a run-of-the-road reporter in Fleet Street, and when a rich admirer offered to settle on him a sum of money which would have made him financially independent for life, he refused on the ground that it might sap his intellectual integrity."

Among many other literary productions, Dr. Brailsford is the author of the: "Macedonia, Its Races and their Future"(1).

So minute and thorough are Dr. Brailsford's observations and analyses of the controversial Balkan problems, we wish to avail ourselves of his profound logic and expert testimony in behalf of the Vlach population. Few foreign observers had such excellent opportunity to study the Macedonian question at its source as Dr. Brailsford had.

Below we are presenting a number of lengthy excerpts from this book concerning the Vlachs.

The first Vlach village visited by the author was that of Pisoderi, where "after a perilous voyage among the morasses and precipices round which the village seemed to be built we were installed in the headman's house, and there again, to eyes accustomed to the squalor and misery of Bulgarian hamlets, the surroundings breathed of distant civilisations. The floors were boarded, the walls were papered, and on them hung a map of Europe as though to remind the children who played around it that Macodonia belongs by right to the Western world of enlightenment and freedom. We dined at a table and sat on chairs—amazing innovations—and presently we were to meet the priest of the place, who actually boasted the possession of a little library. Drowsy and tired, overcome by the surprising comfort of the blazing yule-log and the well-stuffed mattresses stretched before the fire, after the long climb through the snow and the bitter air of the hills, I remember that I fell asleep, while the children spread the table and prepared the meal. Half waking, half dreaming, there rang in my ears the baffling music of some tongue as familiar as one's schoolroom. The bread which the children put on the table was pan, the dog over which they stumbled was can. It seemed as though we had crossed centuries as well as mountains, and found a Roman camp within this fastness of the snows and mists.

The morning light only increased the puzzle. It was a little village roughly built of undressed stone. It had, they told me, no more than one hundred and fifty houses, and a population of some eight hundred souls. One noticed no fields around it, and indeed it would have needed a more than Wallachian enterprise to till these mountaintops, all crag and stone. Flocks it possessed and wood and water, but it owed nothing else to nature. One might have expected a grinding poverty, the struggle of a savage and degenerate race to wring a bare subsistence from the hillside, eked out perhaps by brigandage and plunder. But these people had, on the contrary, an air of comfort and plenty. In the midst of the straggling village a large and ambitious building was in course of erection. It is to be a secondary school, with five teachers for the boys

and three for the girls. It seems a startling provision for this minute community. But these Vlach villages are but nurseries and eyries built among the rocks, where a keenwitted race is trained, which makes its career as far afield as the Greek and Roumanian languages are spoken. There is a little Pisodéri in Macedonia, where the aged repose and the children grow, but the greater Pisodéri is in Roumania and in Egypt, where fortunes are to be made in freedom. It matters little that there are no fields to till amid these barren rocks. The people of Pisodéri reap their harvests in the Delta. They were very anxious to explain to me that this school of theirs is to be a modern and commercial school. The Greeks may build their classical gymnasia where boys may learn by heart a play or two, a speech of Demosthenes and half the Odyssey. But the Vlachs are a practical people. If they too study Greek it is because there is no Eastern language so useful in the trade of the Levant." (p.174-175).

Writting about the origins and, in general, about the past of the Vlachs, Brailsford says that"The Thracians may possibly survive in the modern Vlachs, at least in so far as they became absorbed by Roman colonies. All these original races, though doubtless near cousins of the Greeks, must have been very imperfectly Hellenised during the classical and Macedonian periods. The Greek colonies were never much more than trading centres along the coast, and what was Greek in ancient times is Greek to-day. There is no evidence that the interior was ever settled by a rural Greek population. With the Roman conquest came a long period in which the two languages and the two civilisations struggled for the mastery. Military colonies were scattered liberally, and this planting of Latin towns took place only after a ruthless destruction and uprooting of the older Greek cities, whose populations were sold into slavery. Round these colonies the aboriginal inhabitants may have clustered, and acquired the Latin speech which the modern Vlachs still retain. One Byzantine writer remarks significantly that the Thracians never took kindly to Greek, while they acquired Latin with ease (Prisci, "Historia," p. 190). By the sixth century Latin had become the language of a considerable part of Epirus, Macedonia, and Thrace."(p. 91-92).

In describing the city of Uskub where "with luck, a traveller may hear six distinct languages and four allied dialects spoken in the same market-place" (p. 85), the author specifically mentions that "More numerous are the Vlachs or Wallachians, descendants of Roman colonists, perhaps the oldest townsmen in the place, and they speak indifferently their own Latin (Roumanian) dialect, or the Slav of the peasants with whom they have done business for centuries, or the culture language of the Greeks which has come to them through their schools and their Churches. They are excellent men of business; they hold their own against Greeks and Jews; and unlike them they contrive as a rule to live on neighbourly terms with the Slavs. They are fairly numerous in Macedonia (perhaps 200,000 souls, or nearly a tenth of the population), but scattered as they are in isolated mountain villages or in town communities, they make no territorial claims and act in politics as a makeweight, for whose alliance Slavs and Greeks eagerly compete" (p. 85-86).

In another chapter, Brailsford again talks about the origins of the Vlachs and their language, specifing: "The origin of the Vlachs is one of those problems of Balkan ethnography which seem desperate and obscure, chiefly because the scholars who have examined them are partisans with some nationalist thesis to uphold. No other Balkan race has quite so wide a distribution. They are Russian subjects in Bessarabia, Austro-Hungarians in Transylvania and Ruthenia. They form an independent kingdom under the national name of Roumania in the two Danubian provinces of Moldavia and Wallachia. They are a sensible fraction of the population of Servia and Bulgaria. In Macedonia they are the backbone of the Hellenic party. In Greece itself, and particularly in Thessaly, they are numerous and influential. They are to be found also in Dalmatia and Bosnia, and under the name of Morlachs (Mavro-Vlachs, i.e., Nigri Latini) they served in the armies of the Venetian Republic. Their language, despite dialectical variations, due to the diversity of the alien influences to which it has been subjected, betrays a substantial identity. Their habits and customs are also similar, and even the Austrian Roumans were, like their Southern brethren, a pastoral people with the same shy preference for mountain dwellings. The Vlach language is as genuinely Latin as any of the Romance tongues of the West, and phonetically it has undergone in many ways a less drastic modification. But it is a Latin tongue cut off from Latin culture. While the other Romance languages have ceaselessly enriched themselves by a direct study of the parent tongue, the Vlachs have led their isolated life, drawing their culture from the Eastern Church and Greek literature." (p. 178-179). "It is easier to understand the success of the Vlachs in maintaining their identity when one remembers that for three hundred years during the Middle Ages they maintained some political independence in Great Wallachia, which extended at one time not merely over Thessaly but also over the greater part of Southern Macedonia. Their dealings at this period must have brought them into much more intimate association with the Slavs than with the Greeks. The Greek influence which has partially Hellenised the Vlachs of Macedonia to-day can hardly date from before the Turkish conquest. It is the work not of the Byzantine Empire but of the modern Church, and seems to have reached its height during the eighteenth century." (p. 180-181).

In the following paragraph, Brailsford describes the Vlachs thusly: "There is no race in all the Balkans so mysterious and so individual as the Vlachs. It is rare to meet a man among them who does not speak Greek more or less fluently and well, but at home the national Latin idiom persists, and their callings, their habits, their ways of thinking make them a nationality apart. They are not a very numerous stock, though without their aid the Greeks would cut a poor figure among the statistics of the Macedonian races. The so-called "Greeks" of Monastir are Vlachs to a man. They form a considerable and continuous group along the Pindus range, wedged between Thessaly and Epirus. They are numerous once more between Olympus and Kara-Veria (the ancient Beroea). Elsewhere they have scattered villages, all built like Pisodéri among the rocks. Kruchevo, Neveska, and Klissoura are the most notable of these mountain-nests. They seem to be the scattered remnant of ancient Roman colonies,

which took refuge on the spine of Macedonia from the tide of barbarian conquest. It was a shy and fugitive existence which they led in these retreats. Agriculture was impossible, and they gave themselves to the tending of cattle. The Vlachs of the non-mercantile villages are almost nomads. They follow the migrations of their flocks, spending the winter, it maybe, on the plains of Thessaly—so far afield do they roam—and returning in summer to their own mountain homes. They are not all organised in villages, as are the other peoples of Macedonia. Each of the Bulgarian villages round Castoria, for example, has its four or five houses of Vlachs. They live apart, rarely intermarrying with Slavs, upheld by some tradition of an ancient superiority which teaches them to despise the newer races. If they are a timid people they are also singularly tenacious. A family may be scattered between Roumania and Thessaly, but they never cease to be Vlachs; and the women move about among their Bulgarian neighbours, never abandoning their neat costumes of navy-blue, more suggestive of Norway than of the Balkans." (p. 176).

The following statement describes in a very realistic way the character of the Vlachs. "But it is said that no single case has ever occured of the conversion of a Vlach village to Islam. Now, the Vlachs form the only race in the Balkans which is absolutely free in its social structure. It has no aristocracy as the Albanians have. And since it is nomadic and pastoral rather than agricultural, it is not at the mercy of landowners, as are so many of the Slavs. Every Vlach community is practically autonomous, and the individual Vlach separates himself without hesitation from his village. When circumstances become too difficult they simply emigrate—as the people of Moschopolis did. The Slavs, once settled round a church and a monastery, remain rooted to the soil. The Albanians follow the fortunes of their chiefs. But the Vlachs are at home wherever there is a mountain-top." (p. 242).

Furthermore, the author underlines the role and place of the Vlachs in the economy of Macedonia. "They are the inn-keepers and the carriers of Macedonia. The carrier (Kiradji) Vlach is a synonym for honesty. Their wandering habits, their international distribution, seemed to mark them out for this trade. Little by little, as they developed it, their mountain-nests, apt sites for sheep-cotes, became commercial centres, and it is no small proof of their mercantile genius that Klissoura, for example, perched on the precipitous slope of a weary mountain, its streets mere ladders cut in the rock, the roads that approach it so many toilsome spirals, should have become a place of shops and bazaars, with two market-days in the week. The railways, I fancy, have somewhat diminished the trade of the carrier Vlachs. The older men of Kruchevo and Klissoura remember the days when a caravan went twice a year from their village to Vienna and brought back with it all that Macedonia needed from the West. But these were the days before Baron Hirsch had bribed Constantinople to allow him to build his railway. Now Klissoura has something of the air of a decayed town, which dreams amid its daily mists and infrequent suns of a glory that is departed. Half its houses are empty, and their architecture, solid, roomy, and with some incipient tendency to ornament, speaks of a greater trade than any that survives. Its comfortable shopkeepers, seated at ease on their heaps of cushions within the stout walls that defy the incessant rains of the mountain-top,

will tell you that when they were boys Klissoura was the second city of Macedonia, hardly distanced by Salonica. In those great days there were even families which had pianos and German governesses! Pisodéri had a more romantic history of a great past. It is a modern village enough on its present site,for it dates only from the second decade of last century, when its ancestors, fleeing from the tyranny of Ali Pasha, found a refuge among these arid and inaccessible rocks which no cupidity would envy. Ask the average Vlach why his people have perched their homes in these undesirable sites, and he will answer, with a frankness which is eloquent of Balkan conditions, "Why, of course from fear." "Apo Phovon" is the monotonous response to so many questions in Macedonia. "The coneys are a feeble folk, but they have their dwellings among the rocks." The people of Pisodéri came from Moschopolis, one of those semi-independent and relatively civilised Christian communities of Albania which preserved a Hellenic culture among the Highlands until Ali Pasha crushed them. Moschopolis was ruined, but its inhabitants escaped with their lives. Half of them settled at Pisodéri; the other half fled as far north as Prizrend, where to this day they still preserve their identity and their traditions. Moschopolis was an eager centre of that stirring of ideas which preceded the Greek insurrection. It had in its great days a population of sixty thousand or more. It boasted a famous school, a public library, and a printing-press; and among the treasures of the Vlach colony in Prizrend are still to be reckoned a little store of books which issued from it. I have seen, too, at Koritza, a stained-glass window, coloured with no contemptible art, which came from Moschopolis." (p. 177-178).

With respect to the role and the position of the Vlachs on the "Macedonian question," Brailsford underlines "The Vlachs are, in a sense, the pivot of the Macedonian question. They are not numerous in comparison with the Bulgarians, or even with the Albanians. But without them the Greeks would cut a sorry figure. North of Castoria there is not so much as a single Greek village. It is only the Vlachs who give Hellenism a foothold. Withdraw them from their Greek alliance, and Greece must disappear from Macedonia. Group them with the Bulgarians, and the Slav supremacy will be unquestioned and unchallenged. This reasoning appealed to Roumania, and Margariti obtained the funds he demanded. Roumanian schools were opened in all the more important Vlach centres. Villages were bribed to declare themselves Roumanian, and priests here and there began to say Mass in Roumanian. The Turks were delighted. It meant one rift the more among the Christians. The Greeks naturally fought the new movement with their familiar weapons. No calumny was too gross for poor Margariti himself, and probably he was no better than the average Levantine adventurer. The Patriarch showed himself, as usual, more Greek than Christian. The idea of nominating a Vlach Bishop was scouted, and the few priests who dared to say Mass in Roumanian were promptly excommunicated." (p. 187-188).

Brailsford describes in the following terms the terror exercised by the Greek clergy on the Vlachs: "The Vlach villages are passing through a transition stage, and if they were freed from the spiritual terrorism of the Greek Church, which holds them by a threat of excommunication, and the physical terrorism of the Greek bands which assasinate

their notables and teachers it is possible, though by no means certain that the majority of them would declare themselves Roumanians." (p. 198).

"They have executed a fair number of Vlach priests and teachers because they attempted to say Mass or teach the children in Roumanian. The Bulgarian population has been reduced by some hundreds, and a large number of Vlach (Roumanian) villages have been 'converted' from their schism and enrolled once more in the Greek Church." "Captain Boukovala has caused several Roumanising villages in the Caza of Yenidje to return to Orthodoxy" (the Skrip, Athens, August 31, 1905). "Thanks to the action of the Chief Akridas and his band, the Roumanising population of Selion, Vlacolivadon and of the villages round Vodena has rejected the alluring propositions of the Roumanian propaganda and returned to Orthodoxy" (the Athenai, August 31, 1905 (p. 215).

Brailsford was in Macedonia, in 1905, when a serious diplomatic conflict took place between Rumania and Greece, concerning the Vlachs, and which eventually resulted in the recognition of the Vlachs as a distinct nationality within the Ottoman Empire. "In May, 1905, the Vlach question came to a crisis. The Vali of Jannina, who was under Greek influence, did violence to the sanctity of the Roumanian Consulate and to the persons of some Roumanian school inspectors. A violent diplomatic conflict followed, which ended in a complete victory for Roumania. But indeed it suited Turkish policy to yield. The Vlachs are now formally organised as a separate nationality (Millet), with the right to possess officially recognised schools and churches of its own. The Greek Patriarchate protested, as it always has done wherever a Balkan race has won the right to worship in its own tongue. The only result was to drive the Vlachs towards the Exarchist fold." (p. 188-189).

The English press gave this incident a great deal of coverage, commenting upon the success of the Rumanian government, which managed to assure better protection for the Vlachs in the Ottoman Empire.

Here are two articles which are significant. The first one appeared on the front page of the well known The Spectator, on May 27, 1905.

"An affair which threatened last week to cause an explosion in the Near East has been happily settled. Four 'Kutzo Vlachs," or Wallachs not of Wallachia, began inspecting Wallach schools in Albania. The Vali of Janina, either out of dislike for the Grand Vizier, who is friendly to Wallachs, or because he suspected them of propagating anti-Turkish ideas, arrested them, threw two of them into prison, and sent two as prisoners to Italy. King Charles of Roumania, as natural protector of all Wallachs, remonstrated with the Sultan, and finding his representations disregarded, forwarded an ultimatum. The Vali must be dismissed before May 23rd, and Kutzo Vlachs must be invested with all the privileges of other Christian communities in Turkey, or Roumania would break off all relations with Constantinople,—a step which would have led to an alliance with Bulgaria, and ultimately to war. The Sultan cannot just now appeal to Russia, but he consulted Germany, and being advised to maintain peace, he on May 22nd climbed down. An Iradé was issued conceding the privileges asked for the Kutzo Vlachs, and it is understood the Vali of Janina will be removed, doubtless by promotion. The

incident is closed; but the determined attitude of Roumania, whose Monarch really understands the affairs of the Near East, shows a new independence of Russia, and will, as we have indicated elsewhere, increase the elements of turmoil in the Balkans. Any shot fired there may explode a powder magazine."

The second article appeared, under the title "Turco-Roumanian dispute settled" in the Westminster Gazette, May 24, 1905. "A Reuter telegram from Constantinople states that besides to-day's announcement regarding the settlement of the Turco-Roumanian dispute which has been officially communicated to the Roumanian Minister, the latter has also received the following verbal communication:

(1) The Vali of Janina will to-day, on the occasion of the National Roumanian Fête, call on the Roumanian Consul at Janina and will furnish explanations of the annoying incident which went near to disturbing the good relations of the two countries, and will give assurances as to the cordiality of the future relations between the Roumanian Consulate and the Government. (2) The school inspectors who were expelled will be recalled to Janina to continue their work for some time, after which they will receive appointments elsewhere. (3) Full liberty is granted for the use of the Wallach language in schools and churches. Although Roumania demanded the dismissal of the Vali and a pecuniary indemnity, the first point has not been granted, though it is understood that the Vali will eventually be replaced, while the demand for an indemnity has been abandoned. Nevertheless, to have obtained recognition of the Wallachs as a separate community, and the use of the Wallach language in schools and churches, constitutes, if the promise be loyally carried out, a striking political success for Roumania, and a corresponding check for the Hellenic propaganda and the influence of the Greek Patriarchate, and no pressure will be exercised to compel the Wallachs to leave the pale of the Patriarchate.The steps taken by Roumania were supported by the Embassies of Germany, Great Britain, and Italy, and, above all, that of Germany."

The last part of the chapter on the Vlachs of the Brailsford work is entitled "Feud with the Greeks" from which we quote: "For some years to come, Greece and Roumania are likely to continue their battle for the possession of the Vlach villages." (p. 189). (The assassination of Vlachs by the Greek bands aroused the most violent indignation in Roumania. The Roumanians are not quite so much inured to blood as the Greeks and Bulgarians, and they have always conducted their propaganda by the clean and benevolent method of bribery. They retaliated by expelling some Greek subjects from Roumania. A diplomatic conflict followed, and in October, 1905, peaceful relations were broken off. Happily a war is physically impossible, but Greek commerce in Roumania is certain to be very heavily punished. Some good has come already from this situation, since orders have been issued from Athens forbidding the Greek braves for the future to murder Vlachs) (p. 218)." "The conflict rages mainly around the Church—like all conflicts in the Balkans—and both sides show a ghoulish tendency to make the graveyard their chosen battle-ground. No Vlach can die in Monastir without a free fight between pro-Greeks and pro-Roumanians as to which language shall be used to dedicate

his soul to God. Greeks and Catholics never fought with more ardour for the keys of the Holy Sepulchre than do Greeks and Roumanians for the corpse of a dead Vlach. An extract from an official Greek publication (Bulletin d'Orient, Athens, July 1, 1904) gives a lively idea of one of these encounters: "A Vlach belonging to the Greek-Orthodox Church having died at Monastir, his brother, who had been won over to the Roumanian propaganda by methods familiar to us all, actually dared to form the project of having him buried by a Roumanian priest not recognised by the Patriarch, and to refuse the (Greek) Bishop of Pelagonia entry into the mortuary.

"These proceedings aroused the liveliest irritation among the Greek-Orthodox population of Monastir and among the friends of the dead man. There was clearly an intention to create a precedent which would soon permit the Roumanian propaganda to have its own priests, and to build a church at Monastir, in defiance of the canons of the Orthodox Church and of the clearly expressed will of the Vlach population. Moreover, the suspicions of the public were confirmed by the fact that the said propaganda is building a house which has a strange resemblance to a chapel. "The Greek Bishop having fulfilled his duty, which was to forbid the celebration of the funeral rites by an unrecognised priest, the Turkish authorities had the body embalmed, and announced that the burial must be postponed until the arrival of instruction from Constantinople.

" But in spite of this declaration they decided shortly afterwards to have the dead man buried by the Roumanian priest. At this news the exasperated populace went to the mortuary, unharnessed the hearse, assaulted Pinetta, the notorious son-in-law of Apostolo Margariti, with several other prominent pro-Roumanians, and refused to obey the armed force which summoned it to disperse. The whole town was in disturbance, and the market was closed for three hours.

"The Vali, greatly impressed by the decided attitude of the Greeks, whom two charges of cavalry had failed do disperse(?), telegraphed directly to the Sultan to lay before him the gravity of the situation, and to ask for instructions. In reply he received the order to surrender the corpse neither to the Greeks nor the pro-Roumanians, and to entrust the local authorities with the burial."

This glorious victory for Greece is a significant commentary both on the habits of the Greek mind and the methods of the Turkish Government. These Thermopylaes of the mortuary are the triumphs to which modern Hellenism aspires. Every detail is a satire in itself—the inability of the local authorities to bury a corpse without consulting Constantinople; that delicious touch of the embalming of the poor body while Constantinople tardily replies; the final appeal to the Sultan himself, and the rough justice of the decision that since the Christians were quarrelling, the body must have a secular burial. Nothing could be more Turkish, and nothing could be more Greek. (pp. 189-190).

Luigi VILLARI

There were many works published in 1912 pertaining to the Balkan peoples, given the special situation created in this region by the Balkan Wars. One of the most remarkable studies in this area is the one done by Luigi Villari, an internationally renowned geographer, who wrote for the prestigious National Geographic Magazine an article entitled "The races and religious of Macedonia" (2), from which we extract the following passages concerning the Vlachs. "The original inhabitants of Macedonia probably belonged to the great race which we call Thracians, of whom very little is known, while the western part of the peninsula was peopled by Illyrians. Descendants of the former are said to be the Kutzo-Vlachs, or Rumans, while the latter are represented by the Albanians.

The Greeks never succeeded in wholly Hellenizing Macedonia, their settlements being limited to the coast towns.

Then came the Roman conquest. Roads were built, towns were founded in all parts of the country and military colonies established. The Thracians soon adopted the manners and the language of the Romans, who were the first civilized people with whom they had come in contact, and Greek influence survived on the coast alone." (pp. 1121-1122).

After this short mention of the origins of the Vlachs, Villari, in a chapter entitled "The Rumans or Vlachs" discusses their present situation. "The Kutzo-Vlachs, or Rumans, of Macedonia, present an interesting ethnographic and linguistic problem. They are usually admitted to be the descendants of the aboriginal Thracians, who amalgamated with the Latin colonists and adopted their language and civilization, and maintained their national characteristics by retiring to the mountain fastnesses of Macedonia. Latin influence also survived in the region north of the Danube, where large military colonies were formed. There is a strong resemblance between the language of the Macedonian Vlachs and that of the inhabitants of Roumania, although there is no political and not much racial, kinship between the two, and they are separated from each other by a wide belt of purely Slavonic country.

The Vlachs of Macedonia are very much scattered, their chief settlements being on the Pindus Range and in the neighborhood of Monastir, Metsovo,Koritza, Krushevo, Vodena, etc. They descend in winter as far as the Gulf of Corinth, Avlona, and Durazzo, where the word Vlach has come to be almost synonymous with shepherd. (See map).

They are an extremely intelligent, fine looking people, of considerable business ability. Their towns and villages, which are usually found on the summit of hills, are more solidly built than those of any other Balkan race. Krushevo, which suffered so heavily during a recent rising, was a notable instance.

But in spite of their love of well-built stone-houses, the Vlachs have strongly ingrained nomadic habits, and in summer-time their towns are for the most part abandonned by all the able-bodied males, who wander about the country as itinerant merchants or Kiradjis (dealers in and

hirers of horses). Many of them are men of substance, and have business connections with all the important centers of the Balkans and Austria-Hungary.

As regards numbers, statistics vary, as usual, very considerably. According to some authorities, they are not more than 50,000; whereas Rumanian patriots affirm them to be at least half a million; probably they amount to about 100,000." (pp. 1128-1129).

William SLOANE

Between the years 1903 and 1910, William Sloane, member of the American Academy and professor of history, made three fairly extended journeys in lands which had once been a part of the Turkish empire. What he was able as a mere tourist to observe appeared to have value as a specimen of history in the making. His book "The Balkans. A Laboratory of History" (3) strives to state the political, social, and religious problems of the hour as the Balkan states had to face them.

In the chapter "The Balkan peoples," the following paragraph is devoted to the Vlachs: "Scattered far and near over the Balkans is a very enigmatical folk. They are irreclaimably nomadic, living mainly by the produce of small herds of goats or sheep. In Macedonia, Greece, Servia, and Bulgaria their little bands are everywhere found on the mountainsides and upland pastures. Investigators have counted twenty-two different designations by which they are known. The generally accepted name in anthropology is that of Aromunes—goat wanderers—but they are most widely known as Vlachs or Wallachs, sometimes as Kutzovlachs. Six hundred years ago they were exactly as they are to-day. In the countries through which they wander repeated efforts have been made to subdue their vagabond propensities, and at wide intervals of time and space a small proportion has been established in villages, but the vast majority still roam as before. Their racial unity cannot be doubted. In the first place, they have a physical type of their own; middle stature, round faces, coarse but regular features,straight noses, large, full mouths, brownish yellow skins and, for the most part, black hair. Though cautious and suspicious, when reassured they are lively, good-natured, and hospitable. Secondly, they all speak the same language, the Rumanian. They speak it, of course, with variations, and these extend so far that in Rumania, Hungary, the Bukowina, Russia, and some parts of Bulgaria and Carniola, their speech is called "Dacian Rumanian"; in Macedonia, northern Greece, Epirus, Albania, Servia, Bosnia, and other parts of Bulgaria it is styled "Arumanian;" in Istria and round Fiume, "Istrorumanian", and finally to the north of Salonica, "Meglen." (pp. 73-74).

Alan WACE and Maurice THOMPSON

At the beginning of our century, the Vlachs have been the subject of an exhaustive study by two Englishmen, A. Wace and M. Thompson. Their book "The Nomads of the Balkans" (4), fluently written, but none the less a scholarly one, is an indispensable tool to all interested in the history, customs, language and folk-lore of these "mysterious Kutso-Vlachs." The authors lived a good deal amongst the Vlachs, to the extent of learning their vernacular tongue.

According to the historian Arnold Toynbee, this is "an historic work, because Alan Wace and Maurice Thompson studied the Vlachs at the latest moment before they were swallowed up in the modern world of auto-bahns and transistors. The book describes them as they had been for at least the last 1400 years,counting back from the time at which it was written."

Shortly after the publication of the work, "The Spectator" (No. 4517, January 23, 1915) published a long and well documented article, which we reproduce in its entirety,given the fact that it gives quite a complete synopsis of the contents of the study in question.

"Messrs. Wace and Thompson have produced a very agreeable example of scholarship lending itself to the study of humanity. With the wandering Vlachs who visit the great Thessalian plain in the winter and return to their fascinating mountain homes for the summer they lived for a time simply and on terms of good fellowship. It is evident that their friendly inquiries were well received because they were tactfully pursued. The authors are too modest to say this for themselves, so it is well that a reviewer should say it for them. The Vlachs, even more than the Greeks, tell you what they think you desire to believe. Exaggeration, romancing, and a general misdirecting of inquisitive persons are merely protective habits. It would be foolish to talk about lying. People who move about too frequently to avail themselves of the security of laws—where there are laws—must have a substitute. And nomadic like backward peoples have long practised the art of throwing dust in the eyes of strangers. Besides, from 1903 till the Turkish Revolution the Vlachs of Macedonia had a peculiar reason for being driven back on their powers of deception. Bulgarians and Greeks were trying to prove their racial claims to certain districts of Macedonia. Bulgarian bands opposed Greek bands, and the violent and brutal dispute brought Bulgarian, Greek, and Roumanian (or Vlach) schools into a common ruin. Vlachs became wonderfully ingenious at dissembling their allegiance, since all allegiances were dangerous. We take it, then, as a proof of the authors' tact that they learned so much of the Vlachs' intimate customs and folk-lore. And when the authors, after their stay in the Vlach town of Samarina, came across the friends they had made there in other towns, they were welcomed once more as trusted comrades. Several of the Vlach marriage or festival songs have been published before, but not, we think, to the accompaniment of so pleasant a narrative as we have here. Moreover, the authors publish some new inscriptions and sayings. Their book is opportune, for Samarina and other neighbouring Vlach mountain towns are now included in Greece, and it is only to be expected that the tranquil and

easily absorbed Vlach people within the Greek borders will lose much of their individuality. So long as they were under the vague laws of the Turks they were under a system in which administrative slackness and leniency were corrected by intermittent pillage and severity. The tendency was for them to be a people apart in their mountain retreats, a people drawn together by an interior necessity of cohesion. But Hellenization is likely to act as a levelling force. It is not the nature of Vlachs to resist an external influence unless they are compelled to do so for reasons of personal or commercial safety.

To-day the Vlachs are widely scattered over the more mountainous and remote parts of the Balkan Peninsula from Acarnania to the mountains of Bulgaria and Serbia. Their settlements are all small, and there is no such thing as an exclusively Vlach town. One of their favourite districts is along the wooded slopes of Northern Pindus between Epirus and South-West Macedonia. The higher of the Pindus villages are under snow every winter, and the Vlachs who inhabit them "trek" down to the plains of Thessaly and Macedonia for some six months in every year. They regard themselves as a mountain people, and are never so happy as when they return to their hills; they are as glad to leave the heat of the plains behind them as any European in India who escapes to Simla for the summer. The Vlach language is descended from Latin, as may be seen both in its structure and its vocabulary, and is closely allied to Roumanian, of which it is in fact a dialect. The name of the chief province of Roumania—Wallachia—tells its own tale. Vlach seems not to have been written before the eighteenth century, when a Greek script was introduced. Since the beginning of the national movement, about the middle of last century, the Roumanian alphabet has been used. It is to be hoped that no weak passion for symmetry will induce the Greeks to try to compel the Vlachs of Greece to readopt the Greek character against their will. Nearly all Vlachs know one other language—Greek, Bulgarian, Albanian, or Serb. The authors suggest that the name Vlach—which is of course only a shortened form of Wallach—is in origin connected with Welsh. In Greece it is customary to speak of all wandering shepherds as Vlachs, so that the stranger must beware of confusion. The word "Kutsovlach," however, invariably has a racial significance. The Kutsovlachs are—according to the derivation accepted—either the "little" Vlachs, or the "halting" Vlachs, as distinguished from their more numerous kinsmen north of the Danube. If the latter meaning be the true one, "halting" refers to the hissing sound of their dialect. Because of this hissing sound, the Vlachs are called "Tsintsars" by the Bulgarians, Serbs, and Albanians. As for the numbers of the Vlachs, it is evidently very difficult to arrive at an estimate, and the difficulty is only an illustration of the perennial dispute as to the distribution of races in the Balkans. The authors say:—"A Greek estimate made before political troubles began put the total number of Vlachs at 600,000; later Greek estimates give usually a much lower figure. An enthusiastic Roumanian has proposed 2,800,000, but other Roumanian estimates are from about 850,000 upwards. Weigand who has paid more attention to the subject than any other traveller puts the total of Vlachs in the whole peninsula at 373,520. This seems to us to err on the side of moderation, for it is based largely on the calculation of five persons to a house, which from our own experience of Vlach villages is well below the average. Including as Vlachs all

those who learnt Vlachs as their mother tongue we should estimate the total at not less than half a million. Of these however some will now be using Greek and others Bulgarian in everyday life and their children will not know Vlach at all."

The authors joined a Vlach party at Tirnavos—the place, by the way, at which the Greek panic and recoil on Larissa began in the war of 1897 —and went with them to Samarina. It was a leisurely journey, nor can one imagine a more delightful one, with the camp pitched every evening in some new spot, remote and beautiful. The Vlachs of this party were muleteers, small tradesmen, cobblers, ironworkers, shepherds, and butchers. It might be thought that most of them could not well change the scene of their labours, yet all were accustomed to spend the summer in their garden city of Samarina, perched among the beeches of the Pindus. A garden city it truly is, since every house has a garden, though it must be admitted that the Vlachs are not cultivators of flowers. These people have surely chosen wisely; they have, as it were, their town and country houses—even to the poorest; and they make their occupations conform to their conception of life, and not vice-versa. They come to the garden cities for "the season." Those of Samarina who do not come for the whole season make a point of being at home for the great festival of the Assumption. The whole season is a time of enjoyment much more than of work. The social life of the Vlachs, which is freer than that of the Greeks, since the women are treated as the equals of the men, lends itself to the spirit of the picnic. For what would a picnic be, we ask, if the women were not superior to the men, or at all events their equals? Lunching among the beeches on the mountain slopes is a favourite recreation."

Lucy M.J. GARNETT

We've already had the opportunity to talk about this excellent English traveller in our recent study concerning the English travellers in Balkans till 1900, when we dealt with her interesting and original publication "The Women of Turkey and their Folk-lore", which was published in 1890.

In 1914, Garnett publishes "Greece of the Hellenes"(5), which just as the previous work "it is based, for the most part, on personal observations made during various sojourns in the East, amounting in all to eight years"... "And in order to complete, as far as possible, the knowledge personally acquired, I have consulted every available book on the East."

While on the subject of the diverse populations of Greece, a lengthy chapter is dedicated to "The Vlachs Nomads", from which we reproduce the following passage: "Of Latin race must also be considered the Vlachs or Wallachs. In Southern and Central Greece this element of the population is chiefly represented by the shepherds who, roaming in summer with their immense flocks of sheep and goats over the mountains and in winter encamping in the lowlands, form a strange and picturesque feature of Greek rural life. So essentially pastoral and nomadic in its propensities is

indeed one section of this people that their very name has become among the surrounding races a synonym for "shepherd." Previously to the Ottoman Conquest, the Vlachs occupied the plains of Thessaly in such numbers that the province had acquired the name of "Great Wallachia," while AEtolia and Acarnania were termed "Little Wallachia." A considerable section of the Vlachs, however including all those of the burgher class, retired before the invading Turks into the mountain ranges of Pelion and Olympus where they founded new settlements, the most considerable of which are Voskopoli—"The Shepherd's Town," Vlacho-livadia—"The Meadows of the Vlachs" on the western slopes of Olympus, and Mézzovo in the heart of Pindus. Mézzovo is the most picturesque situated town it is possible to imagine, clinging to-both sides of a sublime ravine, and overhung by the highest crests of Pindus which tower so perpendicularly on either hand that not till long after sunrise is the Prosélion or "Sunnyside," of the town out of shadow; while the opposite side is appropriately termed the Anélion or "Sunless." Several Vlach villages surround the town, the most remarkable of these being Kalyarites, standing as it does on a hillside so steep that the highest houses are 500 feet above the lowest, and every street is a zigzag staircase. (See plate Mezzovo).

The roving propensities of the Vlachs above referred to are not confined to the shepherd class, the burghers being also for the most part engaged in pursuits which require them to lead a more or less nomadic life. Among them are wealthy merchants who trade in all the countries of southern and central Europe, and return only occasionally to their mountain homes, besides more humble traders travelling only with their pack-mules in Greece and the Balkan States carrying goods for sale in the smaller towns and villages of the interior, like the peddlers in England in bygone days when, as still in the East, shops were few in the towns and non-existent in rural districts. And in all the towns of Greece and the Balkan Peninsula generally may be found an industrial class of Vlachs who work there for the greater part of the year at various handicraft trades. (pp. 7-8).

In another chapter from the same publication, entitled "Rural Life and Pursuits," Garnett talks at length about" pastoral life and Vlach shepherds. "The typical shepherds of Central and Northern Greece are, however, the nomad Vlachs previously mentioned, who in summer may be found wandering over the great mountain ranges of Epirus and Thessaly, southwards to the shores of the Gulf of Corinth and eastwards from Salonica to Cape Sunium, crossing also the narrow straits into the mountains of Euboea. These hill pasturages they rent from the neighbouring village communes, or, in the case of Crown lands, from the Government. The winter season is passed in the lowlands; and, during several months, the Vlachs may be found encamped in great numbers in Attica, in the neighbourhood of Lake Paralimme in Boiotia, on the marshy lands neat Marathon, and in various parts of eastern Thessaly. Here they set up their huts, which are circular in shape, of closely-woven reeds and branches, comfortably lined within with hangings of goats'-hair cloth, the floor of beaten earth being covered with thick, native matting and brightly-coloured, home-made rugs, while hard, oblong cushions, piled round against the walls, do duty for seats. At Eastertide the lambs are taken into the towns for sale, Athens alone consuming during that festive season

not fewer that 80,000; and as the ewes by this time have lost their milk and are able to travel, the Vlachs now break up their winter camp and commence their summer migrations. These are effected in leisurely fashion, the higher mountains being reached only when the summer heats have set in. On the way from one pasturage to another the animals are marshalled into a solid phalanx, the goats in front, the sheep next, and then the mules and donkeys carrying—in addition to the tents and the babies—great saddlebags of black hair-cloth containing the dairy utensils and other goods and chattels, while the nomads, in fustanella and capa of hue equally grimy, with gun on shoulder, and attended by their fierce Molossian dogs, guard the company on either hand from the perils of the way. Their encampments when thus on the road—one of which I had some years ago an opportunity of seeing—forms a picturesque spectacle. As soon as the halt is called, the black goats'-hair tents are unloaded from the mules and pitched by the men, while the women and girls milk the goats, prepare the evening meal, or nurse the babies, and the flocks are rounded up by the barking dogs and shouting boys. Arrived at the high pasturages the nomads build huts or shealings of pine branches and brushwood as summer quarters for the women and children, who remain in these little settlements while the men and boys wander for months with their flocks and fierce dogs over the high, grassy alps, sleeping with them in the open, wrapped only in their shaggy capas of thick homespun.

The social organisation of these Vlach shepherds is of a quite patriarchal character. They form small communities termed stania, or "Sheepfolds," consisting of twenty or more families under the headship of an hereditary tsĕllingas, or chieftain, who governs his little clan on aristocratic principles and himself conducts all its transactions with the outside world. In his own family, too, he is an absolute autocrat, and his sons and younger brothers may not sit at table with him, but must stand and wait upon their elders and his guests. Many of these tsĕllingas are men of substance, and possess valuable and interesting heirlooms in the shape of silver cups, cartridge-cases, etc., which are marvels of art; while their women, on holidays, wear with their native costumes wonderful belt-clasps, bracelets, and hanging necklaces of silver, ponderous certainly, but of beautiful workmanship. (See plate).

These wealthy flock-masters were, in the old days of Ottoman oppression, frequently despoiled both of coin and gear, not only by brigands, but also by local Turkish governors; and the popular muse records as follows a harrying by the latter species of brigand which took place in 1770.

"Rides a Pasha along the road, another in his wake,
And to the town of Trikkala themselves do they betake,
The elders and headmen to seize—it is for this they go—
And take Demakë, chief 'mong them of the Aspropotamo.
Demakë's, warned and fast he flees up to the mountain high,
He Kriki's towers has reached which are to Mĕzzovo anigh;
Roast meat upon his table's served, sweet wine is in his cup,
But nor for food nor wine cares he, he has no heart to sup.

To him his son Nikola comes and says with cheering voice,
Eat now and drink, Afĕndi mine, and let thine heart rejoice!—
E'en if they should our houses burn, soon shall we build us more!
If they of us piastres ask, we'll give them gold galore!
If of our sheep they rob us now, we'll still have flocks enow,
For lucky still shall be the Vlachs of the Aspropotamo' "

The Demakë, whose memory is kept alive in this song, was a wealthy Vlach proprietor and head-man of the district lying along the banks of the Aspropotamos, the "White River." Having been induced by Turkish promises to quit his refuge at Mĕzzovo, he and his sons were murdered in their house at Trikkala."

Marion NEWBIGIN

In 1915, a year after the start of the First World-War, Marion Newbigin, editor of "The Scottish Geographical Magazine," published a study of great interest for the time: "Geographical aspects of Balkan problems in their relation to the Great European War" (6).

In the chapter "The Peoples of the Peninsula" the author talks among other things about "The Vlachs nomads, their customs and their fate", and here is an extract: "The Vlachs are a people of considerable interest from many points of view, and though their political importance is small, they seem worthy of a little consideration because of the light which their history throws upon that of the races within the peninsula.

Typically, they are—or were—nomad shepherds, having temporary homes both in the mountains, where they pass the warmer period, and in the plains, coastal or interior, where they spend the winter. While, however, the lowland pastures, and thus the lowland dwellings, are necessarily scattered, communal life is possible on the heights, so that the mountain-village is reckoned as the true home. Their characteristic domestic animal is the sheep, but they also rear horses and donkeys. Their summer pasturages are—or were—to be found in all the Central Upland region, from the Stara Planina on the frontier between Serbia and Bulgaria southwards almost to the extremity of Greece, while the Pindus Range in the west has also many of these interesting shepherds. In winter they frequent the inner plains of Thessaly, and also those round the shores of the Ionian and AEgean Seas, as well as extending inland along the Vardar valley into the inner plains of Southern Macedonia, and even into Southern Albania, though the pastoral habits of the Albanians themselves tend to exclude the nomads from their lands. The Vlachs which keep this primitive nomadism own no mountain-pastures of their own, and the increasing rents they have to pay for grazing rights as the uplands become more and more utilized by the independent states are a great obstacle to their prosperity. Further, while, in the days when the land was largely Turkish, the nomads were free to wander from crest to crest, the development of the separate states, each closed from its neighbour by a customs barrier, is a very effective check to such free movement.

The result is that they tend more and more to lose their characteristic nomadism, ans settle down in villages in the lowlands, where they take to the cultivation of the ground, or become handicraftsmen, and thus are lost among the surrounding populations. In addition to the rearing of sheep, these Vlachs for long centuries carried on another occupation, which grew naturally out of their chief one. This was the carrying on of trade—trade which started with the peddling of domestic products, such as woven materials from the fleeces of their flocks, easily carried by their transport animals, and expanded, as is easy with a wandering folk, until the Vlach merchants were known far into Central Europe. But their primitive form of commerce naturally diminished with modern conditions, with the coming of roads and railways, and the linking of the peninsula to the rest of Europe.

Cvijic, in the article on the ethnography of the peninsula, already mentioned, gives a few lines of description of parties which he encountered in 1910, in the act of migrating from the plain round Salonika towards the mountains at the time of St. George's Day, lines which may be quoted here: "Each flock," he says, "contained some thousands of sheep, and the flocks were accompanied by the shepherds, or cajas, who may be recognized by their peculiar, very long staves, whose ends are beautifully coiled and carved. Such staves are carried by all the shepherds of the Balkan Peninsula. The shepherds had with them their sheep-dogs, and behind the flocks appeared an entire movable and packed-up Vlach village. The men and women ride on horses and asses; the children are placed in side-baskets, forming a kind of pannier; and, in addition, every horse carries carpets, blankets, coverlets, cushions, then planks and all sorts of timber, and the household utensils. Towards evening the tents were set up by the way-side, and here all the people passed the night. During my journey I encountered in a single day, in some fifteen to twenty flocks, a total of 50,000 to 60,000 sheep." (pp. 124-127).(See plates).

George SCRIVEN

George Scriven, Brigadier General of the U.S. Army, spent a great deal of time in Albania, during the First World War. From amongst the numerous studies concerning this country, we underline a long article which appeared in the National Geographic Magazine: "Recent Observations in Albania" (7). In a long chapter entitled "The Strange Rumani" he has to say this about the Vlachs: "Among the Albanians lives a fragment of a strange people who call themselves Rumani, said to be descendants of the Romans—of that fifth Roman legion which dispersed and was scattered along the old highway stretching from Durazzo to Constantinople. This great road of ancient Rome (Via Egnatia), called at its beginning the Appian Way, passes southeast through Italy to Brindisi; begins again at Durazzo, runs thence through Elbasan by Lake Ochrida to Krusha, and on to Monastir and Vodena; thence to Saloniki and beyond to Constantinople.

The Rumani are very proud of their origin, and answer the question of race by saying. "I am a descendant of the Romans." They are a simple,

pastoral people, not given to robbery or brigandage. Their primitive little villages of stone are frequently seen in the mountains, often perched near high summits. A large colony of them, known as Vlachs, live on the slope of the Pindus Mountains in sight of Liascoviki, but far away across valley and gorge.

From the heights where they graze their flocks in summer, the Rumani descend into the valleys in winter; and on the road men, women, and children, surrounded by their hundreds of sheep and goats in search of grazing lands, form a picture of nomad life that reminds us of the days of Abraham.

There are said to be some 80,000 of these Rumani; but who really knows their number, scattered as they are over hundreds of mountain peaks, in inaccessible villages or caves and moving from place to place"" (pp. 97-98).

A year later, in another article which appeared in Geographical Review (8), "Roman Relics and Traditions," Scriven talks once more about the Vlachs: "The wanderings of these people began no doubt long before the galleys of old Rome visited the bays and inlets of the eastern Adriatic or her soldiers marched over the Via Egnatia. Along the coast, on the road, for instance, whose traces are still found near Porto Palermo, relics of Roman influence exist—a bridge here, a burial place there, or, most striking of all, the descendants of the men of the broken legion who still wander over the Albanian hills feeding their flocks in the valleys in winter or on the high hill slopes when summer comes. These are the pastoral Rumeni, who proudly reply when questioned. "I am of Rome." Of their origin they sing:

"O ye, who know it well,
Who know us full well,
O ye flowery valleys,
Ye lofty mountains, speak,
Talk to the people;
Relate to us, pray,
From what country we came,
O'er what roads we traveled
To thee, O Pindus;
For the world is not yet
Conscious of us and does not know
All the truth.

Ye have come here from Rome
And have grown up here;
Remote was the time—
It is known to me only;
I saw ye when small
And know well ye are Latins,
And it is your language
(Which recalls Rome to me)
That I talk with the birds
Of the Apennines and with those
Who build their nests

Among my ferns and have
So sweet a song
That it melts all hearts."

Margaret HASLUCK

The well known magazine "The Illustrated London News" of July 18, 1931, published an interesting and beautifully illustrated article on the Albano-Vlachs (Farsherots) entitled "Nomad shepherds of the Pindus mountains: primitive pastoral folk of Southern Albania and Northern Greece with no settled habitations" (9).

The author of this article is Margaret Hasluck (1885-1948), who had become greatly interested in the folklore of the Balkan countries, decided to devote herself to the study of this subject, and, with the help of a Wilson Travelling Fellowship, she returned to the Middle East. After extensive wanderings, she decided to settle in Albania. She remained in that country for thirteen years, building herself a house at Elbasan, and travelling constantly, especially in the mountainous region of the north where she lived with the people and got to know them intimately.

Here are a few passages of great significance from Hasluck's article: "The Albano-Vlachs talk Vlach, the Roumanian dialect often spoken in the Western Balkans. Nowadays most of the men wear trousers, but some still stick to their picturesque fustanellas and sleeveless redingotes.

The Albano-Vlachs are the tail-end of the main body of Vlachs who have been working their way since Roman times southwards from the Danube through Albania into Greece. They seem to have been always nomadic.

They are organised in small communities under a head shepherd, who is known by the Slav name of tcherlingas. He recruits his associates as follows. First he hires a certain amount of pasturage. Then at some autumn fair, such as that held at Konitza in Epirus on Sept. 26, he advertises, in the mysterious way of Eastern bazaars, that he wants so many sheep and goats to supplement his own the following summer. One shepherd after another enters into negotiations with him. Finally a bargain is struck about how many animals each shall bring, and how much milk is to be paid the tcherlingas for their keep. Then the negotiators part, to meet again the following spring. Neither party can read or write, but the bargain, once struck, is never broken. Each man's word is his bond. The voluntary partnerships last a year, and are renewable. While they last, the tcherlingas' word is law. (See plate)

The distinction of labour between the sexes is hard and fast. The men attend only to the flocks, leading them in Biblical fashion from pasturage to pasturage, milking them, and turning the milk into cheese. Their ill-famed dogs defend the flocks from marauding wolves and men, but do not drive them as ours do. During the winter the women knit vests,

drawers and stocks, and sew trousers, skirts, and shirts. During the summer they spin and weave their wool. As the greasy wool needs prolonged washing first, their summer camps are always pitched near strong, permanent springs.

In every respect the nomads live the simple life. Their food is cheese and maize bread. Their only luxuries are coffee, tobacco, sugar, and salt. Their lamps are chips of resinous wood. They light their fires with flint and tinder, not with matches. Their huts have earthen floors and neither beds nor chairs, the occupants sitting on the floor by day and sleeping on it by night. Their paucity of furniture has once cost them hard thinking. Balkan looms are horizontal, and weavers sit at them as we sit at tables.But these nomads have no chairs; stones make uncomfortable seats; and blocks from trees are not always available. How, then, can they weave at their looms? They have solved the problem by scooping a large hole in the ground and letting the loom down into it. When the weaver sits on the ground and rests her feet on the bottom of the hole, she is in the required position.

The construction of their beech huts is of some interest. Eighty young beeches are needed per hut. Forty of them are planted in a rough circle, and the others are tied together at the tops. Beech boughs are then interwoven with the trees. No nails are used, the boughs being tied with withies to the trees at the points of intersection. When both the frameworks are covered, a stout pole is pushed under the top-knot of the second set, which is then raised and carried towards the palisade. There it is gradually lowered till the tips of the trees overlap. Then the two sets are tied together with withies; the pole is driven some way into the ground; and the hut is ready. A hole is left for a door at one side. As the work is hard, it is done by the women. (See plate).

Round huts keep the wind and rain off better than oblong huts, and are easier to make. Unfortunately, it is customary for all the members of a family, whatever their age or sex, to sleep under one roof. But round huts cannot be built to accomodate more than a certain number of sleepers, and, if the family increases disproportionately, the hut must be made oblong. Then it collapses sometimes. It needs a roof-tree, which is laid on a forked pole at either end of the hut. The withies, however, which bind the tree to the forks are liable to snap.

No account of the Vlach nomads must omit to mention their bells. Of twelve different sizes, ten are tall and thin, like camel-bells, and made of brass. Two are fat and podgy, like Swiss cowbells, and made of copper. The ten are harmonised, and can play the scale from low doh to high me. Their musical tinkle on a lonely hillside on a summer evening sounds like delicate music from fairyland. And sometimes a tcherlingas will have out the spare bells in his camp and play himself a tune, or set the boys to play it for him." (See plate).

Christoph FURER-HAIMENDORF

Under the title "A wedding in the Bulgarian Mountains," The Geographical Magazine published an excellent article on the Vlach wedding customs of the Kurtovo (Bachitsa) village, situated in Rhodope Mountains of Bulgaria (10).

In the introduction, the author, Ch. Furer-Haimendorf, gives some general information concerning the Vlachs, who "differ from the people of Bulgarian origin living in the hidden valleys, not only in their speech, but also in form, stature, manners and customs. As long ago as the 10th century they separated from the main body of the Rumanians and went south with their flocks and herds. In the inhospitable mountain districts of Rhodope, Macedonia and Thessaly, where no one wished to dispute with them the ownership of fertile uncultivated lands, they began their free, wandering life. Their settlements are seldom visited by a Bulgarian peasant; and it is only when the snowstorms of the bitter winters oblige them to seek shelter that they go for a few months into the lower districts to seek for a short time hospitality from the dwellers in the valleys.

Anyone who wishes to know the Kara-Wallachians truly must visit them in their mountains where they keep their sheep, put up their little huts and hold their little festivals."(p. 203).

Later on, the author describes the road leading to the village: "We met great flocks of sheep, until we came to the edge of the forest, where small stunted shrubs grow Then we found ourselves among clumps of tall firs, warped and crippled by the winds. From rising ground we finally saw the Kara-Wallachian village of Kurtovo. There, where the meadow joins the ourskirts of the forest, about fifty very small and widely scattered huts were to be seen, with their roofs made of wooden planks glimmering like silver in the sunlight." (p. 203).

And now here is an interesting description of the houses in Kurtovo village: "We were received with hospitality on our arrival, and a shelter was found for us in the house of a man who assured us that we were welcome. The house did not look very attractive from the outside. It was made of rough, weather-worn wood, and the walls were low and had no windows. Loose wooden planks covered the pointed gables. I had to stoop while passing through the low door and was astonished to find myself in a comfortable room with decorations of great beauty. Felt carpets and woollen hangings, curtains in lovely and well assorted colourings, were laid everywhere on the floor. They are almost the only form of furnishing: the Kara-Wallachians do not use or know furniture as we understand it. The proof of riches and comfort in a house is the possession of thick bed-fleeces, which are carefully stored in a corner. A kettle on the fire, a few plates, dishes and bottles, all made of tin, complete the equipment of the house, which in any case must not be too abundant, because every year it has to be loaded on horses and taken down into the lower valleys". (pp. 203-205).

The author describes in detail the atmosphere which prevails on the eve of the wedding, as well as the preparations leading up to this

important event: "Our landlord told us that we had arrived just in time for a great event. Next morning the marriage of one of the richest girls in the village was to take place, and on that evening the festivities, which would last over several days, would begin. In the house of the bride's parents there was already a great deal of excitement. Neighbours and friends came to inspect the beautiful quilts, the many rich household treasures, and the gold and silver jewellery which is given to the bride on her marriage. This trousseau had taken many years to prepare, because it is customary for the bride not only to attend to her own trousseau, but to give presents to her nearest relatives and friends.

All visitors are invited to a drink, and joking and merriment are the order of the day. Only one thing is lacking—the bride. She must not appear. She is hidden away in a small dark room with a few women round her, expectantly waiting.

As a rule the Kara-Wallachians marry early, but the young people have little to say in the matter of choosing their mates. As among the nomadic races of Central Asia, the wish of the parents prevails. According to the ancient custom, the engaged couple must not see each other during the entire period of the engagement." (p. 205).

Futher on, Haimendorf gives a colourful description of the wedding of these shepherds "who observe some of the most ancient traditions of their kind." "Towards evening of the day before the wedding the young men of the village begin the ceremonial decoration of the house of the bridegroom's parents. They stick a red, highly decorated flag on the gable of the house. This flag is the banner of the bridegroom and is his property during all the festivities. When the decoration has been accomplished, the bridegroom is ceremoniously shaved in the presence of all the young bachelors of his neighbourhood. Meantime the bride is dressed by all her female friends and relatives in her bridal garments. Heavy silver chains are hung round her, and her hair, dressed high, is interwoven with chains to which gold coins are attached. Finally she is veiled in thick red material, which completely covers her face and figure. Now she has to take formal leave of her parents and sisters, and this is a terrible ordeal, which sorely tries the nerves of all concerned. For hours the bride kneels before her mother, deeply veiled and weeping hysterically. She bends her head all the time in token of submission to her fate. (See plates).

I saw this rite being performed one evening; it continued all through the night and the following day. It was a mystery to me how the girl could endure the sheer physical strain. It may be that under the influence of the regular and rhythmic movements of her head, the continual and monotonous howlings and the close atmosphere in the narrow overcrowded room, she fell into some kind of a trance, as happens among primitive people in ritualistic dances.

The songs, which begin in the evening and fill the hut until early morning, all relate to the marriage and departure of the bride from her home and parents. From time to time the clear voices of the girls are interrupted by rougher notes from the men, but no single voice is heard alone. In contrast to the cultured choral song of the Bulgarians, the

Kara-Wallachians sing on one note only. And the musical accompaniment is that of a strange and primitive world.

Night comes, and there is a lovely sky brilliant with stars. Light and song come only from the bride's house. At midnight a man comes out with a blazing torch in his hand and proceeds to the dancing-ground, where a large number of logs has been heaped. Soon the flames blaze up as high as the houses and are seen against the sky, so that the whole ground is illuminated. Now the girls and boys come along and dance around the bonfire. An old man leads the dance; more boys dance after him, and after them the girls. It is very rarely that a young man and a girl dance together. In this Wedding Dance no contact is allowed; they may only catch each other by the belts. The smooth, rhythmic and complicated dance steps are repeated. Gradually the tempo becomes quicker and the principal dancers take bolder steps. Soon the dancers are singing monotonous songs, after which they dance to the music of the shepherd's pipe. The more excited the movements become, the more serious and quiet becomes the demeanour of all the dancers, giving the appearance rather of a religious ceremony than a festivity. The dancers afford a fantastic spectacle in their beautiful coloured costumes, at one moment illuminated by the flickering light of the fire, at another disappearing in the darkness of the night or appearing as ghostly shadows against the fire. By degrees the fire burns down and everyone goes to the entertainment in the house of the bride's parents.

Next morning the village is very quiet. The people have been up almost all night and now the women have to attend to the daily work. Far over the fields the girls are going to the well, carrying drumshaped wooden buckets at the side or two buckets on a yoke on the shoulders. After this, they go home to dress for the wedding; their ordinary clothes are brightly coloured and pretty, but when they put on their wedding and holiday garments they are magnificently adorned, and they have some splendid jewellery and valuable silks which are a great contrast to the poverty of the houses. The principal adornment of the bride is the crown which she has to wear. First of all her own hair, often supplemented by artificial hair, is built up into a high structure. A silk ribbon is bound around this, so that the crown of her head is visible; the ribbon is bound round her neck and extends down to the waist. Silver chains and silver coins are inserted into this foundation and finally a large silver crown is placed on her head. This crown often weighs five pounds and has to be fastened under the chin to keep it in place.

During the whole of the morning the ceremonies of farewell to her friends and her parents occupy the girl. Songs and tears are heard from all sides, and appear to have no end. When we consider that the young wife's new home is not two hundred paces from her parents' home, this mourning and lamentation appears somewhat overdone. However, the custom certainly survives from olden times when girls were sent away to marriages in far-distant villages and seldom saw their friends again.

Early in the afternoon all come to the front of the bridegroom's house. Horses are saddled and the master of the ceremonies takes the red silk flag down from the roof. Now the bridegroom comes out. He is a tall

and handsome young man about eighteen years old. Instead of wearing trousers, he has a finely pleated white skirt which reaches the knees and exposes the legs like the kilt of a Scotsman. The wine-red jerkin, embroidered with silver, leaves his white shirt-sleeves uncovered. He has a white kerchief round his shoulders and in his black lambskin cap he wears a spray of artificial flowers. Some of his friends are similarly dressed, but other men wear trousers, tied round the bottoms. Now the bridegroom mounts the white horse which has a bright red holster over the wooden saddle. The procession sets out, with the master of ceremonies at the head, the bridegroom riding between his friends, and the women and older people following on foot. They go round the village until they arrive at the bride's house, where a most excellent breakfast awaits them. During the breakfast the master of ceremonies hands round the loving cup, and each guest drinks, expresses a wish for the happiness of the young couple, and contributes a piece of money for the new house.

The sun has now risen high in the sky and the wedding chant begins in the square. The bridegroom takes part, but the bride has still to remain hidden. Everybody in the village able to walk attends, and the dancers come forward interminably to the music of the shepherd's pipes. The master of ceremonies waves the red, bridegroom's flag, and only drops it when he is completely exhausted. Then another man takes his place and so the dance continues. But the old women sit round the square in rows and watch what is going on. This continues for hours and hours, till the shadows of the dancers begin to lengthen. Now the dance is suddenly cut short, and everyone goes to the house of the bride's parents. Some of the men carry the dowry, wrapped in large coloured cloths, on two horses. At last the bride appears outside the house. She wears a red veil which covers her completely and is ornamented with sparkling tinsel. She bows deeply three times before the white horse, and is then lifted into the saddle. The master of ceremonies rides his own horse, with the flag in his hand before the procession, the bride and bridegroom, accompanied by other guests, following, pack-horses completing the procession. The procession reaches the open meadow land, all the inhabitants of the village attending, their bright-coloured costumes glittering in the light of the setting sun. The beautiful mountain chains in the background make the whole scene like fairyland. Two young men slip out of the procession and ride their horses in a wild gallop over the meadows. Perhaps this may be to show off the paces of the horses, or it may be a relic of an old custom dating back to the time when the girl was married by capture and her lover ran away with her on horseback, together with his friends.

The procession stops on a hill, and a messenger hurries to the house of the bridegroom's parents in order to announce the imminent arrival of the bride. An enormous loaf of bread and a heap of sheep's wool await her at the threshold as symbols of what her work in the house is to be. Now there are further festivities in the house, and the bride sits in quiet and silence in the reception room while the bridegroom continues to dance. Nest morning, in the open air, the marriage takes place according to orthodox rites. A priest is summoned from the village, but everyone clearly feels that church ceremonial is a somewhat irrelevant incident in the ceremonies. Immediately after the marriage a lamb is slaughtered, roasted on a spit and eaten in the open field. Nobody in the village thinks of work

today, and until the evening the Wedding Dance is danced, with singing and drinking. But the marriage night ends all this for the bridal pair. Next morning there is great rejoicing, and parents, relations and friends come along and congratulate the young couple." (pp. 208-214)

We should mention the fact that this excellent description of the wedding is accompanied by numerous photographs which complement the text and liven it up.

NAVAL INTELLIGENCE DIVISION

Since 1915, the Geographical Section of the Naval Intelligence Division of the Admiralty has published a number of geographical handbooks on various parts of the world "for the use of persons in H.M. Service only and which must not be shown, or made available, to the press or to any member of the public."

Many distinguished collaborators, and especially trained geographers drawn largely from the universities, and working at sub-centers established at Oxford and Cambridge, assisted in the production.

These handbooks which deal, in a convenient and easily digested form, with the geography, ethnology, administration, and resources of various countries, acquired a high reputation for accuracy and impartiality.

From the series "Greece" (in three volumes) we have reproduced the following excerpts concerning the Vlachs (11):

"Apart from the Slavs and the Bulgars, another non-Greek people emerge in the history of medieval Greece. Their language is a dialect of Romanian and is therefore derived from Latin; and it is generally admitted that they are descended from Roman colonists and Latinized provincials in the areas north and south of the Danube." (I, p. 163).

"At the census of 1928 there were 19,703 Vlach speakers in Greece although some estimates have placed their number at many times this figure. They are for the most part nomadic shepherds and herdsmen, and are to be found principally in the Pindhos mountains, though Vlach villages are scattered throughout the Balkans. In winter the Vlachs of the Pindhos take their flocks down into the plains of Ipiros, Thessalia and Makedhonia; and in modern Greek the word 'vlachos' signifies a shepherd. Their language is a dialect of Romanian with an admixture of Greek, Slav, Turkish and Albanian words. All the men and many of the women are bilingual with Greek, Bulgarian, Albanian or Serbian as their second language. Most of them belong to the Orthodox Church. The hellenized or semi-hellenized Vlachs between Grevena and the pure Vlach villages of the Pindhos are known as 'Kupatshari'. Some Vlachs have taken to trade, and families of Vlach descent are numerous in Thessalian villages as weavers of frieze cloth and makers of rough jewellery, and as small general shopkeepers and itinerant traders; many have become carriers (kiradjis). These have been

almost completely hellenized, but the nomadic groups still retain their distinct customs and their tongue. Some Vlachs are also to be found in the great cities of Greece (e.g. in Thessaloniki and Sérrai), and have shown great business ability. One of the richest modern millionaires, M. Averof, who presented Greece with her only heavy cruiser, was a Vlach.

The name 'Vlachs' or 'Wallachs' was applied to them by their neighbours; its origin is identical with the English 'Wealh' or 'Welsh' (i.e. stranger), and is a Slavonic version of a general term used by Teutonic peoples to describe Roman provincials in the fourth and fifth centuries. The Vlachs, however, call themselves, 'Aromani', i.e. Romans, and are also known as 'Tzintzars' and 'Koutsovlachs'. These last two are nicknames. 'Tzintzar' is derived from the numerous sibilant sounds in the Vlach tongue, thus the Romanian 'cinci' (five) is 'tsintsi' in Vlach. The origin of 'Koutsoclach' has been disputed, but the general opinion is that it means 'lame Vlach', with reference either to their speech or to their subsidiary relation to the main body of Romanians. They are also called 'Macedo-Romans' in contrast to the Daco-Romans north of the Danube.

The origin of the Vlachs is obscure and has given rise to much dispute, but it is now generally admitted that they are descended from Roman colonists and latinized provincials in the areas north and south of the Danube, and that, as their language suggests, they are akin to the Romanians. Their existence may be inferred from records as early as the sixth century in date, but the first definite mention of them is not until the year 976. During the next two centuries reference to them becomes frequent, but they were intermingled with other peoples in such a way that it is difficult to form any clear idea of their distribution. Several districts were called after them in the Middle Ages; thus ''Great Vlachia' was the name given to Thessaly and southern Macedonia, and 'Little Vlachia' to Acarnania and Aetolia, while there were Vlachs also in Bulgaria and to the north. These last were involved in the revolt against the Byzantine empire which led to the establishment of the second Bulgarian empire of 1186-1258.

In the eleventh-century Strategicon of Cecaumenos, there is a description of the Vlachs around Trikkala and Larissa in Thessaly. Their mode of living then seems to have been very similar to what it is to-day; from April to September they lived with their flocks in the mountains and descended to the plains only in winter. There is also reference in the same account to the appointment of a Byzantine official to administer the Vlachs. Towards the end of the eleventh century, the southern Vlachs were again mentioned by the Byzantine historian Anna Comnena who referred to nomadic folk 'commonly called Vlachs' in the mountainous region of Thessaly. Benjamin of Tudela, about 1170, described them thus: 'Here are the confines of Wallachia, a country of which the inhabitants are called Vlachi. They are as nimble as deer and descend from their mountains into the plains of Greece committing robberies and taking booty. Nobody ventures to make war on them, nor can any king bring them to submission." Under the Frankish regime, in the thirteenth century, these Vlachs of Thessaly emerged for a time as an independent principality; but when the line of Vlach princes became extinct in 1318, their territories were divided between the Byzantine empire and the Catalan duchy of Athens. Although

they never again achieved political independence, the Vlachs have maintained their separate identity throughout subsequent political changes. Under the Turkish regime they paid tribute, and in the seventeenth and eighteenth centuries, many Vlachs were to be found engaged in commerce in the towns of the Turkish empire.

During the nineteenth century a nationalist movement, with cultural aspiration, gained some strength among the Vlachs, as among the other small peoples of Europe. This movement was encouraged from Romania, especially after the union of Moldavia and Wallachia in 1861; schools were started, amongst other places at Janina and Salonica; increasingly large sums appeared in the Romanian budget as subsidies for Vlach education, and Vlach periodicals were printed at Bucharest; but the Vlachs were too scattered to form a coherent self-conscious minority. In 1881, with the acquisition of Thessalia from the Turks, the most compact group of Vlachs passed into Greece. In 1905 the Sultan recognized the remaining Vlachs of the Turkish empire as a separate ecclesiastical unit with a national liturgy, no longer subject to the Greek Patriarchate. This separate recognition was resented at Athinai, and relations were broken off for a time between Greece and Romania.

In 1913, after the Balkan wars, Greece, like Serbia and Bulgaria, made an agreement with Romania, granting autonomy to Vlach schools and churches in Greek territory. Romania, moreover, was allowed to subsidize these institutions, under Greek supervision, and this arrangement has never been abrogated. Religious services continued to be conducted in Vlach; and, by the Greek Minorities Treaty of 1920, the Vlachs of the Pindhos were confirmed in their religious and scholastic autonomy under the control of the Greek state." (pp. I, 358-361).

The situation of the Vlachs after the first world war is thus described: "After the war of 1914-18, when Greek refugees from Turkey settled in Ipiros and Makedhonia, the amount of land available to the Vlachs for grazing was greatly reduced, and much of their stock had to be killed or sold. Many of them therefore emigrated to Romania, encouraged by the Romanian government, whose policy it was to settle them in the southern Dobrudja; these emigrants have been estimated at something under 30,000. This movement has continued on a small scale, so that by 1939 there probably were in Greece somewhat fewer than the 19,703 Vlachs speakers enumerated in the census of 1928.

During the autumn of 1940 there were rumours that Italian propaganda had stirred up anti-Greek feeling among the Vlachs of the Pindhos, and reports from Romania in 1941 stated that some Vlachs had been arrested by the Greek government. In the spring of 1942, Romania also showed its interest in the Greek Vlachs by promissing to send food into Greece for their relief." (I, pp. 361-362).

Here is a suggestive description of the pastoral life of the Vlachs from Pindus as well as of their annual movements: "The high valleys contain many villages above 5,000 feet in altitude and that the largest body of pastoral people in the Balkan Peninsula, the Kutzo-Vlachs or Aromani, have their homes in this region.

The rich pastures also account for the influx of population in summer to all the high ranges and more particularly to the well-watered ranges north of the Pass of Métsovon. In this northern area the traditional pastoral life of the Balkan highlanders has been most fully preserved. Originally this type of life may have involved complete nomadism, whereas the Vlachs are now semi-nomadic with their real homes in the mountain villages which they occupy in summer only. The winter quarters of this group are in the lowlands of Thessalia, in towns such as Kalabaka and Trikkala where they are engaged in trades or in transport. Many of them, however, live in tents or mere huts of branches, while their flocks of sheep and goats winter on the lowland pastures. The pastoral economy is directed toward the maximum production of milk, meat, wool, hair and skins, and the winter migration is necessary for the preservation of the stock as well as being a supplementary means of livelihood for the people. Hence the annual movements of the Vlachs are a direct adaptation to the climates of northern Greece. The lambs and kids born on the plains in December or January cannot be moved until weaned, though most of the young males are sold when one month old. The Vlach Highlands are reached on the summer migration, chiefly by way of the Pinios valley, or from the east by that of the upper Aliakmon. Not all the Vlach villages are in the highland; some important places are at the lower limit of the Vlach district and are chiefly winter villages; Grevena, 1,800 ft. in height and 5 miles from the Aliakmon, is typical. Such places offer intermediate pastures in early summer, and large numbers of the migrant Vlachs arrange to be there during the great festival of St.Akhillios. This is held at the end of May (New Calendar) and marks the beginning of the full summer season. Before the end of July large quantities of cheese have been made and sent by mule to the Ioannina market. It is produced from the milk of ewes, each of which yields some 280 pints annually and from the less rich milk of goats. The wool and hair-clip from the flocks has also been marketed during this period. By the Feast of the Assumption, on 28 August, work has slowed down, the year's wedding are celebrated, village dances are held on the green, and betrothals are made for the next year. During October, snowfalls usually warn the Vlach shepherds to be ready for the downward migration which takes place about St.Demetriu's Day (8 November).

It is obvious that the summer population will be much greater than that recorded in the census of 1928, taken on 15-16 May, and it is probable that the difference would be greater in the northern part of the mountains. The following figures, however, show that the region contains a relatively large population that is more or less settled. In the Grammos mountains there are some 15,000 people, or 34 per sq. mile, mostly living in large villages in the basin of the Sarandaporos, the chief being Pirsoyianni (population 910). In the Vlach Highlands the villages are also large and wide apart. Samarina situated at the foot of Mount Smolikas at an altitude of 4,760 ft. and with a population of 603, is a good example. The total population is 17,000 and the density is 34 to the sq. mile. The upper valleys of the Pinios and the Metsovitikos, along the important Métsovon route, are much more populous, with some 17,040 people living in a narrow strip across the mountains. Here, the average density is 96 per sq. mile. The two largest villages flank the pass on either side, Métsovon on the west, with a population of 2,156, and Malakasi on the east with a population of 832." (III, pp. 16-17).

Irwin SANDERS

The Balkans had interested Professor I, Sanders, of the University of Kentucky, since 1929, when he first went as an instructor to the American College of Sofia, when he spent six years (1929-32, 1934-37). There was also a year's tour as Agricultural Attaché in the American Embassy in Belgrade (1945-46).

Two voyages of discovery in 1930 and 1937 made him more anxious to live there for a spell, and finally when a sabbatical year became due in 1952-53, he inevitably chose the Balkans.

In a paper published in Social Forces, in 1954(12), the author sketches some of the stark realities of social changes facing the nomadic shepherd groups of northern Greece: the Koutzo-Vlachs, Arvanito-Vlachs, and Sarakatsani: "These nomads have from time immemorial made their circuits through Albania, what is now Yugoslavia, southern Bulgaria, and northern Greece. They dress differently from the Greeks; their dwellings are very different, and some of them differ linguistically.

Throughout much of Greece one can see their rounded branch and reed huts, surrounded by wattled sheepfolds, put up either in some isolated, sheltered spot or at the edge of some village. Although in Greece they do not number more than 10,000-12,000 families, they stand out picturesquely wherever they are. The men are dressed in tight-fitting black felt trousers and a black waistcoat and usually carry a black hiplength cape slung over their shoulder. They wear a round brimless lambskin cap. Many of the nomad women, in contrast to most of the Greek peasant women who now wear variations of western dress, still keep to their heavy pleated homespun skirts, thick wool stockings, and usually a wide leather belt. (p. 122).

"On the basis of language one can easily divide these shepherd peoples into three groups. There are Koutzo-Vlachs (the Lame Vlachs) who speak a Latin tongue in the home although most of them, particularly the men, know Greek; the Arvanito-Vlachs (also called Karagouni because of the black cape they wear) who speak Albanian among themselves, although they still understand the Latin language of the Koutzo-Vlachs from whom they derive; and a third group, or Sarakatsani, which is said not to be Vlach at all but speaks Greek as its only language." (p. 123).

Since Sander's definition of the Arvanito-Vlachs (they call themselves Farsherotes) is somehow ambiguous and imprecise, we consider it necessary to reproduce an extract from J.K. Campbell which - in our opinion - reflects the commonly accepted point of view:

"... Koutsovlachs an ethnic minority group speaking a romance language akin to Rumanian, or the related groups of Albanian Vlachs (Arvanitovlachoi) who are trilingual, speaking the Koutsovlach language as their mother tongue and Greek and Albanian for political and commercial reasons." (13).

Ensuing is the reproduction of the more significant extracts from

Sander's article on the Koutsovlachs and Arvanitovlachs.

On the subject of the Koutsovlachs he states: "The origin of these Koutzo-Vlachs is one of the great ethnic puzzles of the Balkans, for their Latin tongue—although greatly corrupted by words from other Balkan languages—follows the four conjugations of ancient Latin. As in most riddles of this sort, nationalistic interests have led to several extravagant claims. Some of the modern Rumanians, chiefly in the old provinces of Moldavia and Wallachia, looked to the south across Bulgaria and what is now Yugoslavia to claim these Romance-speaking shepherds as long-lost brothers to be reunited with the "homeland." Most of these Rumanian scholars, who tried to prove that the nomads had been Rumanians pushing south with their flocks centuries ago, advanced these views during the last century and the early part of this century when the struggle for independence was reverberating through Epirus, Macedonia, and other areas frequented by these nomads.

A detached assessment of the situation, and yet one without much more tangible evidence to support it, would consider these Wallachians as descendants of Balkanites of Roman times, who were Latinized by colonists, army garrisons, or some other continued type of association. When the Slavs came pushing into the Balkans during the sixth century, these Wallachians retreated to the mountain areas and continued (or took up) sheep-raising and remained relatively unmolested. Since they could not wrest an adequate living from their barren surroundings, many of the men found it necessary to migrate elsewhere for work. Some were gone many years and some went away for only part of the year, but almost all of them learned some trade, becoming important as builders and artisans all over the Balkans. Of even greater importance was their role as the caravan owners and drivers. They raised not only sheep but many horses which they concentrated at certain points such as Salonica, loaded them with merchandise, and conveyed the goods through well-defined routes to Vienna or down to the Adriatic. Considerable wealth was amassed in this way. Some of their settlements two hundred years ago—for example, Moschopolis in present-day Albania—were centers of enlightenment and wealth. With the coming of railroads their caravans were no longer necessary, and with the growing unrest in the Balkans during the past hundred years free passage from one country to another was increasingly difficult. Although the various treaties following the Balkan Wars and World War I provided for the free movement of these nomads from one country to another, particularly with their flocks, the borders had in effect been closed to them even before the start of World War II.

In trying to understand the Vlachs today it is not surprising to find continued confusion as to the groupings among them reflected in much contradictory information given me in Athens when I tried to familiarize myself with the available data before going to northern Greece. Fortunately, I already had some background. In 1929 I had visited some Vlach encampments near Samokov, in southwestern Bulgaria, making an introductory study of their social organization. In their camp I had bought rugs and had watched them prepare for their trek from Samokov through the mountains, across the Greek-Bulgarian frontier, into the warmer area near the Gulf of Salonica. A vivid memory was that of being awakened early one morning by the sound of their procession moving through the streets of the town.

In 1945-46, while traveling extensively through Yugoslavia, I came across this same kind of people who were here called Tsintsars, probably because of the frequency of the ts sounds in their language. In Belgrade I even found that some of my acquaintances, already thoroughly Serbianized, boasted of their Wallachian origin and told me with pride of their family history.

My chief contacts with the Koutzo-Vlachs during 1953, however, were in Metsovo, one of their most celebrated villages, and along the roads of Greece where I found them on their big migration from the plains to the mountains. Of the three nomadic groups, they have been most fully described and documented in the literature, notably in the memorable book by Wace and Thompson, Nomads of the Balkans, which was based on extended acquaintance with the prople of Samarina, another well-known Koutzo-Vlach village.

Four of the effects of this migratory life, which Wace and Thompson list, seem to hold true for all of the nomadic groups even in 1953, and deserve brief mention. Such a migration, for instance, presents a wider outlook on life in general in contrast to the utter stagnation normal in remote villages. At the same time, it is a serious financial drain, for two houses must be kept up; nevertheless, what is lost in cash is perhaps gained in health. A third effect is that agriculture is almost impossible and is in consequence despised. Finally, home comforts must be portable. That is why an abundance of rugs, blankets, carpets and cushions seen in these migrations is a sign of wealth." (p. 124).

There are very few researchers which have studied the social changes facing the Arvanito-Vlachs nomads, that is why Sander's study from which we'll reproduce some long extracts, is of paramount importance in so far as understanding them during this period of transition and radical changes in their lives: "It was late afternoon when we drove across the bridge into Konitsa, a border outpost, and found Christos Beratis, a chief shepherd with whom we had visited the day before in Ioannina. He had invited us to his roadside camp in the following evening. Heading back into the countryside we saw within a mile of town his camp of four tents up on the left. As his flocks, totaling about 800 animals, had not yet arrived, he was somewhat disturbed and asked if we could drive back towards Kalpaki to meet them. We passed at least eight other flocks whose shepherds Beratis knew and with whom he talked briefly. These shepherds were very happy to accept the cigarettes we offered but were both awed and mystified—to Beratis' delight—at seeing him riding in an American car. They kept telling him that his flocks must be quite far behind. Even when a flock came into view at some distance Beratis could tell it was not his by the sounds of the bells. His anxiety grew as dusk came on and we saw no more flocks on the road. Then suddenly he asked us to stop. He said, "They are over there!" and pointed far to the left. And sure enough, we heard the faint tinkle of bells and then about two hundred yards away saw the sheep coming. His flock, taking a shortcut, had left the main route. He called to the shepherd and found that everything was in good order. Reassured, Beratis was ready to go back to the camp to wait for his sheep.

We had to leave the car along the main highway and scramble up the high bank before finding the path that led us up the hill. There in a row,

about ten feet apart, stood the four tents of brown homespun waterproof mohair, each stretched on a frame consisting of three poles tied at the top. The first tent was that of Christo, his son, and daughter. A small fire of pournari (the evergreen oak with hollylike leaves) was replenished with fuel cut by a small sharp axe. In that tent alone were seven big woven duffel bags stuffed full of belongings. The floor of the tent was covered with homemade blankets. The necessary water cask was also there. As we sat, at Christo's bidding, in front of the tent we saw a scene of unusual beauty. The sun, setting in a red splash behind the Albanian mountains, was reflected in the Aoos River flowing in a small stream through its broad gravel bed; off to our right the town of Konitsa spread like a jewelled fan up the hill. When we stood to warm ourselves at the fire, we saw a three-quarter moon rising behind the black mountain which towered just behind the tents, the moonlight on its patches of snow. The smoke of the campfire, the dogs barking, the puppies and lambs romping in the tent, the occasional neighing of the hobbled horses made a scene that was separate from the usual Greek evening landscape. It was incredibly separate in time, too, from the atomic age, although in space it was only twenty miles from the Iron Curtain and twenty-eight flying hours from New York.

Beratis' daughter, Vassiliki, we learned had been engaged for two years to a boy whom she had never seen but who was picked out for her by her father. As the father phrased it, "The word is given." At this point in the conversation, Vassiliki, much flustered and greatly embarrassed, went into the neighboring tent to make some Greek coffee. When we asked our host if his people had a dowry system, he grunted and said, "Ten years ago women took only their household equipment as a dowry; now they've started giving flocks as dowries. This accursed custom of the dowry has come up to us from the cities." Since this was Saturday the women two tents down the line had all washed their hair with the exception of one little girl who was even then doing so in a small shallow oven pan. The others had gotten to the stage of having their hair plaited. We could hear them at it, laughing and talking. But as the time dragged on, as darkness shut down and the sheep had not arrived, a nervousness became apparent in the camp. Everyone was marking time, waiting for the sheep.

At long last, the tension left as we heard the flocks come nearer. They arrived at 9:30 and the available men, six in all, began the milking. A barricade of saddles, firewood and thistles had already been made in which a small opening had been kept. The men seated themselves, three on a side, at the opening. The sheep were driven slowly up to the opening; as each ewe came through one of the men would grab her by the hind leg and milk her. Here as elsewhere in Greece the women never milked the sheep, nor the men the goats, although extra hands would have shortened considerably the tedious job that extended far into the night.

After the milking was well underway, Vassiliki got a frying pan full of strained milk and set it on the fire to boil. She then brought us a bowl of this warm, rich liquid to eat with bread and cheese. The bread had been purchased along the way and was paid for by cash from the milk sold en route. As we had all expected food between six and seven, by ten o'clock any food served in this mountain air would have been most welcome. The richness of

the milk, the flavor of the coarse bread, and the salty taste of the cheese made this a meal that I shall long remember. Even as we ate we watched the milking going on near by. Each animal was named according to some physical characteristic corresponding to "Brownie," "Dotty," "Blackie," of called after some person whom the shepherd thought the sheep resembled. As the men sat there we asked them how they milked when it rained. They told us that they simply put on their heavy waterproof capes and kept right on milking.

Some of the sheep were sheared and others were not. We learned that the shearing was done "below" (on the plains) and the wool sold unwashed for "it weighs more with the oil in it." The unsheared animals were simply carrying up to the summer camp the supply of wool that the women would need to use in making their blankets and heavy garments. Some of the animals were sheared so as to form various symmetrical patterns, a style of decoration which pleases the children, so the older people said. These fancy designs are not nearly so common now as formerly, according to Beratis.

Aside from the unforgettable mountain setting and the interesting activities going on in the firelit darkness about me, the main conversational topic of the evening which made it memorable was the discussion of the present problems facing nomadic peoples. Since my central interest was upon social change I welcomed the turning of the talk into such a channel.

Without doubt the life of the nomad is getting more difficult every year. A major problem has already been mentioned: land on the plains below is no longer as available as it used to be. Scientific agriculture is winning the day and pastoralism is on the way out. But Beratis and his men were most bitter about the difficulties they faced en route between summer and winter pastures. We had noticed the many "Keep Off" signs represented by a pile of stones perhaps a foot high or by tufts of straw twisted onto a branch, warning the nomad not to trespass for fear of punishment. These signs were numerous even as one approached an entered the mountain areas and that was why the men had had to bring in one day the sheep all the way from Kalpaki to Konitsa, using routes shorter than the main road but nevertheless arriving late at night. Since they were tired from this experience they felt such a long march most unfair. One man said, "Here in the mountains a peasant will sow only one oke (2.8 pounds) of seed in a field so he will have an excuse to keep us out." The field policeman, who serves a commune although under the authority of the central government, patrols his beat most vigorously during these days of migration. He not only sees that the animals keep out of forbidden fields but also enforces the custom that no nomad family camp in one place longer than twenty-four hours. But most field policemen are quite ready to show the nomadswhere they can find a camp site in the event some old one is no longer available, for these guards expect a tip—a box of cigarettes or "whatever one has the pleasure to give," as Beratis put it.

These nomads apparently feel that many of the "Keep Off" signs are put up simply out of spite, thus bringing to light the distrust between the peasant and the nomad. Because of this, I was not surprised to learn from

Beratis and his men that they felt that the government seemed to be bent on destroying their way of life and forcing them into other occupations. At least three rather high officials in northern Greece confirmed this point of view but insisted that the policies were ultimately in the nomads' interest.

When I asked Beratis whether he wanted to settle down, he said that it was all right for the small livestock owners but that it was impossible for a large owner like himself with 800 sheep. He would keep on trying to make a go of it as he had done in the past. Then I put another question to him, "If I could wave a magic wand and could get the weather to stay cool in the plains so that you could remain there rather than go up into the mountains, would you be satisfied below and be glad you didn't have to go through this upheaval of movement twice a year?"

His immediate reply was, "I would get sick," and all of the other men nodded their head affirmatively. "I even have to go to the same spot, not just anywhere up the mountains. And the sheep need the change too. They got sick during the Civil War (1946-1949) when they were not able to make the change."

I then knew that to ask him and the successful nomads of his generation to give up pastoralism was like asking the swallows not to return to Capistrano. They may be forced eventually to do so, but they will feel sick and ill-at-case in a world with which they are not familiar." (pp.126-129).

Muriel DIMEN-SCHEIN

Muriel Dimen-Schein is currently Associated Professor of Anthropology at Herbert H. Lehman College. Her fieldwork includes, among other things, research in two Vlach mountain villages in Epiros, Greece: Fourka and Kriovrisi (Migidei).

The first fieldresearch war carried out in the village of Fourka, from July 1967 to July 1968.

"Fourka in particular was choses as the site of research because the original aim of the field research was a study of sedentarization of transhumant Koutsoclach shepherds. Fourka was said to be a Koutsovlach summer village composed entirely of shepherds who wintered in the plain of Epiros".

In her essay "Change and continuity in a Greek mountain village (14), submitted in partial fulfillement of the requirements for the degree of Doctor of Philosophy, the author presents an analysis of the process of change and continuity in Fourka, a Vlach village with some 400 inhabitants, half of them being transhumant shepherds, the remainder being small-scale farmers, construction workers, and tailors.

Following is an abstract from Schein's essay:

It is hypothesized that by the mid-nineteenth century, certain demographic, economic, and political conditions resulted in the development of a two-class social structure in Fourka. The upper class were those with legal village residence rights, which included the right to use village common pastures, attend the village school, and participate in village government. The upper class were transhumant shepherds, small-scale farmers, and tailors. The lower class consisted of transhumant shepherd households. They had no residence rights anywhere, and their only means of access to pasture was to work as herders for official residents. Various distinctions developed between the class, including residential and social separation, wealth and status differences, contrasting life-styles and educational levels, and class endogamy. The upper class controlled nearly all extra-village political and economic contacts.

After 1900, changed external conditions transformed the village's economic and social structure. Turkey's cession of Epiros to Greece in 1913 resulted in increased population movement from Epiros. Land reforms instituted by the Greek government from 1911 to 1940 increased agricultural productivity in more fertile areas, and farming in the mountains declined. Members of Fourka's upper class began to emigrate to the United States and to cities within Greece. Laws of 1930 and 1938 extended equal village, residence rights to non-resident shepherds, and many lower class shepherds entered Fourka in the 1930's.

As a result, the lower class shepherds gained equal access to pasture and equal political rights, and by 1940 the upper class no longer employed them as herders. The wars of 1940-1949 eliminated any remaining wealt distinctions between the two classes. After the war years, herding was the only occupation to expand, owing to increased demand for meat and to government aid to shepherds. The non-shepherds who remain in Fourka have entered the construction trade or work as temporary laborers in West Germany.

These economic and political changes have eliminated certain class distinctions in Fourka. Wealth correlates with occupation, not with class membership. There are no major differences in consumption patterns, but rather gradations according to wealth. Educational differences are now being leveled. All people have the same rank in daily informal social interaction; for more formal behavior, social rank varies for different purposes.

However, the increased articulation of the village with the urban stratification system maintains other class distinctions. Because of their past class position, members of the upper class who emigrated to cities in Greece have been able to achieve greater economic and social mobility than have lower class emigrants. The former are now in the urban middle class, the latter in the urban lower class. Since the prestige of those who remain in Fourka partly depends on the social position of urban kin, some members of upper class family lines still occupy higher ranks in Fourka than some of the lower class. The effects of this are seen in continued class endogamy and in the maintenance by the upper class of their control of the village government.

As far as the sedentarization process of Vlach shepherds after the

Second World War is concerned, note also the following two studies on the same topic:

a) Tradition and innovation at Tzintzars in Ovce Polje in the Socialist Republic of Macedonia by Dragoslav Antonijevic (15), and

b) L'évolution contemporaine de la vie pastorale en Albanie méridionale (Contemporary evolution of pastoral life in Southern Albania) by André Blanc (16).

After studying the lifestyle of the Vlachs from Fourka, Muriel Schein "spent another year studying the lives of the 430 inhabitants of Kriovrisi (Migidei, n.n.), a remote village high in the Pindus Mountains of northwestern Greece, belonging to an ethnic minority known as Koutsovlachs"(17).

Here is a summary description of the village and its inhabitants: "Residing in stone houses clustered on a steep mountain slope, the people of Kriovrisi eke out a living from small, barely arable plots in the shallow valley below the village and from overgrazed pastures and pine forests on the surrounding mountainsides. The majority of the men are shepherds, keeping flocks of sheep and goats; the rest farm or engage in miscellaneous occupations. Their work requires a multiplicity of skills, entrepreneurship, travel, and contacts. In contrast, the lives of the women are similar; all perform the basic tasks of cooking, cleaning clothes making and child rearing." (p. 52).

The author has long been interested in the widespread contrast between the lives of men and women. "Yet I know that Kriovrisi women are content with their lives, and I recognize the validity and appropriateness of their feelings. Current thought tempts one to say that the position of Kriovrisi women results from male oppression. However, although male chauvinism indeed exists in the daily life of Kriovrisi (and of New York City), it is nowhere the cause of female oppression. Seen from afar the activities and prestige of each sex form parts of a total system. Here, then we can examine the lives of women in one small village and perhaps understand one part of this system.

In Kriovrisi, a man's achievements—the type of work he does, the degree of financial success, his largesse toward other men—partly determine his own and his wife's social rank. Nonmanual labor is more prestigious than manual labor. The wife of a shepherd or a farmer will at times have to work in the fields or the pastures. Based on this criterion the wives of the village stock merchant, of the village cheese merchant, and of the village secretary rank highest. Most occupations, however, involve manual labor, so that the rest of the villagers are then judged according to their earnings. The merchants are the wealthiest, and shepherds tend to be wealthier than any others.

A further consideration is independence. It is preferable to work for oneself but a wealthy hired herder will receive more prestige than a poor independent shepherd. The uses to which a man puts his income also

affect his rank and therefore, that of his wife. These uses include meat once a week, wine and liquor for guests,urban style clothing,a house in good repair and a secondary school education for his sons. In addition, he must be generous outside his household, treat other men to coffee or drinks in a cafe, and publicly pay large sums to the bands of musicians who come to Kriovrisi on festival days.

The behavior and demeanor of her children, their progress in school, and their prospects for marriage and work also contribute to a woman's position. It is a great disappointment if a woman is childless, but it is considered foolish and animallike to have more than four children. When children are below school age, they are their mothers' special responsibility. Our landlady, Evanthia, told of a time during the Greek civil war (1947-49) when she was alone in her home with her young son when the enemy arrived. She feared for her son's life not only because she loved him but also because if anything had happened to him, "my husband would have killed me."

If children attend school regularly, learn to read, write, and count and win prizes on the annual day of promotion in June, both they and their parents receive praise. Passing the examination to attend secondary school located in the county seat brings even more honor to parents, especially to mothers. As they mature, children must behave respectfully toward their elders. A well-behaved child, on entering a room or store where people are sitting, always says, "Good-day to you," and "good-bye" on leaving; to omit this will bring forth comments on the child's upbringing. Thus, the low opinion that the village women had of one woman, who was poor and who, with her husband, had once held unpopular political views, was ameliorated somewhat by the educational achievements and good manners of her three sons.

The marriages parents arrange for their children can also bring prestige. If a mother has raised her daughter to be a skilled house keeper and if a father has amassed a dowry of $2,000 or more, they can find a suitable husband for her, say, a clerk in a town bank. Such a marriage means upward mobility for the daughter and is a tribute to her parents' farsightedness.

A woman's household skills, the final criterion of prestige, also bear on the other criteria, for her children's behavior and her husband's business success depend to some extent on how well she feeds and clothes them. Her house must always be presentable: indeed, cleaning and decoration are frequently done with the thought that "someone might drop in." This standard requires daily airing of rugs and blankets, sweeping, polishing of the glass shades from the kerosine lamps (Kriovrisi has no electricity), and two or three trips to one of the 13 village springs for water. Women take pride in this hard work.

Daily household work includes food preparation. The housewife provides coffee and bread for breakfast, the main meal at noon or one o'clock, and a supper of leftovers and salad at seven or eight o'clock. Because the midday meal is the most important, providing the most nourishment, it requires planning and creativity. As one woman put it after we had finished the midday meal, "Well that's another day taken care of." A good housewife can feed unexpected guests, and can offer sweets, coffee, and liqueurs to

afternoon and Sunday visitors.

In addition to the daily routine, there are other occasional but essential tasks. Women bake all the bread, which constitutes half the diet, a dozen or so loaves at a time. They are very critical of their own and others' bread, often comparing lightness, texture, and taste. Periodically, clothes, blankets, and rugs must be washed and clothing ironed. The industrious housewife collects brushwood to burn in the oven and chops the firewood that her husband or son has brought from the forest. The most fastidious and admired housewives clean their houses thoroughly once a year, usually in June. This can take two or three weeks and involves not only scrubbing and repairing furnishing but also covering the walls with lime, which makes them white and bright and "kills germs."

When all of these maintenance tasks are done, women devote their time to other more creative work in which they take a great deal of interest, and which provides a more durable basis for prestige. In May or June they begin to wash and dye wool gathered from their own sheep or purchased from shepherds. They spend all their free time spinning. Once the wool is spun, the women knit underwear, socks, and sweaters, or weave blankets and rugs. The older women sometimes make original patterns while the younger women copy designs of rugs that they see in urban magazines. They discuss and compare each other's rugs, most of which are for household use. Only a few of these are sold at the annual bazaar held in the county seat. Married women work on items for their own houses, while unmarried women make their trousseaux.

In part, then,women derive their identity from their work. Men do certain things, women do others. Women take pride in their ability to do necessary work that men and children cannot do for themselves. When Evanthia's sons were leaving on their winter migration with their flocks, her daughter, Amalia,packed their clothes and set aside food. I suggested that the men could do that themselves. Amalia said, "They're men and they don't know how," then added that men are not inclined to do this work and do not want to learn, for it would be inappropriate for them.

A woman gains her identity and prestige primarily from family and household activities. A woman's personal creations, represented, for example, by woven woolen articles, can be worked on only when the major and most time-consuming treadmill tasks of household maintenance are done. Her only other products are her children. It is not surprising then, that a woman's prestige derives, not from her own achievements, but from those of other members of her household and family line. Even the name that many people know her by is not her own, but her husband's. She takes not only his last name but also his first: if his name is Takis she is known to his relatives and friends as (Mrs.) Takina.

In contrast, men engage in various business pursuits and have personal transactions with men from other households, as well as with merchants and government officials outside of Kriovrisi. Their prestige and rank are not limited to household and family, although these are important.

In Kriovrisi, this situation exists because there is no alternative

role for women. Not only would few men and women seriously consider other activities as appropriate for women, but the village's economic and social structure does not permit other possibilities. Females are brought up solely to perform the combined role of wife and mother. When a girl is born, the joy at her birth is tinged with disappointment. Although all children are valued sons affirm their fathers' masculinity. Furthermore, daughters are an economic burden. Sons bring in money in the form of a wife's dowry, daughters take it away for their dowries.

Young girls are encouraged to perform womanly tasks. By the time they are six, they learn to spin, using a stick and a bit of old wool their mothers have given them. Two or three will stand on a pathway, in perfect imitation of their mothers, spinning and talking. Both boys and girls begin school at age six, but six grades are considered sufficient for girls. They will, after all, marry: secondary education is not necessary for that. In Kriovrisi only 4 girls out of 62 unmarried girls of the appropriate age were attending secondary school or a university in 1967-68. It is a different matter for boys, who are encouraged to go on to the six-year high school if they can. Since not all boys can make a decent living in the village, an education is important for it may lead to economic and social mobility outside the village. Although schooling is free, the student must pay for room and board in the town. While some return on this investment can be expected for males, this expense would be a waste for femaleswho need the money for dowries. In addition the income an educated boy can earn helps to dower his sister. So girls finish school at age 12. Having learned to sweep, fetch water and care for young children, they now begin to weave and knit. They practice by knitting heavy sweaters or weaving saddle blankets and pack bags from coarse wool. After a year or so, they start to use finer wool to weave the rugs, blankets, and pillow covers that will form part of their trousseaux. At 13 or 14, they begin to take over the heavier household tasks while their mothers do the cooking.

During these years, girls spend most of their time with other girls, a pattern that they will continue for the rest of their lives. In Kriovrisi, the separation of space into male and female worlds is not as sharp as in some Greek villages, where women are forbidden to enter cafes, but it exists. Males, when not working relax in cafes or near the village office with other males. A female spends any free moment she has with other females in or near the house. This leisure is always busy leisure. On most occasions, a woman's hands are occupied with some useful work. As Evanthia said, "If I sit with my hands empty, I feel I've done nothing: but if I spin at least I've eked out a few cents." Friends will spin or weave together, they may help each other work, or they may bake a cake together. It is only on Sundays that their hands are free from labor for an hour or two: then after church, they will walk around the village together, dressed in their finest.

Public contacts between young men and women are limited. Again, on Sundays, they may meet, perhaps during their stroll. On festival occasions, when a gypsy band visits the village, boys and girls do traditional dances together.

At this time, the parents are arranging the girls' marriages. Only

recently have a few girls begun to choose their mates. Parents look first among the best families of Kriovrisi thus insuring that their daughters will remain nearby, and that the bride and her in-laws will not be strangers to each other. More and more often, however, because of the population decline in Kriovrisi they must ask friends and relatives outside the village to find mates. When a suitable mate is found, both sets of parents negotiate the dowry and the marraige ceremony takes place soon afterward.

After marriage, the male-female separation may continue, depending on the type of household that the bride and groom establish. There are two major kinds of households: the nuclear family, composed of a married couple and their children: and the stem family, composed of a married couple, their son, and his wife and children. Most households begin as stem families, becoming nuclear if the two couples quarrel and separate or if the elders die. In such households the division of labor between males and females tends to have more daily importance than the conjugal ties.

In 1968, Ioannis, a young shepherd from Kriovrisi, married Sophia, a girl from another village. She moved into his household, comprised of his parents and his four sisters. After the wedding, Sophia and Ioannis rarely appeared together. He was either in the pastures with the sheep or in a cafe with other young men. She was always in the company of at least one sister-in-law or other female relative.

The bride begins a second phase of her education when she marries. Sophia's mother-in-law, Anna, and sisters-in-law were, for example, teaching Sophia how to spin, a skill that for some reason she had never acquired. At first Sophia did the heavy work and only such minor cooking tasks as making salad, while Anna did most of the cooking. The bride gradually learns the finer aspects of cooking. This is considered wise and proper, for there is an old story about a woman who wanted her daughter-in-law to do all the cooking. The daughter-in-law did, but because she came from a wealthier household, she used only butter and no oil in her cooking. Soon the woman discovered that there was no butter left, and from then on she did all her own cooking.

In her new household, the bride is subject to the authority of her husband and of her in-laws, both male and female. Among the women, a division of labor and a hierarchy of authority develops. In this particular household, Anna was in charge: of her four daughters, the eldest (20 years old) was second in command and directed the other three, as well as Sophia, in their tasks.

The relationship between mother-in-law and daughter-in-law tends to be fraught with tensions, as attested to by the many jokes that women tell. It seems that daughters-in-law are expected to be lazy. Once when I was standing with my arms folded, our landlady, Evanthia, said to me, "Why are you standing with your arms like that? Do you think you're a new daughter-in-law"? The bride must learn to perform household tasks in a way that pleases her mother-in-law. If she is strong-willed, then fights are likely to ensue.

The newly married woman may also have to deal with the contradictions between her roles as wife and as daughter-in-law. As a wife, her status complements that of her husband; as a daughter-in-law, her status supplements and competes with that of her mother-in-law. This may cause severe conflicts in some households, as when mother-in-law and daughter-in-law disagree on how money should be spent. Women have a great deal of control over economic matters within the household. In Kriovrisi, the mother-in-law can retain this control even after her son has married and, in some cases, even after her own husband, the nominal household head, has relinquished his power or has died.

A few households in Kriovrisi were notorious for fights between mother-in-law and daughter-in-law. In one of them, Argorou, the mother-in-law, who was 78 years old and half-blind, ended the argument by gratuitously proclaiming, "All right, I'll leave. Just give me some bread and cheese and I'll go away. Don't worry about me." Her daughter-in-law, Olga, was put in the position of having asked Argorou to leave, which she had not done. Olga came to tell our landlady the story of the fight. After she left, I asked Evanthia why these fights happened. Smiling slyly, she said, "Her husband likes his mother too much." We talked some more about the problem, and it emerged that Olga had no choice, for village women view a bad husband or mother-in-law as just the luck of the game and feel they can do nothing about it. Evanthia sat silent for a moment, then said, "But, still, it's not right. Olga should be treated better than that. Even a daughter-in-law is human."

In many cases, the women live toghther amicably and provide company for each other in a way that prevents their work from becoming the alienating experience it can be for women living in nuclear families like our own. The division of labor among females also permits the multitude of tasks to be done efficiently. In addition, within the context of her role, a woman has much to look forward to, for one day her life will be easier; she will have a daughter or daughter-in-law to do the heavy work, she will cook, she will play with her grand-children, and she will have the right, as a mother-in-law, to sit and do nothing, if she wished, but talk with old friends for an afternoon hour.

There are many resemblances between this situation and that of other societies, including our own industrialized, urban society. The sexual division of labor, based on the long maturation period of human offspring, is a social adaptation, probably as old as human society, that has enabled human groups to survive. Since females must care for the young, their mobility is restricted. While males can range farther afield, females stay fairly close to the place of residence, caring for it and also engaging in food-getting activities that do not take them far away. A division of labor among females, such as described for Kriovrisi, allows greater efficiency in the pursuit of these activities. Likewise, among males who engage in various means of livelihood, cooperation and specialization between two or more males also renders food-getting more efficient.

Changes are slow to take place in this division of labor, which underlies so many other social patterns. Despite time—and energy—saving devices, such as wood-burning stoves and, more recently, propane gas burners

instead of fireplaces, liquid dish detergent (as Evanthia said. "Things are much easier with 'Thrill' "), and ready-made clothes instead of home-spun, the role of women seems to have changed little since the nineteenth century, at least as it is portrayed by the old women of Kriovrisi today. A woman's basic tasks are the same, the separation of male and female worlds continues, and the working of wool continues to absorb and excess time or energy.

It is only in cities that change can occur. There are girls, whose parents were born in Kriovrisi and later emigrated to a city, who now go to secondary school and the university. One such girl, the daughter of an Athens cheese merchant, went to a French private school there and attended law school. Another attends the university in Ioannina. The urban environment provides jobs suitable for women, such as teaching positions, secretarial jobs, or sales positions. In Kriovrisi, there is room for only one teacher (a male) and no business concern needs women.

In the city, major technological changes enable women to spend much less time and energy at household tasks. All clothes are ready-made. Running water and electricity, laundromats and prepared foods decrease much of the household labor. These changes permit the nuclear family to predominate, for one woman can do all the necessary tasks with time to spare.

In Greece, as in the United States, women in cities are beginning to be discontent with and to question, traditional roles. Maria, a 45 year-old woman from Kriovrisi, lived with her husband in Ioannina, a city of some 40,000 people, and had a 15 year-old daughter studying to be a French teacher. Maria feld that "in Greece, women have no value: their work is considered,to be worthless, and the work itself is hard." Her husband disagreed adding that "perhaps village women have to work hard, but it is different in the city." Perhaps the difficulty Maria felt, living in the city, was the loneliness of solitary household work: perhaps it was also her awareness of the increased opportunities that were open to her daughter."

The basic traits of the Vlach woman, as described in the previous article, match the description of other travellers that had preceded Schein. Thus, Wace and Thompson, writing at the beginning of our century on the very subject, have this to say (4): "Hospitality is the keynote of Vlach life and the stranger is quickly made to feel at home, if he is prepared to enjoy simple comforts. A whole day is sometimes spent in such calls, and on arrival in a village the traveller is usually taken round from house to house to make the acquaintance of the chief inhabitants. The noticeable feature about these functions is the part played by women. Vlach women, unlike women in a Greek village, are treated by the men with far greater respect and in some cases almost as equals. The women pay calls like the men and both converse together freely. On the other hand the women rarely and apparently never as a regular habit eat with the men of a family. This is probably mainly a matter of convenience, since the women do the cooking, and does not necessarily imply any idea of inferiority. To a certain extent girls are kept secluded in that fashion dictates that they should not be seen out of doors unaccompanied by a brother, first cousin, or some

elderly relation such as an uncle, aunt or one of their parents. This rule does not apply when they go to the spring for water or to the river to wash clothes. Further at dances at weddings and festivals no young men are allowed to dance with girls other than their sisters or first cousins who are blood relations according to the canons of the Greek church. But whole families will go out for picnics together and in general both sexes meet as equals. The superior status of women, which strikes one forcibly on coming from a Greek to a Vlach village, is probably due to a difference in marriage customs. In Greece it is the common thing for a man to be at home on his name-day to all his friends and relations, and Greeks in the villages are sometimes in the habit of paying calls on Sundays. But the fully developed social system as regards calling which the Vlach possess is, as far as our knowledge goes, totally unknown in Greece. Further the Vlach custom according to which a whole village or parish is at home to everybody else on the festival of the parish church is, we believe, peculiar to Vlachs. The freer social life of the Vlachs, partly due to frequent travels, gives them in this respect better manners and a broader outlook on life. Consequently the Vlach women never become what the Greek village women so often are, drudges in the houses of their husbands, who often deem them little better than cook-housekeepers." (pp. 49-50). "The two qualities which in addition to beauty, modesty and good temper, are most highly prized in a girl are her ability to work wool and to cook." (p. 83).

Albert McDONALD

Albert McDonald is a free-lance journalist and writer, and trekked in Greece in 1983, as a guest of Sherpa Expeditions. As a result of this expedition, he published in Geographical Magazine an article entitled "Pastoral life in the Pindhos" (18), from which we extract a few passages, where one can see the rapid changes that took place in the life of the Vlach shepherds since the end of the second World War.

"Although the Pindhos Mountains are superb hill-walking country trekkers are still an unusual sight. Few visitors today, except those who climb the arduous mule tracks which criss-cross the mountain ridges, discover the hanging valleys. In the shadow of snow-covered peaks and watered by icy snow-melt these are lush with grassy swards and ablaze, in June, with drifts of alpine flowers.

Trekking there last summer I was impressed by the timeless qualities of the mountains and their own distinctive system of transhumance which is now rapidly changing and in danger of vanishing from many parts of the mountains.

Shepherds in these high valleys still drive flocks of diminutive sheep in a way which seems to have changed little since Byron watched similar scenes more than a century ago. Wrapped and hooded against icy mists in long wool cloaks, gaunt figures drive flocks with a series of resonant crys. Guttural commands mingle with the sound of goat bells, barking of

guard dogs and the bleating of sheep as the flocks follow traditional runs across the mountain-sides. Things are different around the village of Samarina, two days trek further on and more than 1300 metres high on the northern flanks of Smólikas. Deserted in winter except for an old shepherd and his wife who act as caretakers while the village is deep in snow, Samarina suddenly comes to life again in late May and early June when more than 3000 people arrive from surrounding villages on foot and by lorry with chickens, goats, cattle and more than 40,000 sheep. As in Tspelovon many of the shepherds are old and many of their sons have left for betterpaid jobs in the factories further south. Since 1910 between 4000 and 5000 young people have left Samarina to seek a better life in North America or in Australia and, increasingly, cottages in the village fill with summer visitors.

Occasional parties of trekkers arrive after having tested their mettle on the rocky peak and icy traverses of Smolikas. Arriving in Samarina in advance of a party which was one of the first that season to have scaled Smolikas, I was greeted with warm hand-shakes and ample offers of hospotality.

By August the population of Samarina may have expanded by a further 10,000 with Greek holiday-makers attracted by the promise of pure mountain air, healthy walks and roast lamb. Tourists are put up in the traditional stone-built cottages. These were rebuilt after the entire village was burned to the ground as a reprisal against partisans during the Second World War.

But sheep are still the village's basic livelihood and traditional methods are rapidly being swept away by more profitable husbandry techniques. Flocks arriving in spring have overwintered under shelter and have been built up on a special diet. Two men can now run a flock of as many as 500 head.

The sale of milk from Samarina's richer pastures is profitable but the real value of the village's flocks lies in new techniques which allow ewes to lamb both in the autumn when they return to their winter quarters and again in the early spring before they leave for the mountains. Rams and older ewes are sold in the autumn and, with higher prices since Greece joined the EEC, even a lamb can be sold for the equivalent of a logger's weekly salary.

Two days trek through beautiful beech woods and over the barren peak of Avgo at Perivoli, the pace of change is even more rapid. John Dodos, president of the community for more than 20 years, told me how he now sees Perivoli prospering.

With the exception of the magnificent Greek Orthodox church of St Michael at its centre, the entire village was burnt during the last war and is now occupied only during the summer months. Ten years ago more than 50,000 sheep would have been brought to the village in spring but last season there were less than 20,000. Fewer than 200 people now earn a living from sheep and, while John Dodos hopes that these numbers might increase, Perivoli's future seems to lie in quite a different direction.

The village is increasingly popular with Greek tourists, one of the attractions being Perivoli's church festival which is held in the village square in late July. Expansion is rapid, with more than 600 new homes being built on the hill above the village with the help of an EEC grant and a whole new infrastructure of piped water, electricity and roads also being created. With the added prospect of a workable gold deposit being proven below the village, John Dodos is busier than ever before in looking after the interests of his thriving village. In their separate ways both Perivoli and Samarina represent a new face of the Pindhos, where mountain life is being transformed."

Kathleen GIBBERD

In 1944, Kathleen Gibberd published, in the series "British Survey Handbooks," an interesting guide on Greece (19), where we find the following chapter on the Vlach shepherds: "In some parts of Greece another kind of countryman is found, quite different from the farmers with their settled homesteads. This is the semi-nomadic shepherd. Many of these are Vlachs, a people related to the Rumanians. They live on the high Alps in the summer, under shelters made of spruce and pine branches, and in the lowlands in the winter. Their furniture consists mostly of strong, elaborately carved and painted wooden boxes and of woven blankets, rugs, covers, cushions and so on. They possess a number of pack mules and horses in addition to their thousands of sheep; their cattle are less plentiful. They live mostly on their own produce, but in the winter they lay in stocks of rice, oil, and other groceries. Their women are as expert as the men in milking and in making cheese and butter and tending the flocks. They set up their rooms in the open air and weave their enduring coloured fabrics, having spun the wool from spindles hanging from their waist. One can often see caravans of pack horses cross the streets of a provincial town in the autumn, with the sun-burnt women and the barefoot children running in front or behind, all supremely indifferent to the sights offered by the town. An old shepherd would formerly curse his son because he had built himself a house. Theirs is a traditional sort of culture, reduced to the essentials. Their children used to go to shcools rather fitfully during the winter months only." (pp. 57-58).

Osbert LANCASTER

O. Lancaster, one of the most prolific modern British writers, lived in Greece between 1944-1946, where he was attached to H.M. Embassy in Athens. His travel impressions of this country were published in a book, suggestively entitled "Classical landscape with Figures", illustrated by the author (20).

Among the localities visited, which impressed him particularly, was the Vlach centre of Metzovo, and this is how he describes it: "Just below

the highest point of the road, whence begins the long descent to Jannina, lies the little town of Metzovo, the administrative centre of all this rugged, cloud-wrapped region. First seen across the wide valley a good half hour before one reaches it along the winding route with its innumerable hair-pin bends, a tight huddle of grey roofs adhering grimly to the steep side of the mountain, it has all the air of a typical highland fastness; it is not until one has arrived in the place that the measure of difference separating it from the majority of Greek mountain villages becomes apparent. The houses are solid two-storey four-square stone buildings, which, with their low-pitched stone-tiled roofs, their well-spaced windows and excellent proportions, have a curiously eighteenth-century English look, and it is only such minor details as the shape of the chimneys, the incorporation of a curved return at the point where the doorjambs meet the lintel, and the practice of chamfering the angles of the outside walls to a height of some four or five feet from the ground that give to them anything of an exotic air. This apparent familiarity of the domestic architecture is reinforced by the general aspect of the place, which, with its well-stocked gardens bounded by dry stone walls, large number of trees and general atmosphere of unaccustomed tidiness recalls in some measure the small towns of the Mendips or Cotswolds. This layout is not peculiar to Metzovo, but common to all the villages in this part of Epirus, where the prevailing air of solidity and well-being (at the moment almost entirely illusory) is in a large measure due to the remarkable combination of enterprise and conservatism which characterizes the Epirotes. Formerly a very large proportion of these people were accustomed to seek their fortunes abroad, particularly in the United States, but unlike almost all other Greeks who at length return to their native shores, (the pathetic 'hallo-boys' whose aggressive friendliness ruins one pleasure in so many Greek villages), they did not sacrifice their ancient traditions to the illusory ideals of transatlantic progress. Instead of burdening the streets of their native village with some imitation Main Street horror, complete with bathrooms that don't work, department store furniture, and coloured photographs of film-stars piously preserved from the Sunday supplements of the Chicago Tribune, they put up large stone houses in the traditional style, with solid built-in beds surrounding the fireplace in the principal livingroom in the manner of their ancestors, enlivened solely by brilliant homewoven rugs and a needlework picture of the maidens of Suli gaily dancing over the precipice.

Although Metzovo, with its gigantic plane tree in the middle of the little square, its stone-paved streets and abundant gardens, is typical of many a village in Epirus, in respect of its inhabitants it is unique. The Vlachs, to which race these people belong, are nomads, claiming with some degree of probability descent from the Roman colonists of the Danube valley. In former times they were far more numerous than to-day, occupying the larger part of Thrace and Macedonia and establishing in the twelfth century a Bulgaro-Vlach empire in Thessaly which survived in practical independence until the coming of the Turk. Although for the most part herdsmen, horse-breeders and shepherds following their beasts from pasture to pasture and living in temporary encampments of round wattle huts, the existence of urban settlements, of which Metzovo is the most considerable, would seem to afford evidence that, unlike the Gypsies, their nomadism is not natural but acquired. In general they are fairer in

complexion and more industrious in their habits than the Greeks, whom they affect to despise, and play a role in the national life, more particularly since they are no longer officially regarded as a racial minority absolved from military service but deprived of full citizenship, not dissimilar to that of the Scots in our own land being markedly successful as bailiffs, factors and in industry. In their own communities both men and women make and wear their traditional dress which in Metzovo consists, for the former, of a blue-serge tunic, belted at the waist, long white woollen stockings and a little round, black pill-box cap, and for the latter of a low-waisted red dress bordered with black with three-quarter-length sleeves very wide at the cuffs." (pp. 166-167). (See plate).

Maynard WILLIAMS

In an article on Greece, published in the National Geographic Magazine, M. Williams dedicates an entire chapter to the Vlach shepherds (21). Here is an excerpt: "On the way back to Salonika we passed groups of Kutzo-Vlach shepherds making their annual descent from the frontier mountains to the grassey plains of Khalkidike. (See plate).

Most of the work of making and breaking camp is done by the women, some in bright costumes skillfully embroidered by hand. (See plate).

They are always bashful about having their pictures taken, but by calling for the caravan's patriarch and photographing the drones first, it was easy to obtain pictures of the workers. These pastoral nomads so interested me that when one long caravan turned aside to a grassy slope overlooking the Serrai plain, I braved their wolflike dogs and helped the surprised women make camp.

The flocks, herded by the sturdier men, precede or follow the impedimenta, but each caravan is well provided with chickens, which ride across the country swaying back and forth on the backs of the ponies. Vlach babies, last to be loaded and first to the ground, ride before they can walk. Arrived at the carefully chosen site, the women skillfully pitch camp. So industrious are they that even as they plod along in the caravans they are invariably knitting." (p. 687).

Patrick Leigh FERMOR

The author lived for many years in Greece and during the war he was a liaison officer at the British Military Mission. His impressions of this country can be found in a publication entitled "Roumeli Travels in Northern Greece." (22).

But Roumeli is not to be found on maps of present-day Greece. It is not a political or an administrative delimitation, but a regional, almost a

colloquial name. A few centuries ago it meant roughly the north of the country, from Macedonia to the Gulf of Corinth. Given that this region is in part inhabited by the Vlachs, it is not then surprising to note that the author makes numerous references to them.

"There are many thousands of these semi-nomadic Arroman people, migrating twice yearly between their villages and the plains, speaking a Latin language of their own which is closely akin to Rumanian, and as different from Greek as the Welsh language is from English." (p. 27).

"... The Vlach and Rumanian languages are so close that some authorities think that they are the same and the differences merely the result of a few centuries separation. Vlach (or Aroman) communities, some static and some semi-nomadic, are sprinkled across the southern Balkans. Others maintain they are similar but unrelated developments of low Latin springing up in the Roman garrisoned colonies of Dacia - modern Rumania - and Macedonia. The Vlach language in Greece has two slightly differing dialects, spread over the Pindus round Metsovo and Samarina respectively." (p. 191).

"... They inhabit remarkable villages in the mountains and form the bulk of the population of several Macedonian and Thessalian towns; all this, with their difference of language and, some say of race, from the rest of the Greeks, has been a fascinating anthill for linguists and ethnographers." (p. 281).

"Semi-nomadism exists all over Greece; shepherds leave their mountain villages in winter in search of lowland pastures free of snow; lowlanders do the reverse in summer. Among the true semi-nomads, the Vlachs however, where village economy depends entirely on livestock, autumn brings about an exodus to the plains of the whole male population with all their flocks. They leave a skeleton population of women, children and old men behind to keep the home fires burning till their return to the mountains in spring. In winter, they live in huts in the plain, or, more and more, nowadays, in villages which have sprung up on the sites of their invariable winter sojourn." (p. 29).

Among "the remarkable Vlach villages" visited by Fermor was also Syrako.

"... It is, in fact, the birthplace of Kolettis, the War of Independence hero, one of the early Prime Ministers of Greece, and at one time the Greek Minister in Paris, mentioned in the Goncourt diaries; also of the poets Krystallis and Zalocosta. It is a large Vlach village on the Acheloos Aspropotano, or "white river" in demotic. The inhabitants are known as tzintzari, which resembles the Rumanian word for mosquitoes. In winter their huts are scattered inland from Preveza by the hundred". (p. 14)

Peter SHELDON

An interesting description of the most important Vlach centre in Greece, Metsovo, can be found in Sheldon's book on Greece (23), published in 1966.

"After a touch of the orient and antiquity, nature comes into her own in the splendid alpine setting of the Pindus range. Metsovo, which means appropriately 'in the midst of the mountain', lies at an altitude of over 3,600 feet on the spectacular crossing from Yannina to Meteora. Several rich benefactors have restored the original architecture of their birthplace and made it a singularly attractive large village. Metsovo began as a Roman fortress and the inhabitants still speak Koutsovlach, a Latin dialect akin to Rumanian. Local tradition has it that Octavia, sister of Octavian and wife of Mark Antony, built a palace there at Imperatore. No less surprising but proved beyond doubt is Metsovo's prosperity under the Turks, thanks to a tale straight from the Arabian Nights. A disgraced Grand Vizier found refuge in this remote but hospitable village in the sixteenth century. When he returned to favour, he offered his host a royal recompense, but was asked instead for local autonomy. The four decrees granting this unprecedented freedom are proudly displayed in the town hall. (See plate).

The eighteenth-century Tositsa mansion is a good example of solid undemonstrative architecture, where structural wooden beams are used most pleasingly to provide a fitting frame for the museum of popular art. But the Tositsas did more than restore the ancestral home; they donated their considerable wealth for the upkeep of churches and houses throughout the district. The happy results are seen in the well preserved frescoes and wool carvings of the Byzantine monastery of Aghios Nikolaos near the source of the Arachthos, and even more at the metropolis of Aghia Paraskevi (a female Saint Friday) dating from 1511. Venetian influence from Corfu prevailed over the usual Byzantine ecclesiastical style, especially in the original roofing, the baroque arches and the clock-tower. The tasteful modern mosaics come from Ravenna, another gift of the Tositsa foundation, which has already restored 13 churches in the neighbouring villages." (pp. 71-72).

J.K. CAMPBELL

J.K. Campbell, fellow of the St. Antony's College, Oxford, is the author of a very exciting study, where he describes the life of a community of Sarakatsan shepherds; "Honour, family and patronage" (24).

In the "Historical and geographical introduction" of his research, he defines the term"Vlach" and its various meanings as such: "The Greek villagers generally refer to the Sarakatsani simply as Vlachs (Vlahi), that is shepherds who, in step with the rhythm of the seasons, lead their animals alternatively down to the plains and up to the mountains. The occupational reference of the word Vlach, is an old one, already in use during the Byzantine period. But it may also be used, in its original and more specific sense, to describe Koutsovlachs an ethnic minority group speaking a romance language akin to Rumanian, or the related groups of Albanian Vlachs who are trilingual, speaking the Koutsovlach language as their mother tongue and Greek and Albanian for political and commercial reasons. These different connotations of the word, Vlach, have led to

some confusion, which has been all the greater because many Koutsovlachs lead a transhumant shepherd life, identical in its general outline with that of the Sarakatsani. To the uninitiated eye they may appear to dress alike, to build the same type of thatched hut, and many of their communities graze their flocks in areas of the Pindus mountains neighbouring on those used by the Sarakatsani. The result has been that many nineteenth-century travellers, and even some Greek observers, failed to realize the existence of the Sarakatsani and imagined that all 'nomad' shepherds were Koutsovlachs of one kind or another.

But although many Koutsovlachs are transhumant shepherds, many are not. For instance, in the eastern half of the Zagori district in Epirus, a majority of the Koutsovlach villagers make their living from timber and agriculture. Probably since the sixteenth century a considerable number of Koutsovlachs have been established in their own villages in the high Pindus. They have pretensions to culture, and for generations sons of rich Koutsovlach families have been prepared for commerce, politics, and the professions. In these respects the Koutsovlachs differ from the Albanian Vlachs who, in so far as they continue to be recognized as 'Albanian', are generally concerned only with shepherding. Some of these Albanian Vlachs have grazing areas close to the Albanian frontier which until 1930 they were able to cross in their search for winter pastures.

With both these ethnic minority groups, Koutsovlachs and Albanian Vlachs, the Sarakatsani are culturally contrasted. They speak only Greek; their values, institutions, and art forms are in many respects markedly dissimilar from those of the Koutsovlachs and Albanian Vlachs. Although they share a similar type of economy there is no sympathy between Sarakatsani and these other shepherds. They envy the Koutsovlachs for their relative affluence and their established villages. And they are hostile to the Albanian Vlachs, because it is particularly with these groups that many Sarakatsani must compete for the limited areas of winter grazing land. Even the flesh of an Albanian Vlach, they say, does not smell like that of a Christian. Intermarriage with these people is unknown and between the more traditional Sarakatsani and Koutsovlachs it is, at least very rare." (pp. 2-3).

A.B. HERRICK

In 1970, an "Area handbook for Greece" came out in Washington, edited by A.B. Herrick, from which we reproduce the following excerpt concerning the Vlachs (25): "The 40,000 or so Vlachs reside mainly in the Pindus mountains in northern Epirus, western Macedonia, and northwestern Thessaly. In the winter they usually descend to the plains to seek wage labor and pasture for their flocks. Most belong to the Orthodox Church. Some have become small traders or settled villagers working at weaving and jewelry trades. These have mostly lost their distinctive customs and language, but the Vlachs of the mountains retain their mother tongue, which is related to Rumanian; the majority of Vlach-speakers are known as Koutsovlachs, the rest as Arvanitovlachs or Albanian Vlachs.

There is some confusion regarding the ethnic origin and identity of the Vlachs, who call themselves Aromani. The Greek term vlachoi has an occupational denotation, "shepherd"; this term is applied to shepherds regardless of their origins. The term vlach or wallach, however, is an ancient designation used by Teutons of the fourth and fifth centuries A.D. to denote Roman provincials. Used by the Slavs, the term has been perpetuated as Walachia, the name of the southern principality of Rumania. Recognizable Latinisms in the Vlach language have led to speculation that the Vlachs of Greece might be descendants of Romans who retreated from Slav and Avar invasions, of Romanized citizens of the former Roman province of Dacia, or of Roman legions that were garrisoned in the Pindus range.

Since the end of the civil war hostilities in 1949, the Government has continued to encourage the economic and cultural assimilation of the Vlachs. Shepherds are encouraged to settle in agricultural villages where they can supplement their income from herding by cultivation. In the northern towns are found Koutsovlach gunsmiths, knife-makers, candlemakers, silversmiths, tailors, restaurant-keepers, some merchants, doctors, and teachers.

In spite of the ethnic mixtures they have undergone their religious orthodoxy, and their participation in various occupations of the plains towns, the Vlachs have shown a cultural separatism that has been exploited by foreign powers. The Rumanians, considering them to be ethnic relations, took a strong interest in them from about 1870, inspiring them to give up the Greek alphabet in favor of the Roman, to record their folksongs and publish newspapers in their language, and to open their own schools. Vlach separatism was discouraged by Premier John Metaxas in the 1930's; his policies caused an intensification of ethnic identification on the part of some Vlachs who collaborated with the Italians advancing from Albania in 1940". (pp. 70-71).

Robert S. KANE

Robert S. Kane is a well known travel writer, author of "The A to Z Guide a travel series", as well as contributor to the Travel-Holiday magazine, in which be published recently an article entitled "Timeless Northern Greece. Landmarks and easting traditions," (26). Here a chapter from that article: "Timeless Metsovo": "I've saved what is most charming about northern Greece for last. If your visit to the time-stands-still village of Metsovo—high in the snowy mountains a couple of hours' drive due west of Kalambaka—is at Easter, you're in for a succession of special treats as you observe the holiday with the villagers. But regardless of the time of year, you find yourself stepping back a few centuries (electricity and the modern plumbing of your private bath in the Hotel Diasselo are the exceptions) to a community whose economy is based now, as it has been for centuries, on income gained from the wool of local flocks.

You need not leave the hotel to see what I mean. Floor-to-ceiling draperies are fashioned of nubby, locally-loomed textiles. Even the

furniture is homemade. Beds—hand-hewn of timber from the neighborhood, like the chairs and attached-to-the-wall settees—are framed by electrified sconces, these too wrought from pine, without benefit of machinery. All about—bed covers, pads on straight-back chairs, back and seat pillows on settees—is beautifully embroidered wool, in age-old motifs.

Step outside for a walk. High heels are out, ladies, for Metsovo is a mountain town, and its streets are paved with rough-cut local stones that have not been joined by mortar. Every house is in the same style of Metsovo architecture as the hotel, constructed of stone to withstand harsh winter storms, with overhanging wooden eaves embellished with surprisingly delicate designs.

Every Metsovo resident is attired in the village's own costume. Men dress in black tunics and skirts, with high white stockings, shoes topped with black pompoms, and pillbox caps; women wear ankle-length dresses, mostly of vivid red or blue, black aprons elegantly stitched with gold thread, and black headdresses. Shops all about the core of the village sell splendid embroidery. (See plate).

The in-town Agios Nicholas Monastery is worth visiting if only for its perfectly preserved frescoes dating back half a millennium or more. But Metsovo's most unlikely surprise is a mansion of yore deftly converted into a museum of village artisanship. The mansion, longtime seat of the baronial Tossitsa family, explains how many villagers and nearby shepherds worked—the stables,saddles, sheep bells, even shepherds' capes among the museum exhibits. Upstairs are rooms canopied by intricately decorated wooden ceilings, sided with panelled walls and decorated with embroidery-covered furniture. Among them are a handsome room reserved for grand receptions; the family's sitting room (among its eye-openers, a water pipe for the head of household); a kitchen dotted with copper vessels, and the so-called wedding room with leather-covered chests for the storage of dowries; and looms (every family in town has at least one, if not several) for the manufacture of the embroideries that still become the barter of Metsovo's future brides." (See plate).

N. GAGE

N. Gage also wrote about Metsovo in an article on Epirus, published in the New York Times Magazine (27), from which the reader can get a good idea about the past as well the present of this important Vlach centre. "Metsovon is a town hidden among the snow-covered peaks of the Pindus Mountains — a 55-mile side trip from Ioannina toward the east on a serpentine but wellpaved highway. Almost unknown to Americans, Metsovon is well worth the detour, for it provides a glimpse into a part of Greece's past never pictured on the travel posters.

Cut off from the rich plains of eastern Greece by a breathtaking pass called Katara — the Curse — Metsovon nestles high among forests of fir, looking more Swiss than Greek. It includes a ski jump and chalet and cheese

and woodworking factories and produces the best red wine in the country. Like a Greek Williamsburg, Metsovon is preserved as it was in its glory. Its wealth resulted from a special dispensation from Turkish taxes and restrictions because in the 16th century a peasant from Metsovon gave sanctuary for a year to a Turkish vizier, in disgrace with his sultan, who promised on his return to power to grant the peasant any wish. As a result of its special privileges, Metsovon attracted rich Christian families, who built magnificent walled mansions, designed to be self-sufficient during the harsh winters and safe from attacks by marauding brigands.

The citizens of Metsovon belong to a tribe called the Vlachs and speak not only Greek but also their own tongue, a Rumanian dialect closely akin to Latin. Their ancient crafts, skills, lore, even recipes, have been rescued from oblivion by Evangelos Averoff, one of Greece's leading political figures, and his nephew, a former mayor of Metsovon, Yiannis Averoff. The Averoff family has also restored several old churches and chapels in the area, with priceless icons, carvings and altar screens.

The Museum of Metsovon is a restored 18th-century mansion, with stables, storerooms and fountains within the building's walls on the first floor. Higher floors contain the winter and summer bedrooms (with grilles through which the secluded women could watch the comings and goings of visitors) and rooms for cooking, weaving, listening to musicians or attending to business. All are filled with the rugs, and tapestries, handicrafts, arms, silver and gold and carvings for which the region was famous. Even the wardrobes are full of richly embroidered garments. (See plate).

In Metsovon most inhabitants wear hand-woven costumes and practice the ancient crafts of embroidery, woodcarving and weaving. But unlike the inhabitants of Williamsburg, the Metsovites are not playacting. They dress that way all the time. (See plate).

* * *

BIBLIOGRAPHICAL REFERENCES

1) H.N. BRAILSFORD. Macedonia, its races and their future. London, Methuen, 1906.

2) Luigi VILLARI. "The races and religious of Macedonia". National Geographic Magazine, vol.23, no. 11, November 1912, pp. 118-1130.

3) William SLOANE. The Balkans. A laboratory of history. New York, Abingdon Press, 1914.

4) Alan WACE and Maurice THOMPSON. The nomads of the Balkans. An account of life and customs among the Vlachs of northern Pindus. London, Methuen, 1914.

5) Lucy M.J. GARNETT. Greece of the Hellenes. New York, Charles Scribner's Sons, 1914.

6) Marion NEWBIGIN. Geographical aspects of Balkan problems in their relation to the Great European War. London, Constable and Co., 1915.

7) George SCRIVEN. "Recent observations in Albania." National Geographic Magazine, vol.34, no.2, August 1918, pp. 90-102.

8) George SCRIVEN. "The awakening of Albania." Geographical Review, vol.8, no.8, August 1919, pp. 73-80.

9) Margaret HASLUCK. "Nomad shepherds of the Pindus mountain: primitive pastoral folk of Southern Albania and Northern Greece with no settled habitations." The Illustrated London News, July 18, 1931, pp. 100-101.

10) Christoph FURER-HAIMENDORF. "A wedding in the Bulgarian mountains." Geographical Magazine, vol.4, no. 1, January 1937, pp. 203-214.

11) Naval Intelligence Division. Greece, 3 volumes. London, N.I.D., Geographical Handbook Series of official use only, 1944.

12) Irwin SANDERS. "The nomadic peoples of Northern Greece ethnic puzzle and cultural survival." Social Forces, vol.33, no. 2, December 1954, pp. 122-129.

13. J.K. CAMPBELL. Honour, family and patronage. A study of institutions and moral values in a Greek mountain community. Oxford, Clarendon Press, 1964.

14) Muriel Dimen SCHEIN. Change and continuity in a Greek mountain village. (Columbia University, Ph.D., 1970, Anthropology), Ann Arbor, University Microfilms, 1973.

15) Dragoslav ANTONIJEVIC. "Tradition and innovation at Tzintzars in Ovce Polje in the Socialist Republic of Macedonia." Balcanica, vol.5, 1974, pp. 319-329.

16) André BLANC. "L'évolution contemporaine de la vie pastorale en Albanie méridionale." Revue de géographie alpine, vol.51, no. 3, 1963, pp. 429-461.

17) Muriel SCHEIN. "Only on Sundays. Female liberation may have touched Athens, but in traditional Greek villages women continue narrow, housework-oriented lives." Natural History, vol.80, April 1971, pp.52-61.

18) Albert McDONALD. "Pastoral life in the Pindhos." Geographical Magazine, vol.55, no. 1, January 1983, pp. 48-50.

19) Kathleen GIBBERD. Greece, Cambridge, University Press, 1944.

20) Osbert LANCASTER. Classical landscape with figures. London, John Murray, 1947.

21) Maynard OWEN WILLIAMS. "New Greece, the Centenarian forges ahead." National Geographic Magazine, vol.58, no. 6, December 1960, pp. 649-721.

22) Patrick Leigh FERMOR. Roumeli. Travels in Northern Greece. London, John Murray, 1966.

23) Peter SHELDON. Greece. London. B.T. Batsford, 1966.

24) J.K. CAMPBELL. Honour, family and patronage. A study of institutions and moral values in a Greek mountain community. Oxford, Clarendon Press, 1964.

25) A.B. HERRICK, ed. Area handbook for Greece. Washington, Foreign Area Studies, 1970.

26) Robert S. KANE. "Timeless Northern Greece. Landmarks and lasting traditions." Travel-Holiday, vol.161, no. 3, March 1984, pp. 84-86.

27) N. GAGE. "A Harsh landscape redolent of legend, myth and history possessed by Epirus." New York Times Magazine, October 7, 1984, p. 337.

SKETCH MAP OF THE SOUTHERN BALKANS
THE PRINCIPAL VLACH AREAS ARE INDICATED BY DOTS

(Wace and Thompson)

APPENDIX

Additional information and commentaries on some of the plates.

Plate: A Macedonian shepherd returns to the plains. Vlach costume is a complicated and extensive subject. Here are the various garments and their names of the typical everyday dress of the Vlach that is regularly worm by muleteers and shepherds, like the one in our plate.

Over a thick flannel vest a man will put on a long, full shirt reaching to the knees, called Kāmeasha. This is of printed cotton usually pale blue, grey or white in colour, and has a square skirt fully pleated in front and quite plain behind. This shirt may have narrow sleeves buttoned at the wrist or full loose sleeves, but this depends on whether a waistcoat with or without sleeves is to be worn. On his legs he puts a pair of homespun leggings reaching to the middle of the thighs and called tsoaritsi. These are tied round below the knees with garters, kāltsuvetsi, and bound at the bottom with braid. Next comes a double-breasted waistcoat of jean with or without sleeves according to the type of shirt worm. This, which is called dzhibadane, fits very tightly across the chest and isfastened with hooks and eyes. Over this is worn a garment of homespun like a frock-coat that reaches to the knees, but does not meet in front and has no sleeves. This is called tsipune and is girt round the waist with a leather belt over which is wound a long woollen sash known as brānu. This is the universal foundation of the Vlach male costume over which a variety of outer garments may be worn. In our case, the shepherd is wearing the ordinary week-day great-coat of his class. This is a thick coat known as malliotu and is a little longer than the tsipune which it hides. It has tasselled buttons and can be made to meet in front; at the back of the neck is a small conical hood which can be drawn over the head in bad weather, the zārkula. The malliotu is trimmed round the edges with red or blue braid, and has sleeves which are slit half-way down on the side, so that if the wearer does not want to put his arms in them he may thrust them through at the shoulder and then the sleeves will hang loose down the back. On his feet he has particoloured woollen socks (lāpudzā), knitted by the women from wool spun and dyed at home. His shoes are tsāruhi. These have rather thin soles well studded with nails, hardly and heel, and turned-up toes decorated with a large tassel (tsāruhi ku fundi).

Plate: Samarina: women working wool. The wool trade is one of the most important trades in Vlach villages. Every spring when the sheep are shorn the heads of families buy up quantities of raw wool for their wives and daughters to work up during the summer. The first process is to pick over the wool by hand to remove the more prominent impurities such as burrs, and smooth out some of the tangles (scārminarea a lānĕllei). Next the wool is washed and spread out in the sun to dry, and is also kept in two qualities long thread and short thread. When dry the wool is carded. The carder a girl sits on one end of a long low kind of stool, in the other end of which is fixed a carding comb (kiaptine). This is a rectangular piece of wood with one side studded with small nails, and it has a handle attached to one of the long sides. The wool to be carded is laid on this fixed comb and the operator draws it backwards and forwards with

a similar comb held in the hands till the wool is loose and fluffy. Wool with short thread after carding is rolled up into loose lumps (pitrikâ), and then spun on a spinning wheel (tshikrike) into spools (tsayi) or thread (tramâ) for weaving. The spools are wound off into large round balls (gîleami), and this is the thread used for setting up the warp on the loom. Other spools are wound off again on to spindles and make the woof. Long thread wool after carding is kept in loose lumps (apalâ), and then spun on the spinning wheel into flock (floku). The spools of this are wound into skeins (tranâ) on a winder (lishkitoru) and then dyed various colours. These skeins are used to make the flock which is woven into the patterns of blankets, rugs and mats. Other wool with long thread after being carded is made into small lumps (sumâ) and placed in handfuls (kairu) on the distaff (furkâ) and spun by hand into thread (usturâ) for weaving flannels, and stuffs. The thread which is to be dyed for weaving varicoloured carpets and rugs is first wound into skeins on the winder, then after dyeing is placed on an instrument called an anemi and from this wound into spools to be placed in the shuttle (zvaltsa) for weaving. The principal stuffs made are homespun (adhimtu) which is usually white, and two varieties of the same, one thin and fine called garvanitshu which is usually black, the other a thick homespun (garvano) with a heavy flock from which waterproof outer coats and capes are made. Flannel (katasarku) is also made, and many varieties of rugs and blankets.

Plate: Samarina: a beetling mill. To complete the account of the weaving process, we think that a few words must be said about the beetling mill (mândane, bâtalle or bâtane). The homespun and similar fabrics are treated in a beetling mill. This which is worked by water power, is a low shed-occasionally it is in the open air — on one side of which are swung four heavy wooden hammers (tsokote) so arranged on a notched wooden shaft that they work two and two alternately. Along the other side is a narrow wooden shelf sloping towards the hammer heads and on the same level with them. On the other side of this shelf is a stout wooden beam for the hammers to beat against. In this is cut a narrow rill into which runs a small stream of water taken off the mill beet. From this rill small holes are bored leading on to the upper edge of the sloping shelf so that a constant, but thin trickle of water can always be running on to it. On the shelf is placed the stuff which has first been thoroughly wetted, and when the water is turned on to the weel the hammers swing to and fro two and two beating the stuff against the beam behind it. With the constant trickle of water the stuff is always kept wet. Thus it is beaten firm and thick and smooth and at the same time well shrunk. This ensures the essential quality of good homespun that the lines of the warp and woof shall not be distinguishable on the surface. The rugs and blankets and the coarse stuffs with goat's hair (câprina) are washed and shrunk in a drâshtealâ. This is a large, open, wooden tub built in the ground, and narrowing towards the bottom. From a long wooden shoot above a strong stream of water pours down into it. In this the rugs are placed and are whirled round and round in the seething torrent of water.

Plate: Handle of a shepherd's crook. Pastoral woodcarving is mainly the work of shepherds. During long hours of enforced solitude, these lonely men spend their time carving various small objects for their own use. The more skilful ones also carve objects for their fellow-villagers. Basically, however, pastoral woodcarving is a non-professional craft. The chief characteristics os this kind of woodcarving is its miniature scale and the fineness of its technique.

The crook (cârlibana) serves the shepherd in his work. Its length enables him to control the movement of erring sheep and the handle to catch them by the feet. Thus the handle's unaltering shape, which ressembles the letter S, has evolved from a practical need. Various techniques and forms of decoration are, however, used in making this somewhat stereotyped object. Among the different techniques applied are low relief, carving, incising, poker work, painting, encrustation. The most common decorative motifs include effigies of snakes, dragons, wild beasts, birds, plants, human figures, as well as countless combinations of geometric designs. Sometimes the end of the handle is in the form of a whistle.

Plate: Ecclesiastical woodcarving from Metsovo: The casting out of Adam and Eva from Paradise, a masterpiece of Anastasi Moschou of Metsovo, (1848). The subject often appears in ecclesiastical woodcarving. Here the Metsovian craftsman is master of a highly developed technique, familiar with the anatomy of the human body and has assimilated the lessons of west European artists.

Plate: Typical example of Kalarrytan silverwork. Book of Gospels is one of the most typical examples of the art and technique of the Kalarrytan craftsman George Diamandi Bafa. Owing to their craftsmen and workshops, a prominent place in the silverware activity, developed in the 18th century, is held by the two thriving Vlach towns of Pindos, namely Kalarrytes (Câlaru) and Syrrako (Sâracu).

On the steep, precipitous escarpment of the western sides of the Pindos mountains, the small Vlach town of Kalarrytes crouches on sharp and wild rocks, thus making access extremely difficult and dangerous. On the opposite side lies another Vlach town, Syrrako, and in between the deep ravine of Scara, washed by the Kâlâritiklu, the violent tributary river of Arâulu Albu (Aspropotamos). Pouqueville, the French Consul to the court of Ali Pasha, after his visit to the inaccessible small town in 1815 was dazzled by the savageness of the landscape, and wrote that the place was meant for hawks and eagles and not peaceful people, lovers of art.

In Ali's times, the small town of Kalarrytes consisted of 525 families of Vlachs, ransomed their autonomy by paying a yearly tax to the Valide Sultan. In winter, when Pindos was cut off from the rest of the world by snow, the people of Kalarrytes, basically shepherds, came down to the valley of Thessaly and earned their living by trading their milk products. Those who could not make a living by cattle-raising, turned to trade and craftsmanship. The main objects of these activities were cotton-wool of Macedonia and Thessaly, silk of Aya, thick woolen textiles for the capes of the Albanians and the sailors of Adriatica, untreated skins, furs and gold embroidered cloths.

The result was financial prosperity for the Kalarrytes' population and the establishment markets in the principal commercial cities of the time, such as Naples, Livorno, Genua, Sardenia, Venice, Trieste, Raguza,

Ancona, Vienna, Constantinople and Moscow. This financial prosperity was inevitably followed by the intellectual flourishing of this town of Pindos. When visited by Pouqueville, the people of Kalarrytes were fluent in foreign languages and possessed libraries with literature of both foreign and Greck classical works.

The field where the people of Kallarytes surpassed themselves, however, was in the manufacture of silverware. The elaboration of silver reached such a point of perfection that we can clearly state that that most famous silverware of contemporary Greece was created in Kalarrytes' workshops by native craftsmen. In 1821, during the conflict between the armies of Hoursit and Ali, when the Turks conquered and uprooted the people of Kalarrytes, the most famous silver craftsmen took refuge in the peaceful Eptanesa, (the Ioanian islands), where they continued their art and became world famous particularly of their ecclesiastical pieces of art. Tzemoura, Bafa, Papamoschou, Papageorgiou, Polychroniadi, are some of the names of the great silversmiths of Kalarrytes. Today, one of the most famous jewerly shops in Europe, "Bulgari", in Rome, has its origins in the old goldsmith generation of Kalarrytes. However, those who became legendary figures for the silversmiths of Epirus are the fabulous Tzemoura and Bafa, the former known as the famous master craftsman of Ali Pasha and, also like Bafa, renowned for his gospel covers.

Plate: The tselniku Kiriaklu alu Floka from Metsovo. In 1656, the grand vizier Adzem Fazil Achmet Kioproulou having incurred the displeasure of his master, the Sultan Mehmet IV, fled from Constantinople, and found refuge in the house of the Vlach tselniku of Metsovo, Kiriaklu alu Floka. After three years the tidings of his recall to favour and to the grand vizierite reached him in his concealment. He returned in 1659 to Constantinople, and his first thought, on being reinstated in power, was to reward the benefactor by whom he had been sheltered when in disgrace. At his invitation, Floka proceeded to Constantinople, and was rewarded with an imperial firman, which quaranteed the following privileges to his native place.

I. That certain specified pastures situated in Macedonia, Thessaly and Epirus, should belong in perpetuo to the community of Metzovo.

II. That no Mussulman should settle within the borders of the community.

III. That the community should pay a fixed sum annually in lieu of all government dues.

IV. That their territory should be an inviolable asylum.

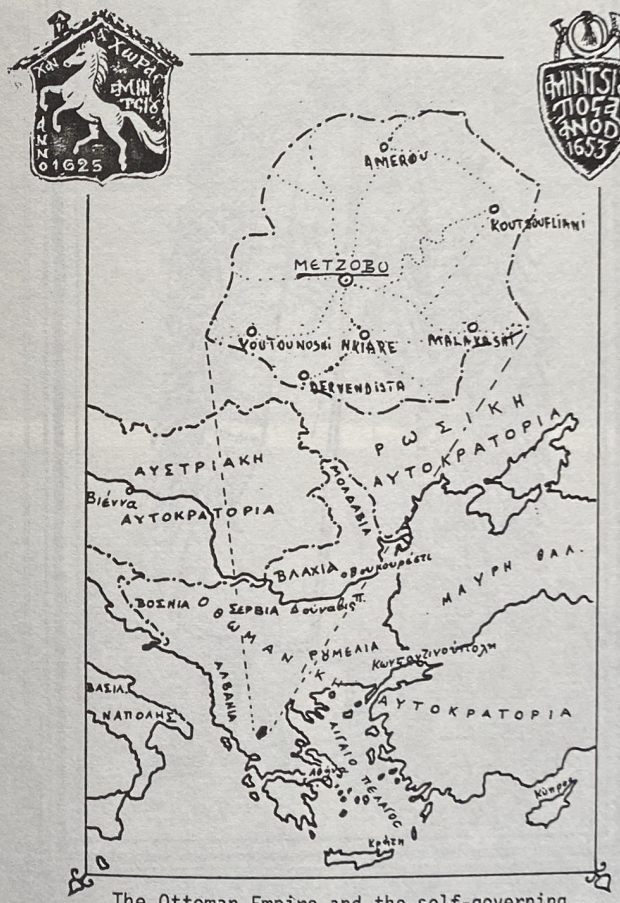
V. That all Mussulmans passing through their territory should regard the ground as sacred, and on quitting it should scrape their horse's hoffs, so as not to take away with them a particle of Metzovo soil.

VI. That their ecclesiastical affairs should be administered by a special exarch from the patriarch.

VII. That in civil matters they should be subject to the nomarch of Epirus in the Euboea; and in judicial matters to the cadi of Livadia in Boeotia.

This last article, by placing the revising authorities at a distance was intended to discourage appeals against their own municipal decisions.

These comprehensive privileges were extended to all the dependencies of Metzovo, which were then limited to the following Vlach villages, situated within a circle of about three hours in diameter: Nkiare, Malakashi, Voutounoshi, Dervendista, Amerou and Koutsoufleani.



The Ottoman Empire and the self-governing territory of Metsovo (projected) in 1780. (Source: G. Platari).

The tselniku Kiriaklu alu Floka from Metsovo

THE ANNUAL DESCENT FROM MOUNTAIN TO PLAIN

The Kutzo-Vlach herders, grazing their flocks in the uncultivated regions, help provide Hellas with much-needed meat. A small party is here crossing a stream near Salonika on its way from the border mountains to the Khalkidike.

BUILDING A WINTER HUT BESIDE THE JOANNINA ROAD

Vlach women are so industrious that, after they have broken camp and loaded the horses, and hoisted the chickens into place, and tied the wolf-dog so he won't get himself shot, and put the twins onto the lead horse, and begun their trek to a new camping site, they inevitably take out a sock and do their knitting as they stride along.

A KUTZO-VLACH HEN HAS THE TOURING INSTINCT

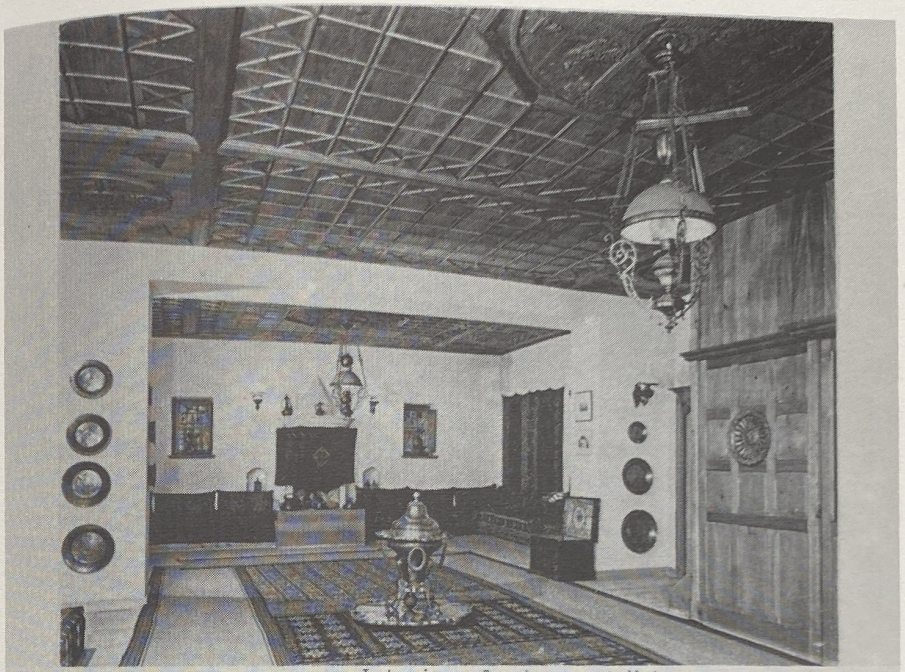
As the nomads travel from one bivouac to another, their chickens ride horseback. While the men drive their flocks to winter pastures in the low-lands, the women carry the baggage and set up homes for their men-folk lands, the women carry the baggage and set up homes for their men-folk along the route. The party advances only ten or fifteen miles a day and makes a complete new camp each night.

METSOVON - Local Costumes

METSOVON - Tositsa Mansion (Museum)

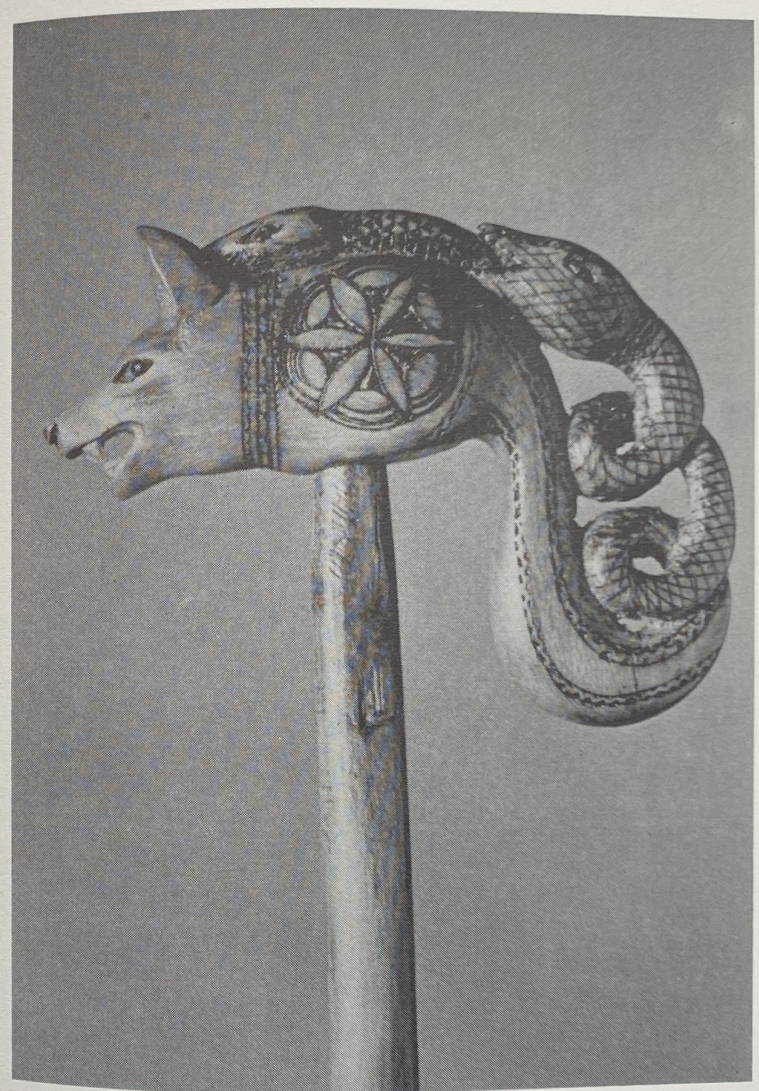
Metsovo: preparation of the bride and groom

Metsovo: ceremony of the marriage and the dance of the newly wed couple



Interior of a house at Metsovo

Patterns of Vlach rugs and carpets



Handle of a shepherd's crook (cârlibana)

A VLACH WOMAN WEAVING HOMESPUN ON A PORTABLE LOOM

The Kutzo-Vlachs, or Rumani, gave their name to Rumania, where they were dominant in the 13th century. Perhaps 10,000,000 Vlachs of Latin race are now scattered over Europe. The roving tribes in Greece are conspicuous because of their homespun dress, often decorated with distinctive patterns.

A MACEDONIAN SHEPHERD RETURNS TO THE PLAINS

SAMARINA: WOMEN WORKING WOOL

Samarina: newly wed couple

1. SAMARINA: A BEETLING MILL

2. SAMARINA: A SAW MILL

SAMARINA: A PRIEST AND HIS FAMILY AT A FESTIVAL

" CRONICA METEOROLOGICĂ "
A FAMILIEI LUNGU DIN BERLIŞTE
1861 - 1891

de Alexandru ZĂNESCU

Printre numeroasele însemnări manuscrise aflate pe cărţile vechi din Banat, dintre care unele au format obiectul unor studii aparte[1)], un loc deosebit îl ocupă observaţiile meteorologice şi agrometeorologice ale lui Iosif şi George Lungu, parohi din satul Berlişte[2)]. Grupate pe XVII file adăugate la sfârşitul unui "Calendar pe şapte planete" editat în anul 1858, ele constituie o veritabilă "Cronică mică" a evoluţiei climei în cei treizeci de ani ai consemnărilor.

Observaţiile şi înscrierea lor, au avut probabil iniţial rolul de a compara mersul real al vremii cu prezicerile aflate în calendar. Ele au depăşit însă acest cadru, adăugându-se notaţii de istorie politică, însemnări asupra evenimentelor locale şi mai ales note cu caracter economic şi agricol, foarte interesante pentru studiul vieţii rurale din Banatul celei de a 2-a jumătate a Secolului al XIX-lea.

Intrucât importanţa fenomenelor meteorologice în viaţa de fiecare zi nu mai trebuie demonstrată şi întrucât preocupările privind evoluţia climatului se amplifică pe zi ce trece[3)], considerăm utilă publicarea acestui manuscris, pentru a pune în circulaţie o nouă sursă de date, utile atât meteo-

rologiei cât şi unor domenii de cercetare socială şi economică.

Calendarul, în coperta căruia a fost inserat manuscrisul, este editat cu caractere cirilice şi poartă data "1858", fără înscrierea tipografiei sau a locului de imprimare. Ediţia poate fi cea tipărită la Bucureşti în tipografia Naţională a lui I.Romanov, deşi faţă de descrierea din lucrarea enciclopedică a lui G.şi N.Răduică[4] apar mici diferenţe. Este ilustrată cu 20 gravuri între care şi Prognosticon, semnată de Ioan Zugraf[5].

In ce priveşte pe autorii Cronicii manuscrise, familia Lungu mai apare în numeroase însemnări lăsate pe filele "Cazaniei" tipărite la Râmnic în anul 1748[6], începând cu anul 1789, când Ştefan Lungovici era "magistru" (învăţător) în Berlişte şi semna în acelaşi an cu caractere latine "ludi magister" iar cu gotice "Schulmeister in Berlişte".

In anul 1827, Iosif Lungovici era învăţător, în 1843 e menţionat ca preot, calitate în care semnează a doua notaţie din "Calendar" privind anul 1864.

Gheorghe, care continuă însemnările, era preot în 1851 în Berlişte, iar în 1890 consilier eparhial, el este prezent în însemnări până în anul 1893. Alţi doi membri ai familiei, Pavel şi Ioan sunt preoţi în 1843. Ioan care semna "Lungulesco" în 1860, deţine şi funcţia de învăţător la şcoala din Berlişte. Aceasta avea în anul 1843,60 de elevi[7].

Insemnările, cu excepţia primelor cinci din 1861-1864, scrise de Iosif cu caractere de tranziţie, se datoresc preotului Gheorghe Lungu. Cuprind anii 1865-1891 şi sunt scrise cu caractere latine, în mare grabă. "Spre aducere aminte ca să se pomenească" de cei ai familiei, sau de cei ce vor răsfoi Calendarul, căci spune tot el, că "lumea va fi şi va rămânea, dar noi nu vom mai fi".

TEXTUL CRONICII[8]

(fila 1, recto, caractere de tranziţie)

"Insămnarea Anurilor,
la fiescecare an ce Vreme să află pre anurile trecute"

"1861/2 au vin(i)t to(a)mna şi au ţănut până primăvara şi au fos(t) brumă şi n(-)au fost nici un strugur."

"1862 Martie 1, au fost apa păn o au ieşit la Ioan Măiariu la gios şi vara n(-)au mai ploiat până la lona lui Decembrie. To(a)mna au nins şi vara s(-)au copt strugurii la Sf.Petru." (29 iun./12 iul.) (fila XVII, r.caractere cirilice)
"La anul 1862 s(-)au tăiatu grâu în luna lui Jun(i)e cu 2[e] săptămâni (î)naintea S.Petru şi Pavel. Spre aducere aminte am supt scris acestia cuvinte în 30 Iunie la Soborul S.Celor 12 Apostoli şi strugurii (au fost) copţi la S.Petru şi s(-)au cules la taeria Capu S.Ioan (29 August) Lungovits Georgie."[9]
(fila I, r.slavone şi de tranziţie)

"1863 n(-)au mai ploiat, fără numai odată şi grâu au fost numai de un suf[10], s(-)au tăiat (î)nainte de sf(â)n-(tu) Petru cu 18 zile, lanţu[11] au dat numai 4, 6 şi până la 12 fürtae[12] care au fost mai bun şi fân şi iarbă n(-)au fost, cucuruzu /porumbu/ nici de mîncare, nici o sulone[13] n(-)au fost la lanţi, fo(a)mete mare cât unii şi de fo(a)me au muritu."

"(1)864" viile li(-)au brumărit şi struguri n(-)au fost, grâu şi fân destul însă, pre unele locuri piatră au fost însă n(-)au stricat nimica, grâu 25 şinegi[14] la(n)ţu, săcară 25 şi 30, orziu 40 şi 50 cucuruzu."
(fila I, verso, caractere de tranziţie, alt scris)
La anul (1)864 când au fost Pau[15] Muncianu Chinez /primar/ au rodit grâul 20 de şinege şi ovezul 29 de şinege şi cucuruzu iarăşi 29 de şinege şi l(-)au vândut şiniagu de grâu (cu) 2 fl(orini) v.v.[16] şi de cucuruz cu 70 creiţ(ari)[17], iară ne curăţit cu 1 fl(orin) v.v. şi cu vini /viţa de vie/ n(-)au fost nimica. Insemnat(-)am eu preotul Iosif Lungovici. în luna lui Ianuarie în 28. La anul (1)865 Iosif Lungovici, paroh".

(fila II, r.lat.)

"la (1)865 Grâu, fân, cucurudu destul, vin can puţin au fostu.

"La 1866 Grâu destul, cucurudu puţin, fân puţin, cam secete numa(i) vin mult. Grâu s(-)au teiat cu 2^e septemani(i)-neintea Sf.Petru (29 iun.) şi multe betae au avut Inperatul nostru cu praizu /Prusia/ şi cu Telianul /Italia/ în luna lui I(u)nie şi Iuliu (1)866. Şi în 1^a Noembrie 1866 luni no(a)p-tia pela 9 ciasuri penă (la) 4 de cătră dioă s(-)au fecut semne pre ceri, au cheduit /căzut/ câte 1000 sute 2000 sute de stele pre cieri sus şi în ziosu şi au fostu un lucru de mirare".
(fila XV, v.lat.)

"Consemnare pentru semenătura grâului pre Anu (1)866

	deo/lun(a)	Semenetoriu
de la Vale[18]	20/10	Ioan Mioc Pavelgapie
la Ogaşi	21/10	Pau Murgu,Iosif Negesiu
la Rusnic	24/10	Ioan Peteana
la Livade	25/10	Ioan Petiana

(fila II, v. lat.)

"în Anu(l) (1)867 au fost piatra de 2^e ori şi n(-)au fostu preste totu hotarulu, la noi dela Vale au bătutu 8 lanţea de n(-)au fostu nici o bo(a)bă de grâu, struguri iară nu au fostu crescutu a doua o(a)ră, iaru cât au fostu numai n(-)au fostu." (pe margine completare:) "au fost secu".

"în Anulu (1)868 au fostu grâu, numai iarăşi au fostu piatra, numai viile li(-)au vătemat pre jumătate, grâu nu l(-)au başu /chiar/ vătematu, ploi la vremia grâului pria multe, înu câtu în 25 iunie au ieşitu apa câtu n(-)au mai fostu de cându îi lumia aşa mare, au luatu pecieniile de grâu[19] dela oameni, fânu plasii au fostu în apă, grâu (s-au) înputitu şi au eşit apa pănă la obraţiu[20] dela Avramu Coro-jora la Spardoviţia[21] şi au ţinutu ploile multu şi în 3 Ju-lie iareşi au ieşitu apa, numai (că) n(-)au fostu aşia mare ca nainte."

(fila III, r. lat.)

"In Anulu (1)869 au fostu cu d(-) a primăvară brumă şi s(-)au uscatu viile. După aceia cându s(-)au mai crescut lăstarii au lovitu piatra şi în urmă din piatra aceia iaru pornisu de totu frumosu şi iaru au fost struguri şi în 11 Juniu la dioa târgului siara pela 7 ore au ruptu totu, cucu-ruzu jumătate l(-)au frântu şi la Ibirlontu[22] la locu acolo au ruptu grâu din pământu. Struguri, vre unul de mâncare şi atâtu, viforu au fostu câtu au luatu o jumătate de po(a)rtă şi(-)o au lăpădatu în mizlocul avlii /curţii/"
(fila III, v. lat.)
"niaoa s(-)au aretatu încă la Octom(brie): în 20, însă n(-)au ţinutu şi după aceia au ninsu iară în 31 octom: şi au fostu bătaie cătanile noastre cu croaţii."
(fila XV, v. lat.)

"pentru semanatura grâului pre anu (1)869

la Livadă	27 opto:	Iovanulu Avemescu şi sluga Ilia
dela Vale	28 opto:	Pau Cucu şi pricu[23]
la Ogaşiu	5 Noembrie:	Iosif Magariu şi Pau Vlada
în spati dela Vale	5 Noem:	Ioanu Miocu şi sluga."

(fila III, v. lat. continuare)

"(1)870. Au fostu Anulu bunu, numai înpăratu Franzu-zescu cu Praizu au avutu bătaie mare unu cu altu şi au pier-dutu franţiuzu Inpărăţia de totu, fiindu încă şi prinsu fran-ţiuzu Napoleomu şi robitu la Praisieni, spre aducere aminte însemunezu aceste puţine cuvinte. Georgiu Lungu preotu."
(fila IV, r. lat.)

"In Anulu (1)871. Totu au ploiatu, totu au ploiatu to(a)tă vara şi în 16 J(u)niu au ieşitu apa în Ostru[24] şi au ţinutu 4^tru dile în câtu n(-)au mai fostu aşia de mare de cându e lumia, după spusu celoru bătrâni, livedile li(-) au necatu to(a)te, fânu l(-)au dusu totu din Livadă,n(-)au rămasu nici măcaru se dau la unu viţielu, păsulia (fasolea), crumpei (cartofii), şi to(a)te bucatele în Ostru n(a)u ră-masu nimica. Strugurii au fostu destui."

"(1)872) totu au ploiatu, cucuruzu s(-)au semănatu după înălţiarea Do:(mnului) (3/16 mai) şi s(-)au făcutu cucuruzu destulu (de) frumosu şi sănătosu, că brumă to(a)mna n(-) au mai căzutu, nici iarna n(-)au fostu, şi iarna caldu ca vara. Niaou(ă) n(-)au fostu nici de cum."
(fila IV, v. lat.)

"(1)873 totu caldu au fostu iarna, adecă dela începutu lu Ianuariu şi fără plo(a)ie şi niauă nici de cumu, încâtu gândindu că va fii iaru săcietă, însă după aceia s(-)au pusu ploiile din 8 Apriliu (21 stil nou) din dioa de pascei şi totu au ploiatu, totu au ploiatu şi dioa şi no(a)ptea şi după ce s(-)au îngropatu cucurudiu nu au mai ploiatu. Grâu, cucuruzu camu puţinu, viile li(-)au brumăritu cu neşte dile nainte de s.Georgiu (23 apr.) în vre o 3^{i} nopţi au şi îngeţiatu, fânu au fostu destulu şi bunu; piatra iaru au fostu la Ementi[25] la (1)873."

"1874. Au fostu niauă şi vântu fără niauă şi gieru tare la 1^{a} şi 2^{a} şi 3^{a}, 4 şi 5 Maiu, au ninsu 5 dile de uricu[26] şi au îngieţiatu, vinu camu puţinu, de a doua oară au prolăstăritu viile, cugietându că se va usca şi buciumu de gier şi la niemţi nu au fostu nimica. Grâu au fostu destulu şi cucuruzu." (cu altă cerneală rând întrerupt şi tăiat:) "niaua mare d(-)aia nu s(-)au..."
(fila V, r.lat.)

"1875 de to(a)mnă au ninsu şi au fostu (neaua) mare de totu şi au fostu totu gieru până la luna lui Ianuarie 20, anu (1)876; şi grâu puţinu, cucuruzu puţinu, numai struguru în destulu şi (chiar) prea multu, în câtu vinulu au fost acovu[27] cu 1 fl. de elimu[28] şi cu 70 x[29] 80 x, daru acovu de vinu s(-)au datu cu 1,50 şi cu 2 fl. mai scumpu nu ca de primăvară (când era) săcietă, şi vara iaru camu puţinu plo(a)ie. De niaua mare nu s(-)au făcutu grâu că l(-)au bătugitu pământulu şi primăvara au fost pria multă plo(a)ie[30]."
(fila V, v. lat.)

"(1)876. cu d(-)a primăvara săcietă, şi niauă n(-)au fostu încă din februariu şi totu caldu în câtu au pornitu

lăstariu la vini, (care) au fostu la s.Georgiu (23 apr.) (buni) de cârnitu vinile, ci /dar7 pre urmă au fostu camu frigurosu şi în luna lui Maiu în 9 şi 10 şi 11, au fostu brumă, în câtu în multe locuri au vătămatu (adăugat între rânduri:) "bruma la noi totu", însă nu preste to(a)te hotarele, că au fostu niaoă în Austria şi în Ungaria, au îngieţiatu totu acolo şi grâu, după aceia totu au ploiatu, totu au ploiatu zi pe di pâne în luna lui Iulie şi pre urmă n(-)au mai ploiatu, gr u puţinu, cucuruzu puţinu, vinu la noi puţinu, păsule prin vini destulă."
(fila VI, r. lat.)
"bătaie au fostu Servia cu Turcu, şi înpăratu turciei au fostu omorîtu de ostaşii lui, în 23 octombrie au ninsu şi au ţinut vre o 6^{se} septem(âni) niaoa pre pământu şi s(-)au topitu şi n(-)o mai ninsu până în luna lui februarie."

"(1)877. Grâu au fost destul, cucuruzu au fostu de mijlociu, struguri iară cam puţini, au fostu bruma cu de primăvara şi ce struguri au mai remasu i(-)au ruptu piatra. Niao to(a)mna au fostu şi pe la mişlocu ernii caldu, iaru dela 1 Martiu au fostu Niaoă şi au ninsu vre o două septămâni de uricu[31], bătaiă au fostu, România cu Rusia au bătutu pre turcia şi au luatu mai până la Costandinopole."
(fila VI, v. lat.)
"la Plevna au ţinutu bătaia vre o 3^{i} lu(ni) sau mai multu, fost(-)au perderi grozave şi la unei şi la altulu daru la turcu mai multu, to(a)tă iarna s(-)au bătutu penă la sevârşitu lui faoru (februarie), spre pomenire vec(i)nică şi aduceria aminte în 20 Martie (1)878 şi au şi luvatu din ţiara turcului până la Santu Stefano[32], Georgiu Lungu Paroh:

"(1)878. In Anulu acesta au bătutu piatra în luna lui Iunie în 7, miercuri no(a)ptea spre joi, şi după aceia au venitu apa în 14, vineri no(a)ptia, piatra au vătămatu Picăturile[33], 2° rânduri dincociă şi nesce lanţiă de grâu şi (în) Ostru, fost(au) vătămată bucatele în grădină şi de piatră şi de apă, fânu la mulţi l(-)au dusu apa, în luncă grâu mai la toţi jumătate tăciune."

(fila VII, r. lat.)

"(1)879. In Annulu acesta niaoă camu puţină, ploi cu de primăvara au fostu de ajunsu. Grâu slabu şi în 21 Mai, adecă luni la Rusale şi Costandin şi Elena au fostu piatra prela vre o 4 ore după amniadieţi şi au ruptu viile dela Ogaşi[34] toate, n(-)au remasu nici unu lăstari. Grânile la Ibirlontu la hotaru Cruciţii şi totu dela hotaru Crutiţii la Rusnicu, toţi l(-)au cositu, nimicu n(-)au remasu cii li(-) au aratu şi au pusu cucuruzu, au fostu piatra ca oua de găină şi alta ca turtele dela leotiederu[35] turtite, ca unu fundu de paru de lată, pre satu au fostu camu puţină."
(fila VII, v. lat,)

"1880, (alături sunt înscrise cifrele: "83.15.4.8.[36]
In anulu acesta au fostu grâu cam slabu, cucuruzu au fostu destulu, fânu destulu, struguri destuli, însă iarna gero(a)să în câtu n(-)au fostu aşia de multu timpu".

"1881" (adăugat ulterior) "şi (1)882", In Annulu acesta iarna n(-)au fostu giero(a)să cii în primăvară totu au ploiatu, totu au ploiatu cumu au înciepu din luna lui faoru până în luna lui Aprilie şi totu au ploiatu şi până în sfârşitulu lunii lui Maiu şi au fostu piatra de vreo 3 ori. Struguri n(-)am căpătatu nimica, grâu pre une(le) locuri l(-)au frântu pe jumătate şi totu au făcutu bo(a)bă în câtu iaru au datu lanţiu câte 10 metia[37], bruma iaru au fostu cu de primăvara, în luna lui mai, cându au fostu loza /vița/ de cârnitu şi grâu şi cucuruzu ne bătutu de piatră au fostu destulu şi bobatu /bulgării/ pământulu(i) din(partea de) josiu au fostu uscatu, numai totu au fostu plo(a)ie, totu la 3-4 dile, şi au fostu bunu ca cenuşa de sepatu."
(fila VIII, r. lat.)

"(1)882, piatră au fostu şi struguri n(-)au fostu nici de cumu, că au bătutu şi în dioa de s.Petru (29 iun.) piatra, grâu au fost frântu în două, în câtu amu gânditu că n(-)au fii nimica şi (i)aru au fostu câte 10 şi 12 sineghie[38] la lanţi[39] d(e)ălu bătutu de piatră, cucuruzu destulu, grâu destulu, vântu destulu în câtu au luatu otava to (a)tă şi nu se mai scie unde au dus(-)o."

"(1)883, iarăşi au fostu pe unele locuri piatră, la Rusova nouă şi Nicolinţi[40] mai reu, daru la noi nu, cii plo(a)ie cu de primăvara au fostu pria multă, în câtu unde au şezutu apa în locu (acela) n(-)au căpătatu cucuruzu, şi struguri iaru camu puţini, ovăsu, grâu, fânu destulu."

"(1)884, în 18 şi 19 Junie au ieşitu apa, în câtu spunu cei mai bătrâni că aşia de mare n(-)au mai fostu, în câtu to(a)te grădinile din Ostru[41] nu s(-)oru mai văziutu de apă, şi livedile pline de apă au fostu până la Drumu de fieru[42], în câtu n(-)au mai fostu aşia marie".
(fila VIII, v. lat.)
"niaoă numai în vre(o) două dilie au fostu câta /puţină/ şi iaru s(-)a topitu, cu de primăvara n(-)au ploiatu după Rusalie[43] în câtu cugeta oamenii că va fiie secetă mare, daru pre urmă s(-)au pusu ploiile nepreruptu, în câtu n(-)am pututu nici cucuruzu se lu sape, nici viile şi grâu totu cu necaz l(-)au tăiatu şi treieratu, strugur nimica, cii numai unde, unde, câte unulu, din ce cauză D(umne)deu scie, că nu au fostu brumă nici piatră[44], fânu totu ce au fostu cosatu l(-)au luvatu apa, iaru celu ne coastu au fostu totu neroitu. care l(-)au lăsatu până pre (la) postu s.Mariei (1-14 aug.) de l(-)au cositu, acela au fostu bunu că s(-)au spălatu de ploi, cucuruzu la unii au fostu, la unii nu, de ploi multe. niaua s(-)a pusu toamna încă nainte
(fila IX, r. lat.)
de s.Arhangelu Mihailu şi Gavrilu (8 nov.) cu două septemâni (25 oct.) şi au ţinutu vre o 6 septemeni, în c tu cugeta oamenii că nu voru mai semăna grâu şi pre(-)urmă au fostu totu vântu şi uscătură iarna cându au fost ca să fie tărimia iernii şi pământului iaru s(-)a cutremuratu la 2 ore după mezu nopţii."

"(1)885. în anulu (1)885 au fostu grâu destulu, cucuruzu destulu, strugurii negrii şi albi destui, roşie

slabi, fânu destulu, brumă au fostu numai (că) nu au başi vătematu, piatră au fostu la alte hotară daru şi la noi au fostu, în... (loc liber) Iulie, mercuru spre joi no(a)ptea la vreo 11 ore no(a)ptia şi la Spartoviţia[45] au ruptu cucuruzu şi viile ce au fostu pre acolo."
(fila IX, v. lat.)

"în anulu (1)886, au fostu apa ieşită în zioa de s. Petru, în 29 (iunie) atâta de mare în câtu au înecatu totu, şi Ostru[46] şi livezi şi totu, şi bruma iaru au stricatu viile, numai unde au fostu d(-)a niagră acolo au fostu struguri, grâu au fostu micu cii au fostu rodhitu, cucuruzu au fostu bunu unde n(-)au eşitu apa, daru unde au ieşitu au fost slabu şi în vară au fost săcete, tocma după ce au legatu cucuruzu au ploiatu."

"1887, au fostu iarna de totu bună, n(-)au ploiatu cii au fost pulbăru /prafu7 ca vara, în dioa de s.Botedi am mersu cu crucia dela râu pre drumu mare (unde) atâţia oameni şi mueri şi copii au fostu, în câtu nici vara la litie /Iiturghie7 n(-)au fostu atâţia şi n(-)au ninsu până în luna lui faoru şi atunci iaru puţinu au ţinutu, numai cu de toamnă au fostu ploi totu camu rarie.
(fila X, r. lat.)
"şi luna lui Decembrie (1)886 (î)nainte de anulu nou (1)887 au fostu persecii înfloriţi, spre pomenire vecinică însemnez eu Georgiu Lungu Paroculu Berlisce(i) şi spre aduceria aminte ca să se pomeniască amu în semnatu, şi în 24 Januar (1)887 fiindu că s(-)au opritu biserica noastră s(-)a(u) dusu s.vesminte şi icoane şi antimisu la (adăugat deasupra) "în" sala de şco(a)lă, cu mare pompă în(tru) câtu au fostu vreme bună. în câtu au arsu luminile /Iumânarile7 până la loculu susu numitu de s.Beserică cu mare pompă în câtu cugetu că preste 400 tru (!) sau 500 sute (!) de perso(a)ne au fostu la petrecanie până s(-)au sânţitu sala şcolii unde au fostu spre serviţiulu Ddeescu cu st(e)agur(i) şi cu făclii, ocolindu pre dela vale de satu şi pre drumulu mare, fiindu iaru vreme bună, şi în 28, într(-)o sâmbătă no(a)pte

spre dumineca 1 martie, au urlatu în ceri şi au fulgeratu şi în martie iaru au urlatu, şi în 3 maiu au bătutu piatra pre unele locuri, însă nu la noi."
(fila X, v. lat.)
"şi în 7 şi în 8 Maiu (1)887 într(-)o joi şi vineri au eşitu apa preste to(a)te locurile din Ostru şi livedi[47], şi pre urmă vara n(-)au mai ploiatu până în luna lu(i) septembrie şi grâu au fostu destulu daru cucuruzu au fostu de totu slabu într(-)o luni în 10 augustu au bătutu piatra la Cusisi[48], la Lescoviţia[49], şi la Zlatiţia[50], şi în mai multe părţi, în câtu au ruptu totu şi în 11 Juliu într(-)o sânbătă la 6 ore după amniadieţiu au fostu unu viforu atâta de mare în câtu au destrucatu casile şi jiregile de grâu to(a)te li(-)au spartu şi li(-)au dusu şi grâu ne trasu totu l(-)au resferatu şi l(-)au şi dusu şi şiopru /şopronu7 dintre căşi l(-)au luvatu atunci vântu dela valiă şi l(-)au lăpădatu cu corni[51] şi corda[52] tocmai în mijlocul drumului şi lemnie /copaci7 gro(a)se au scosu din pământu şi atâta întunecime au fostu în câtu nu s(-)a mai vădiutu omu pre omu, nici casî nici drumu, n(-)ai sciutu pre unu se mergi, au fostu ca unu potopu."
(fila XI, r. lat.)

"1888, cu de toamnă au fostu în lunile Octom(brie) şi Noembrie până în Decembrie în 6: 1887 vremie bună şi din 6 Dec. până în sevărşitulu lunii lui fevruarie totu niaoă marie şi geru marie, în câtu au crăpatu lemnile şi niaoa marie de vreo 3-4 şiufi[53] au fostu, şi de două ori au ninsu totu aşia de marie iarna şi după aceia au ploiatu şi au eşitu apa marie de totu în 1ª Martie (1)888. grâu s(-)a făcutu destulu. şi în 26 junie într(-)o dumineca au fostu viforu mare cu piatră nu la noi cii pre Vărădia[54], Solciţia[55], Patrova[56], Brosceni[57] şi în Almăji[58] în câtu la Mehadia, şi la Băile Herculane au descoperitu casile tote înu câtu a căzutu cu corni cu totu acoperem ntul şi ciapa din pământu au zdrobit(-)o, au fostu 3 p(ie)tri (la) unu chilu au trasu /în greutate7 de mare, lemnile

li(-)au scosu din rădă(c)ină, gâsce, iepuri, oii, ce au fostu la câmpu li(-)au omorîtu, în câtu şi oameni unii au muritu şi alţii capetile sparte şi ucişi, Cucuruzu la alte locuri din pământu ruptu[59]"
(fila XI, v. lat.)

"şi în 8 Julie iaru au fostu piatra către Secalovăţi[60] şi pre(s)te Almăj. După cumu şi mai nainte amu aretatu. Dumineca în 26 Junie viforulu şi piatra au fostu ca unu potopu la 3 ore după amniadieţi. Şi în 9 Julie siara într(-)o sâmbătă au fostu piatră prele Dubovăţi[61], Vârciogaina[62], Cusaci[63], şi în totu ţinutulu ăla, în c tu cucurudiulu totu l(-)au derâmatu şi casile le(-)au destrucatu daru grâu l(-)au fostu trasu, şi prestă vară au fostu secită marie, daru la noi au fostu grâu şi cucurudu destulu, daru struguri camu puţini că au fostu brumă cu de primăvară. G.Lungu, parocu."

"1889. In Anulu (1)889 în 18/30 Januarie, într(-)o mercuri, s(-a) puşcatu prinţipile de corună (coroană) arhiducele Rudolfu moştenitoriulu de tronu alu Austriei şi Ungariei, cu mare întristare a fostu la toate popo(a)rele noastre şi jale. Şi în 5 februarie s(til) v(echi), într(-)o duminecă, au repaosat Ilustrietatea sa D.Episcopu Ioanu Popasu şi s(-)a înmormântatu Marţi în 7 faoru, spre jalnică aduceria aminte amu însemnatu eu Georgiu Lungu, Parocu."
(fila XII, r. lat.)

"1890, în 31 Junie au bătutu piatra la Cusici[64] şi în totu ţinutulu după Biserica-Albă[65], la oraşi a fostu apa de 3 şiuf[66], în 3iu Junie s(-)au sânţitu crucia şi bolta dela biserica (ce)a marie prinu Paroculu Georgiu Lungu şi preotulu Vicenţie Balia din Rusova Veche[67], şi Petru Dănescu cape(la)nu în Berlişte, spre aduceria aminte că lumia va fii şi va rămânea, daru noi nu vomu mai fii. Georgiu Lungu, Parocu şi asesoru[68]. Şi în 20 Julie s(-)a sfinţitu zvonu /c̄lopotul7 ăl mare prin mine Georgiu Lungu parocu şi asesoru şi biserica s(-)a sfinţitu în 8 Septembrie (1)890 la Nasceria Născătoare(i) de Ddieu., prin P.b.D.[69]

Filipu Adam, prin George Lungu parocu şi asesoru şi Petru Dănescu preotu, preotul Jova Pavlovici, Vichentie Balia, Teodor Panciovan, Nicolae Popovici, şi Pavelu Popovici.
(fila XII, v. lat.)

"(1)890 şi (18)91, la octombrie 1, au fostu niaoă şi la 14 octombrie, la cuvio(a)sa Paraschiva, au fost niaoă şi frigu, am încăldit cuptoriu la praznicu şi au ţinutu şi nu s(-)a luvatu până la Zăpostatu de carne[70], în 24 faoru 1891. Spre aduceria aminte am însemnatu. Şi în anu (1)890 au fost secetă mare şi totu vântu şi au de mirere că s(-)a făcutu prin aşia focu grâu, şi cucuruzu ca şi în anii trecuţi."

"1891, au fost secetă mare vara, încâtu au secatu apa despre râu de n(-)au fost nici se be(a) marva /v̄itele7, daru şi fântânile au secatu multu, şi cu vântul mult, dar totu s(-)au făcutu grâu şi cucurudi destul, şi grâu a fost cu preţi bun, suta de chil(e) cu 10 fl. 40 şi 50 x[71], dară vinile s(-)a(u) uscatu şi struguri pria vr(e)unulu a căpătatu de filoxeră[72], eu din trei fârtae /t̄rei sferturi7 de lanţ o cotoriţie /c̄oş7 de strugur(i) am căpătatu. George Lungu, parocu."

\+ + +

In afara textului cronicii, pe filele calendarului mai figurează unele însemnări începând cu cea de pe forzaţul I, recto, care atestă cumpărarea şi e înscrisă cu caractere cirilice.
"Supt scriindu... Acest calendariu... preotul Georgie Lungu l-am cumpărat cu ... de argint, din Vîrşeţ[73] în anul (1)861 în luna (mar)tie spre pomenire vecinică, cine va ceti să-şi aducă aminte de mine prin aceste cuvinte căci fiu şi eu... în aceâ lume trecătoare... înşelătoare ca ei... să-şi aducă aminte că... fi iară noi nu vom mai fi. Berlişce 3 mai (1)861 (cu latine) Georgie... "
(Ştampilă ovală cu textul: "Joseph Stoll Buchhandlung Werschetz[74]")

Celelalte însemnări privind nume de cunoştinţe, însemnări gospodăreşti, reţete pentru medicamente, reţetă de

prepararea săpunului, tatăl nostru pe ţigăneşte şi alte însemnări mărunte care depăşesc cadrul prezentului material, au fost trecute în anexa 2.

x
x x

In încheiere credem că putem rezuma caracterul climatic şi agrometeorologic al anilor descrişi în cronică după cum urmează:

1861/2 - Brumă, nu sunt struguri.

1862 - Inundaţii în Martie, apoi foarte cald şi secetă, grâul se seceră la 29 Iunie, dar strugurii sunt copţi la 12 Iulie (!) şi se culeg la 23 August[75)]

1863 - An excepţional de secetos (plouă o singură dată), foamete mare, mor oameni

1864 - An bun, cerealele dau recolte normale; brumă târzie primăvara, nu sunt struguri.

1865 - An bun.

1866 - An cam secetos, suferă porumbul.

1867 - An secetos, cade grindină.

1868 - An ploios, primăvară normală, vara ploioasă, ape mari în Iunie şi Iulie, inundaţii.

1869 - An rece, primăvara brumă care afectează viile, apoi grindină, ninge în Octombrie.

1870 - An bun.

1871 - An foarte ploios, mari inundaţii în Iunie.

1872 - Primăvară ploioasă, toamna fără brumă, iarna foarte caldă, fără zăpadă.

1873 - Anul începe cald şi uscat, apoi primăvara e ploioasă cu brumă şi îngheţ târziu.

1874 - An rece, zăpadă mare şi ger, ninge foarte târziu în 13-18 Mai, recolta de cereale bună, vin puţin.

1875 - Iarna cu zăpadă multă, primăvara ploioasă,(?) vara secetoasă, toamna rece, recolta de cereale slabă, vin mult.

1876 - Sfârşitul iernii şi primăvara secetă şi cald; rece şi brumă în luna Mai, apoi timp ploios, ninge în Octombrie, apoi iarna e uscată, recoltele sunt slabe.

1877 - Iarna cald. Timp rece şi ninsoare în Martie apoi brumă şi grindină. Grâul e bun, porumbul dă recolte medii, struguri puţini.

1878 - Grindină şi inundaţii.

1879 - Zăpadă puţină, primăvara normală, grindina deosebit de mare (ca oul de găină) mor animale şi oameni.

1880 - Prima parte a anului normală, iarna este însă deobit de rece.

1881 - Iarna caldă, primăvara foarte ploioasă, grindine şi brumă în Mai.

1882 - An normal, grindina afectează viile, vânt mare la sfârşitul verii.

1883 - Primăvara ploioasă, recolte normale, grindină şi struguri puţini.

1884 - Zăpadă puţină şi primăvară uscată apoi vara ploioasă cu mari inundaţii. Ninge în Octombrie dar iarna e secetoasă.

1885 - An bun, grindină locală.

1886 - Ape mari şi inundaţii primăvara şi la începutul verii, apoi secetă, recolte normale. Iarna este excepţional de caldă şi uscată, înainte de anul nou 1887 înfloresc piersicii a doua oară.

1887 - Incepe cu vreme foarte bună. Inundaţii în luna Mai apoi secetă până în Septembrie, porumb foarte slab. Furtună deosebit de mare în Iulie. Toamna caldă. Iarna ger şi zăpadă mare.

1888 - Crapă lemnele de frig şi zăpada atinge aproape un metru, primăvara frig, ploi şi inundaţii, brumă târzie. Furtuni mari vara şi o grindină neobişnuită care ucide animale şi chiar oameni. La sfârşitul verii secetă. Cerealele dau recolte normale, struguri cam puţini.

1890 - Grindină şi inundaţii în Iulie apoi secetă mare şi vânturi puternice. Ninge şi e frig în Octom-

brie. Recoltele sunt totuşi normale
1891 - Secetă mare vara, seacă râuri şi fântâni. Vânturi puternice, viile suferă de filoxeră.

+ + +

In acest fel, observaţiile lui Iosif şi George Lungu din Berlişte se pot adăuga imensului patrimoniu de observaţii meteorologice populare, care mai trebue încă să fie culese, analizate critic, sistematizate, prelucrate şi folosite în mod ştiinţific, deoarece numai prin cunoaşterea climei în trecut, vom putea determina cu mai mult succes evoluţia sa posibilă în viitor.

+ + +

A N E X A 1.

DESCRIERE

Calendarul cuprinde: 5 + 182 p., are formatul 11X18 cm. şi păstrează o parte din coperta originală de hârtie lipită pe lemn, legată cu pânză de culoare neagră. Intrucât foaia subţire de lemn a copertei (1,5 mm grosime) a crăpat pe verticală, iar părţile desprinse din margine s'au pierdut unul din proprietari a adăugat sub restul copertei de lemn rămasă, două foi de carton gros, cusute cismăreşte.

Pe fragmentul copertei originale se poate citi titlul scris în caractere de tranziţie.

C Ă L I N D A R (I U)
pe
140 de Ani
alcătuit
pe
şapte plane(te)

Urmează o filă de forzaţ şi foaia de titlu (F.1) care cuprinde următorul text:

" C Ă L I N D A R I U "
aşezat pe şapte planete, în care să cuprinde 140 de ani, începându-se dela anul 1816 şi slujaşce până la viitorul an 1956.
Intru care să arată Timpurile fieşcăruia an, precum şi ce Timp va fi în fieşcare an făr de nici o schimbare, numai cetitoriu să cetească în trînsul cu bună luare aminte, fiind că iaste aşezan acest Călindariu pe Clima învecinatelor Ţări, în care să mai cuprinde şi anii dela Hs, Mâna anului, Crugul Lunii pentru totdeauna când să naşce Lumina, şi cînd să scirbiază Lumina, cum şi Sinăxariu celor 12 Lunii înpreună cu Sărbătorile, şi Pashalia pe 140 ani, începută dela anul 1816, din Gromovnic arată tunetele, fulgerile, care după aciaia arată ce vriame va o urma după aciaste siamne, mai are şi alte multe interesante lucruri, după cum la sfârşit în scara lui să viade. (fără editor şi loc de apariţie) 1858

Apoi sunt tipărite în ordine:
(1) "Scurtă povestire hronologhicească" (f.2-5);(2) "Sinăxariul celor XII luni" p.1-16; (3) "(Tablele anilor cu planetele lor)", p.17-44; (4) "Aciastă tablă învaţă pentru stiaua ce se chiamă Tigâra,ca să se scie în fiecare lună, în ce zi, în care loc să află". p.45-46: (5) "Arătare pentru seminţe", p.47-48; (6) "spunere de casnici", p.48-52; (7) "Inceputul gromovnicului alui Iraclie Impărat,pe 12 zodii, şi să începe de luna lui Martie întru acestaşi chip", p.53-69; (8) "Pentru de asă şci, câte săptămâni sînt dintr'o zi mare până într'altă zi mare", p.69-70; (9) "Prognosticon sau mainainte şcire, pentru schimbarea văzduhului, şi a lucrurilor văzute, care în toate zilele să întâmplă, de unde fieşce cine poate să cunoască, ce făliu de stare va fi a anului viitoriu, foarte folositoare la toţi oamenii; iar mai vârtos celor cu casă", p.71-92; (10) "Crugul Lunii, pentru totdeauna, când să naşce (şi să şcirbească) Luna (ziua sau noaptea şi la câte ceasuri)", p.93-100; (11) "Stăpânirea celor Şapte Planete.(împreună cu ciale 12 zodii, fieşce care Planetă cu ce zodie stăpâniaşce, şi ce lucrare are)", p.101-119; (12) "Siamnele a 7 Planete ce siamne au, să le cunoaşceţi", p.119-121; (13) "Trepistnic pen-

tru siamnele omeneşci", p.122-128; (14) "O aflare noao, pentru tămăduirea de vătămătoaria boală a ciumii", p.129-131; (15)"(Căutaria în ce Planetă tiai născut)",p.132-140; (16) "Inceputul Zodiilor ce spun omului toate anume, viiaţa lui cum va petriace şi ce primejdii va avia", p.140-160; (17) "Invăţătură pentru înţelesul Pashaliei", p.161; (18) "(Pashalia)", p.162-171; (19) "Câteva curiosnice aflări", p.172-177; (20) "Omul şi anii vieţii lui", p.177-181;(21) "Scară pentru toate ciale ce să află întru acest Călindariu", p.182;

Ilustraţii ale planetelor se găsesc la: p.17,21,25, 29,33,37,41,101,103,105,108,112,115,117, şi 132,133, 134,135,136,137,139.

Ilustraţii ale zodiacelor la: p.48,49(2),50(3),51(3), 56,57,58,59,60,61,62,64,65,66,67,68 şi 141,143,145, 147,149,150,152,153,154,156,157,159.

Prognosticon semnat de Ioan Zograf la p.72.

Urmează cele XVII file ale însemnărilor, cronica propriu zisă fiind înscrisă pe primele XII file, fila XIII este albă, f.XIV şi XV, însemnări diverse, inclusiv consemnarea semănatului; fila XVI a fost ruptă, rămânând un rest indescifrabil în partea de sus, iar fila XVII, însemnări din anul 1862 şi notaţii diverse. Fila XVII constitue şi forsaţul după care vine coperta cu care se încheie calendarul.

A N E X A 2

CELELALTE INSEMNĂRI DE PE CALENDAR

(Coperta interioară, caractere latine, creion)

"la prota /protopop7pre biru[76]	face la Onea	5	f.34(x)[77]
şi Sidoxia[78]	face	3	f.91(x)
	Sumu	9	f.25(x)

la Petru biru 2 f.64(x) sidoxia 1 (f) 95(x)".

(forzaţ 1, verso, lat.)

(creion negru) "Omu care facie ţigle, Costandin Izvonari din Oraveţia".

(cerneală neagră) "Toma ălu dela Cruciţia[79] ţi[80] laitnandu[81]".

(creion albastru) "Amn visatu de friguri e bunu de cumpăratu Virderu Craitu[82]".

(cerneală neagră) "Dascălu dela Sârbova[83] Gaitinu Stoichescu, Epitropu[84] Iochera Vichente au trimisu epistola în 28 maiu (1)886".

(cerneală violetă) "Sacoşu Sîrbîscu[85]" (Incercare de peniţă?)

(creion negru) "Advocatu din Bisericalbă[86] Selesi Isfanu şi din Oraveţia Doctoru Fiti".

(cerneală neagră, o adunare pe verticală) "1 fl.20 (+) 10 (+) 12 (+) 18 (+) 10 (-) 1 f.70(x)".

(Foaia de titlu, lat., creion negru, scrie mărunt, parţial şters "P(avel) Murgu.. (şters - ilizibil).. în 22 Fevruarie 1876".

(F.IV, recto, lat.,cerneală violetă) "N.414, Pavel Murgu din Iertofu[87], în 1 Martie, N.157".

(p.3, lat., creion negru)

(scris în dreptul datei de 17 Oct.) "Semă(n) grîu de la Vale[88]".

(idem, 21 Oct.) "Rusnic".

(idem, 22 Oct.) "Ogaşi"

(p.4. lat., creion albastru, scris în dreptul zilelor de 29-30 Nov.) "aşa(-)i iarna ca la platin[89]".

In faţa textului tipărit, un semn compus din cerc şi cruce la mijloc)

(p.8, lat., creion negru, în dreptul datei de 9 Febr. în stânga text) "fătat scro(a)fa" (repetat cu cerneală) "fătat scro(a)fa la 18 f.".

(p.9. lat., cerneală, în dreptul datei de 12 Febr. în stânga text) "s(-)a(-)n(-)bătatu scro(a)fa în tei"

(p.182. lat., creion, în josul paginii) "Pavel Murgu scriitorul de nume[90]".

(f.1.v.lat., cerneală neagră): (desen - caricatură de cap bărbătesc cu pană la pălărie,iar alături scris şi subliniat "Copilu mieu studentu", mai jos, pe trei rânduri sunt înscrise):

"Balsamu Copainul[91]".
"Tu si legonm[92]".
"Ai gi lila[93]".

(f.XIV, r.lat., cerneală, în josul paginii) "pentru a avia glasu bunu scumpina[94] şi cunicele[95] fierte bine şi numai se clătări /clăteşti/ gura, daru se nu bei că(-)i vătămătoare, pentru că nu e bunu de băutu, sfeclie cu rotche[96] ferte şi se bea apă de aia".

(f.XIV, v.lat., cerneală) "1872, Juliu 31 - de friguri e bunu Seoferu gaistu[97] dela poticher[98] de 10x[99] doeă /două/ linguri buczu[100] şi doeă de Vinu Cafei lefelu[101]. G.Lungovits, preotu".
"Cupai Balsamu[102] e bunu pentru tripîlu[103] cîndu e vătămatu (bolnav) omulu".
"Tatăl nostru ţigănesc,
A maro daddel, ko sinjal ande troten, osardo toveltro then se odaj, anke tevel tu uporopli potaj damaro sako di-vieno maro totadire preostin amare grihi kerdengi taj malomen andolia mireb, neskero davavibe toj muk amenole liae veniav. Amen..."

(f.XV, r.lat., cerneală) "Insemnare cum trebuie să se facă soponul, la o oca[104] de jumareţi[105] unu funtu[106] de laugenu[107] dela Oraveţia, funtu cu 10 cru: (ceri)[108] şi 2 olbe[109] de apă de râu şi sare cîtu vrei şi se fiarbă numai unu ciasu în tăni /întâi/ se pune jumareţi apoi delocu /îndată/ apa cunpărată şi laşi cu jumareţii şi cu apa cunpărată se fiarbă până peru /dispar/ jumareţii, apoi atunci măsori la tote oca de jumareţi 2 olbe de apă şi atuncia încă mai nainte se ferbu apa din râu ca să fie gata cîndu îţi trebă şi dacă ai multu jumareţi atunci torni odată jumătate şi altă dată jumătate şi lasă se fiarbă până se alegie soponu, atunci se lu probescu /încearcă/ prinu o cîrpă şi dacă pase /trece/ prinu cîrpă cîndu o scurgi ca tăeţii, atunci îi bunu".

(f.XV, v. lat.,cerneală) "în obligaţii 1037 bani gata 1772" "pentru pecingin(e)a pre omu sau curu de găină[110] e bun frundie /frunză/ de nucu fiartă şi unsî, că(-)i trecie".

(f.XVII, r.lat., cerneală) pentru de regorit[111] ieste bun a luwa dela apotecer[112] Spermancet[113] mestecat cu cuier negru[114] şi cu d(-)al galbin[115] se fiarbă în lapte". "de urechi (e) bun mándula oloi[116], se întine cu pamnie /palma/ şi se báde /bagă/ în urechie".

(f.XVII v.lat., cerneală) "Duminică în 18 Iunie s(-)au gonitu vaca (1)889". (urmează o listă de socoteli scrisă cu creionul, text şters, ilizibil).

(Partea interioară a ultimei coperte, lat.,creion) "care vre(a) se ia fânu pre anu (1)892[i], Pau[117] alu Trăilă Creţiu, Pau Bâzu, Pau alu Jova Befana, Pavelu Checheşu, Ilie alu Taniţioiu[118]".

\+
\+ \+

NOTE ŞI BIBLIOGRAFIE

1) N.Iorga, Observaţii şi probleme bănăţene. Imprimeria Naţională,Bucureşti,1940; I.B.Mureşianu, Circulaţia cărţii vechi româneşti în Banat şi mesajul ei, mss.

2) Berlişte. Berlistye, Bârlişte, comună în jud.Caraş-Severin, veche localitate românească situată în apropierea frontierei cu R.S.F.Iugoslavia, pe malul pârâului Vicinic, afluent al Caraşului. In fişele manuscrise pregătite de N.Ilieşu pentru o monografie a Banatului figurează ca amintită documentar la 1378, dar data e nesigură cf.N.Ilieşu, mss. Muzeul Banatului, Timişoara.
In dicţionarul lui C.Suciu, care preia informaţii de la Pesty Frigyes, Krasso Varmegya Története, II/1. Budapesta, 1884,p.39, Berlişte apare pentru prima oară într'o diplomă transilvăneană din 1611, cf.C.Suciu, Dicţionar istoric al localităţilor din Transilvania, I,Ed.Academiei, Bucureşti, 1967, p.74. Localitatea apare în primele hărţi bănăţene întocmite de administraţia austriacă (1725 - 25, Harta "Mercy") ca "Berlist", cf.I.Szentkláray, Szaz év Délmagyarorszag, Temesvar, 1897. Harta "A". Intr'un manuscris semnat de I.I.Sacabent în 1792, cuprinzând lista bisericilor care se găseau în zonă la plecarea Turcilor din Banat, Berlişte figurează cu un loc de biserică, un preot, avea 108 case şi 498 suflete, mss. copiat de Ioan Boroş, Dosar Mo-

numente istorice pe anul 1930, Muzeul Banatului, Timişoara. Şcoala este atestată de la 1776, iar primul învăţător cunoscut este un membru din familia cronicarilor, respectiv Ştefan Lungovici, care apare în 1785, cf. P. Radu, D. Onciulescu, Contribuţii la istoria învăţământului din Banat până la 1800, Ed. Litera, Bucureşti, 1977, p.252.

La 1855, Berlişte găzduieşte reşedinţa unei subdirecţii miniere, cf. I. Lotreanu, Monografia Banatului, Timişoara, 1935, p.63.

La început de secol XX, localitatea avea peste 1000 de locuitori, cf. S. Moldovan, N. Togan, Dicţionarul numirilor de localităţi cu poporaţiune română din Transilvania, Banat, Crişana şi Maramureş, Tip. Libertatea Orăştie, Sibiu, 1919, p.15, care dau 1144 locuitori, din care 1106 Români, restul Germani. După anul 1920 numărul scade, C. Martinovici şi N. Istrati, cf. Dicţionarul Transilvaniei, Banatului şi celorlalte ţinuturi alipite, Inst. de Arte grafice Ardealul, Cluj, 1921, p.19, dau, folosind statistica din 1910, un total de 1150 locuitori şi 880 în 1921, din care 877 Români. In Berlişte erau 268 case.

Denumiri de locuri în hotar, Spardoviţia sau Spartoviţia, Ogaş, Rovine, De la Vale, Rusnic, Dealul Vrani, Poienii, Livade sau Livedi, Ibrilontu, Cruciţa sau Critiţa, Picături, Ementi(?) şi pusta Breslova (după localitatea dispărută semnalată de Pesty Frigyes, op.cit., II/1, p.47).

3) Al. Zănescu, Pagini din istoria climei, comunicare la Simpozionul dedicat "Zilei Meteorologiei", Tg. Mureş, 23.03.1978; idem, Keine Eiszeit zu erwarten, Neue Banater Zeitung, Timişoara, serie 12.09. - 03.10.1979; D. Lăzărescu, Valorificarea vechilor informaţii asupra fenomenelor hidrometeorologice rare..., în Lucrările Sesiunii Ştiinţifice a Institutului de Meteorologie şi Hidrologie, Bucureşti, 1979, p.19-22; Al. Zănescu, Vechi observaţii meteorologice în Banat, Comunicare la Sesiunea Ştiinţifică a I.M.H., Bucureşti, 12-13.05.1981; idem, Istoria climei - o nouă ştiinţă, Almanah România Pitorească, Bucureşti, 1982, p.85-89; idem, Hochwasser, Dürre und grimige Kälte, N.B.Z. Timişoara, serie 20.01.-03.02.1982.

4) G. Răduică, N. Răduică, Calendare şi Almanahuri Româneşti 1731 - 1918, Ed. ştiinţifică şi enciclopedică, Bucureşti, 1981, p.420, Nr.1108/1858, vezi şi M. Tomescu, Calendarele Româneşti (1733-1830), Ed. Didactică şi Pedagogică, Bucureşti, 1957, p.51, unde calendarul din 1858 figurează după ediţia IX (a X-a ?).

5) Calendarul se găseşte în posesia autorului acestor rânduri şi pentru a uşura identificarea ediţiei dăm în anexa 1 descrierea sa detaliată.

6) Fondul de carte veche al Arhiepiscopiei Timişoarei şi Caransebeşului, cotele 19.809 şi 19.822.

7) Informaţie primită de la I.B. Mureşianu, căruia îi aducem şi pe această cale cele mai călduroase mulţumiri.

8) A fost reprodus în limbajul original, pentru interesul pe care îl prezintă, cu excepţia adăugirii semnului la "ă" şi "â" şi a unor semne de

punctuaţie menite a uşura lectura. Completările au fost cuprinse între paranteze curbe (), iar explicaţiile scurte între paranteze oblice /- -/. Informaţiile au fost ordonate cronologic.

9) Nu am găsit explicaţia diferenţei de timp între coacerea şi culegerea strugurilor.

10) "suf" sau "şuc", de la Schuh, măsură de lungime constituind a şasea parte dintr'un stânjen, avea 0,316 m. cf. N. Stoicescu, Cum măsurau strămoşii, Ed. Ştiinţifică, Bucureşti, 1971, p.70. Pentru Banat, dimensiunea a variat între 28-30 cm. cf. N. Horn, Alte Masseinheiten und Mengenangaben, în Handwerk und Brauchtum, Ed. Facla, Timişoara, 1975, p.71-72. In Sudul Banatului se mai spune "şuc" lungimii obţinute din mărimea pumnului strâns, cu degetul mare ridicat, având cca. 17-18 cm. Informator Ion Imbrescu, n.1927, din comuna Eftimie Murgu (Rudăria) Nr.348, Jud. Caraş-Severin.

11) "Lanţ" sau "jugăr", măsură de suprafaţă care poate avea fie valoarea oficială de jugăr cadastral cu o suprafaţă de 0,57546 ha., fie jugărul unguresc cu o suprafaţă de 0,43117 ha. cf. I. Wagner, Einfache und kombinirte Reductionstabellen der österreichischen, ungarischen, deutschen, englischen und Metrischen Maise und Gewichte, Verl. B. Nagel, Budapesta, 1875, p.13 şi 24. Vezi şi N. Stoicescu, op.cit., p.128.

12) "furtae" sau ferdelă, de la Viertel sau Vertl, adică sfert, măsură de capacitate pentru cereale cu valoarea variabilă, după regiune, între 25,4 l., 20 l. şi chiar 10 l. cf. N. Stoicescu, op.cit., p.237-8. Pentru Banat, N. Horn, op.cit., p.78, dă valoarea de 12,5 kg.

13) Sulone, ştiulete de porumb. Informator Ion Imbrescu, vezi supra nota 10.

14) "şineag", şineghie sau şinic, măsură de capacitate pentru cereale, variind după regiuni şi epoci, echivalează în greutate de la 12 la 50 kg. cf. Dicţionarul Limbii Române (D.L.R.) XI/1, 1978, p.1399.

15) "Pau", este probabil nume de botez, după cum poate proveni dintr'o prescurtare de la Pavel - Paul (?). Credem puţin probabilă varianta prescurtării de la paur - paure, adică ţăran, cf. D.L.R. VIII/1, p.208, întrucât ţăranii bănăţeni nu-şi adresau între ei această denumire.

16) "florin V.V.", monede de aur şi argint care au circulat în Banat până la sfârşitul secolului XIX, cf. Dicţionarul Explicativ al Limbii Române (DEX), p.341, vezi şi C. Diaconovici, Enciclopedia Română, vol.II, Tip. W. Krafft, Sibiu, 1900, p.425 sub "fiorin". Sigla "V.V." indică aşa zisa Valoare Vieneză "Wiener Währung" stabilită după Convenţia Monetară din 1857, cf. I. Conrad şi alţii, Handwörterbuch der Staatswissenschaften, V, Jena, 1900, p.928-931.

17) "Creiţar" sau crucer, notat deseori cu "x" era o monedă mică de argint, mai târziu de aramă, care a circulat în Banat până la sfârşitul secolului XIX, valorând în perioada însemnărilor a suta parte dintr'un florin, cf. DEX p.207, vezi şi C. Diaconovici, op.cit., p.55.

18) Toate amplasamentele care urmează sunt microtoponime în hotarul comunei Berlişte.

19) "pecenii", cruci formate din snopi de grâu, Inf. Ion Imbrescu, vezi supra nota 10.

20) "Obraţiu", obraţ, cărare printre holde, sau drum de câmp printre ogoare, cf. D.L.R. VII/2,1969,p.55.

21) Microtoponim în hotarul comunei.

22) "Ibirlont"dela Überland, în hotarul comunei Berlişte: "O zonă cu teren arabil şi păşune", cf. Dicţionar Toponimic al României. Banatul, Lit.F-K, Universitatea Timişoara, 1982, p.121. Pentru Überland, vezi I.Grimm şi N.Grimm Deutsches Wörterbuch, XI,Bd.S, Hirzel Verlag, Leipzig,1956, p.362.

23) "pricu" are sensul de cel mic - copilul, de unde vine şi prichindel, adică mic de statură, cf.DEX, p.742/a. Nu putem exclude nici prescurtarea de la pricopsit, cu ambele sensuri îmbogăţit sau învăţat, cf.DEX, p.742/b sau eventual prescurtarea de la Pricopie - Procopie, dar acestea sunt mai puţin probabile.

24) Suprafaţă situată la N-E de comună, cuprinsă între p. Vicinic şi Canalul Morii.

25) Vezi supra nota 21.

26) "de uric" are de obicei înţelesul pentru totdeauna, de veci (Ex.: dau cuiva ceva de uric), cf.H.Tiktin,Dicţionar Român-German, III, Bucureşti, 1924, p.1692, vezi şi DEX, p.1000. Aici are însă înţelesul de: neîntrerupt, nesfârşit, interminabil.

27) "acov", măsură de capacitate pentru lichide,variind între 52 şi 56,9 l. cf. N.Stoicescu, op.cit.,p.170.

28) "de elimu", neidentificat: după grafia manuscrisului s'a analizat şi varianta "cliuc", ceeace rămâne din struguri după tescuire, cf. D.L.R.III, 1913, p.560, dar contextul nu pare potrivit.

29) Vezi supra nota 17.

30) Contradicţie în textul original între: "de primăvara săcietă" şi "primăvara au fost pria multă ploaie".

31) Vezi supra nota 26.

32) Pacea de la San Stefano, tratatul ruso-turc încheiat la 19 Feb./3 Mart. 1878, fără participarea ţăriimpas-Const.C.Giurescu, Dinu C.Giurescu, Istoria României, Ed.Albatros, Bucureşti, 1975, p.637.

33) Vezi supra nota 21.

34) Vezi supra nota 18.

35) "leotiederu" vine poate de la denumirea unei instalaţii casnice de extras ulei comestibil, de la care, în urma presării pot rămâne nişte turte mici, aici având un diametru de 6-8 cm. cât este diametrul unui par, la capătul de sus unde se loveşte cu maiul. Uleiul se putea extrage,

fie din floarea soarelui (Helianthus), fie din Răchiţele sau Sălcioară (Elaeagnus angustifolia I.), cf. Valea Butură Enciclopedia de etnobotanică Românească, Ed.Ştiinţifică şi Enciclopedică, Bucureşti, 1979, p.197. In ce priveşte grindina deosebit de mare, ea este confirmată de o însemnare cu caractere cirilice, aflată pe o Psaltire din localitatea apropiată,Nicolinţ: "In 21 mai 1879 au bătut piatra de tot cumplit, mai gata tot hotaru nostru, ba şi alte hotară şi au ţinut preste 3/4 de oră încît au trebuit să are oamenii holdele de grîu bătut", cf. I.B.Mureşianu, op.cit.,mss.

36) Sensul cifrelor nu a fost identificat.

37) "metie", metz sau baniţă, avea 50 kg, cf. N.Horn op.cit., p,76.

38) Vezi supra nota 14.

39) Vezi supra nota 11.

40) Rusova Nouă, sat în comuna Berlişte şi Nicolinţ, sat în comuna Ciuchici, ambele în judeţul Caraş-Severin, situate la Sud de Berlişte, cf. I.Iordan ş.a. Indicatorul localităţilor din România.

41) Vezi supra nota 21.

42) Calea ferată Oraviţa - Jam, tronson al primei linii ferate realizate în Banat (Oraviţa - Baziaş), deschisă la 01.XI.1856, cf. D.Karolyi, Construcţia de căi ferate în Banat,(1856-1914),în:Banatica II, Reşiţa, 1973,p.206,212.

43) Rusaliile au căzut în anul 1884 la 27 Mai.

44) Poate că este vorba despre primul atac de filoxeră la Berlişte. S.Borovszki menţionează că primele atacuri în Banat s'au produs în anii următori după 1880, iar însemnarea din cronică aparţine anului 1884. La Vršac, în zona apropiată, primele 17 ha. din noile plantaţii de vie au început să producă în 1887, cf. S.Borovszki, op.cit.III, 1904, p.589, sub Phylloxera care menţionează atacurile din Austria 1872, Ungaria 1875, Italia 1879, Serbia 1882, România 1883 şi Bulgaria 1884.

45) Vezi supra nota 21.

46) Vezi supra nota 24.

47) Vezi supra nota 21.

48) Azi Kusici, în R.S.F.Iugoslavia, cf.M.Marković, Geografsko - Istorijski imenik naselja Voivodina, Novi Sad, 1966, p.102.

49) Lescoviţa, sat în comuna Naidăş, judeţul Caraş-Severin, este situat la Sud de Berlişte, cf. I.Iordan, op. cit., p.166.

50) Zlatiţa, sat în comuna Socol, jud. Caraş-Severin, cf. I.Iordan, op.cit., p.276.

51) "Corni", coarne sau căpriori, grinzile înclinate ale acoperişului, cf. D.L.R.III, 1913,p.797.

52) "Cordă" sau coardă este grinda orizontală de la baza şarpantei, care formează tavanul, cf. D.L.R.III, 1913, p.594.

53) Vezi supra nota 10.

54) Vărădia, comună în judeţul Caraş-Severin, cf. I.Iordan, op.cit., p.65.

55) Azi Sočica, în R.S.F.Iugoslavia, cf.M.Marković, op.cit., p.162.

56) "Patrova" sau Petrovac, azi Greoni, sat în comuna Grădinari, Jud. Caraş-Severin, cf.I.Iordan, op.cit., p.150.

In dicţionarul lui C.Suciu, op.cit.,I, p.270, denumirea nu figurează, apar numai Greovăţ, Greovac şi Geröc, dar în hărţile militare sc.1:75.000, zona 25, col.XXV, din seria anului 1884, sub denumirea oficială "Geröcz" apare în paranteză "Petrovac". Este posibilă fie contopirea a două sate, Greoni şi Petrovacz, care la 1793 să fi dat numele de Greovăţ, cum afirmă I.Lotreanu, op.cit., p.203, fie existenţa unei denumiri locale, paralele cu cea oficială.

57) Broşteni, sat aparţinând oraşului Oraviţa, cf. I.Iordan, op.cit., p,92.

58) Ţara Almăjului, numită şi depresiunea Bozovici.

59) Această grindină excepţională este confirmată de însemnarea găsită pe un Antologhion din Vărădia: "a bătut piatra atât de mare în cât a omorît tot şi caselor a spart ţigla, numai lăteţii şi cornii au rămas", cf.I.B.Mureşianu, op.cit., mss, p.140 şi e descrisă plastic de Vasile Popovici: "a bătut o piatră ca ouăle de găină şi s'au nimicit toate bucatele, pomii, casele, s-au omorît vite şi multe paseri", cf. V.Popovici, Monografia Comunei Pătaş, Caransebeş, 1914, p.27 şi 101. Ar fi interesant de verificat,dacă în registrele parohiale se găsesc într'adevăr consemnate şi decese de pe urma grindinei.

60) Azi comuna Socol în judeţul Caraş-Severin, cf. I.Iordan, op.cit., p.62.

61) Azi Dubovac pe Dunăre, în R.S.F.Iugoslavia, cf. M.Marković, op.cit., p.58.

62) Azi Vračev Gaj, în R.S.F.Iugoslavia, cf. M.Marković, op.cit., p.196.

63) Vezi supra nota 48.

64) ibidem.

65) Azi oraşul Bela Crkva, în R.S.F.Iugoslavia, cf. M.Marković, op.cit., p.38.

66) Vezi supra nota 10.

67) Rusova Veche, sat în comuna Berlişte, cf.I.Iordan, op.cit.,, p.222.

68) "Asesor," persoană alăturată, supleant în consistoriul eparhial, cf. D.L.R.I/1, 1913, p.304, respectiv în organul administrativ şi disciplinar, care conduce o biserică, cf. DEX, p.187.

69) "P.b.D." este probabil prescurtarea de la "Prea bunul Domn".(?).

70) Inceputul postului mare, când se găteşte fără carne, vezi DEX, p.726.

71) Vezi supra nota 17.

72) Filoxera a apărut probabil cu câţiva ani înainte, vezi supra nota 44, dar este probabil ca nu toate viile să fi fost atacate şi distruse concomitent.(?) De data aceasta cronicarul ştie despre ce fel de atac este vorba.

73) Azi oraşul Vršac din R.S.F.Iugoslavia, cf.M.Marković, op.cit., p.197.

74)Ibidem.

75) Vezi supra nota 9.

76) Contribuţia materială a preotului pentru protopop.

77) Vezi supra notele 16 şi 17.

78) Contribuţia preotului pentru episcop.

79) Vezi supra nota 21, aici probabil este vorba de o fermă sau de un sălaş construit în hotarul respectiv.

80) Dalboşeţ, comună în judeţul Caraş-Severin, cf.I. Iordan, op.cit., p.50.

81) "laitnand", Leutenant, Lieutenant, sau sublocotenent, cf. D.L.R. II/2, fasc.2, p.146, sub "Legman".

82) "Virderu Craitu", vine probabil de la "Fieberkraut", (Erythraea Centaurium Persoon),plantă folosită sub formă de ceai şi considerată un excelent medicament împotriva febrei, cf.A.P.Dinand, Taschenbuch der Heilpflanzen, Verlag I.F.Schreiber, Esslingen u.München,I, 1935, p.81. Se foloseşte şi în medicina noastră populară sub numele de Floare de friguri, Frigurică, Cintaură, Potroacă, sub formă de infuzie sau praf, contra frigurilor, cf.V.Butură, op. cit., p.68. Planta a figurat ca medicament şi în farmacopeea oficială austriacă sub numele de "Herba Centaurii minores florida", cf. Adolf Weinberger, Compendium der Arzneimittellehre nach der neuesten österreichischen Pharmakopoe vom Jahre 1855, Verlag von Carl Gerold's Sohn, Wien, 1855, p.232.

83) Sîrbova, sat în comuna Racoviţa, judeţul Timiş, cf.I.Iordan, op.cit., p.232.

84) Tutore, curator, administrator de bunuri bisericeşti, cf. Dicţionarul Limbii Române literare Contemporane, II, p.216, vezi şi DEX, p.303.

85) C.Suciu, op.cit.,II, p.92, menţionează numai două localităţi cu numele de Sacoş: Sacoşul Mare, care s'a mai numit Sacoşul Unguresc, la 1851 "Magyar Szákos", sau Sacoşul Românesc şi Sacoşul Turcesc, la 1851 "Török Szákos". Nu am găsit date despre un "Sacoş Sârbesc".

86) Vezi supra nota 65.

87) Iertof, sat în comuna Vrani, judeţul Caraş-Severin, cf. I.Iordan, op.cit., p.159.

88) Vezi supra nota 18.

89) "iarna ca la platin" este poate o transcriere fonetică a expresiei germane "Wie in Blat", ca la carte - în sensul de iarnă temeinică, iarnă grea. Nu este poate exclusă nici varianta - a-şi lua plata, a-şi primi pedeapsa, având acelaşi înţeles.

90) Probabil "cel ce scrie" numele pe crucea decedaţilor.

91) "Balsamum Copaivae", preparat farmaceutic uleios folosit ca medicament extern, împotriva durerilor fizice, cf. D.L.R. I/1,1913, p.462, dar utilizat în trecut şi ca dezinfectant pentru tratarea infecţiei căilor urinare, cf. M.Zettkin şi al. Wörterbuch der Medizin, Berlin, 1964, p.102, vezi C.Diaconovici, op.cit.,I, p.378 şi A.Weinberger, op.cit., p.80-81, care îl recomandă pentru boli genitale, blenoragii, etc.

92) "Tu si legonm", probabil Tussilago (Tussilago farfara L.) denumită popular Podbeal, plantă folosită în stare proaspătă ca dezinfectant pe tăieturi şi abcese, cf. V.Butură, op.cit., p.191 şi ca expectorant contra tusei, cf. Ludwig Kroeber, Das Neuzeitliche Kräuterbuch, Hippocrates-Verlag, Stuttgart-Leipzig,1934, p.180. Vezi şi A.Weinberger, op.cit., p.200, care îl recomandă pentru catare, blenoragii, etc.

93) "ai gi lila", respectiv "aiu (sau usturoiul) de lila", este fie usturoiul comun (Allium sativum L.),fie cel sălbatec (Allium rotundum L.) ambele din familia Liliaceelor, frecvent folosite în medicina populară, se aplică pe buboaie, la indigestii, contra tusei, a bătăturilor, etc., cf.V.Butură, op.cit., p.26 şi 244. A.Weinberger, op.cit., p.88, îl numeşte "Bulbus Alii", dar menţionează şi un "Bulbus Scilae" (Scilla Maritima L.), ambele fiind din fam.Liliacee, în care mai intră şi "Die lichte Aloë"(?), Idem,p. 30-31, folosită pentru blenoragii, febră, etc. Este foarte posibil ca cele trei medicamente incluse sub notele 91,92, şi 93 să se constituie într'o reţetă unitară.

94) "scumpina", poate fi "Syringa Vulgaris", cf.N. Tiktin, op.cit.,III,p.1397, respectiv liliac sau jorgovan, din florile căruia se extrage uleiul eteric folosit în parfumerie şi care are multiple folosinţe în medicina populară, cf.V.Butură, op.cit.,p.134, dar decocţia acestuia nu e "vătămătoare" cum scrie cronicarul. Deaceea este posibilă varianta "scumpie" (Rhus cotinus)cf.H.Tiktin, op.cit.III,p. 1397, vezi şi Iuliu Prodan, Flora mică ilustrată a României, ed.II,Cluj,1939,p.314,sau şi mai sigur: Scumpia, respectiv Oţetarul (Cotinus cogygria acop.),arbust al cărui decoct de răsurele se folosea ca dezinfectant,cf.V.Butură,op.cit.p.212.

95) "cunicele", cunycele sau cuişoare (Caryophyllus Aromaticus)cf.H.Tiktin, op.cit.I,p.450 şi V.Butură,op.cit., p.83.

96) "rotche", rotcă sau ridichie (Raphanus sativus) cf. D.L.R.IX,p.567,era folosită ca leac obişnuit împotriva tusei, cf. V.Butură, op.cit., p.198.

97) "Seoferu gaistu" vine probabil de la "Seifen Geist" (Spiritus saponatus) medicament folosit la contuzii, hematoame,luxaţii,entorse,etc.cf.A.Weinberger,op.cit.p.406.

98) "poticher," apotecer, Apotheker sau farmacist,cf. Noul Atlas Lingvistic Român,(N.A.L.R.),Banat,I,1980,145/24.

99) Vezi supra nota 17.

100) Pentru "buczu", H.Tiktin, op.cit.I,p.248, dă sub denumirea de Bucsaiu, Bucsău echivalentul Typha Latifolia, care corespunde papurei, cf.I.Prodan, op.cit.,p.16, este şi ea folosită în medicina populară, cf.V.Butură, op. cit.,p.177. Intrucât însă cronicarul preia majoritatea denumirilor de plante medicinale, prin intermediul farmaciştilor, din limba germană, credem că aici este mai probabilă varianta "Buchs" sau "Wilder Buchs" (Arbutus uva ursi L.) folosită mai ales în vindecarea bolilor de rinichi, vezică şi bolu de nervi, cf.A.P.Dinand, op.cit.,p.29. Planta a fost mult folosită în trecut contra diareii şi a bolilor aparatului urinar, apărând în tratatul lui Adam Lonicerus, Kreuterbuch încă din 1557, cf.Balthasar Ehrhart, Vollständiges Kreuter-Buch, în Verlag Ioseph Wolssische Buchandlung, Augsburg,1783,p.71, care constituie de altfel ultima ediţie a lui Lonicerus. In lucrarea lui R.Weinberger, op.cit. p.84-85, nu apar decât denumiri legate de Benzöe, (Benzöeharz, Resina Benzöei, Asa dulcis) prafuri (Benzöepulver) extrase din lemnul unui arbore (Styrax Benzoin Driand), din Sumatra şi Borneo, folosite în bronşite, laringite,catare bronşice, etc., fără a se potrivi contextului din cronică.

101) "Vinu Cafei lefelu", reprezintă tot o transcriere fonetică a unui termen medical şi se poate referi fie la uleiul brun care se extrage din cafea, cu denumirea de Cafeon, frecvent utilizat pe atunci în frigurile tifoide, cf, C.Diaconovici, op.cit.I, 1896, p.660, sau poate fi vorba de Vinum Chinae Sulfuricus, extras din "Coajă de chinina",de fapt "Quina" nume dat copacului care conţine Chinina (Chinchona Cuprea), folosit atât pentru combaterea febrei, cât şi ca întăritor pentru anemie, cf.C.Diaconovici, op.cit. I, p.809, vezi şi B.Ehrhart, op.cit.,p.148-149. Nu putem exclude nici varianta transcrierii lui "Verdünnte chlorkupfer", folosit în sifilis, epilepsie, rahitism, etc. cf.A. Weinberger, op.cit., p.136.

102) Vezi supra nota 91.

103) "tripîlu" de la germanul "tripper", blenoragie

sau gonoree, cf.Meyers Neues Lexicon (M.N.L.) VIII,Leipzig, 1964,p.152; vezi şi I.A.Candrea, Folclorul medical român comparat, Ed.Casa Şcoalelor, Bucureşti, 1944, p.222.

104) Ocaua pentru materii uscate, avea probabil valoarea semnalată în Banat încă din sec.XVIII, de 2 funţi 1/4, adică 1,260 kg. cf.N.Stoicescu, op.cit.,p.281. Mai este cunoscută măsura de lemn cu care se lua vama la cazanele de ţuică, deci pentru lichide, având 1,650 l. cf.V.Şerban şi colab. Glosar Dialectual cu specială privire la Bant,(G.D.), specimen III.Universitatea Timişoara,1981,p.18.

105) Bucăţile de grăsime de porc din care se stoarce untura, cf.D.L.R.II/2, fasc.1,p.51.

106) "funt" sau Pfund, aici probabil "Apotheker Pfund" sau Pfund de farmacie, având 0,420045 kg; se mai foloseau şi mărimea vieneză,"Wiener Pfund", de 0,560060 kg. cf.L.Wagner, op.cit.,p.14 şi N.Stoicescu,op.cit.,p.282 şi 293.

107) "laugenu", din germ. "Lauge" este Hidroxidul de Natriu (NaOH) sau soda caustică, cf.M.N.L.V,1964,p.298,vezi şi Dicţionar de neologisme (D.N.), ed.III,Bucureşti,1978,p. 1002.

108) vezi supra nota 17.

109) Pentru "olbă", echivalenţa ar fi sticlă, clondir, cf.V.Şerban, S.Drincu şi Colab. G.D.spec.IV,Univ.Timişoara,1982,p.85, fără specificarea mărimii. Din compararea reţetelor casnice actuale de săpun, cu cea manuscrisă rezultă că olba, deşi are o etimologie provenind din Halbă/Halbe, jumătate, cf.D.N. p.513, avea aici o capacitate de cca.1 l. (0,935 l.).

110) pecingine, sau cur-de-găină, nume populare date mai multor boli contagioase, cf.I.A.Candrea, op.cit.,p.223 şi 384.

111) Este vorba probabil de reţeta unei alifii răcoritoare.

112) Vezi supra nota 28 .

113) "Spermancet", spermanţet sau spermaceti, cf.H. Tiktin, op.cit.III,p.1469 este echivalentul stearinei, vezi DEX,p.890; aici credem însă că este vorba de "substanţa grasă obţinută din craniul de balenă, caşalot sau delfin, folosită în cosmetică",cf.DEX,p.882 şi D.N.,p.1010.Vezi şi A. Weinberger sub "Sperma ceti" (Cetaceum),op.cit.,p.112,care menţionează folosirea sa în emulsie cu gălbenuş de ou, în prepararea reţetelor cosmetice.

114) Se referă tot la cuişoare, vezi supra nota 95, folosite aici pentru aromă.

115) Probabil gălbenuş de ou, vezi şi supra nota 113.

116) Ulei de migdale, cf.D.L.R.VI/2a,p.81. Vezi şi A.Weinberger, sub "Oleum Amygdalarum" sau "Emulsio Olei Amigdalarum",op.cit,p.305 şi 152-153.

117) Vezi supra nota 15.

118) Este vorba de o luare în arendă sau pentru cosit în parte.

IDENTITATE ROMÂNEASCĂ

MOŞII : REMINISCENŢE RELIGIOASE ARHAICE

de Andrei PANDREA

Ideile şi credinţele religioase practicate în continuitate neîntreruptă de Români îşi dovedesc, dintru începuturile neamului, originea dublă şi asincronă: unele s'au născut în preistorie, altele în zorile erei noastre, şi amândouă persistă până azi.

Cele mai noi şi mai viguroase au fost răsădite în cugetul Daco-Romanilor la finele secolului al III-lea şi în cel următor, de către misionarii latinofoni, umili şi anonimi.

Element component al etnogenezei noastre, cu răsunet peren şi în limbă, unde întreaga terminologie de bază a acestei religii de import este latină, legea creştină face din noi adepţii cei mai vechi ai Mântuitorului din întreaga Europă răsăriteană şi constituie una din trăsăturile definitorii ale identităţii româneşti.

Izvorului originar, creaţie endogenă a autohtonilor, abia de-i putem dibui începuturile.

El ţâşneşte din tezaurul cultural al strămoşilor prelatini şi datează, probabil, dinaintea Hallstattului D, prima epocă a fierului, când se închegă mitul lui Zalmoxis, la agricultorii şi păstorii daci organizaţi în triburi şi în

comunităţi bazate pe rudenia de sânge.

Sistemul religios get şi-a pierdut de mult supremaţia, dar nu s'a stins. Substituit de creştinism, cu care avea aspecte comune, el supravieţuieşte în nenumărate credinţe şi rituri, fie difuz, când acestea au fost anexate de religia învingătoare, fie în manifestare independentă. Astfel, după mai bine de 1600 de ani de dominare creştină, vechea sevă gâlgâie încă în matca gândirii ţărăneşti, ca odinioară, inserţia creştinismului făcându-se în stratul mitologic.

Deşi riturile şi ceremoniile creştine se intrică uneori într'un tot funcţional şi organic cu cele precedente, există suficiente semne şi criterii prin care să le putem recunoaşte şi separa pe unele de celelalte. Unul dintre ele este prezenţa preotului în rit. Când el lipseşte, manifestările pot avea un caracter precreştin. Aşa sunt: bocetul - mai de grabă de origine mediteraneană decât dacă - ,înveselirea mortului, ziorile - colindă funebră şi cosmică -, darul de vorbe, jertfirea animalelor, aprinderea focurilor rituale, venerarea sufletelor moşilor patroni sub acoperişul casei, unele pomeni, sau îngroparea morţilor unui neam în aceeaşi groapă, străjuită nu numai de cruce, ci şi de stâlpul de piatră şi de brad (urme de dendrolatrie).

Când preotul este prezent, nu încape îndoială asupra naturii creştine: slujba, rugăciunea colectivă, binecuvântarea, sfinţirea, acatistul şi pomelnicul, ba chiar şi pelerinajul şi, în parte, postul depind, într'un fel sau altul, de el, ca vector al dogmei.

Interesante exemple de sincretism ne oferă colindele. Crăciun, Sântilie şi Soarele, evocaţi de acestea, sunt personaje complexe ale folclorului practicat după solstiţiul de iarnă. Să le examinăm puţin.

Moşul Crăciun, Crăciun-ăl-Bătrân, care a adăpostit în "curţile sale" pe Fecioară înaintea naşterii pruncului sfânt, este soţul Crăciunei, moaşa lui Isus.

Intr'o colindă loviştească, un gospodar de-al locului

pofteşte la un ospăţ pe Crăciun, strămoşul şi consăteanul lui laolaltă cu alte rude spirituale de-ale lui Hristos.

Cu o familiaritate care poate surprinde, Dumnezeu este "convocat" astfel:

"Porunci chicea-cest domn bun,
Porunci lui Dumnezeu
Ca să-mi vie la ospăţ,
Cum e legea lui Crăciun,
Lui Crăciun celui bătrân".("chicea","cicea" = aici)

Odată sosiţi, cei trei oaspeţi - tatăl "în duh" al pruncului, "cumătrul lui Dumnezeu" şi naşul său de botez, care-i vine văr primar - sunt aşezaţi în jurul mesei festive după strictul protocol ţărănesc.

Şi zice colinda:
"Dar la masă cine şade?
L'al unulea colţ de masă
Şade-şi bunul Dumnezeu.
Dar l'al doilea colţ de masă?
Şade bătrânul Crăciun.
La al treilea colţ de masă şade Ion, Sântion.
L'al patrulea colţ de masă şade domnu-acestor case".

Moaşa Crăciuna şi-al ei "nepot de buric" nu-şi găsesc locul la masa şi în colinda genealogică, întrucât "mitutelul" Isus, fiu, nepot, văr şi fin al celor de faţă, se află încă "în scutece învăscut", iar dânsa, ca femeie, n'are ce căta între atâţia bărbaţi de seamă...

Dumnezeu şi Sf.Ion sunt, desigur, personaje biblice. Dar Crăciun, "loviştean de fel", este apocrif: moş pe când pruncul sfânt nu se născuse încă, el este făcătorul celei mai însemnate pravile, "legea din bătrâni, din oameni buni" căreia trebuie să i se supună însuşi bunul Dumnezeu. De unde constatăm că, între "obiceiul pământului" şi legea creştină, cel dintâi primează.

Din calificarea comesenilor (Dumnezeu este "bun", Crăciun "bătrân", Ion "sfânt", iar gazda "domn") se schiţează ierarhia: bătrân $\geq$ bun $>$ sfânt $>$ domn.

Din alte spuse ale Loviştenilor, statutul lui Crăciun apare explicit: sfetnic al Moşului ălui Mare (spiritul suprem al "obştii moşilor tărâmului ăluilalt") el este "de-o samă", ba chiar "mai însemnat" decât Dumnezeu, cu care ar fi "cumătru".

In raţionament provocat, la întrebarea împrumutată: "Cine este mai mare: Crăciun, Dumnezeu sau Moşul ăl Mare?", ciobanul lovişteau Ioniţă Petre Bălteanu, născut în 1896, îmi răspundea în 1972: "Dacă moşul Crăciun este mai de vază decât Dumnezeu, dar, nici vorbă, sub Moşul nostru ăl Mare, să nu fie oare Ăl Mare deasupra lui Dumnezeu?" Insă bun creştin, luându-şi seama de păcatul trufiei în care cădea, moş Ioniţă se închină zicând: "Iartă-l, Doamne, pe păcătos şi pe ăl de iscodeşte..."

O întrebare de acelaşi fel se naşte în alt colind. In apele limpezi ale zănoagei Avrigului, acolo de unde "se străvede împărăţia cerului" şi până unde, în singurătatea steiurilor, adie zvonul clopotelor dinspre Loviştea ori Ţara Oltului, de n'or fi fiind decât picurul argintiu al clinchetului tălăngii berbecului, se îmbăiau odată Dumnezeu şi Sântion...

Cu sarica în spinare, sprijinit în bâtă, ciobanul martor reproduce o convorbire ciudată:

"Intreabă-şi bunul Dumnezeu,/ Tot pe Ion, Sântu'Ion:/ Tot stam Ioane să te'ntreb,/ Ioane şi'ntreba-te-aş voi:/ Care noi dintr'amândoi,/ Care sântem noi mai mari?"

Ion răspunde lui Dumnezeu, în care sunt unite fiinţa Creatorului şi cea a lui Cristos: "De zile-s mai mare eu,/ Te-am botezat, te-am creştinat" (referire evidentă la Isus Cristos). "Iar de duh, mai mare tu,/ C'ai făcut cerul şi pământul / şi toate năroadele" (referire evidentă la Creator).

Din numai două mici fragmente de colind şi din fărâmele credinţelor unor ţărani de munte, Români din zilele noastre, ne uimim cât de firesc se întrepătrund sferele a două universuri religioase diferite, dominate de zeităţi supreme care nu se exclud: populate de personaje ierarhizate

după legile rudeniei locale, acestea se frecventează în bună pace, cu toată ambiguitatea lor, ajungând până la suprapunere şi telescopaj, ca în ultimul caz amintit.

In mod doar aparent paradoxal, dar perfect logic pentru gândirea ţărănească, "Botezătorul" Ion, "vără-su","fiul Lisavetei", este mai însemnat decât Cristos (pe care-l.... creştinează!), dar "mai mic" decât Dumnezeu, pe când Crăciun şi Moşul ăl Mare ("al nostru") par mai presus de divinitatea creştină...

Sântilie este alt personaj ambiguu. Conform hagiologiei populare, Ilie Pălie, frate bun cu Sânta Marina, este concomitent şi moş şi sfânt (ceea ce Crăciun nu este).

El se bucură de o calitate suplimentară, faţă de cele ale moşilor sau ale restului spiritelor divine, având un soi particular de nemurire.

Dacă Dumnezeu, care nu s'a născut şi nu are acces la moarte, ilustrează cazul nemuririi absolute, ca şi Moşul ăl Mare, isus Hristos pe cel al nemuririi prin moarte, înviere la viaţa pământească şi înălţare, iar oamenii, deveniţi moşi la şapte ani de la "darea duhului" şi după hălăduirea între tărâmuri, pe cel al nemuririi prin moarte, Moşul Ilie, care s'a născut şi s'a înălţat "de viu" la cer, nu cunoaşte moartea, ci viaţa veşnică în ambele tărâmuri.

La început cioban ("Dar la uşă cine mulge?/ Mulge dânsu', Soarele..."), adoptat între moşi prin mecanism nedefinit, întrucât nu se ştie nici să fi murit, nici să se fi înălţat, Soarele este şi sfânt: "Cântătorii şi-au cântat,/ Cocoş gai c'a trâmbiţat,/ Popa'n toacă că şi-a dat,/ Ziori dalbe-au revărsat./ Din ziori soare răsare,/ Soarele trei raze are./ Eu mă rog sfinţiei tale / Să-mi dai trei raze-ale tale..." (gai din lat. gallus, "cocoş". In Loviştea, "cocoşul raiului").

Laolaltă cu aceste închipuiri miraculoase forfotesc pline de viaţă şi altele. Ţăranii narează cu convingerea cea mai impertubabilă întâmplările eroilor care le populează mi-

tologia eclectică: ei se întâlnesc, firesc, cu Dumnezeu şi Sâmpetru, cu Maica Domnului şi Sânta Vineri (inexistentă în tradiţiile creştine), pe uliţele satului sau în vreo preluă; dar şi cu Moşul şi Moaşa Pădurii, cu Moaşa Ploii şi Moşii Vântului, cu zmei şi balauri (untura de zmeu e foarte căutată...), cu spiriduşi, brehne şi pricolici, cu iele, rusalii şi sânziene, cu Ştima Apelor, cu Sântoaderii - moşii centauri - ori cu Grangoreşte-Cai-Râneşte şi Vii Păzeşte-Vii Sporeşte, pe sub geana pădurii ori pe hăţaşele oilor...

Dar ce se întâmplă la moartea omului? La ultimul răposat, în toiul priveghiului, au sosit moşii! Fiind "în duh", deci cu totul nevăzuţi, bărbaţi cu "barbarótiţe" (măşti), săteni în carne şi'n oase, i-au "închipuit" (le-au dat, adică, chipul lor).

După ce-au înconjurat de trei ori casa mortului (circumambulaţie), de la stânga spre dreapta, chiuind "ca de lup", au intrat la mort "ca să-l înveselească". Acolo unde, în acelaşi timp, bocitoarele îl jeleau...

La trei zile, pe când preotul îl prohodea,-"Dumnezeu să-l ierte şi să-i fie ţărâna uşoară", după formula creştină -, rudele întristate au "jertfit", pe mormântul proaspăt, fie o găină albă, fie un cocoş negru, un miel sau o oaie, stropind cu sânge crucea şi pământul, "ca să fie de sufletul celui răposat", împotriva preceptelor creştine.

Apoi au deşertat în ţărâna gropii o sticlă de vin şi una de ţuică, au aşezat o "moşoaică" (strachină) cu bucate şi colivă, sfinţite la biserică, o haină şi-o pernă, şi-au mai spart şi-o oală (goală, plină cu apă, sau grâu). Dar "brăduiul", împodobit ca de mort, înfipt lângă cruce, l-au ferit şi nu l-au stropit cu sângele fiinţei jertfite: "Brade, brade să-mi fii frate"...

Sufletul mortului ajunge în urma Judecăţii celei Drepte - care nu-i totuna cu Judecata de Apoi, fiindcă aceea "nu s'a săvârşit încă" - după ce "bruma de păcate" are, fie "de-a dreapta Tatălui", între îngeri, sfinţi şi

mucenici, "acolo unde curge laptele şi mierea", adică în rai, fie între Satane, "la ceaunele de zmoală clocotindă", adică îm iad, "după cum scrie în Sfânta Evanghelie". Dar tot aşa de bine sufletul poate ajunge, cu sau fără păcate şi fără nici un fel de judactă, la Moşul ăl Mare, pe "moşia" lui şi-a moşilor, "după spusa din moşi-strămoşi".

Oamneii se închină Domnului (Dumnezeu, Isus Cristos şi Sfântul Duh, ca entităţi separate sau întruniţi), care are drept de judecată, dar cred şi în Moşul ăl Mare, Crăciun şi'n Soare, de care nu există nici urmă în dogma creştină. Şi aceşti ţărani îşi pun nu odată, la clăci şi în şezători - la care am fost martor - întrebări tulburătoare, chinuitoare şi neliniştitoare, care se dovedesc a nu fi numai apanajul filozofilor sau al cercetătorilor. Iar răspunsurile pe care şi le dau sunt fie ambigue, fie duble şi aproape niciodată clare, la chestiuni precum: Ce este viaţa? Se poate "tinereţe fără bătrâneţe şi viaţă fără de moarte"? Din ce se trage moartea? Ce se întâmplă "după ce dai în primire"? Cine este mai mare: Dumnezeu sau Sântion? Crăciun sau Dumnezeu? Moşul ăl Mare sau Dumnezeu?

Ţăranii "tărâmului pământean" al Loviştei folosesc aceste concepte funcţionale sincretice în mod armonios şi nediferenţiat şi le aplică în mod tradiţional, în limitele ideologice ale unui creştinism rural, tolerant, care n'a reuşit, în atât amar de vreme, nici să detroneze complet zei şi divinităţi precedente, nici să înlăture credinţe mult mai vechi, ori contemporane lui. Intre acestea, moşii reprezintă una din cele mai bogate reminiscenţe arhaice, din vastul domeniu al spiritualităţii româneşti.

Am avut norocul şi privilegiul de a le putea "iscodi" urmele, ani lungi, urmărind cu încântare cum practicau sătenii Ţării Loviştei cultul dedicat acestora, informaţiile noastre primare provenind din observaţia directă şi din anchete directe, efectuate în satele Boişoara, Găujani şi Bumbeşti.

Despre străvechimea instituţiei moşilor, pe care vom încerca s'o conturăm, poate mai complet decât s'a făcut până acum, mărturiseşte etno-lingvistic familia de cuvinte dezvoltată de moş.

Fără a număra pe toţi membrii ei şi neglijând formele afixate (diminutive, augmentative), am cules 86 sensuri diferite, multe din ele absente din dicţionare, pentru numai 6 cuvinte: 34 pentru "moş", 28 pentru "moaşă", 5 pentru "moşi" (cu nu mai puţin de 32 sintagme, prin care se denumesc zilele de peste an închinate pomenirii lor), 11 pentru "moşie" şi câte 4 pentru "moşnean" şi "moşneană".

Să ne oprim în treacăt doar la câteva din aceste înţelesuri. Originar din substrat (cf. alb. motshë, "vârstă"), moş, despre care nu credem să fie refăcut după fem. moaşă, aşa după cum se afirmă, însemnează, în primul rând,"bărbat vârstnic". Dar el îşi dă numele şi mai multor fiinţe (majoritatea oameni,însă şi animale şi plante), unor divinităţi şi spirite, din spaţiul sacru al cerului, sau din cel magic al pădurii, unor obiecte şi alimente, de obicei rituale, unei constelaţii (la feminin), ca şi unor noţiuni mai abstracte (o profesiune, somnul, moartea, unitatea agrimensurală fundamentală) etc. Printre moşii şi moaşele-oameni, se numără o seamă de rude: bunicii, unchii în Moldova, unchii mari (fratelui bunicii materne i se mai spune, fără urmă de pleonasm, moş bătrân). "Moaşa de buric" şi "moaşa-naşă", derivă din funcţia de obstetrix (moaşă), exclusiv feminină. "Moş" este şi bărbatul care, datorită vârstei sau a prestigiului social, este considerat drept urmaşul "moşului" fondator, de neam sau obşte. El are datoria de-a aşeza pe genunchii şi pe sexul său, pe toţi noii născuţi aduşi pe lume de "moaşa de neam", uneori soţia sa. El primeşte din braţele ei pruncii înveliţi în pielcea de miel,aduşi între naştere şi botez, cu scopul ritual de a-i introduce în neam şi obşte, rostind formula: "Fii binevenit Bucure (Bucuro) sau Bogdan (Bogdană)". Să ne reamintim că,în albaneză, bukurë însemnează "frumos", că în slavă bogdan înseamnează "dăruit de Domnul" şi că, în urmă cu câteva secole, neamul se chema şi "genunchi". Genunchi din lat. genuclus, (cu acelaşi sens), provenind, prin diminutivare, din lat. genus, "sex").

Moşul este şi ctitor: al cerului (Moşul ăl Mare); al omenirii (Moş Adam, căruia Hristos îi spune: "Pentru tine, moş Adame / Am fost pironit în palme"; al obştei ("Moşii ăi Mari"- mereu la plural) şi de neam ("Moşul de baştină",fiind "Cap de neam", este diferit în funcţie de neamuri).

Tot "moşi" sunt socotiţi şi sfinţii, sfintele, mucenicii şi mucenicele, în osmoză şi sincretism evident cu personajele creştine omonime, întruchipări cu dublă identitate, aparţinând ambelor sisteme religioase.

Dar la baza cultului se află alţi moşi: "rudele moarte", "sufletul ajuns pe tărâmul celălalt", "sufletele morţilor din aceeaşi casă" ("moşii de hram" - soi de lari), ca şi rămăşiţele pământeşti, dezgropate după şapte ani şi "astrucate în aceeaşi groapă, unde lacăt ai şi cheie n'ai, unde încui nu mai descui", "spre a fi toţi împreună şi pe lumea ailaltă".

Din anchetele noastre de teren rezultă că:

In Ţara Loviştei există convingerea, puternic înrădăcinată, că după moarte oamenii se fac moşi. Cei vii îi cinstesc printr'un cult, păgân şi creştin totodată, alcătuit din rituri şi ceremonii specifice, atât individuale cât şi colective, practicate de toţi membrii comunităţii ţărăneşti, în anumite locuri şi zile, cu anumite ofrande (pomeni).

Ce sunt moşii? Oricine, după moarte, va trece prin două stări succesive, calitativ deosebite: întâi este mort, (sau moartă), apoi va deveni moş (sau moaşă).

Starea de mort durează 7 ani: din clipa stingerii, până la "a doua îngropare".

In acest interval, "sufletul hălăduieşte, iară trupul putrezeşte".

Priveghiul de trei zile, şi înmormântarea,sunt ce-

remonii cu caracter mixt, sincretic.

Mormântul "omenesc", individual, primeşte pentru 7 ani sicriul. "Copârşeul" sau racla, se mai numea în trecut şi "lemn": adică un arbore scobit în care se "înlemnea" mortul. La a doua îngropare, după 7 ani, osemintele se spală cu vin şi untdelemn, sunt slujite de preot, care oficiază "maslul" (în sl. maslo "untdelemn") şi se aşază în "straiţe" de pânză de in, ori în "răcliţe" de lemn, care se depun în "groapa de veci a neamului", mormânt comun. Intr'o astfel de groapă, odinioară pecetluită cu stâlp, dar azi străjuită numai de cruce, din cimitirul satului Bumbueşti,se aflau inhumaţi, în 1975, 15 moşi şi moaşe decedaţi în ultimele două - trei secole. Pe crucea lor sta scris: "Aici odihnesc RLDZ (robii lui Dumnezeu) Ilinca, Stan, Maria, Pătru, Ion, Nicolae, Ilinca, Gheorghe, Paraschiva, Ion, Dumitru, Păuna,Stanciu, Ştefan, Gheorghe". Tradiţia creştină este reprezentată prin cruce, cea arhaică prin stâlp şi prin regruparea profilactică şi simbolică a osemintelor într'un spaţiu terestru limitat şi sacru, pentru a înlesni regruparea sufletelor celor morţi în spaţiul ceresc, nelimitat şi sacru.

Timp de 7 ani mortul este venerat şi pomenit de neamul său mic (familia), în mod individual; din clipa preschimbării lui inevitabile în moş, el este pomenit în ceata morţilor-moşi ai neamului mic şi în cea a neamurilor satului - obşte, dar în mod colectiv şi anonim, prin formulele "şi toţi morţii", "şi tot neamul cel nepomenit".

Sufletul mortului rămâne în preajma trupului neînsufleţit până la "întâia îngropare".

"Hălăduirea", adică rătăcirea, începe după prohod şi se face între "tărâmul acesta" - sat, răspântie, casă,mormânt - şi "tărâmul celălalt", dar fără a depăşi "ultima vamă a cerului" aflată în "Stelele Moaşei" (Cloşca cu pui, Găinuşa sau Pleiadele). Deşi "suflet fără rost", el trebuie să ducă solia "de nevoi şi necazuri" a neamului mic, moşilor neamului său, pe care-i întâlneşte la "stări" şi în "vămi".

Calitatea de sol a mortului, absentă din tradiţia creştină, este similară cu tradiţiile gete, consemnate de Herodot în "Istorii" (IV, 93-96): "cel ce-şi dă sufletul se duce la zeul Zalmoxis"; "ei trimit la el ca sol pe unul dintrânşii,trasla sorţi, şi-l însărcinează cu câte le cere fiecare". Desigur că, între tradiţia Dacilor şi cea a Loviştenilor există deosebiri. La Daci era vorba de o procedură de excepţie, bazată pe sacrificiu uman. La un interval fix, de 5 ani, solul era ales, ucis şi însărcinat cu mesajul unui grup numeros (etnie? trib?), adresat lui Zalmoxis; în tradiţia actuală, oricare suflet are calitatea de sol al celor vii din familia sa, mesajul fiind adresat strămoşilor acesteia. Intervalul nu mai este fix, ci depinde de soarta fiecăruia, iar "birul morţii" nu mai este un sacrificiu impus cuiva de congeneri, deşi elementele substituite ale acestuia persistă în jertfirea animalelor şi în obiceiul ritual al Caloianului (cf. grec Caloiannis "Ion cel Frumos", nume identic cu cel atribuit regelui român Ioniţă Asan, care a domnit, la Sud de Dunăre, între 1197 şi 1207). El constă în omorîrea simbolică, prin străpungere cu undreaua a unei păpuşi de lut cu chip de bărbat; după îngroparea sau înecarea ei, se cere sufletului jertfit să comunice divinităţii, de obicei Moaşa Ploii ori Sântilie, mesajul muritorilor al căror sol devine. Acesta se referă, desigur, la ploaia necesară combaterii secetei: "Caloiene, iene / Du-te'n cer şi cere..."

Analogia între solul dac, jertfit în suliţe - după spusele aceluiaşi Herodot - şi Caloian, este evidentă.

Elementele comune celor două rituri, solia şi mesajul prin moarte, demonstrând o continuitate neîntreruptă,nu pot fi puse la îndoială.

Dacă "sufletul fără rost" al mortului hălăduieşte 7 ani, "moşul" este preschimbarea lui în "suflet cu rost", având acces la "celălalt tărâm". Răstimpul necesar străbaterii "drumului dintre tărâmuri" este de 40 de zile,după care statutul devine definitiv, fără limită în timp: moşii se bucură "dincolo" de "viaţă fără de moarte".

O idee sincretică, creştină, influenţează prin conceptele antinomice de bine şi rău, soarta de după moarte a unor muritori.

Informatorii se contrazic în această privinţă. Unii cred că "oricare mort se preface în moş", pe când alţii susţin că "se fac moşi numai cei care au avut o moarte bună".

Cei care "au murit rău" (cauza majoră este sinuciderea, dar intervin şi altele: "moartea năpraznică uneltită de satane", trăznirea, înecarea, "însemnarea cu numărul 666 din Apocalips", trecerea pisicii peste mort, sau chiar nemărturisirea păcatelor, etc.), fapt constatat şi prin modificarea poziţiei cadavrului, înainte sau după îngropare, se vor preschimba în "strigoi" ("moroi", "vârcolaci", "pricolici") şi sunt condamnaţi la "hălăduirea veşnică", rămânând de-a pururi "fără rost".

Cum sunt moşii? Asupra calităţilor individuale ale moşilor există consens în răspunsurile Loviştenilor; rolul nostru se reduce doar la ordonarea lor:

1. Moşii au înfăţişare omenească "în duh". Ei seamănă cu morţii din care se trag şi nu pot fi percepuţi de către muritori. Dar există unii, puţini, care "ştiu" şi-i simt când sunt în preajmă: de obicei femei, rareori bărbaţii vârstnici.

2. Moşii sunt bătrâni. Morţi înainte de 99 de ani, ei îmbătrânesc până ce vor atinge vârsta; morţi după 99 de ani, ei îşi păstrează vârsta.

3. Moşii rămân cu apucături omeneşti: le este "dor" de rude şi prieteni; le este "urât" departe de ai lor; vor să ştie ce se mai întâmplă în sat; doresc bucate, băuturi - cu care se adapă, ca animalele - şi straie omeneşti şi caută căldura focului. Două din conceptele tipice spiritualităţii noastre, dorul şi urâtul, sunt deci transferate, ca trăsături fundamentale, şi asupra moşilor.

4. Moşii au capacitatea de a reveni pe pământ. Singuri sau în cete, călătoria stă în voinţa lor. Dar se întorc

obligatoriu, pe neamuri, la priveghiul rudei moarte şi, în totalitate, de Rusalii şi de Ajunul Crăciunului, când cerul se goleşte, rămânând doar în seama Moşului ăl Mare, care nu coboară niciodată pe pământ.

5. Moşii călăuzesc sufletele morţilor (funcţie psihopompă), "pe drumul dintre tărâmuri".

După prima îngropare opresc sufletele "fără rost" la râul Coarneş, hotarul obştei cereşti, iar după cea de-a doua trec limanul împreună, "moşi vechi cu moşi noi".

Ei ajută sufletelor, cu şi fără rost, să treacă de vămi (9, 33, 40, 99?), opresc la "stări", potolesc ori alungă pe "ţâncul" ori "căţelul pământului", care latră sufletele fără rost, paznic la liman, şi au grijă de darea obolului ultimilor vameşi - moşi, care sunt "cu schimbul", după 7 ani şi 40 de zile de la moarte.

6. Moşii sunt atotputernici. Supravegheaţi de Ăl Mare, ei determină bunul mers al "crugurilor" cerului, soarelui şi anului. Inrâuresc vremea, - ploile, grindina, zăpada, vânturile, fulgerul şi trăznetul -, ca şi recolta ogoarelor, fruptul turmelor, sănătatea oamenilor şi pacea între ei. Ingăduie muritorilor, prin semne divinatorii interpretabile, să-şi cunoască soarta pe timp scurt, un an oglindindu-se într'o zi: una din cele 9 ale moaşelor ("babele") şi 9 ale moşilor.

7. Moşii sunt binevoitori. Cunoscând viaţa şi dorinţele rudelor pământene, din mesajele aduse de solii care plătesc birul morţii fireşti, ei încearcă să le ajute.

8. Intre moşi se stabileşte o ierarhie, bazată pe vârstă şi pe prestigiul social avut în timpul vieţii.

Cei "bătrâni", înţelepţi şi cu experienţă, sunt mai însemnaţi decât moşii mai tineri; cei "din oamnei de vază" în viaţă, rămân mai însemnaţi decât cei "de rând", şi ca moşi; dar ultimii îşi pierd numele: pentru rude, dar mai ales pentru memoria colectivă. După 7 ani (unii zic 9 ani), respectând tradiţia creştină ţărănească, moşii nu mai sunt menţionaţi în

pomelnice sau acatiste, deşi li se păstrează numele pe cruci, în cimitire, şi în mod conştient (contradicţie!), ca într'un relictual cult laric, exercitat de stăpânii casei, între "moşii de hram", care sunt rudele moarte sub acelaşi acoperiş, venerate cu pomană şi sfeştanie, la candelă, în ziua hramului casei. In schimb, moşii "de vază" îşi păstrează numele avut pe pământ, iar cei care au depăşit 99 de ani la moarte îşi dobândesc "vază" în cer, dar nu şi nume...

9. Moşii nepomeniţi se preschimbă în strigoi, primejduind viaţa pământenilor.

Moşul ăl Mare, căpetenia supremă, este "mare de zile, mare de fapte, nenăscut de muritoare".

Personaj destul de inconsistent, el este descris cu parcimonie de către informatori, întrucât produce o dublă teamă: de el însuşi şi de Dumnezeul biblic (care negat în unicitatea lui, s'ar putea răzbuna).

El seamănă "în duh" cu moşii bărbaţi, fiind antropomorf. Deşi cu chip omenesc, netrăgându-se din pământeancă, rămâne cu geneza neexplicată. Incercând s'o explice totuşi, unii din informatori îl omologhează cu moş Adam, "cap de omenire", dar acesta este opera lui Dumnezeu... Să se fi autocreat? Să fie capul moşilor oamenilor vieţuind înainte de "puedie" (= "mulţime venită cândva"; eveniment mitic similar unui cataclism geologic"), deci din altă spiţă omenească decât cei de astăzi? Oricum, există dinaintea pământenilor şi este veşnic înspre viitor; dar cât este de "mare de zile" nu se ştie. Care-i sunt faptele? Prin analogie sincretică, este "făcător al cerului şi al pământilui, al văzutelor toate şi-al nevăzutelor", cu formulă împrumutată, caracteristică lui Dumnezeu. Deţine o autoritate necontestată asupra moşilor, care "nu-i ies din vorbă", dar nu exercită dreptul de judecată şi de pedeapsă, nici faţă de muritori, nici faţă de moşi. Atributele metafizice ale ambelor zeităţi supreme par identice şi le sunt comune: aseitatea (din lat. a se: "pleacă de la el însuşi"), simplitatea (zeitatea este unică), imuabilitatea (nu poate trece de la o stare mai puţin perfectă

la alta mai perfectă şi invers), eternitatea şi imensitatea. Amândoi sunt dotaţi cu atribute morale pozitive: inteligenţă, voinţă şi dragoste.

In pofida asemănărilor, "capul moşilor" este simţit ca deosebit faţă de Dumnezeu (Dominus Deus - "Domnul Zeu"); elementele care să-l diferenţieze de zeul creştin există: nu este un Tată Ceresc ci un străbunic; nu judecă şi nu pedepseşte; nu pare atât de imens precum Dumnezeu; nu-şi părăseşte niciodată "moşia" (ubicuitatea, parţială, limitându-se la aceasta); este blând şi totuşi produce teamă! De fapt este greu de disociat ce poate fi analog, de ce este sincretic, prin simpla analiză a celor două divinităţi.

Din comparaţia cu moşii-standard se observă atât asemănări cât şi deosebiri. Ăl Mare, ca şi moşii, este antropomorf, bătrân, are vocaţie de ctitor, este "cap" şi doreşte să-i ajute pe muritori. Dar este mai mare "în făptură" decât ei, se bucură de ubicuitate pe moşia cerească şi îi lipsesc funcţia psihopompă şi "apucăturile omeneşti".

Ca şi Zalmoxis, din câte putem şti şi bănui, este unic, arhetipul său fiind de zeu-rudă cu muritorii, dar dintr'o generaţie superioară celei a părinţilor - aidoma mai marelui familiei patriarhale - şi este în mod explicit bătrân: un Deus Avus, un Deus Vetus, nu un Domn zeu ci un zău Moş - Zal-Mox(-is).

Moşii "cu vază", sfetnicii Celui Mare, se confundă uneori cu personajele sinaxarului ortodox: Sâmpătru, Sântion, Sântilie, Sântoader, Sânnicoară şi câţi alţii şi altele, printre care şi Sfintele Vineri, Sâmbătă, Duminică şi Luni (inexistente în calendar...) au o dublă identitate. Isus Hristos, Maica Domnului şi rudele ei de sânge: Sfinţii Ioachim, Ana şi Elisabeta, dar mai ales Dumnezeu însuşi, sunt personaje controversate. "Or fi moşi? N'or fi?" se întreabă cu îndoială Lovişteniii... Unele personalităţi laice, cu importanţă locală - sătească şi de obşte - lovişteană, naţională şi chiar universală, reţinute de memoria colectivă, sunt revendicate şi în panteonul moşilor: Adam şi Eva, "capii omenirii". sunt

şi începătorii moşilor.

Apoi Ler împăratul, Domnul de Rouă, Negru Vodă, Vladislav Voevod (al II-lea, păstrat în memoria şi istoria locală ca unul "care i-a înzestrat pe Loviştenii"). Dragomir Ruhat "cap de Lovişte" (atestat documentar la 1451), Ruhat Burlan "care a mutat valea Titeştilor", Vemeşoaia şi Diaconeasa (ultima trăind în secolul al XIX-lea) stau, cu cinste, în preajma Moşului Mare, laolaltă cu Traian şi Decebal, "capii Romănilor", Mircea cel Bătrân, ("bătrân" ca şi Crăciun, adică şef de familie patriarhală, cu caracter extins, plurigenerațional), Ştefan cel Mare, Mihai Viteazu, Cuza Vodă, Alexandru Machidon, Franţ Iosif, Maria Terezia şi Napolion.

Ultimii, în fine, moşi imaginari şi fantastici, sunt legaţi de obicei de străvechiul cult al naturii: Moşul Soare, Sora Soarelui (care nu-i luna, întrucât trăia şi "pe când luna nu se afla pe cer"!), Luna, Crăciun şi Crăciuna (în cinstea cărora se aprinde, la solstiţiul de iarnă, buşteanul numit Crăciun, ca în Găujani), Moşul Codrului, Moşii Vântului, Moaşa Ploii, etc...

Unde şi cum trăiesc moşii? Ei stăpânesc un spaţiu sacru, celest, avându-şi arhetipul în teritoriul pământean, numit "moşia cerului", "moşia împărăţiei cerului", "moşia Moşului ăl Mare", obştea moşilor din cer".

Aflată "sus" şi "la dreapta", această arie nu ocupă tot cerul astronomic. Vag delimitată, ea are totuşi un hotar, la râul Coarneş, vad de trecere obligatoriu, şi în "Stelele Moaşei" ("Stelele fratelui" la Lituanieni).

Prin analogia indicată de însuşi conceptul de "moşie", cerul moşilor este nu numai proiectarea teritoriului terestru astfel denumit (şi măsurat în "moşi" de pământ, subdivizaţi în "bătrâni", "codrii" şi "părţi" - ultimele numite şi ohabă, funie, delniţă, jirebie, curea, fişteică, dungă, cap, dram, etc.), ci şi a celei mai vechi instituţii social-economice cunoscute la Români, moştenită direct de la Daci: obştea ţărănească atotstăpânitoare.

Ca şi pe pământ, moşia cerească aparţine de-a valma moşilor spirite, "fraţi de obşte" şi moşneni, şi este organizată după modelul obştei loviştene, cu unele similitudini dar şi cu mari deosebiri cel puţin în conducerea obştii, în sfatul ei şi în adunarea moşnenilor. Astfel, obştea de moşneni, românească şi lovişteană, nu admitea şef. Ea era condusă de capii cetelor, genealogice sau negenealogice, care alcătuiau "sfatul oamenilor buni şi bătrâni".

"Bătrânul" era primit de drept în sfat, dacă reprezenta neamul mare, sau era ales de către cetaşi dintre bărbaţii cei mai destoinici, criteriul determinant fiind vârsta. Deşi, rareori, erau admise şi femei, dacă erau capi de ceată, "sfatul obştei" era compus, de obicei, dintr'un număr impar de "bătrâni", conducerea fiind, şi ea, devălmaşă.

Adunarea obştei reunea, periodic sau la nevoie, pe toţi moşnenii, "moşteni cu drepturi". Ea strângea, în faţa bisericii sau în alte locuri, bărbaţii, femeile şi copiii de peste 14 ani.

Hotărîrile privind lucrările agricole, runcuirea, viaţa pastorală, gospodărirea satului, justiţia sau autoapărarea teritoriului, se luau în comun, prin unanimitate sau majoritate de voturi. In cazurilr litigioase, ultimul cuvânt îl avea sfatul. Cel care se opunea sau contravenea hotărîrilor luate, se autoexcludea din comunitatea obştei, pierderea statutului de moşnean echivalând cu moartea socială.

Spre deosebire de obştea pământeană, obştea divină are un singur cap. Să fie vorba de supravieţuirea unei structuri sociale arhaice? De continuitatea unor structuri religioase precreştine, sau de un sincretism monoteist creştine.

Sfatul divin îi cuprinde pe toţi moşii "de vază" şi pe cei mai bătrâni de 99 de ani, fără limită precisă de număr, societatea sufletelor fiind profund gerontocratică, dar sprijinindu-se şi pe merit.

Adunarea cerească i-ar reuni pe toţi moşii şi moaşele. Nu i se cunoaşte locul, nici clipa, dar i se bănuieşte

cauza: îngrijirea bunului mers al crugurilor şi "alinarea nevoilor muritorilor".

"Drumul (sau Calea) Moşilor "uneşte cele două tărâmuri. Identic cu Calea lactee, i se mai spune "Calea lui Troian", "a Laptelui",sau "Drumul robilor (lui Dumnezeu)". Lung de 40 de zile şi exterior ambelor tărâmuri, spaţiul pe care-l traversează este nebulos şi vag structurat. Numărul "vămilor cerului", "nişte punţi", este neprecizat. Vameşii de pază vor toţi să vadă "banul", dar el este dat ca "obol" doar la trecerea Coarneşului, sau între "stelele Moaşei", unde se ajunge la liman. Sufletele obosite de drum trag la "stări", unde le aşteaptă "scaune de hodină".

In acest spaţiu ciudat, plin de moşi in statu nascendi, de moşi desăvârşiţi şi de suflete rătăcitoare-n veci, se mai preumblă şi alte duhuri, neprietenoase, precum "ţâncul" sau "căţelul pământului". De îngeri şi satane, însă, nici pomeneală. Bocetul publicat în "Medic la Boişoara" (1967), căruia îi dau aici o variantă culeasă în 1974, descrie "drumul fără de întoarcere" al lui Gheorghe, mortul:

"Ai să mergi departe,/ Pe căi neumblate,/ Pe drumuri deşarte./ Pe o cale lungă,/ Tot fără de umbră./ Şi-ai să mergi într'una,/ Pân'te-a sosi luna./ Şi-ai să mergi mai tare,/ După Sântul Soare./ Şi să nu ai teamă,/ Când ajungi la vamă./ Banul cel din mână,/ Infăşat în lână,/ De argint curat,/ Curat, strecurat,/ Tu să-l dai lui Vameş / Lângă râul Coarneş./Şi să treci hotarul,/ Tot pe mâna dreaptă,/ unde moşi te-aşteaptă..."

La temelia cultului strămoşilor, ţăranii lovişteni au aşezat două principii etice fundamentale: parentolatria (termen pe care-l imaginăm) şi gerontolatria, suprapunând în acelaşi cuvânt, moş, două din principalele accepţii ale acestuia: cea de vârstnic şi cea de spirit.

Reflexe sociale străvechi, proprii unei societăţi în care puterea şi autoritatea erau şi sunt deţinute de bărbaţi (andocraţie), ele erau exercitate în numele grupului social de vârstnici (gerontocraţie), înrudiţi prin legături de sânge cu cei conduşi şi administraţi.

Fiind încă în acord etic cu principiile vechii societăţi, a cărei organizare s'a modificat de curând, manifestările culturale din domeniul sacrului, practicate de aceşti ţărani, au încă şansa de a dăinui un timp şi câteva generaţii, în afara bazei generatoare, care s'a mistuit.

Principiile în cauză rezultă din înlănţuirea logică a câtorva credinţe curente, care dau coerenţă sistemului: fiecare mort este "cinstit" în calitatea sa de rudă; toţi morţii se prefac în moşi (poate cu excepţia trigoilor);toţi moşii tind spre starea socială privilegiată de bătrân (vârstnic şi conducător de familie patriarhală), chiar dacă se trag din morţi în faşă. Motivarea, adânc psihologică, este frica de răzbunarea morţilor şi a moşilor, dacă datina care li se cuvine nu este îndeplinită, ca şi dragostea, respectul şi sentimentul de culpabilitate resimţite de cei vii, faţă de cei care au murit.

Dacă la nivel de concepţie religioasă aceste credinţe apar cercetătorului şcolit drept simbiotice şi sincretice, trăsături de unire între două universuri religioase iniţial distincte, pentru actanţi, ei înşişi, ele sunt unitare, naturale, pragmatice, chiar dacă nu-s mereu clare sau logice în explicare, într'un domeniu care admite, de altfel, atât de uşor supranaturalul, miraculosul şi postulatul.

In schimb, la nivel de rit, de ceremonie şi practică religioasă, se observă stricteţe şi precizie în aplicare, iscate de automatisme culturale, cu mecanism declanşat de tradiţie, adică de continuitate, chiar atunci când mobiluri iniţiale s'au pierdut.

Incepând cu anumite măsuri profilactice şi apotropaice, precum cele de la priveghi ("moşii de priveghi" sau "de petrecere"), sau de la reînmormântarea în groapa neamului a tuturor celor de-un sânge şi până la pomenirea colectivă a totalităţii moşilor-spirite, în anume timp şi loc,

consacrate lor, toate gesturile şi formulele rituale sau ceremoniale sunt bine cunoscute şi respectate de la mic la mare, în mod individual şi colectiv.

In complexul acestor manifestări etologice, cu caracter sacru şi de comemorare, unele ansambluri ceremoniale se adresează morţilor, iar altele moşilor.

Dar cum stadiul de mort, în credinţa locală actuală şi, desigur, în cea generală de odinioară, nu este decât o introducere la cel de moş, amândouă privind una şi aceeaşi rudă dispărută, cultul regrupează toate manifestările consacrate celor care se integrează la "stirpea moşilor şi strămoşilor", din clipa desinserţiei lor sociale, produse de moarte, şi până în vecii vecilor.

Intâia "lege a mortului" este bocetul. El exprimă durerea şi întristarea rudelor şi prietenilor care rămân ("O amar şi grea durere,/ Jale făr'de mângâiere,/ Şi-o plângere necurmată,/Lacrimi, pâraie-nfocate") şi este practicat numai de femei, unele fiind bocitoare profesioniste. Poate de origine autohtonă, el ar putea fi, mai degrabă, un import roman, întrucât îl aflăm până în "vocere", la Corsicani, ca şi în Sicilia, Sardinia, Calabria, Grecia şi Sudul Franţei.

"A doua lege a mortului", complet opusă primei şi executată numai de bărbaţi, este "înveselirea" sa. Substituindu-se moşilor şi moaşelor spirite, actanţii exprimă bucurie la "nunta cu moartea", ironie şi solidaritate cu cel "petrecut" spre "calea dintre tărâmuri". Ritul se practică cu faţa acoperită de "barbarótiţe", mişcarea fiind o alternativă a metamorfozei păgâne[+]. Moşii de priveghi povestesc fragmente din biografia mortului, multe cu caracter licenţios, jocul cu sexul acestuia, întâlnit şi în jocul popular al caprei, evocând un cult priapic. Desfăşurat în prezenţa oricui, el sublimează plânsul în hohote de râs şi reaminteşte

[+](Am remarcat interdicţia de a intra în biserică, timp de 40 de zile, a tuturor celor care s'au mascat).

atitudinea Geţilor în faţa morţii, pentru care, ne-o spune. Pomponius Mela în sec.I e.n. ei erau "cei mai pregătiţi" ("paratissimi ad mortem Getae"), primind-o cu voluptate şi bucurie.

Recitat împreună de bărbaţi şi femei, la priveghi, colindul laic al "Ziorilor" este o invocare a timpului care trebuie oprit, spre a le întârzia sosirea. Clipa răsăritului retează brutal colinda, ce se încheie prin preamărirea sau blestemarea astrului, reminiscenţă a unui cult solar.

Sacrificiile umane originare, substituite în jertfa animalelor, se identifică astăzi mai repede cu o formă a pomenii,(întrucât carnea lor se împarte),decât cu sensul iniţial al sacrificiului, care nu mai apare explicit.

Nici cultul focului, integrat în "focul viu", la stână, şi în manifestări rituale legate de pomenirea moşilor, nu mai slujeşte scopurile iniţiale. Păstrând coincidenţa cu evenimentele astronomice majore - solstiţii, echinocţii -,el este apotropaic şi înţeles ca benefic spiritelor strămoşilor, care "se încălzesc" la flacără, sau se orientează după ea, ca punct de reper spaţial şi sacru.

In legătura necesară a viilor cu morţii, principalul mijloc folosit este ofranda, verbală sau materială.

"Darul de vorbe" începe prin "să-i fie ţărâna uşoară" şi continuă cu evocări şi formule consacrate celui dispărut, rostite oricând, oriunde şi de oricine. Spre dobândirea unei valori şi mai mari, vorbele, personale sau ale grupului, se transferă şi preotului, căruia i se cer parastase: "aburelul", când se sfinţeşte masa pentru "sufletul proaspăt", la trei zile; apoi la 6 şi 9 zile, la 3 săptămâni şi la 40 de zile ("sărindarul"), la 3, 6 şi 9 luni, la un an şi din an în an până la al şaptelea, "maslul". Pomana materială se dă pentru mort ("a scăldătorului", "a mortului", "a naşului", "a popii" şi "a tuturor" - ultimele trei peste groapă), pentru moş, pentru toţi moşii, dar şi pentru cei vii, de ei înşişi pentru ei înşişi, cu scop profilactic evident. Ea constă

în obiecte ritualizate, numite "moşi". Ele sunt de lut (oale, ulcele, strachini, blide, tăiere - din germ. Teller, "farfurie"), de sticlă sau gresie (pahare, căni, ceşti), ori de lemn (cofe, doniţi, linguri). Inul şi cânepa sunt mai căutate decât mătasea ori produsele sintetice la: batiste sau "boierii", prosoape, păretare, straie, perne etc. Nu lipseşte nici săpunul, luleaua, chibritul, dar sunt obligatorii "luminile" (lumânări), turta de ceară, răşina, tămâia şi banii. Hrana rituală, aspectul cel mai însemnat al pomenii, este reprezentată de colivă, întotdeauna sfinţită, şi de colaci, nu mereu binecuvântaţi de preot: "moşiori" (mucenici, măcinici, ori "simţi", adică sfinţi) şi "bradoşi" în Martie; colăcei, covrigi, "brânduşi" - peste an; "pupeze" de Joimari, "colacul peste pupăză" fiind al mortului din "săptămâna luminată". "Uitata", colac şi joc, se dedică moşilor fără nume, "uitaţii". Capetele şi căpeţelele sunt numai ale morţilor, pe când prescura, din care se mărunţeşte anafura, nu se împarte. Coliva, făcută din grâu vechi sau nou, cu miere şi lapte "ca în rai", i se adaugă bulgurul, păsatul, colărezii, şi, mai de curând, orezul şi grişul cu lapte. Intre Paşte şi Inviere se dau ouă roşii, încondeiate.

Spre a fi "neîncepută", apa este bine să fie din izvor slobozit de curând, sau din fântână sleită în ajun. Se cară, la vecini, prieteni şi rude, timp de 40 de zile în cofe, doniţe sau găleţi noi, "ca să fie primită". Cărătorul se plăteşte cu "colaci şi lumină" şi rareori cu bani. Pomana de alimente şi băuturi obişnuite, ritualizate, va fi de post (sec) sau de dulce (frupt, câşlegi): mai ales de "frupt alb" (lapte, brânză) primăvara, de fructe văratice sau tomnatice şi flori, în "chituţe", după anotimp, de carne şi piftii - iarna.

Cireşele, vişinele, fragii, zmeura, murele, afinele, perele şi mărul roşu, nedesprinse de creangă, împreună cu busuiocul şi gherghina, au valori simbolice polivalente în dar.

Dată oricând, acasă - un strop de băutură vărsată pe masă ori pe pământ, împreună cu o îmbucătură de mâncare şi-un

pumn de fărâmături de pâine, "pomană de sufletul celui răposat" -; la cimitir, unde se tămâiază; consumată în "praznice vesele", sau oferită solemn moşilor, în ogradă, pe "masa umbrelor", sau după uşă, hrana de pomană adună necontenit dispăruţii şi prezenţii, ultimii devenind mijlocitorii legăturii, deoarece fiind "omeniţi, menesc". Pomana se oferă trecătorilor, celor săraci, vecinilor, celor "rupţi din carnea ta", prietenilor şi duşmanilor. Ea nu se alege, dându-se oricui, mare sau mic, bărbat sau femeie.

Desfăşurarea tradiţională a cultului depinde de anumite condiţii de spaţiu şi de timp, care trebuie respectate şi împlinite. Dacă pomana de vorbe se poate împărtăşi oriunde, cea materială nu poate depăşi spaţiul sacru al satului. Astfel, când stânele se află în vecinătate, pomana adusă ciobanilor este ascunsă în locuri cunoscute, la hotar, unde ei se vor duce, pe rând, spre a o gusta pe loc.

Locurile de elecţie pentru împărţirea ofrandelor sunt casa şi curtea, cimitirul şi biserica, răspântia şi uliţa şi vârfurile dealurilor din sat, pe care se aprind focurile rituale.

Condiţia de timp este mult mai complexă. Vremea este segregată în fel şi chip, privind ziua, săptămâna şi anotimpul. Intervalul benefic al zilei ţine între răsăritul şi apusul soarelui, cu trei momente principale: zorile, amiaza şi asfinţitul. Dintr'o săptămână, Sâmbăta şi Duminica sunt ale moşilor, prima fiind mai însemnată. Dar Joia "poate înlocui Sâmbăta"... Peste an, sunt unele Sâmbete de importanţă maximă: cea mai însemnată este Sâmbăta mare a Moşilor de Rusalii, zi de târg; apoi cea dinaintea Păresimilor (cf. cu lat. quadragesima), a lui Sântoader, când se sfinţeşte coliva; Sâmbăta dinainte de Sumedru când se aprind focuri şi Sâmbăta mare a Moşilor, ultima din Noiembrie şi a treia din Februarie. Cea mai însemnată Duminică, a 28-a după Rusalii, este cea a Sfinţilor Strămoşi.

Moşii de primăvară (de Mărţişor, Prier şi Florar) sunt unii ficşi, alţii mobili. Cei ficşi cad la 1 Martie (de

Mărţişor, continuând o sărbătoare romană asemănătoare), între 10 şi 18 Martie "moşiorii" sau"mucenicii" şi la 23 Aprilie Sângeorzul - "capul Păstorului" - când prima mulsoare se dă de sufletul moşilor şi se aprinde "focul viu". Moşii mobili depind de Paştele ortodox. Cu două săptămâni înaintea Lăsatei Secului, în Sâmbăta lui Sântoader, se pun "sâmbetele" (coliva) pentru moşi şi se sfinţeşte coliva. Moşii de Păresimi cad la o săptămână înaintea postului mare. Duminica dinaintea Paştelui este a moşilor de Florii (cf. lat. Florilia, sărbătoare romană). Joimarele, zi de târg, este şi sărbătoarea focului: "acum se încălzesc cel mai bine moşii". Numele Paştelui este purtat de patru zile ale moşilor: Paştele creştin din Duminica mare; Paştele Blajinilor din Lunea Moşilor (a doua zi de Paşte) când se aruncă coji de ouă roşii pe pâraie, pentru blajinii care nu's tocmai moşi; Paştele mic sau Mătcălăul, din a doua Duminică după Paşte (ziua Rohmanilor) şi Paştele Cailor, al moşilor lui Sântoader, din Sâmbăta care precede Înălţarea. Moşii de Ispas (Înălţarea) şi cei de Rusalii (cf. lat. Rosalia) încheie moşii primăverii. Odată cu Pogorîrea Sfântului Duh (concept creştin) coboară pe pământ şi toţi moşii: este cea mai însemnată sărbătoare a lor.

Moşii de vară (de Cireşar, Cuptor şi Gustar) sunt ficşi.

La trei zile după solstiţiu, de 24 Iunie, sunt cei de Sânziene (din lat. Sanctus Dies Iohannis sau din Sancta Diana), Zişi şi de Drăgaică, sau ai lui Ion de Vară, "moşii focului" încingeau până de curand hore în jurul flăcărilor... Chiar şi în lipsa focului de culme, ei ne dezvăluie urmele vechiului său cult închinat soarelui: roţi înfăşurate în paie aprinse se rostogolesc la căderea nopţii spre viroage, imitându-i chipul. Ceilalţi moşi, de Sâmpetru (29 Iunie), de Sântilie (20 Iulie) - însoţiţi odinioară de nedei şi azi de târguri, precum cel de la Titeşti, care-i o nedeie coborîtă din munte -, de Schimbarea la Faţă (6 August)şi de Sântămărie Mare (15 August) sunt sărbători creştine, sincretice în cultul strămoşilor. Cu excepţia celor ai Sâmbetei Mari a Moşilor,

ultima din Noiembrie, moşii toamnei(de Răpciune, Brumărel şi Brumar) sunt tot ficşi. Ei se ţin la Sântămăria Mică (6 Septembrie), de ziua Crucii (14 Septembrie), de Sâmedru (26 Octombrie) - acum, la încheierea ciclului pastoral anual, în zi de târg, se aprinde focul cu îndemn strigat peste sat: "hai la focul lui Sâmedru" -, de Hrangheli (Mihăilă şi Gavrilă, 8 Noiembrie), de "Cârneleagă" (din lat. carnem ligare) la Lăsata Secului de carne (15 Noiembrie), şi de "Curastră" (din lat. colostrum), când fată vacile şi se lasă sec de brânză (22 Noiembrie).

Moşii iernii (de Îndrea, Gerar sau Cărindar şi Faur sau Făurar - şi amintim că, în Bucovina, vechea Păduroasă,se mai spune şi azi Îndrei în loc de Andrei) sunt şi ei ficşi,cu excepţia celor de Sfinţii Strămoşi, din a doua Duminică a lui Decembrie şi de cei ai Sâmbetei Mari a Moşilor, a treia din Februarie.

De Sânnicoară, la 6 Decembrie, "când or plecat magii după Steaua Vicleimului", se întinde "praznicul celor morţi năpraznic". Zilele solstiţiului par cele mai ambigue, dar şi cele mai bogate în sensuri. Ele încep cu moşii lui Ignat, când se taie porcul, continuare directă, peste milenii, a jertfei caracteristice Saturnaliei romane, care se ţinea între 17 şi 23 Decembrie.

Calendarul oficial roman, din sec.III e.n celebra la 25 Decembrie o Dies Natalis Solis invicti, dies natalis Mithrae. Zeul Mithra, supranumit de adepţii latinofoni Dominus Deus Sol invictus, a fost transplantat de colonişti şi în Dacia. Bucurându-se de protecţia împăraţilor Traian şi Adrian, cultul mithraic, creaţie a vechilor persani, a reprezentat cel mai primejdios rival al creştinismului incipient, importanţa lui crescândă fiind recunoscută şi de Aurelian. Astfel, numai în spaţiul dac, numele zeului-soare s'a transferat asupra principalei divinităţi creştine, limba română fiind singura între cele neolatine, care să-l numească Dumnezeu, în continuarea lui Dominus Deus, zeul invocat în templul de la Sarmisegetuza romană, cel mai mare mithraeum european. Un

epitet al zeului asiatic, Petrogenetus, s'a păstrat în amintirea şi colindele Loviştenilor: "Şi-o să vie înc'odată/Dumnezeu născut din piatră". Zilele solstiţiului au fost ritualizate de creştinism abia în secolul al IV-lea; până atunci, atât Naşterea cât şi Botezul Domnului se sărbătoreau la 6 Ianuarie.

Crăciunul creştin substituie atât o veche sărbătoare păgână, poate pre-indoeuropeană, cât şi principala festivitate închinată naşterii lui Mithra - amândouă culte solare.

Cei mai însemnaţi moşi ai iernii se ţin de Ajun:"La puţu cu razele/ Răsărit-a soarele./ Nu e soare răsărit,/ Ci e Moş Ajun sosit". După urări reziduale şi profilactice,"bună dimineaţa la Moş Ajun", comună şi nunţii, când se dă "bună dimineaţa" până şi noaptea, şi misterioasa formulă "bună zău" ori "zou" (adresată oare zeului?) nu au nimic de-a face cu naşterea lui Mesia. Specifice ritului solstiţial, ele menesc, prin forţa magică a cuvântului, împiedicarea stingerii soarelui, primejduit cu mistuirea în golul negru şi absolut de timp-spaţiu, indicat în splendidă formulă metaforică: "E în miez de miez de noapte,/ De la miez de miazănoapte". La lupta cu tenebrele ameninţătoare ia parte întreaga suflare omenească, în rit de purificare: ajunarea (cf. Ajun) în post negru este obligatorie, eventual "îmblânzită" de gustarea colivei sfinţite în biserica aliată. Ea dă puteri miraculoase şi ajută la "reînvierea soarelui nou".

Focuri rituale, apotropaice, se aprind pretutindeni. Ele contribuie la salvarea astrului din agonia lui, acesta aflându-şi puteri nebănuite în flăcările ce-i dau forţă întru renaştere. Buhaiul Caprei, migrată azi spre An Nou, dar odinioară plimbată prin sat de solstiţiu, dangătul clopotelor, răpăitul tobelor, izbirea găleţilor şi slobozirea focurilor de puşcă, trebuie să izgonească duhurile întunericului,croind cale lină soarelui. Exact aceleaşi arme se folosesc şi împotriva eclipsei solare.

De Crăciun moşii nu sunt atât ai Domnului, cât sunt

"de piftie". Pe aceleaşi dealuri se aţâţă focurile Ajunului, cu crengi uscate de alun; în vetre se întoarce buşteanul "crăciun ciumpăvit, care arde mocnit", înlocuit de câte ori este nevoie, până'n Sânvăsii, "ca să se petreacă focul din ăst-an, în ălălalt", pe când în biserică se pomenesc strămoşii,până la cei mai depărtaţi, strânşi tot pe neamuri. De Sînvăsii (1 Ianuarie) urcă flăcăii care au colindat, întruniţi în "preuci" şi "strane" (adică cete rituale), până în creştetul dealului celui mai înalt. Acolo, între tăciunii stinşi de vifor, se întoarce o brazdă de pământ îngheţat peste o falcă "rânjită" de cal. Feciorii strigă peste sat: "Se îngroapă Moş Vasile". Să fie amintirea Bazileului bizantin omologată cu anul scurs? In Jianu, piesă de teatru popular, Anul Nou este numit Impărat.

Laolaltă cu alte obiceiuri (pluguşorul, urarea colacului, etc.) şi acesta pare mutat la "capul Anului Nou", de la 1 Martie, când, odată cu primăvara, învie cu adevărat anul, după vechiul calendar roman şi ţărănesc, ieşit de mult din uzul oficial. Ca şi la "cap de an" şi la "cap de primăvară" se îngroapă fălci de cal, "c-aşa-i bine"...

La moşii de Bobotează (6 Ianuarie), un bărbat despuiat, Ion Ruhat, strănepotul direct după şasesprezece generaţii al lui Dragomir Ruhat - cel trăitor în sec. XV, "cap de Lovişte", ctitor al obştei de baştină şi începător al neamului său - îşi "închipuie" moşul, sparge gheaţa cu trupul şi se cufundă în apă, botezându-se în simbol, singur, fără naş, ca un fel de moş- Hristos. Ieşind la mal, el îi stropeşte dârdâind pe cei încotoşmănaţi aflaţi de faţă, mai tot satul, "cu apă care iordăneşte", limpede şi rece în găleată nouă: simulacru şi reconstituire de botez colectiv al adulţilor, ca la începuturi, pururi reînnoit la pârâul care se chiamă Boişoara...

Numărul zilelor cu moşi diferă de la un an la altul, din pricina lungimii diferite a ritmurilor particulare mereu în schimbare şi a angrenării imperfecte a celor doi ani, solar şi lunar, în care, soi de numitor comun, doar săptămânile,

egale cu ele însele, se află în perfectă rotire neîncetată. Stabilit la Niceea, în Conciliu, la 325, Paştele depinde de revoluţia lunară. El se declanşează la meridianul Ierusalimului, în Duminica ce urmează lunii postechinocţiale, aflată în a patrusprezecea zi de la crai nou, şi este sărbătorit la date diferite, cu sau fără decalaj uni sau plurisăptămânal, de către evrei, ortodocşi, catolici şi protestanţi. Stilistii îl ţin la două săptămâni de cel ortodox. Paştele poate cădea în 35 de zile diferite. El deplasează cu sine cortegiul sărbătorilor mobile - fiecare aflată în acelaşi decalaj fix faţă de Duminica pascală - care, determinate de el, îl preced şi-i succed.

Am cercetat măsura în care au fost respectate datele de pomenire a moşilor în 1974: ea a fost absolută, fără abateri, atât în manifestare individuală, cât şi colectivă.In acest interval de 365 zile, din cele 52 Sâmbete şi 51 Duminici, zile de drept ale moşilor, 14 au coincis cu moşi mai însemnaţi, sărbătorile dobândind caracter dublu, restul de 89 fiind numai "moşeşti". Ele au reprezentat 28,82% din an. Celelalte 28 sărbători cu moşi, căzute în alte zile, le-au ridicat numărul total la 131 şi proporţia la 35,89%, cuprinzând adică mai mult de o treime din tot cursul anului.

Bucurându-se de o libertate spirituală interioară nelimitată, scăldată paşnic şi înţelept în apa toleranţei, ţăranii noştri nu se pot revendica numai la o singură religie, deşi învelişul se vrea întotdeauna creştin, ci la un sistem polimorf de credinţe eterogene, sudate.

A spune, deci, că ţăranul credincios nu este profund creştin, ar fi un neadevăr; dar a afirma că el este numai creştin, ar fi o eroare. De fapt, ţăranii sunt habotnici în convingerile lor, oricare ar fi acestea. Şi ele "Vin din sure văi de haos, pe cărări necunoscute", cu vorba Poetului, şi se adună în râu larg şi lin de gândire , îmbogăţit de mulţi afluenţi. Unii, precum creştinismul şi acest cult al strămoşilor, sunt viguroşi. Dar alţii sunt firavi, cu ape părelnice, aproape de secare: urme străvechi, cu înţelesul primitiv abia pâlpâind, subţiat până la nimic, din odinioară atotputernicele culturi ale soarelui - primul şi cel mai vechi zeu al indo-europenilor -, al focului, al arborilor, al falusului, al sângelui jertfit, al unor Zalmoxis sau Mithra.... Aceste credinţe eterogene, stratificate diacronic, au alcătuit şi alcătuiesc sisteme deschise şi intercomunicante, în osmoză permanentă. Rarele stavile potrivnice au fost mereu spulberate. Restructurările permanente, lente dar continue, s'au sublimat în cele din urmă în creştinism.

Ţăranii nu sunt teologi. Dar păstrând cu sfinţenie evanghelii îngălbenite, urcate în desagii legănaţi de gebea domoală a cailor mărunţi spre înalta pajişte necuprinsă a turmelor, acolo unde Dumnezeu este mai aproape, sau aşezându-le sub candelă ori la icoană, ei zăbovesc îndelung asupra foii scrise, pătată de usucul oii şi de urma degetelor sfioase şi neîndemânatice cu cartea, şi-şi dau singuri înţelesuri şi interpretări la cele percepute cuviincios, dar cu mentalitatea ţărănească particulară, nu întotdeauna dusă la biserică.

Şi este mai presus de orice îndoială că, povestirea bibliei va fi diferită la un ţăran loviştean, faţă de unul andin, italian, german sau ucrainian. De aceea, încercând să pricepem acest tot, nu ne vom îndepărta, nici în analiză şi nici în sinteză, de cele aflate din gura lor, spuse la foc de stână, în şezătoarea dintre nămeţi, de unde se auzea urletul lupului biruind viforniţa, sau la masa scârţâindă, luminată chior de-o lampă cu gaz... Am constatat astfel raritatea credinţelor pure, conforme cu textele sfinte, ori cuvântările pastorale inspirate de acestea. Ele ne apar, dimpotrivă, contaminate unele de la altele, creştine şi necreştine, din aproape în aproape şi în mintea aceluiaşi individ, urmând tradiţia culturală a grupului, indiferente la opinia externă care le-ar considera eresuri sau neadevăruri. Aşa, de pildă, elemente caracteristice cultului strămoşilor lunecă în creştinismul rural. Dumnezeu cel fără chip are înfăţişarea de moş, dar nu numai de vârstnic; Isus se naşte în curţile unui moş; Adam şi Eva, sfinţii şi mucenicii sunt moşi; sărbătorile

calendarului creştin s'au umplut de moşi, încât nu se mai desluşeşte bine cine este cel venerat. Cârneleaga şi Curastra, posturi creştine, arhaice şi prin aspectul lor lingvistic, sunt mai ales sărbători ale moşilor.

Şi dacă tradiţia creştină îmbracă uneori străi de moşi, şi ei, ori părţi ale cultului lor, înveştmântează uneori haină creştină. Se zice astfel "bogdaproste" celui care dă de pomană, fie că aceasta este sfinţită la biserică, ori doar "menită cu vorbe", acasă; Paştele creştin şi-a dobândit descendenţi bastarzi, păgâni, în cel al Blajinilor, în cel Mic şi'n cel al Cailor; ca într'un fel de pariu al lui Pascal, Moşul ăl Mare este uneori şi de unii omologat cu Dumnezeu; clopotele bisericii răsună, întru ajutorul Moaşei Ploii, pentru izgonirea secetei, dar şi în combaterea eclipselor solare, când toţi moşii, la unison, ţin partea pământenilor.

Se poate afirma, credem, că focul precede, cronologic, marea majoritate a reminiscenţelor rituale precreştine sau ulterioare, cu care se asociază, aprinderea lui perpetuându-se din cel mai vechi strat de cultură.

Celor şapte focuri ce se mai văd azi (de Mărţişor, de Alexii, la 17 Martie, când se ard gunoaiele, la Joimare, de Sângeorz, Sumedru, Ajun şi Crăciun) trebuie să le mai adăugăm încă măcar trei, "care nu se mai aprind, dar se făceau", la Sânziene, Rusalii şi Sântilie. Semnificaţia focurilor nu este identică. Unele trebuie păzite, să nu piară înainte de vreme. Primul din cele două închinate lui Sângeorz, "focul viu" ciobănesc, are valoarea celui ceresc, iscat de trăznet. El se autocreează, fără amnar sau chibrit, prin frecarea a două lemne de esenţe diferite; datorită tehnicii de aprindere este asemănat actului sexual. El nu va fi "omorît" în vatra bordeiului ciobănesc decât înainte de "porneala mică", la "spartul stânei", când turmele "o tulesc" spre curţi. Al doilea este jarul buşteanului crăciun, care trebuie să supravieţuiască măcar cu o zi anului vechi, prelungind flacăra, dorită veşnică, peste timp, în cel următor.

Majoritatea focurilor, cele ale primăverii, sunt păstoreşti şi ale moşilor: "La focurile de Joimari se încălzesc cel mai bine moşii"... In vorba neînţeleasă "alimoare", rostită acum, specialiştii au desluşit numele sărbătorii romane a morţilor, ad Lemures. In schimb, unicul foc de toamnă, cel de Sumedru, şi singurul cu dar, din recolta nouă, are caracter agrar. Focurile solstiţiale de vară preamăreau soarele, al cărui disc continuă să fie crestat pretutindeni, în lemnul porţilor ţărăneşti. Sântilie şi el, alături de Pintilie, vizitiul său, numit şi Pantelei călătorul, pare a fi urcat în carul lui Helios. Cele două focuri hibernale, motivate de tema viscerală a unei catastrofe cosmice, au un caracter apotropaic net, deci profilactic, devenind arme de luptă.

Acestor sincretisme precreştine, li se adaugă altele, continuând obiceiuri aduse de Romani. Calendae ianuarii se continuă în colinde, sorcovă şi "Cărindar"; Quadragesima latină şi creştină este numită în româneşte Păresimi; Mărţişorul şi Florilia, Parilia substituită de Sângeorz, Rosalia şi Sanctus dies Johannis, Saturnaliile supravieţuind în Ignat şi desigur şi altele, s'au inserat între vechile obiceiuri, devenind ale noastre.

Unele sincretisme carpato-balcanice ar putea fi uneori chiar anterioare consemnării lor în mitologia greco-latină: aşa Coarneşul, substituind probabil un râu mitic anterior, seamănă cu Styxul sau Acheronul; Căţelul pământului cu Cerberul; obolul cu "banul cel din mână"; Moşul Pădurii cu Faunus sau Silvanus.

O seamă de întruchipări miraculoase, ca Sântoaderii, Rohmanii, Căpcânii, Jidovii şi Blajinii, nu prea par a fi moşi, deşi se prăznuiesc în zilele lor. Fără a se confunda cu ei, Sântoaderii seamănă atât cu Centaurii vechilor Elini, cât şi cu acei Kallikantzaroi din credinţele Grecilor contemporani. Feciori-cai, ba chiar moşi, din spuse, ei aduc şi sunt aduşi de vânturi şi nori, în cete de 7, 12, 33 sau o sută de indivizi, supuşi Sântoaderului, sfântul preucilor şi stavelor (herghelii) de cai. Când cutreieră tropotind sate-

le, amenințând femeile cu siluirea - ceeace nici un moș cuviincios n'ar face ! - în toate sărbătorile cu numele patronului lor (22 Aprilie, 16 Mai și altele) acești feciori bizari caută, de fapt, întâlnirea cu fecioarele Rusalii, mai ales de Paștele Cailor și la Todorusalii: atunci stau patru zile, nevăzuți printre oameni, de Sâmbătă până la Lunea Rusaliilor, pentru a dispărea Marți, de Rusitori. Ei sunt "închipuiți" de cetele Călușarilor, închinate moșilor. Mitul se va fi născut, poate, în sânul populațiilor sedentare preindoeuropene, care nu cunoșteau decât calul sălbatic (colunul), la venirea, în neolitic, a primilor călăreți migratori indoeuropeni, în ipostaza de războinici cuceritori.

Adânca mirare și groaza năpraznică și mitogenetică trăită de carpato-danubienii și balcanicii de atunci, își află un termen de comparație în timpul îngenunchierii imperiului aztec de către conchistadorul Hernán Cortez. Deși în 1519 Aztecii rezistă cu îndârjire tunurilor spaniole, ei încetează orice luptă, înspăimântați și paralizați la văzul a numai 19 călăreți...

Alt mit, poate mai recent, este cel al căpcânelui. Etimologia populară îl explică: "morocâne, cap de câne",adjectivul pronunțându-se de Loviștеni "morocânos". Pronunțat căpcăun, el își pierde chipul de câine... Numele acestui duh respingător, care inspiră teamă, ar putea reproduce cuvântul hun quapghan ("han, căpetenie militară") păstrând amintirea terifiantă a năvălitorilor mongoli. Și Francezii conservă, prin mecanism similar, în "ogre" și "bougre",cu sens pejorativ sau ironic, amintirea Ungurilor și a Bulgarilor, turanici năvălitori.

Sincretismele arătate converg și contopesc, după definiție, idei, credințe, obiceiuri, rituri și comportamente create pe loc, sau provenite din straturi culturale,cronologic și etnic, diferite. Unele elemente componente, ca utilizarea formulelor ori aprinderea focurilor, se reduc adeseori până la automatisme golite de sens.

Dar cele mai multe permit încă perceperea simplificată a unei entități odinioară mai complexe, ca și a naturii diferite a părților care o compun. Crăciunul, de pildă, este tributar arhaicului mit solstițial al focului și culturilor moșilor, mithraic și creștin. In Sânziene se întrepătrund culturile naturii, solar și al moșilor, creștinismul latin începător și unele obiceiuri aduse de Slavi. In cele trei sărbători păgâne, care au împrumutat numele paștelui, moșii par adaosuri ulterioare, dar cu tendința de anexare a sărbătorilor în folosul lor.

Mărțișorul a rămas păgân: în el se descifrează coexistența culturilor focului și al moșilor, ca și al unei tradiții romane. Un exemplu revelator, de triplu sincretism, ni-l oferă "moșii de hramul casei", sau "de candelă". "Domnul acestor case" - gospodar și stăpân al gospodăriei în terminologie agrară, sau curtean și cap de curte în cea pastorală - perpetuează, într'o translație cu modificări inerente pe strămoșul "dominus" latin, "pater familias" în "domus" (casă). Ca și ascendentul său, care-i slăvea pe "lari" și pe "mani" în altar domestic, domnul curtean îi cinstește pe moșii neamului mic, deveniți zei domestici protectori,la candela sau icoana creștină, în ziua hramului casei. Acesta coincide fie cu numele stăpânului actual, dacă el este constructorul locuinței, fie cu cel al tatălui, bunicului sau străbunicului său, ctitor devenit moș. In acest caz, atât altarul cât și oficiantul cultului au supraviețuit. De altfel, tot "domnul acestor case" invită și-i primește, în colindă, și pe zei.

Structuri sociale mai largi decât familia, comune Romanilor și altor indoeuropeni, se continuă și la noi.

Clanul, teritorializat cândva la Romani în "vicus", sub conducerea inițială a unui "vicinus" (cuvântul și-a modificat ulterior sensul) corespundea în Loviștea veche "natului", care stăpânea satul: "tot satul cu natul", "natul cu tot satul", se spune încă. Cuprinzând familii mari și spițe de neam, revendicate imaginar la strămoșul eponim, așa cum există și astăzi, natul se manifesta plenar și omnipotent,

până spre 1950, în instituţia obştei, compusă din cete genealogice sau de vecinătate, sub conducerea comună a cetei supreme, de "oameni buni şi bătrâni".

Dava şi cătunul Dacilor, care a supravieţuit, vicusul (pagusul) transplantat de Romani şi satul strămânesc, au rămas multă vreme depozitarii fireşti ai credinţelor păgâne, adică săteşti (după cum ne-o indică vorba latină: derivată din pagus "sat", paganus "sătean", şi-a schimbat sensul în cel de "necreştin").

Religiile de import, câte vor fi fost, s'au implantat odată cu oştenii şi coloniştii în centrele urbane, propagându-se doar după un timp şi la sate. Gintei (gens în latineşte), cu şeful pierdut de timpuriu, îi corespunde la noi neamul, cu strămoş eponim real, dar pe care şi-l pot revendica şi alte neamuri, care nu-i poartă numele. Acest neam, cu stirpe mai ales de umbre-moşi, substanţă privilegiată a cultului strămoşilor, se manifestă în cult prin intermediul natului şi al familiei.

Acel tribus latin, condus la origini de tribunus, era comun şi Dacilor. In Loviştea Strămânilor şi a Românilor, unitatea socială cea mai vastă, corespunzătoare tribului, era "seminţia". Ea ocupa "ţara" ("Terra Loystha", în primele documente). Organizată până la fuziunea cu voevodatul lui Seneslau în cnezat, ea avea scaunul la Titeşti, după cum ne lasă să întrevedem un document de la 1374, care pomeneşte de un "Stoican, fiul lui Dragomir, fiul lui Voinea de Loviştea". Poporul neamurilor seminţiei îi cuprindea pe toţi "ţăranii", adică locuitorii ţării, nu neapărat şi mereu agricultori. "Eu sunt ţăran de Loviştea", îmi spunea odată, cu mândrie, veteranul de la 1918, Dima Bunea Oniţă, baci găujănean la Stâna Mare. "Şi suntem boieri de la Facerea Lumii" (pe 3 hectare de pământ!) a adăugat dânsul, pentru ca situaţia să fie clară...

In afara casei, unde are un caracter personal şi familial, cultul moşilor, cu sau fără preoţi, bărbaţi şi poate femei, va fi fost sătesc şi colectiv. Este greu de afirmat

sau de infirmat, în stadiul actual al cunoştinţelor noastre, dacă seminţia credincioşilor va fi avut obiceiul unor adunări cultice periodice, similare pelerinajului, într'un lăcaş-templu, ori pe vreun platou, centru religios al "ţării".

Dar su , în munte, am observat mai multe arii circulare plane, delimitate prin blocuri de piatră de spaţiul înconjurător. Aşezarea acestor stânci la intervale aproximativ egale unele de altele, exclude rolul întâmplării din ordonarea lor. Să fie oare locuri consacrate vreunui cult? Le-am întâlnit în Făgăraş, pe Faţa lu' Sântilie (1948 m), acolo unde se ţinea până în sec.XIX şi nedeia; la poalele Miclăuşului (2049 m) munte numit pe hărţi, până în 1722, Moşul; în Puţa Moaşei, lângă iezerul Avrigului şi sub Negoiu. In Cozia am văzut unul sub vârful Om (1664 m) şi altul sub coama Bulzului (1660m) Dincolo de Olt, în munţii Lotrului, numele vârfului Priota poate isca întrebări, ca şi Babele (numite, poate, anterior Moaşele) de lângă Sfinxul Bucegilor.

Astfel de locuri amenajate ca nişte temple în aer liber, se găsesc şi în Ciucaş, Retezat şi Ceahlău.

Cele două universuri religioase coexistente şi intricate au fiecare trăsături proprii, care le deosebesc şi le conferă individualitatea, cel puţin în privinţa conceperii divinităţii, a structurii universului, a lumii morţilor, a principiilor morale elementare şi a organizării cultului.

Am formulat aceste deosebiri împreună cu grupul de ţărani, bărbaţi şi femei în vârstă, care au acceptat să-mi dezvăluie o parte din tezaurul lor spiritual tăinuit, în cursul lungilor noastre convorbiri. Şi ei înşişi, cei profund creştini şi atât de firesc păgâni, au ştiut cu logică şi simplitate, spre cinstea lor, să-şi asume alternativ, în mărturie, cele două chipuri spirituale, în mod artificial disociate la cererea mea, care în viaţa de zi cu zi sunt atât de inextricabil contopite.

Aşadar, după spusele lor, tot creştinul crede în Dumnezeu, Isus Hristos, Sfântul Duh, Sfânta Treime, Maica

Domnului, în sfinţi, îngeri şi mucenici; dar mai crede şi în Diavol (Tartor), în draci "care au suflet" şi în satane "care n'au suflet", într'o dualitate antag

Lumea cuprinde trei tărâmuri: pe de o parte Raiul din cer, neţărmurit şi sfânt, iar pe de alta pământul şi iadul subpământean, cu limite deloc sfinte, devreme ce sunt "leagănele păcatelor nepedepsite şi pedepsite."

Legătura între cer şi pământ o fac îngerii.

Locul celor vii şi muritori este pe pământ. Al celor morţi şi nemuritori este, după judecată şi cântărirea păcatelor săvârşite, fie raiul, fie iadul. Purgatoriul catolicilor este necunoscut.

Se cuvine ca tot creştinul să facă şi să primească binele şi să se ferească de rău şi de păcat; să respecte cele zece porunci din Vechiul Testament şi pe cea a lui Hristos; să se roage, să postească şi să dea de pomană; măcar o dată în viaţă e bine să facă un pelerinaj ("hagialâc" , dar sensul cuvântului s'a modificat) la niscai "moaşte sfinte",ori la vreun călugăr din Cozia, "făcător de minuni" şi să respecte mereu sărbătorile calendarului ortodox, dovedind prin "ţinerea" acestor canoane puterea credinţei întru preamărirea Domnului. Moartea lui Hristos, învierea, înălţarea, nemurirea şi minunea sunt înfăptuiri demne de crezare.

Sfânta Scriptură şi celelalte cărţi sfinte, "glăsuind singure" sau prin harul preotului, "baciul turmei noastre de mireni păcătoşi", închinarea la biserică şi la icoane, mătăniile şi căutarea "sfintelor taine" şi a binecuvântării, alcătuiesc o comoară spirituală inestimabilă, ocolită de prea puţini.

In acelaşi timp însă, tot Loviştеanul crede cu tărie în moşii lui, în Moşul ăl Mare, dar şi în mulţime de duhuri.

Aceeaşi lume se mai împarte şi altfel, numai în două: pământul viilor şi obştea cerească a moşilor. Legătura între cele două tărâmuri o fac moşii, antigravitaţionali şi

autonomi, "îngeri fără aripi". După moarte, toţi pământenii se fac moşi; binele nefiind separat de rău, nu are loc nici judecată, criteriul creştin al păcatului, necesar separării sufletelor, rămânând inoperant.

Dar binele şi răul, bunacuviinţa, respectul datorat bătrânilor, întrajutorarea, au un sens moral strict şi aplicat ca atare. Principalele mijloace de comunicare a viilor cu moşii sunt cuvântul şi pomana.

Moartea, înălţarea, nemurirea, pogorîrea, minunea şi "închipuirea" - în sens de substituţie şi metamorfoză temporară - majoritatea concepte comune şi creştinismului,sunt înfăptuiri demne de crezare,

Spre deosebire de cultul creştin, cel al moşilor e numai oral. Transmis spontan, din generaţie în generaţie, el se practică de către toţi sătenii. Cult fără preot, el se desfăşoară în mai multe locuri predilecte, casa, cimitirul şi înălţimile fiind cele mai frecvente.

Religie adusă, multiseculară, cu caracter istoric bine stabilit, creştinismul ortodox are, şi în special a avut, tendinţe universaliste şi misionare. Monoteist prin vocaţie, dar cu panteon destul de însemnat, el preamăreşte divinităţi uneori cu paternitate postulată, nefirească şi îndoielnică. Constituit şi organizat în biserică, instituţionalizat la noi abia în secolul al XIV-lea, el a fost de la începuturi practicat atât colectiv, cât şi individual,în temple-biserici, cu icoane-idoli, sub păstorirea preoţilor şi a unei ierarhii ecleziastice cu caracter propriu ortodoxiei. Creştinismul este considerat o religie evoluată,aflată în faza a treia de dezvoltare.

Deosebindu-se de creştinism, cultul strămoşilor-moşi are un caracter probabil endogen, cu o vechime greu de stabilit, dar desigur mai mare decât a credinţei în Domnul. Cultul, oral, nu are tendinţe misionare. Monoteist,cu panteon minor, androcratic dar şi ginecocratic, el se fondează, cu excepţia zeului suprem, pe o paternitate certă, care decurge din legile rudeniei de sânge, ascendente şi colaterale.

Cultul moşilor, tolerant faţă de alte credinţe, nu

caută nicidecum să le înlăture, ci tinde spre înglobarea lor paşnică. Neorganizat dar spontan, fără biserică dar autonom, cultul moşilor are caracter primitiv de religie arhaică; îi lipsesc idolii şi templele clădite, altundeva decât în suflete şi se află încă în fază iniţială de evoluţie.

Supravieţuirea acestor credinţe străvechi, cu divinităţile, miturile, simbolurile şi riturile lor, demonstrează o continuitate impresionantă, de timp şi cultură, durând din veacul get.

.....

Pe când Aurelian împăratul îşi retrăgea cu moartea'n suflet grosul oştirii, abandonând, odată cu provincia, şi sentinelele cele mai cutezătoare, lăsate de pază civilizaţiei, pe meterezele răsăritului incert, el va fi ordonat cu voce de bronz:

"Romani din Dacia Felix! Roma, mama noastră, ameninţată de cotropitori, e în pericol: pe ea trebuie s'o apărăm, ca să nu pierim. Legiunile imperiului se retrag astăzi întru apărare, dar vouă, cei mai bărbaţi între bărbaţi, vă ordon: rămâneţi neclintiţi de pază la frontiera barbară. Rămâneţi stăpâni ai frumoasei ţări bogate şi apărători ai civilizaţiei noastre strălucite. Ţara aceasta noi am făurit-o, cu sânge şi sudoare: cu sabia, când am pacificat în luptă Dacia veche, cu uneltele, braţele şi mintea noastră, când am construit drumuri, poduri, apeducte, municipii şi sate, în timp de Pax Romana. Vouă, oşteni, continuatorii senatului şi poporului roman, vă ordon să nu vă clintiţi din loc şi să vă apăraţi de-a pururi mormintele strămoşilor, viaţa părinţilor, femeilor şi copiilor voştri, oricât de vitreg ar putea fi viitorul.

Şi când va fi mai greu, şi'n fiecare zi, rugaţi-vă strămoşilor să vă ajute, că Roma nu mai poate. Dar Roma nu vă uită!"

Aşa a cuvântat ultimul împărat. Dar noi, cei până la urmă uitaţi de împăraţii care s'au perindat, ca şi de fraţii noştri, noi n'am uitat! Am ascultat de poruncă până la capăt. Pe când ei au devenit Italieni, noi, singurii, am rămas de două milenii romani: cu gândul la împăratul, cu sabia noastră, cu turma noastră, cu plugul nostru, de strajă în calea tuturor răutăţilor, ocrotiţi de moşii noştri cei preacinstiţi în vecii vecilor.

.....

LES ARMES ATTRIBUÉES À LA VALACHIE ET À LA MOLDAVIE PAR LES ARMORIAUX OUEST ET CENTRO-EUROPÉENS (XIIIe- XVIe siècles)

par Dan CERNOVODEANU

Du XIII-e au XVI-e siècles, dans le processus général européen de continuel développement et de diffusion de l'usage des insignes armoriées, il faut aussi remarquer la présence de certaines représentations héraldiques symbolisant les pays roumains. Malgré leur position géographique éloignée du berceau de l'art du blason de notre continent, ces territoires n'ont toutefois pas été omis par certains armoriaux de l'Ouest et du Centre de l'Europe, qui ont représenté de différentes manières leurs symboles héraldiques - authentiques ou présumés.

Pour les chercheurs de spécialité, l'étude des armoiries attribuées aux principautés de Valachie et de Moldavie suscite certaines difficultés à cause du manque total de concordance entre les meubles de ces armoiries et les symboles classiques des deux pays roumains: l'aigle valachique et le rencontre d'aurochs moldave présents autant dans la sphragistique d'Etat, que dans la numismatique et sur d'autres vestiges héraldiques conservés à travers les siècles sur ces territoires.

En effet, dans les armoriaux européens de l'époque et de l'espace géographique concernés, la Valachie est représentée sous un quadruple aspect comme suit: 1) un burelé de 10 pièces, d'or et de gueules (v. fig. 1); 2) d'argent, à trois têtes de maure (2,1) tortillées du même métal (v. fig. 2); 3) d'argent à deux né-

grillons adossés, chacun ayant un bras levé vers le chef et l'autre baissé vers la pointe (v.fig.3); 4)d'argent au lion de gueules (quelquefois de sable, couronné ou non d'or)(v.fig.4) et accompagné(ou non) d'un croissant et d'une étoile à six rais, les deux d'argent(v.fig.5)

Quant à la Moldavie, elle sera symbolisée, dans les mêmes armoriaux, sous deux aspects seulement: 1) d'argent à trois têtes de maure(2,1) tortillées du même métal(v.fig.6); 2)d'argent à deux branches, au naturel, passées en sautoir et terminée chacune par une tête de maure (v.fig.7).

Constatant la non-concordance totale entre les meubles des armes attribuées aux deux principautés roumaines dans les armoriaux mentionnés et celles se trouvant sur les vestiges héraldiques conservés sur le territoire des deux pays concernés, les historiens roumains de la seconde moitié du XIX-e siècle, en commençant par B.P.Hasdeu[1] et continuant avec D.A.Sturdza[2], A.D.Xenopol[3] et V.A.Urechia[4], ainsi que,le siècle suivant par G.Brătianu[5], M.Popescu[6], E.Vârtosu[7] et d'autres menus chercheurs[8], ont émis différentes hypothèses concernant la signification de ces symboles armoriés, hypothèses bien des fois contradictoires.

Analysant tout d'abord le burelé de 10 pièces, d'or et de gueules, il faut préciser que ces armes, attribuées au "Roy de Blaquie", ont été signalées dans l'Armorial Wijnbergen (l'armorial français le plus anciennement connu, datant du XIII-e siècle). Ce rôle d'armes, découvert à peine en 1930, sommairement étudié en 1933[9] et bien plus minutieusement en 1951[10], ne suscita l'intérêt des héraldistes roumains qu'à partir de 1976[11]. Les quelques études qui lui ont été dédiées depuis[12], ont montré qu'il contenait les armes en double image du "Roy de Blaquie", dont les premières appartenaient à un des tout derniers empereurs de la dynastie, d'origine valaque, des Asen (éventuellement à Jean Asen III, 1279-1280) et le second, au voïvode Lytuon (Litovoï), chef du plus important Etat valaque existant au XIII-e siècle dans les régions nord-danubienne (v.fig.1). Les deux écus d'armes du "Roy de Blaquie" sont chargés d'un burelé de 10 pièces, d'or et de gueules, celui que nous

avons considéré appartenir à l'Empire des Asen étant chargé en plus, brochant sur le burelé, de deux pattes de lion, de sable, passées en sautoir[13], (v.fig.8) meuble qui suggère l'animal tout entier figurant dans les armoriaux sud-slaves comme armes de cet Empire, en espèce l'assez notoire lion asénide (v.fig.9)

Portées éventuellement par les tout derniers Asen, mais très probablement, dans la seconde moitié du XIII-e siècle, par Lytuon et les dynastes valaques issus de sa lignée, les armes du "Roy de Blaquie", par la présence des burèles, trahissent une influence héraldique hongroise,plus précisément celle des armes des rois arpadiens voisins qui portaient un écu fascé de 8 pièces d'argent et de gueules[14]. Vu toutefois qu'il n'existe pas d'identité entre le métaldes armoiries royales magyares et celui (supérieur dans l'hiérarchie des métaux héraldiques) se trouvant dans les écus des deux Etats valaques en question, il semble bien évident que les insignes armoriés du "Roy de Blaquie" constituent des armes de libre adoption et non pas un octroi exprès, accordé par les rois de Hongrie, ni aux dynastes valaques nord-danubiens, ni, encore moins, aux empereurs assénides. On peut tout au plus présumer que l'identité des burèles, d'or et de gueules, dans les deux écus de Blaquie est due au fait que l'autorité de l'Empire des Asen s'était effectivement étendue, à certaines époques, aussi au nord du Danube, sur les territoires des dynastes valaques situés entre les Carpathes et le fleuve précité. Toutefois, ce fait ne nous permet,non plus, d'affirmer que le burelé d'or et de gueules a pu être concédé aux voïvodes valaques nord-danubiens par les empereurs vlacho-bulgares en cause[15], car ces pratiques féodales de l'Occident catholique, méconnues à dessein par les monarques orthodoxes de Byzance, étaient ignorées, pour des raisons politiques et religieuses semblables, aussi par les Asen,souverains appartenant également au rite chrétien oriental. Par conséquent, les armes - d'inspiration hongroise - des dynastes valaques régnant au nord du Danube, constituent le résultat d'une libre adoption et n'ont pas été accordées à leurs pos-

sesseurs ni par les empereurs assénides, ni par les souverains arpadiens de la seconde moitié du XIII-e siècle.

Les pièces honorables chargeant l'écu des dynastes roumains se sont également perpétuées dans les armes de leurs descendants directs, les Basarab, devenus au début du siècle suivant, princes régnants de Valachie. Il est vrai que ces princes ont remplacé dans leurs armes les burèles (pièces moins honorables) par des fasces (pièces meublant l'écu royal hongrois qui a servi comme modèle à leurs ancêtres, le voïvode Lytuon et ses successeurs), mais ont conservé tels quels les émaux (or et gueules) des fasces dynastiques valaques. Par la suite, les mêmes premiers Basarab ont augmenté ces armes familiales d'un champ d'azur plein, tel que ces armes seront représentées sur l'écu parti, au 1-er fascé de 4 pièces, d'or et de gueules, au 2-e d'azur plein, accompagnant le personnage princier en armure, figuré sur la fresque se trouvant sur une colonne de l'église de Curtea de Argeş, érigée au début du XIV-e siècle. Si l'Armorial Wijnbergen avait été connu au siècle dernier, aucune hypothèse erronnée sur les armes dynastiques des Basarab n'aurait pu être émise par les historiens roumains de l'époque.

En effet, B.P.Hasdeu, D.A.Sturdza, A.D.Xenopol et autres, ont accordé aux trois têtes de maure figurées dans les armoiries attribuées à la Valachie et à la Moldavie, le rôle d'un rébus héraldique ayant la signification d'armes dynastiques (du type "armes parlantes"). Cette supposition était basée sur des raisons d'ordre philologique et symbolique en rapport avec le nom et les dignités des Basarab, princes régnants de Valachie, dont une branche serait passée en Moldavie et aurait fondé également la dynastie des Muşat.

Plus tard, lorsque ces premières hypothèses ont été infirmées par l'historiographie roumaine qui avait réussi à établir leur inconsistance du point de vue de la réalité historique, les chercheurs du siècle présent qu'on a déjà mentionnés (G.Brătianu, M.Popescu, E.Vârtosu) ont considéré - à défaut d'autres explications plus plausibles - qu'autant les

têtes de maure que le lion et leurs variantes de représentation se trouvant dans les armoriaux ouest et centro-européens, sont des armes apocriphes attribuées aux deux principautés roumaines à cause de l'ignorance des héraldistes occidentaux des vrais symboles de ces pays (voir l'aigle valachique et le rencontre d'aurochs moldave).

Dans une phase suivante, d'autres chercheurs roumains spécialisés dans la science du blason (A.Sacerdoţeanu[16], C.Karadja[17], St.Metzulescu[18], I.N.Mănescu[19]) ont revisé ces théories, préconisant qu'il serait inopportun de considérer comme armes apocriphes les représentations héraldiques attribuées aux états féodaux roumains dans les armoriaux occidentaux européens, tant que nous ignorons les sources documentaires utilisées par les auteurs de ces ouvrages, étant à supposer que ceux-ci se sont tout de même servi dans la composition de leurs productions de certaines sources et traditions historiques peut-être réelles à cette époque, aujourd'hui oubliées ou - il se pourrait - à jamais perdues.

Analysant maintenant en détail les représentations héraldiques attribuées à la Valachie et à la Moldavie dans les armoriaux ouest et centro-européens, nous devons d'abord affirmer que la majorité de ces représentations trouvent leur source initiale dans la chronique d'Ulrich von Richenthal sur le Concile de Constance (Bade) de 1414-1418, oeuvre composée probablement entre 1420-1430[20] et dont se sont conservées de nombreuses copies manuscrites et éditions imprimées, datant du XV-e et XVI-e siècles[21]. Les autres armoriaux ou ouvrages contenant des matériaux héraldiques vont s'inspirer, dans la plupart des cas, en ce qui concerne les armes attribuées aux deux pays roumains, des types iconographiques inclus dans la chronique de Richenthal ou dans ses multiples variantes de rédaction.

Etudiant de près les insignes armoriés considérés avoir appartenu à la Valachie et à la Moldavie, insignes se trouvant autant dans les différentes variantes de copies manuscrites ou d'éditions de la Chronique du Concile de Constance

conservées jusqu'à nos jours, que dans d'autres ouvrages héraldiques ultérieurs, nous constatons avec quelque surprise que du total des six types de symboles armoriés (quatre concernant la principauté valaque et deux, celle moldave) on ne pourrait, en première analyse, retenir comme réellement valables que le lion (avec son dérivé, les deux pattes passées en sautoir du même animal) pour le territoire valaque et, sous toutes réserves, les trois têtes de maure pour celui moldave.

En effet, vu qu'en premier lieu, le manuscrit original - écrit en latin et de beaucoup plus détaillé - de la chronique de Richenthal, a brûlé en 1697[22] et qu'en second lieu, les nombreux copistes de ce manuscrit, ainsi que ses différents éditeurs ont interverti,par mégarde,quelques unes des images incluses dans le texte, il est nécessaire de procéder en conséquence par l'élimination, dès le début, des représentations héraldiques attribuées par erreur aux deux pays roumains. Ainsi, les armoiries à deux négrillons adossés, signalées exclusivement dans la variante appelée de Constance de la chronique de Richenthal (variante imprimée à Augsbourg en 1536 par Heinrich Steiner[23])(v. fig.3), armoiries attribuées à tort au "duc de la Grande Valachie", sont en réalité les armes d'un autre dynaste régnant en Grèce[24], tel qu'il en ressort d'abord de la première édition de l'oeuvre de Richenthal, imprimée à Augsbourg en 1483 par Anton Sorg, ensuite de tous les six manuscrits principaux de cette même chronique qui se sont conservées jusqu'à nos jours. Malgré celà, l'erreur iconographique s'est perpétuée de cette manière non conforme au texte original aussi dans d'autres armoriaux ultérieurs, inspirés de la même source, comme par exemple celui de Martin Schrot imprimé à Munich en 1581[25], erreur reproduite plus tard,très probablement d'après cet ouvrage par César Bolliac dans ses Daco-Romane de 1861[26] (v.fig.10).

De même, à cause d'une confusion - volontaire ou non - les armoiries à deux branches passées en sautoir et terminées chacune par une tête de maure appartenant en réalité à la

Bosnie[27] (ainsi qu'il résulte autant des copies manuscrites mentionnées, que de la première édition de 1483 de l'ouvrage de Richenthal), ont été délibérément attribuées à la Moldavie par Levinus Hulsius dans sa Chronologie, imprimée à Nuremberg en deux éditions consécutives de 1596 et de 1597[28] (v.fig.7).

Quant aux armoiries à trois têtes de maure (2,1),ce n'est que quelques chercheurs roumains plus récents (C.Karadja, D.C.Petrescu, St.Metzulescu) qui les ont considérées comme ayant appartenu à l'origine à la Moldavie; ainsi, C. Karadja affirme qu'autant dans plusieurs copies manuscrites, que dans l'édition de 1483 d'Antoine Sorg (v.fig.11),le texte se trouvant au dessus de ces armoiries est bien confus, proposant de ce fait une autre lecture d'après laquelle il résulterait que les armes en question aurait pu appartenir au "duc de la petite Valachie" (die mindere Walachey). Or,dans ce cas, vu que l'appellation de "petite Valachie" était aux XIV-e et XV-e siècles attribuée généralement à la Moldavie, Karadja conclue que ces armes sont très probablement celles de la principauté moldave. Le même auteur déclare encore que s'il ne s'agirait pas d'une erreur de copiste, l'écu à trois têtes de maure pourrait tout de même être celui de la Moldavie à cause du fait que dans une des copies manuscrites de la chronique de Richenthal, ce territoire est désigné comme étant placé "au delà de la Valachie"(die hindern Walachey)[29].

Réfutant les suppositions de Karadja, le chercheur Mihai Popescu essaie de démontrer dans une de ses études parues à l'époque[30], que le duché d'Ascholott, considéré par Karadja comme représentant le territoire de la Moldavie, ne serait autre que la république chrétienne, existante au XIV-e siècle et au début du XV-e, dans la zone du golfe d'Anchialos de la Mer Noire (aujourd'hui le golfe de Mesemvria en Bulgarie), région située donc dans le voisinage, plus précisément au-delà de la Valachie (hinder der Walachey), ce qui expliquerait également l'emplacement les unes près des autres,dans les copies manuscrites et les éditions de la chronique de Richenthal, des armes au lion valachique et celles aux trois

têtes de maure.

Si l'attribution de ces têtes de maure comme symbole héraldique de la Moldavie est, comme on l'a vu, assez discutable, en échange on peut affirmer que ces meubles figurent d'une manière incontestable dans les armoiries attribuées à la Valachie par Levinus Hulsius dans sa Chronologie citée précédemment.(v.fig.12). L'explication d'un tel fait pourrait résider, soit dans la perpétuation involontaire d'une nouvelle interversion erronée des deux armoiries se trouvant dans une copie manuscrite inconnue (actuellement perdue) de la chronique de Richenthal, copie qui aurait servi comme source documentaire à Hulsius, soit dans l'attribution intentionnée de la part de ce dernier à la principauté valaque des armes en question.Si, suivant les affirmations de certains auteurs[31], le sens symbolique des trois têtes de maure des armoiries considérées - d'une manière hypothétique - appartenir à la Moldavie, ne présente aucune signification occulte, ésotérique[32], mais constitue uniquement un simple rébus héraldique, en corrélation avec les combats victorieux des voïvodes de ce pays contre les Turcs (représentés allégoriquement par des têtes de maure)(fig.13et14),alors à coup sûr que les mêmes armoiries, attribuées cette fois-ci d'une manière certaine (et peut-être intentionnée) à la Valachie par Hulsius (et par la suite, par d'autres héraldistes européens[33]),(fig.15,16,17,18) vont constituer un symbole ayant une valeur allusive identique, rappelant ainsi les grands succès militaires obtenus à la fin du XVI-e siècle sur les mêmes redoutables adversaires par Michel le Brave, fameux prince de Valachie.

De même, d'autres chercheurs[34] considèrent, invoquant un processus allusif similaire, que les armoiries de la Bosnie figurées par les deux branches passées en sautoir et terminées à leurs extrémités supérieures par une tête de maure (composition héraldique signalée non seulement dans les armoriaux occidentaux, mais aussi dans ceux balkaniques à partir de la fin du XVI-e siècle[35]) constituent un autre rébus héraldique dont le sens symbolique doit être mis en rapport avec les invasions

et les pillages du territoire de ce pays par les Tatares au XIII-e siècle. L'attribution des mêmes symboles armoriés à la Moldavie par Levinus Hulsius à la fin du XVI-e siècle,indique la perpétuation de cette tradition héraldique et son adaptation aussi à d'autres territoires en posture identique (fig.19,20). (Nous rappelons en ce sens que le pays moldave avait été en 1595 le théâtre d'une invasion tatare par les armées du Khan de Crimée, à l'instigation des Turcs[36] et qu'il sera également après cette date, la victime de plusieurs incursions semblables de la part des mêmes envahisseurs[37]).

Quant à la présence du lion dans les armoiries attribuées à la Valachie, on peut affirmer - cette fois sans aucune réserve - qu'elle représente une réalité historique incontestable, vu que le respectif animal héraldique est figuré non seulement dans la plus ancienne copie manuscrite de la chroniaque de Richenthal (le Codex Aulendorf) (v.fig.21), dans la première édition (de 1483) du même ouvrage (v.fig.4),ainsi que dans d'autres de ses copies et éditions ultérieures, mais aussi sur des vestiges armoriés en usage également à l'intérieur de la principauté valaque. Ainsi, sur un document antérieur en date à la chronique de Richenthal, à savoir sur le traité d'alliance conclu le 17 Mai 1411 entre le prince Mircea l'Ancien de Valachie et le roi Ladislas Jagello de Pologne, on peut signaler la présence d'un petit sceau annulaire pendant (placé dans le voisinage imédiat du grand sceau héraldique du voïvode, à l'aigle valachique), insigne qui possède l'image gravée d'un lion rampant, sans autres attributs[38] (v.fig.22) tel qu'il sera représenté également dans bien des variantes de copies manuscrites ou d'éditions de l'oeuvre de Richenthal mentionnée[39] (fig.23,24). Dans d'autres de ces variantes, le lion valachique sera figuré soit couronné, soit accompagné d'un croissant et d'une étoile à six rais[40], hypostase dans laquelle l'animal en question sera perpétué à travers les multiples armoriaux-pour la plupart allemands[41] (fig.25,26, 27, 28)-dérivés toujours de l'ouvrage de Richenthal. Quelquefois, le lion de Valachie ne sera pas représenté en entier, mais seulement ses pattes antérieures, passées en sautoir et brochant

sur un burelé de 12 pièces, d'or et de gueules, tel que seront figurées les armes du "Roy de Blaquie" dans un armorial anglais, datant du règne du roi Henry VI (1421-1471)[42] (fig.29). A cette époque, les Assénides étaient disparus et leur empire anéanti par les Turcs depuis presque deux siècles, ce qui indique que les princes de Valachie, usant des symboles armoriés des empereurs vlacho-bulgares, voulaient continuer la tradition héraldique de ces souverains dont ils se considéraient les successeurs[43].

La présence du lion sera aussi signalée sur des vestiges héraldiques ayant appartenu à quelques princes de Valachie du XV-e et XVI-e siècles. Ainsi, nous rappelons le sceau armorié d'un PETRUS VAIVODAE PRINCEPS DE VALACHIA, attribué très probablement à Pierre Cercel, prince de Valachie de 1583 à 1585[44] (fig.30), ensuite, les armes figurées à la base d'un portrait d'un prince valaque anonyme, régnant vers la fin du même siècle[45]; enfin, le bouclier d'un cavalier valaque de l'armée princière de Michel le Brave[46] portant toujours un lion en emblème (v.fig.31).

Donc, les armoriaux de l'Europe centrale et occidentale, du XIII-e au XVI-e siècles, signaleront le lion rampant (couronné ou non) comme symbole presqu'exclusif de la principauté de Valachie et cela - nous le supposons - à cause du fait que l'animal héraldique en question représentait soit les possibles anciennes armes de l'Olténie (connues peut-être aux héraldistes occidentaux grâce à certains armoriaux du XIV-e siècle, perdus de nos jours), soit un éventuel octroi accordé au prince Mircea l'Ancien par Sigismond de Luxembourg[47], et dans ce cas, le lion serait devenu familier au personnel de la chancellerie royale qui aurait émis le diplôme respectif de concession d'armes.

De même, la présence du lion dans les armoriaux concernés pourrait être également expliquée par son ancienne notoriété comme emblème des territoires habités par les ancêtres des Roumains, sa tradition remontant peut-être aux antiques lions de la Dacie[48] (fig.32, 33), ou bien au lion des armoiries attribuées à la Courmanie[49] (fig.34), ou enfin, à la même espèce d'animal héraldique se trouvant dans les armes dynastiques - dont on a parlé plus haut - des empereurs Asen[50], (fig. 35, 36), dont la domination s'était étendue, à certaines périodes, aussi au nord du Danube.

En conclusion, l'analyse des armoiries attribuées par les héraldistes de l'ouest et du centre de l'Europe aux deux pays roumains, nous indique que ces auteurs d'armoriaux ont fait souvent usage de sources et de traditions réelles à cette époque, perdues ou oubliées par la suite par les générations qui se sont succédées sur le territoire de ces contrées. Toutefois, si le lion valaque et les burèles peuvent se rattacher aux traditions incontestables de la principauté des Basarab, en échange, les têtes de maure ne constituent pas un symbole héraldique autochtone, n'ayant connu aucune diffusion sur les territoires moldo-valaques, étant donc attribué aux pays roumains par les peuples voisins ou ceux étrangers des régions balkaniques[51].

En final, il faut encore souligner le fait que la présence des armes de la Valachie et de la Moldavie dans les armoriaux circulant dans l'espace européen, prouve avec suffisance que ces deux pays jouissaient à l'époque de la notoriété et de la considération qu'on accordait aux états féodaux possédant une puissance militaire capable de résister avec succès aux attaques de plus en plus menaçantes, causées par l'expansion ottomane en Europe, en plein essor au XV-e et au XVI-e siècles.

+ + +

NOTES

1.- v. Istoria critică a Românilor (L'Histoire critique des Roumains) Vol.I, 1-ère édition, Bucureşti, 1873; Etymologicum Magnum Romaniae, Vol.II, Bucureşti, 1887; Vol.III, Buc., 1893; Vol.IV, Buc., 1898; Basarabii. Cine? De unde? De când? (Les Basarab. Qui? D'où? Depuis quand?) Bucureşti, 1894.

2.- Chronica lui Ulric de Richenthal (sic) asupra Conciliului de la Constanţa (1414-1418). Relaţiune analitică (La Chronique d'Ulrich de Richenthal sur le Concile de Constance (1414-1418).Relation analytique) dans "Analele Academiei Române" Seria II,Tomul XVI,1893-1894.

3.- v.Istoria Românilor în Dacia Traiană (L'Histoire des Roumains dans la Dacie Trajane) Vol.III,Bucureşti,1914.

4.- v.Schiţe de sigilografie românească (Esquisses de Sigillographie roumaine),Bucureşti,1891.

5.- v.Originile stemelor Moldovei şi Ţării Româneşti (Les origines des armoiries de la Moldavie et de la Valachie), dans "Revista istorică română" (La Revue historique roumaine),Vol.I, 1931,fascicola 1; In jurul originii stemelor Principatelor române (Autour de l'origine des armoiries des Principautés roumaines), dans la "Rev.ist.rom.",Vol.I,1931,fasc.3.

6.- v.Capetele de arabi din stema Basarabilor (Les têtes de maure des armoiries des Basarab),dans "Revista Arhivelor" (Revue des Archives),II,1927-1929,nos.4-5.

7.- v.Titulatura Domnilor şi asocierea la domnie în Ţara Românească şi Moldova până în secolul al XVI-lea (Les titres des Princes régnants et l'association au trône en Valachie et en Moldavie jusqu'au XVI-e siècle),Bucureşti,1960.

8.- v.par exemple D.C.Petrescu, Rostul capetelor de arapi în stema Băsărăbeştilor (La raison des têtes de maure dans les armoiries des Basarab),dans "Convorbiri literare" (Conversations littéraires),LVII,1925,no.10(oct.),pp.782-789; C.M. Ionescu, Etiopienii în Dacia preistorică, (Les Ethiopiens dans la Dacie préhistorique),Bucureşti,1926,pp.46-52.

9.- Par le Dr.T.T. van der Hoop à l'occasion de l'Exposition généalogique et héraldique organisée à La Haye en 1933.

10.- v.Paul Adam-Even et Léon Jéquier, Un armorial français du XIII-e siècle: L'Armorial Wijnbergen, Lausanne,s.d. (Tiré à part des "Archives héraldiques suisses",1951-1954).

11.-v.Marcel Sturdza-Săuceşti, Anciens blasons roumains du XIII-e siècle,communication destinée au XIII-e Congrès International des Sciences Généalogique et Héraldique de Londres (1976) que son auteur ne présenta plus à cette importante réunion. Toutefois, un résumé de cette communication se trouve inclus dans les Proceedings du XIII-e Congrès, London,1979, pp.52-53, sous le no. de référence H 42.

12.- v.Dan Cernovodeanu, Das Armorial Wijnbergen und die Heraldik der walachischen Dynasten,dans "Der Tappert",1975-1979,pp.1-15; du même auteur, Les émissions monétaires armoriées des princes de Valachie aux XIV-e et XV-e siècles et leurs implications dans l'histoire de cette principauté,dans les "Actes du 9-ème Congrès International de Numismatique, Berne,Septembre 1979".Louvain-la-Neuve,Luxembourg,1982,pp. 891-903.

13.- v.Armorial Wijnbergen, Folio 35 verso, no.1289

14.- Ibidem, Folio 18, no.594 et Folio 35 verso,no.1305.

15.- M.Sturdza-Săuceşti,op.cit.,p.52, affirma qu'un octroi exprès fut accordé aux Voïvodes valaques par l'empereur Iohanitza Asen (1197-1207) en raison du fait que ces dynastes étaient ses alliés aux confins nord-danubiens de son empire. Nous estimons très peu probable un tel octroi, car si l'apparition de l'héraldique en Europe occidentale se place au second tiers du XII-e siècle, sa véhiculation immédiate dans les zones périphériques sud-est-européennes (habitées surtout par des peuples chrétiens de rite oriental), donc chez les Asen et les Voïvodes valaques nord-danubiens, nous semble de beaucoup trop prématurée (v.D.Cernovodeanu,Das Armorial...,p.15,note 30, ainsi que Les émissions..., p.895).

16.- Le point de vue du regretté Prof.A.Sacerdoţeanu dans ce problème a été clairement exprimé à l'occasion des débats sur le thème de l'analyse des présumées armoiries apocriphes de la Valachie et de la Moldavie se trouvant dans les rôles d'armes ouest et centro-européens du Moyen Age, débats ayant eu lieu sous les auspices de la Commission d'Héraldique auprès de l'Institut "N.Iorga" pendant les séances de l'année 1975.

17.- v.Delegaţii din ţara noastră la Conciliul din Constanţa (Baden) în anul 1415 (Les délégués de notre pays au Concile de Constance (Baden) de l'année 1415), dans "Analele Academiei Române",Memoriile Secţiei Istorice, Seria III,Tomul VII, memoriul 3,Bucureşti,1927; du même auteur, Despre stemele româneşti ale lui Richenthal (Sur les armoiries roumaines de Richenthal), dans "Revista Arhivelor",II,1927-1929,nos.4-5, pp.436-437.

18.- v.Un document heraldic (Un document héraldique), dans "Glasul Bisericii" (La Voix de l'Eglise),XIX,1960,nos. 1-2,p.136; du même auteur, Crucea Sf.Andrei simbol heraldic (La croix de St.André symbole héraldique),dans "Glasul Bisericii",XIX,1960,nos,11-12,pp.1027,1032 et 1040-1041.

19.- v.Das dreifache Wappen der Fürsten von Walachei, Bucureşti,1974 (en ms.)

20.- v.Rudolf Kautsch dans "Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins" Neue Folge, Band IX,Heft 3,Karlsruhe,1894, p.445 (cf.C.Karadja,Delegaţii...,p.61,n.1).

21.- La chronique d'Ulrich de Richenthal (en dehors bien entendu du manuscrit initial qui a brûlé en 1697) a été conservée jusqu'à nos jours grâce à six copies manuscrites principales, trois éditions imprimées du XV-e au XVI-e siècles,ainsi qu'une édition fac-similée datant du présent siècle. Ainsi, les manuscrits sont les suivants: 1) le Codex d'Aulendorf,la plus ancienne copie de la chronique de Richenthal, copie effectuée entre 1433-1450; 2) le Codex de Prague, en date de 1464; 3) le Codex de Constance, copié d'après l'original entre 1455-1465; 4) le Codex de Vienne, redigé entre 1465-1470;

5) le premier Codex de Karlsruhe, appelé St.Georgen LXIII; 6) le second Codex de Karlsruhe, connu sous le nom de Ettenheim-Münster II et copié en 1467. De ces copies manuscrites, M.R. Buck imprime à Tübingen en 1882 une édition d'après le Codex d'Aulendorf. En ce qui concerne les éditions d'époque de la même chronique, elles ont été les suivantes: Augsbourg, Antoine Sorg, 1483; Augsbourg, Heinrich Steiner,1536; Francfort-sur-le-Main,Paul Refeler et Siegmund Feyerabend,1575.En 1926, on signale la parution à Potsdam de l'édition Müller, fac-similée d'après celle d'Antoine Sorg de 1483 (cf.à C.Karadja,op.cit.,pp.59-62); Mihai Popescu,op.cit.,p.152,note 1, fait également mention des copies manuscrites et des éditions de la chronique de Richenthal, mais avec certaines différences vis-à-vis de celles citées par Karadja. Enfin, Stelian Metzulescu reprend cette énumération d'après ce dernier (v. St.M., Un document heraldic (Un document héraldique), dans "Glasul Bisericii",XIX,1960,nos.1-2,pp.130 et 132).

22.- v.R.Kautsch,op.cit.,p.452 (cf.à C.Karadja,op.cit., p.61,note 2).

23.- Das Concilium so zu Constantz gehalten ist worden, Augsbourg,H.Steiner,1936,f.87 verso.

24.- Il est question des armoiries "von dem Herzogen von Zaltaygen in Kriechen..." (v.l'édition d'A.Sorg,f.109 avers, cf.á C.Karadja, Despre stemele...,p.436).

25.- Wappenbuch des heiligen römischen Reichs und allgemeiner Christenheit in Europa,München,Adam Berg,1581, les armoiries de la "Valahia maior".

26.- v.Daco-Romane. Tablou arheologic la istoria Daco-Românei (Daco-Romaines.Tableau archéologique relatif à l'histoire de la Daco-Roumanie),Bucureşti,1861,no.XXII, les armoiries de la Valachie.

27.- v.Conciliumbuch zu Costencz,Augsbourg,1483,dans lequel l'éditeur Antoine Sorg présente ainsi les armoiries de la Bosnie:"d'or à deux branches passées en sautoir, orange, chacune ayant à l'extrémité supérieure une tête de maure au naturel"; v.aussi St.Metzulescu, Crucea Sf.Andrei simbol heraldic (La croix de St.André symbole héraldique),dans "Glasul Bisericii",XIX,1960,nos.11-12,p.1026.

28.- v.Chronologia in que provinciae sequente pagina nominatae et in adjuncta tabula topographica comprehensae,breviter describuntur, ex variis fide dignis authoribus collecta. Typis Christophori Lochneri,1596, ainsi que Chronologia, hoc est brevis descriptio rerum memorabilium, in provinciis hac adjuncta tabula topographica comprehensis gestarum,usq.: ad hunc MDIIIC (1597) annum praesentem: ex variis fide dignis authoribus collecta, Norribergae,Typis Christophori Lochneri.

29.- v.le Codex d'Aulendorf, f.CCLXXII (cf.à C.Karadja, Delegaţii...,p.67).

30.- v.Capetele de arabi...,p.153,note 1.

31.- v.en premier lieu St.Metzulescu,Un document...,pp. 134-135 et 140-141.

32.- Dans sa très documentée étude sur les têtes de noirs, René Guénon attribue à ces symboles des significations ésotériques (v.R.G.,Les "têtes noires",dans "Etudes traditionnelles" XIX,1948,no.265,janv.-févr.,pp.23-26), significations qui,dans le cas des armoiries attribuées aux pays roumains nous semblent ne pas avoir une application directe; en échange, le sens de symboliser les combats victorieux de ces deux principautés contre les Turcs, nous paraît être de beaucoup plus plausible et probable.

33.- Après Hulsius, les armes aux trois têtes de maure attribuées à la Valachie ont été perpétuées comme telles par beaucoup d'auteurs comme par exemple: Johann Klemens Molitor (Der Wegen des Höchsttapfern Kayser-Adlers Helden-Taten Sieg-berühmte Donau-Fluss,Nuremberg,1687), Ioan Szegedi (Cerographia Hungariae,Tyrnavia,1734,tab.I,fig.XIII), Iványi Ede (A Magyar birodalom Magyarország a Részeinek cimerei,Pest,1869, pl.F,no.4), etc.,etc.

34.- v.par exemple Iohann von Asboth,Bosnien und die Herzegowina,Wien,1888,pp.442 et 444-445.

35.- v.l'armorial pseudo-Rupčić datant de la fin du XVI-e siècle, composé initialement en latin entre 1580-1590 et qui a été copié par Korenić Neorić en 1595,Mavro Orbini en 1601, Marko Skoroević en 1636 etc.;ces copies ont été utilisées plus tard, au XVIII-e siècle, dans la réalisation de leurs armoriaux,par Paul Ritter Vitezović (Stemmatographia,Vindobona, 1701) et Christophore Jefarović (Stematografia izobrajenie orujih Iliriceskih,Vienna,1741), ainsi que Milan Simić (Grbovi Srbski Zemalia i dinastia,dans le "Glasnik" (Belgrad),IX,1857, tab.V,fig.7).

36.- v.Miron Costin,Letopiseţul Ţării Moldovei de la Aron Vodă încoace (La Chronique de la Moldavie depuis le prince Aron),dans Opere (Oeuvres),édition P.P.Panaitescu,Bucureşti, 1958,chap.I-er,p.44 et les suiv.; v.aussi Stelian Metzulescu, Crucea Sf.Andrei...,p.1031.

37.- Les chroniques moldaves en circulation à l'intérieur du pays, font également mention d'une invasion tatare en Moldavie en 1682, pendant le règne de Georges Duca (v.Ion Neculce, Letopiseţul Ţării Moldovei (La Chronique de la Moldavie),édition Iorgu Iordan,Bucureşti,1955,pp.155-156),ainsi qu'une autre incursion du même genre pendant le règne de Constantin Cantemir(v.Demetrius Cantemir,Vita Constantini Cantemyrii,édition N.Iorga,Bucureşti,1923,pp.25,27 et 35,ainsi que I.Neculce,op. cit.,p.173 et les suivantes).

38.- v.Eudoxiu de Hurmuzaki,Documente privitoare la istoria Românilor (Documents relatifs à l'histoire des Roumains), Vol.I (1346-1450),Bucureşti,1890,le doc.CCCXCI,pp.472-473 et pl.III; I.N.Mănescu,op.cit.,inaugure une investigation dans ce domaine.V.de même,D.Cernovodeanu,Ştiinţa şi Arta heraldică în România (La Science et l'Art héraldiques en Roumanie),Bucureşti,

1977,qui dédie aussi, dans le chapitre sur les armoiries de la Valachie, quelques passages sur le lion, signalé comme armes de cette principauté autant par les armoriaux européens que par les vestiges autochtones (pp.78-79,208-211,pl.I-II).

39.- v.par exemple le Codex d'Aulendorf (1433-1450), le Codex de Prague (1464) etc.

40.- Le lion couronné est signalé par exemple dans l'édition de 1483 d'Antoine Sorg, tandis que le même animal héraldique, accompagné d'un croissant et d'une étoile à six rais et attribué à Thebermur, le délégué de la Valachie au Concile de Constance, se trouve représenté autant dans l'édition précitée, que dans celles de 1536 de N.Steiner et de 1575 de P. Refeler et S.Feierabend.

41.- v.Victor Solis, Wappenbuchlein,Nuremberg,1555;Sebastian Münster, Cosmographia...,Basel,1567; Martin Schrot,op. cit., ensuite les manuscrits héraldiques nos.8247 et 9227 contenus dans la Bibliothèque Nationale de Vienne, la carte de Gerhardus de Jode, Tractus Danubii prima tabula (1578),v. I.Dimăncescu,Monumenta cartographica Moldaviae, Valachiae et Transilvaniae,London,1939,carte no.46 bis,etc.,etc.

42.- v.Encyclopaedia Britannica,13-e édition, Vol.XIII, London & New-York,1926,à l'article Heraldry,pl.III entre les pp.320 et 321. Une représentation toujours partielle du lion, cette fois sous la forme d'une seule patte, sera concédée par le prétendant Nicolas Basarab, en exil en Allemagne, à un certain Hans Heher, originaire du Palatinat, dans les armes accompagnant le diplôme de markgrave d'Ialomitza (écu divisé en trois champs, au 1-er à l'aigle valachique et au 3-ème d'or, à une patte de lion de sable), cf.à Johann Seyvert, Von dem valachischen Wappen,dans "Ungrisches Magazin oder Beiträge für vaterländischen Geschichte, Erdbeschreibung und Naturwissenschaft",Vol.I,Presburg,1781,p.365,cité par Joh.Chr.Engel dans le chapitre "Geschichte der Moldau und Walachey" de son ouvrage Geschichte des Ungarischen Reiche und seiner Nebenländer,tome IV$_1$,Halle,1804,p.41. De même, dans la littérature roumaine de spécialité, ce détail est rappelé par D.A. Sturdza dans la Bibliografia numismaticei române (La Bibliographie de la Numismatique roumaine),dans "Analele Academiei Române",Secţia II-a,Tomul XI,Bucureşti,1878,pp.121-122, ainsi que par I.N.Mănescu dans Leul valahic în izvoare românești, (Le lion valachique dans les sources roumaines),communication présentée en janvier 1975 dans une séance de la Commission d'Héraldique, de Généalogie et de Sigillographie près de l'Institut d'Histoire "N.Iorga".

43.- v.D.Cernovodeanu, Das Armorial Wijnbergen..., pp. 13-14, ainsi que du même auteur,Les émissions monétaires..., p.895,note 16.

44.- v.Magdalena Bunta,Un tipar de sigiliu din secolul XVI,(Une matrice sigillaire du XVI-e siècle) dans "Acta Musei Napocensis",II,1965,pp.679-683.

45.- v.Al.Alexianu, Acel ev mediu românesc (Ce Moyen-Age

roumain),Bucureşti,1973,pl.XV,fig.34,gravure italienne anonyme du XVI-e siècle représentant un prince valaque anonyme (peut-être toujours Pierre Cercel?). Ainsi, la gravure est intitulée "Il Principe di Vallachia" et présente en bas du portrait princier un médaillon qui contient un écu à base arrondie, timbré d'une sans attributs dans ses pattes (v.aussi,I.N. Mănescu, op.cit.,p.5,en mss.).

46.- v.Bruyn, Diversarium gentium armatura equestris.Ubi fere Europae Asiae atque Africae equitandi ratio propria expressa est. Amsterdam,1601,pl.53, cf.à A.Sacerdoţeanu et E. Vârtosu,Unirea Românilor.1599,1859.1918.(L'Union des Roumains. 1599,1859,1918),Bucureşti,1938,pl.XXV; v.aussi I.N.Mănescu, op.cit., pp.9-11.

47.- Ibidem, p.10. Il faut préciser toutefois que ces éventuelles armes octroyées à Mircea l'Ancien ne constituaient que des armes personnelles, privées, car dans des occasions solennelles, le prince faisait toujours usage des armes d'Etat, à l'aigle valachique. Dans le cas, bien rare, qu'on a cité plus haut,d'un emploi parallèle des deux insignes sur le parchemin du traité d'alliance valacho-polonais de 1411, le sceau princier à l'aigle, de dimensions sensiblement plus grandes et posé à la place d'honneur, indique clairement qu'en matière de préséance, le petit sceau au lion valachique ne jouait qu'un rôle bien secondaire dans l'économie de l'acte solennel en question.

48.- v.la chronique de Nicolae Costin, Cartea pentru descălecatul dintâi al Ţării Moldovei şi neamului moldovenesc (Le livre sur la première fondation de la Moldavie et du peuple moldave).(Bibliothèque de l'Académie Roumaine,Section des Mss., mss.120,f.20), ainsi que V.A.Urechia, Tabel alipit la raportul prezentat Camerii la 1870 pentru armele ţării (Tableau annexé au rapport présenté à la Chambre en 1870 pour l'octroi des armoiries du pays),Bucureşti,1870,no.23 (ibidem, Cabinet des Estampes,G.R.19 III/Anonyme, Heraldică - 2,442x554,no.inv. 42916). V.aussi P.R.Vitezović, Hr.Jefarović et M.Simić,op.cit.

49.- v.I.Szégedi, op.cit., tab.I, fig.XII.

50.- v.V.A.Urechia, op.cit.,no.4, ainsi que du même auteur Schiţe de sigilografie...,p.10.La tradition du lion assénide a été signalée par tous les armoriaux sud-slaves du XVI-e siècle et ultérieurs. V. en ce sens aussi Hristo Dermendjiev, Heraldik des südslawischen Staaten - Entstehung und Entwicklung. Communication au II-e Congrès International des Etudes Sud-Est Européennes (Bucarest,24-30 Septembre 1973),Bucarest,1974,p. 453 et les suiv., ainsi que les études du même auteur sur la Stemmatographia de P.R.Vitezović et celle de Hr.Jefarović. V.également la précieuse étude de I.N.Mănescu, Ideea "Daciei" în stematografia ilirică (L'idée de la "Dacie" dans la stemmatographie illyrienne),dans "Documente noi descoperite şi informaţii arheologice" (Documents nouvellement découverts et informations archéologiques),Bucureşti,1980,pp.44-54.

51.- En effet, malgé que les têtes de maure ont été inconnues au peuple des pays roumains, ne pouvant jamais créer une tradition héraldique en tant qu'armes territoriales, il n'en est pas moins vrai que, dans bien des cas, les deux principautés se sont fait plus connaître en Occident sous cet emblème de négritude que sous les deux classiques: l'aigle de Valachie et le rencontre d'aurochs moldaves. Mais cette optique fut celle des étrangers vis-à-vis des Roumains, car sont bien connues les différentes appellations, liées à la couleur noire, que les peuples voisins ont donné à travers les siècles à la population des territoires roumains. Ainsi, dans le folklore serbe et bulgare du Moyen Age (et même dans le Niebelungenlied), cette population est désignée sous la dénomination de noire: Valaques noirs, Tzrni-Arapi, Czerni-Tatares, etc. Le moine français Adhémar de Chabannes écrivait vers 1020 sur la guerre de St.Etienne, roi de Hongrie, contre la Transylvanie qu'il appelle Ungria Nigra, la Hongrie noire, parce que, ajoute l'auteur, "le peuple qui l'habite est noir comme les Ethiopiens". De même, dans certaines chroniques magyares - comme par exemple celle de Simon Kézai du XIII-e siècle - on parle des Coumans noirs vivant dans le voisinage du Danube, voulant désigner ainsi la population moldo-valaque habitant à l'époque ces contrées. Les Tatares pendant leur terrible invasion en Europe, ont nommé la Valachie Kara Ulag, donc la Valachie noire. De même, les Turcs ont appelé, eux aussi, les deux pays roumains avec une désignation noire en préfixe: Kara Iflak et Kara Bogdan, c'est à dire la Valachie noire et la Moldavie noire. Enfin, le Patriarche constantinopolitain, lors de ses premières contacts avec la Moldavie, à la fin du XIV-e siècle, désigne ce pays sous le nom de Maurovlahia, la noire Valachie. N'oublions également pas que l'appellation antique du Pont Euxin, s'était transformée, à peu près à partir du X-e siècle de notre ère, en Mer Noire, à cause évidemment du fait qu'elle baignait le territoire habité par cette population valaque désignée comme noire.

NOTA: Din greşeala tipografiei, planşele I-IV care ilustrează articolul de mai sus au fost introduse între pag.294-295.

CIRCULAŢIA CĂRŢII VECHI ROMÂNEŞTI ÎN VESTUL ROMÂNIEI

de Ioan GODEA
şi Ştefan BEREŞ

Cartea veche românească, ca şi manuscrisele, a jucat un rol deosebit de important în istoria culturii şi civilizaţiei satelor din vestul României. Istoria cărţii în vestul României îşi găseşte obârşia în epoca umanismului. Incă înainte de anul 1419 Biblioteca Capitlului de pe lângă Episcopia Romano-catolică de Oradea deţinea un număr atât de mare de cărţi, încât pentru mânuirea acestora a trebuit să fie creat un post de bibliotecar (rectoria armarii librorum)[1]. Ioan Vitez îşi întemeiase o bibliotecă "spre a îmbogăţi Dacia"[2]. Soseau pe adresa marelui umanist cărţi din atelierul copistului florentin Vespasiano da Birticci, care sublinia faptul că în biblioteca lui Vitez se găseau cărţi "aparţinătoare tuturor ramurilor ştiinţei" şi că "erau puţine cărţile în limba latină pe care să nu le fi avut"[3]. Ediţii de cărţi ale clasicilor latini şi greci au ajuns la Oradea din atelierele vestitului tipograf Aldo Manuzi. Biblioteca lui Vitez nu apăruse, însă, nici ea pe un loc virgin, căci Conventul din Dealul Oradiei încă în anul 1234 împrumutase cărţi spre copiere mănăstirii franceze de la Prémontré[4].

La sfârşitul secolului al XV-lea şi începutul celui de al XVI-lea, Oradea ajunsese unul din marile centre umaniste ale Europei Centrale. La una din şcolile acestui centru va veni să studieze cel ce va ajunge mai târziu un umanist de talie

europeană - Românul Nicolae Olahus[5].

Existenţa acestor biblioteci cu cărţi venite din altă parte, altele poate copiate pe loc, pregătea şi calea unor apariţii tipografice locale. In vremea propagandei calvine în părţile Bihorului şi ca un rezultat direct al acesteia se presupune că ar fi apărut probabil la Oradea (dacă nu la Cluj) şi cel mai vechi monument de scriere românească cu litere latine, în formă de carte, traducerea psaltirilor reformate tipărită la 1570. Scrierea cu caractere latine venea să dubleze scrierea chirilică general răspândită printre Români şi încă dominantă până târziu spre mijlocul secolului al XIX-lea. Momentul 1570 îşi are importanţa sa istorică şi culturală. Atunci se tipărea de către Diaconul Coresi Psaltirea, veritabil monument al culturii române. Această carte a ajuns la Ortiteag, nu departe de Oradea[7].

In veacul al XVI-lea, ca şi după aceea, cărţile tipărite rămâneau însă rare şi scumpe. Lipsa lor era suplinită de manuscrisele copiate de dieci, copişti şi grămătici aşa cum sublinia şi Lucian Blaga: "Evangheliile se tălmăcesc şi se tâlcuiesc în grai românesc prin ceea ce graiul vorbit de un neam de iobagi primeşte o aură chiar în ochii celor ce-l vorbesc"[8].

Dintre primele tipărituri româneşti, multe trebuie să fi ajuns şi în părţile de vest ale Transilvaniei. Este vorba de Palia de la Orăştie (1582) sau Pravila de la Govora (1640)[9].

In vremea principelui Gabriel Bethlen se înfiinţează (1622) o tipografie românească la Bălgrad (Alba Iulia) cu litere aduse din Ţara Românească, de la Matei Basarab. Venise de acolo însuşi tipograful Dobre[10]. Nu s'au păstrat exemplare din Catehismul tipărit aici în anul 1640, ci numai din Evanghelia cu învăţătură (1641). Noul Testament , acel nepreţuit document de limbă românească datorat lui Simion Ştefan (1648), trebuie să fi fost deosebit de răspândit, judecând după numărul relativ mare de exemplare ajunse până în zilele noastre. Concomitent cu cărţile tipărite la Alba Iulia, o mare căutare

aveau cărţile ieşite de sub teascurile tipografiilor muntene şi moldovene. Au venit de la Iaşi multe exemplare din cunoscuta Carte românească de învăţătură a lui Varlaam (1642-1643)[11]. De la Târgovişte, vine Pravila sau Indreptarea legii (1652), de la Snagov-Bucureşti, Evanghelie, editată de Antim Ivireanul, ca şi Invăţăturile creştineşti (1700). După mutarea, în anul 1685, a tipografiei din Sebeş la Alba Iulia, producţia de carte a acestui ultim centru sporeşte simţitor, astfel încât Chiriacodromionul tipărit la 1699 ajunge să ocupe primul loc în ce priveşte numărul cărţilor veacului al XVII-lea în vestul României, aşa cum rezultă şi din repertoriul de mai jos.

In secolul al XVIII-lea numărul exemplarelor de carte veche românească existent în Ţara Crişurilor este impresionant. Se poate spune că aproape nu exista centru tipografic din cele trei ţări române de unde să nu fi sosit aici măcar una din aceste publicaţii. Chiar şi numai repertoriul alăturat, care este, poate, departe de a cuprinde cifra exactă a cărţilor ce vor fi sosit în această zonă, incluzând doar tipăriturile cert datate şi localizate, este edificator asupra acestei stări de fapt. Tipografiile româneşti transilvănene din a doua jumătate a secolului al XVIII-lea nu puteau nici pe departe să acopere nevoile atâtor sate, mai ales că o tipografie scotea, de obicei, cel mult 2-3 publicaţii într'un an. Pe de altă parte, numărul tipografiilor de peste Carpaţi era cu mult mai mare şi, desigur, şi producţia anuală de carte a fiecăreia din acele tiparniţe, mai ales că unele erau sprijinite financiar direct de voievod. După cercetările de până în prezent, se pare că Ţara Crişurilor este aria geografică cu cele mai multe exemplare de carte veche românească din Transilvania. Această realitate se explică în principal prin aceea că până aici cărţile făceau drum lung atât faţă de tipografiile ardelene cât, mai ales, faţă de cele din Ţara Românească sau Moldova. Aici cartea era mai greu de procurat, era mai scumpă şi tocmai de aceea pentru păstrarea ei era mai multă grijă; posibilităţile de înlocuire a unui exemplar distrus erau mult diminuate. De aici decurg şi alte urmări deosebit de importante: mulţimea copiştilor şi a legătorilor de cărţi. Insemnările

marginale de pe aproape toate tipăriturile vechi din zonă se referă la cel care a cumpărat sau donat cartea, localitatea care o avea în posesiune, legătorul care a reparat-o, preţul cărţii sau al legăturii. In multe însemnări se invocă aspre blesteme pentru cel care va îndrăzni a o fura, distruge, arde, înstrăina de la biserica unde se afla. Tot din aceste însemnări rezultă şi drumul urmat de o carte de la tiparniţă până la un sat şi de aici spre alt sat pe diverse căi: donaţie, cumpărare sau "zălogire".

Pe un Chiriacodromion de la biserica din Gurbeşti, se află o însemnare de unde aflăm că această carte a fost cumpărată cu "...14 florini şi o vică[12] de mălai şi jumătate de vică de sămânţă de cânepă... în anul Domnului 1786, luna decembrie 2..."[13]. Pe un Triod, tipărit la Blaj în anul 1781, aflat la biserica din Berechiu, se putea citi următoarea însemnare: "Această carte este proprietatea bisericii din Berechiu şi o au vândut noi Toma Terileu din Teiuşiu în varmeghia[14] Făgăraşului cu 14 florini, februarie 22 anul 1802"[15]. Respectivul locuitor din Teiuş trebuie să fi fost şi un vestit negustor de cărţi (pe lângă profesia lui de legător de cărţi), deoarece îl găsim praticând această meserie în localitatea bihoreană Petreasa ("Toma din numitul oraş Tiuşa"), unde leagă o carte pentru 12 coţi de pânză[16] în anul 1827, iar altă carte (Cazanie) la Cornişeşti în anul 1826[17]. Din alte însemnări aflăm numele altor legători de cărţi, precum Bucur din părţile Sebeşului, menţionat pe o carte de la Criştiorul de Jos. Amintit în mai multe însemnări este un negustor de cărţi de la Beiuş[18]. Pe un exemplar din Indreptarea legii (Târgovişte, 1952), existent la Vaşcău, se află următoarea însemnare: "Această sfântă şi dumnezeiască Pravilă este cumpărată de mine protopopul Vaşcaului cu 80 de florini, în luna lui Indrea 21 de zile 1690, lăcuitor în Câmpanii de Sus[19]. Aflăm din această notiţă patru lucruri deosebit de importante: 1. tipăriturile româneşti de peste Carpaţi au ajuns în vestul României şi în timpul stăpânirii otomane; 2. preţul cărţilor la sfârşitul secolului al XVII-lea; 3. un arhaic element de

cronologie (indrea); 4. că în districtul Vaşcău era la acea dată un protopopiat, deci exista o temeinică organizare a bisericii, satele fiind cuprinse în protopopiate cu mai multe parohii şi filii.

O însemnare de pe Noul Testament (Bălgrad,1648),păstrat la biserica de lemn din Brădet (una din cele mai frumoase biserici de lemn din Transilvania), ne relevă un alt aspect al modului de procurare a cărţilor, direct de pe pieţele din Ţara Românească: "... o am cumpărat eu Popa Stoica de la mahalaua Moldovenilor ot Bucureşti..."şi "... a au luatu Ştefălu din Brădetu această carte pentru 33 de zloţi... Scirs-am eu Popa Ionu"[20]. Cartea se tipărise la Alba Iulia, ajunsese la Bucureşti, pentru ca de acolo să facă calea inversă peste Carpaţi şi să se oprească tocmai în părţile Bihorului.

Şi în părţile Aradului sunt consemnate zeci de cărţi venite de peste munţi. In 28 Decembrie 1761, episcopul Grigore al Râmnicului îi scrie episcopului ardelean Dionisie Novacovici o scrisoare prin care "îl roagă să intervină la generalul din Sibiu să-i permită a trimite la Arad, prin vama Boiţii, 500 de cărţi de slujbă în româneşte tipărite de el în tipografia de la Râmnic la stăruinţa episcopului Aradului Sinesie care păstorea şi vizita des şi îndelungat şi Bihorul"[21].

Este bine cunoscut faptul că nenumăraţi preoţi din Ardeal se hirotoneau în Ţara Românească sau în Moldova. Cu ocazia unei vizitaţii canonice pe care a făcut-o episcopul Meletie Covaci, la mijlocul veacului al XVIII-lea, el întâlneşte în Bihor 4 preoţi hirotonisiţi în Moldova, trei la Bucureşti şi unul la Râmnic[22]. Desigur, aceşti preoţi, şi alţii,mulţi, pe care nu-i ştim, s'au întors de acolo cu odăjdii şi icoane, dar mai ales cu cărţi.

Fie că erau preoţi, fie că erau negustori, ei trebuiau să ascundă aceste tipărituri, aşa cum procedase şi Popa Toader din Vişeul de Jos (Maramureş), la anul 1777, când ascunde un manuscris adus din Moldova într'un car cu peşte[23]. Cărţile găsite erau confiscate, deoarece Consiliul de război

austriac interzicea categoric aducerea în Transilvania a unor tipărituri de peste munţi. Erau foarte mulţi copişti de cărţi liturgice, ceea ce ar fi însemnat că o carte tipărită să coste mai mult decât una copiată care nu crea nici dificultăţi de procurare. In realitate, aceşti colportori de cărţi riscau foarte mult, deoarece aveau asigurată o piaţă de desfacere, căci preţul unei cărţi tipărite, la mijlocul secolului al XVIII-lea, era de 10-12 ori mai mic decât al celei copiate[24]. Preţul cărţii varia în funcţie de nenumărate situaţii: titlu, raritatea tipăriturii, primordialitate în desfăşurarea serviciului divin, timpul de utilitate în decursul unui an, condiţiile de mediu în care se utiliza cartea (în biserică numai sau şi la înmormântare etc.), posibilităţile materiale ale satelor, interesul preotului etc. In 1795 un Ceaslov se cumpăra pentru satul Leheceni cu suma de 6 florini, aşa cum rezultă dintr'o însemnare pe cartea respectivă. Liturghierul tipărit la Sibiu în anul 1837 a fost cumpărat cu "15 zloţi în băncute"[25].

De multe ori cumpărarea-vânzarea unei cărţi cuprindea o serie de precizări, pe care fie satul, fie preotul le considera necesare. Aşa s'a întâmplat în anul 1834:"...acest Penticostar este a satului Leheceni, cumpărat de noi pruncii lui Popa Mihai proleca[26], Adam Popovici şi Nicolae Popovici în Leheceni locuitori şi am dat bani 30 florini băncuţă şi iarăşi satul ne-au dat Coasta[27] să pască /animalele/ pă doi ani".

Cele mai multe cărţi au venit de peste Carpaţi de la Râmnic, atât prin intermediul negustorilor sibieni (cum a fost acel vestit Hagi Constantin Pop[28]), iar de aici, prin Teiuş, Sebeş, Cluj etc., spre vestul Transilvaniei; fie de alţi negustori şi pe alte căi mai puţin umblate, prin acele "vămi ale cucului".

Pentru istoria culturii româneşti este deosebit de important a cunoaşte locul de unde veneau toate cărţile vechi. Numai o statistică exhaustivă a cărţilor vechi aflate în vestul României ar putea da o imagine foarte apropiată de realitatea acelor timpuri. Dar, poate nici aceasta, deoarece cu vremea au dispărut sute şi sute (dacă nu chiar mii) de exemplare de carte veche românească. Din repertoriul alăturat,pe care l-am întocmit pe baza unor cercetări efectuate timp de un deceniu în satele cuprinse între Mureş şi Crasna, la vest de Munţii Apuseni, reiese următoarea situaţie a provenienţei exemplarelor de carte veche păstrate (ori, numai identificate bibliografic) în satele din vestul României: Blaj 498;Râmnic 302; Bucureşti 290; Alba Iulia 62; Sibiu 36; Târgovişte 29; Iaşi 19; Buzău 18; Snagov 5; Căldăruşani 4; Hurez 3; Govora 3; Orăştie 1: Braşov 1; Viena 2. Este firesc să se fi păstrat foarte multe exemplare de la Blaj, deoarece tipografia respectivă era foarte apropiată de satele crişene. Nu s'au tipărit, însă, la Blaj toate cărţile necesare bunei desfăşurări a serviciului creştin sau, oricum, numărul lor era insuficient pentru a putea acoperi toate cererile satelor. Foarte interesantă este şi situaţia titlurilor-ediţie pe care le-am întâlnit în vestul României: de la Râmnic 67;Bucureşti 54; Blaj 40; Târgovişte 7; Iaşi 7; Buzău 4; Sibiu 4; Alba Iulia 3; Snagov 2; Braşov 1; Govora 1; Orăştie 1; Hurez 1;Căldăruşani 1; Viena 1.

Urmărind repertoriul de mai jos, se poate trage o primă şi importantă concluzie şi anume că satele din vestul României, în întreg evul mediu, nu au fost lipsite de cărţi. Cărţile circulau aidoma cântecelor, datinilor şi ideilor,de la un sat la altul, de la un ţinut la altul, cu toate mijloacele materiale modeste pe care le aveau aceste obşti de iobagi, cu toate opreliştile de tot felul puse în cale de ofi-cialii timpului. In anul 1791 ajunge în fruntea Imperiului Austriac Francisc I. Este momentul când "totul cade într'o gravă reacţiune, depăşind tot ce reuşise să inventeze absolutismul austriac până atunci"[29]. In vremea acestui împărat se instituie o cenzură aspră asupra cărţilor tipărite în imperiu sau venite din afară. Aşa se explică de ce în ultimul deceniu al veacului al XVIII-lea în Ţara Crişurilor nu mai ajunge nici o carte de peste Carpaţi. De abia în deceniul IV

al secolului XIX, vor sosi din nou de peste munţi cărţi liturgice româneşti, este adevărat în număr mult mai restrâns decât înainte. De la Mănăstirea Neamţului au venit, bunăoară, o serie de minee din care multe s'au păstrat până azi.

In cele de mai sus am încercat să punctăm doar câteva aspecte legate de circulaţia cărţilor vechi româneşti în vestul României. Spre a avea însă o imagine măcar apropiată de ceea ce a însemnat cartea în istoria acestor sate, nu trebuie uitat că aici au ajuns, începând cu epoca umanistă, şi foarte multe tipărituri din alte centre europene. Aceste exemplare constituie azi mândria bibliotecilor şi muzeelor; ele au o valoare documentar-istorică şi culturală excepţională. Spre exemplu, la Oradea au ajuns un număr destul de mare de incunabule, iar din vremurile de după 1500 sunt consemnate alte zeci şi zeci de tipărituri europene printre care: Comentaru Psalmi şi Vetus Test (Roma,1588); Slujernic (Kiev,1629); Apostol (Lemberg,1654); Noul Testament (Amsterdam,1636); Oeverss Teresia (Paris,1676); Comentaru Omnes (Herona,1656); Tratat de morală (Paris,1732) etc. In secolul al XIX-lea, mai multe cărţi au fost tipărite la Viena şi Budapesta, unele din ele păstrându-se până azi.

LEGATUL CĂRŢILOR

Utilizarea îndelungată a cărţilor, uneori pe vreme nefavorabilă (ploaie, ninsoare), păstrarea lor în locuri cu exces de umiditate, într'un microclimat favorabil apariţiei insectelor xilofage (mai ales în atmosfera întunecată a bisericilor de lemn cu ferestre foarte mici), strămutarea cărţilor de la un sat la altul sunt numai câteva cauze care duceau la degradarea fizică a tipăriturilor. De aceea rolul legătorilor de cărţi ne apare cu atât mai însemnat întru salvarea sau prelungirea vieţii a zeci şi zeci de cărţi.

Mai cu seamă începând cu secolul al XVIII-lea, în Ţara Crişurilor au existat mulţi legători de cărţi, clerici sau mireni, meşteri specializaţi în acest meşteşug, care circulau dintr'un loc în altul. Am văzut mai sus că legătorul Toma era originar din Teiuş. Alţii, precum Popa Iosif din Beiuş, care leagă mai multe cărţi prin satele din bazinul mijlociu al Crişului Negru în jurul anului 1738, erau localnici. In jurul anului 1772, la Beiuş lucra un oarecare legător de cărţi Dumitru Dascălul[30]. Am întâlnit multe nume de legători despre care nu se ştie dacă erau sau nu localnici. In secolul al XIX-lea profesau acest meşteşug Sinesie Groza (în jurul Beiuşului), Spiridon Popovici (la Cresuia), Florian Câmpean (la Roit, în anul 1842) fără să ştim de unde erau şi unde învăţaseră meşteşugul.

In mare, operaţia legatului unei cărţi presupunea desfacerea filelor, curăţarea lor cu anumite substanţe, lipirea părţilor lipsă, relegarea colilor (cu sfoară de cânepă şi clei de oase), înlocuirea tablelor de lemn sau a ambelor coperţi. Tablele de la copertă erau din lemn de fag, iar îmbrăcămintea din piele de viţel. De multe ori ei reornamentau "tablele" cu motive sub formă de vrejuri, puncte, linii, chenare dreptunghiulare ori triunghiuri, prin tehnica presării "la rece". Ca motive aparte se situează, mai rar, vrejurile şi florile stilizate, care cu siguranţă au fost inspirate din modelele cărţilor sosite de peste Carpaţi şi general răspândite în epoca lui Constantin Brâncoveanu[31].

De multe ori legătorul precizează, poate la cererea locuitorilor din sate, preţul muncii sale. Pe un Ceaslov, păstrat la Leheceni, se poate citi:"... a doua oară s'au legat acest Ceaslov a lui Pirte Adam de Lupul din Leheceni în anul 1830 pentru 2 zloţi". La 19 August 1893, Moise Popovici din Bârseşti scrie pe o Evanghelie, tipărită la Sibiu, că la acea dată "... cartea a fost legată a doua oară cu 4 florini valută austriacă". Pe un Octoih, tipărit la Buda în anul 1826, păstrat la biserica de lemn din Gurbeşti, se scriu următoarele: "Octoihul acesta este legat de învăţătorul din Câmpani de Pomezeu, cu numele Ioan Buda m.p. cu spesele lui Teodor Tirla locuitoriu în Gurbeşti, prin îndemnarea lor Ilie Luncan

şi Ioan Iancu preot învăţătoriu tot în Gurbeşti, legat la anul 1890 decembrie 10. Odată cu această carte au mai legat încă Sf.Liturghie şi Octoihul Mic, toate laolaltă pentru 3 florini şi 50 cruceri, bani v./valută/ a./austriacă/. Ioan Buda".

Activitatea legătorilor, cunoscuţi sau anonimi, alături de aceea a copiştilor, se înscrie şi ea cu prisosinţă în istoria vieţii culturale a locuitorilor din vestul României, contribuind la răspândirea şi însuşirea slovei scrise în sute de localităţi, până în pragul epocii moderne.

INSEMNĂRI CU CARACTER SOCIAL-ISTORIC FĂCUTE PE CĂRŢI

Preoţi sau mireni, dieci, copişti şi legători de cărţi însemnau pe filele de la sfârşitul cărţilor, ori pe cotorul acestora, nu numai date legate strict de cartea în cauză. De multe ori ei consideră că trebuie să însemne pentru posteritate evenimente deosebite din viaţa locuitorilor satului respectiv, a ţinutului şi chiar aspecte ale vieţii altor ţări din vremea lor. Foarte multe însemnări se referă la calamităţile naturale, la molimele de tot felul care băntuiau în acele timpuri (ciumă, variolă, vărsat, invazii de lăcuste, incendii, inundaţii catastrofale, alunecări de teren, eclipse de lună, apariţii de comete, cutremure de pământ etc.[32]). Un mare număr de astfel de însemnări au fost publicate cu ani în urmă de profesorul Titus Roşu din Oradea[33]. Autorul, ajuns azi la o vârstă respectabilă, deţine încă un impresionant volum de astfel de însemnări care, din nefericire, nu a văzut încă lumina tiparului. Am putea cita nenumărate exemple de fapte istorice demne de tot interesul. Ne oprim însă asupra unei însemnări cu totul ieşită din comun, până acum inedită, însemnare care poate întregi substanţial cunoştinţele istoricilor privitoare la anul revoluţionar 1848 în vestul României. Pe o carte păstrată în satul Căpâlna[34], un preot local a notat următoarele: "Câteva însemnări precum în anul 1848 în luna iunie în a 27-a zi să auzî că vin lăcuste. In luna iunie să întîmplă cât în sat Hodiş, în Holod, în Vinteri şi în Dumbrăviţa Mică trasără clopotele într'o ureache şi ieşiră cu toţii cu prapore şi cu preoţi şi mergeau către Copăceni că ziceau că acolo îs pe deal muştele. Vidicul de la Ceica Mare şi de la Pomezeu iară veniră de colea aşa şi umblau pe dealurile de Copăceni şi de Vărăşeni ca nebunii şi nu fu nimica. Iară în 1848 în martie veni slobozenia atunci cele mai multe veşti se auzea; destul că în luna iulie mearsără poporu în Banat să oprească pe Jelamici General care venea pe noi cu sârbeani[35] şi cu slovani şi îl şi opriră şi îl şi încarceatiră dară în luna august în 30 şi 31 trasără clopotele la biserică într'o ureache cât peste jumătate ceas nu mai rămasă nici caru nici om altal[36] toţi fugiră acasă, ba marhăle[37] încă le mânară în plopi. Şi fu o spaimă şi să arădicară satele cu coasă îndreptate cu furci de fieru, că ziceau că numai vin pe colo şi pe colo şi nu fu nimica şi iară să mai alinară. Când fu de cu iarnă mulţi polgari ungureşti marsără la străjuire la graniţa de către Ardealu p.k./?/, la Criştioru, la Gurani, la Pietroasa şi cu sutele fusăsără toată iarna acolo că vinea Iancu pă ei. Iară de către Huedin mulţi polgari că de acolo vinea Orban. Şi ţara toată în frică era. Generalii acei vestiţi ungureşti Bem şi cu Görgei, luară Huedinu, Cluju, Sibiu şi alte oraşe în Ardeal dară dintră Munţii Abrudului nu putură scoate pă Iancu, Alexandru[38] că multe cătane de a ţării Ungureşti periră acolo. Şi la Sibiu fu mare bătaie. Şi să tot auzea că vine muscalu[39]. Când fu în 23 iunie la târgu cel mare de seceră câte cară erau după sate toate le prinsă în Oradea cătanele lui Koş[40] şi le încărcară cu băgajii, puşte, aghiauă şi fugiră la Arad că muscalu era la Dobriţîn; când fu pă la 10 ceasuri fugeau orăşenii, pielarii, neguţătorii, chipeţii şi să năpustea acolea iosag[41] că zicea că acuma intră muscalu în Oradea şi fu o spaimă şi o vaită care încotro fujind. Eu nu am fujit ce am umblat încoace şi încolo prin târg până după miazazi. Şi atunci iară nu veniră muschii[42] ce s-or tras napoie de la Dobriţîn. Iară când fu după aceea în 20 iulie şi veniră muscalii la Oradea, la Arad, la Salonta, ba umplură mai pe la toate staţiule[43] la Ardealu era plin de ei, cât numai la Vinteri veniră 2000 tot călăreţi

cât pe la noi încă au ajuns dintră ei, şi pică pe noi sute de pite, fân, ovăs, lemne, pălincă, bogoi[44]; tot mulţi şedeau cât la Tinca, cât la Salonta, la Oradea, la Holod tot /să/ dee, să poftea, să ducem. Iară după aceea când fu în luna August să porunci să să strângă băncutele lui Koş[45] la Oradea, acolo le ardea în foc. Şi numai din Căpâlna să strânseră unsprezece sute de argint fără cât nu s-au dat. Iară când fu după aceea veni poruncă aspră de la comisaru crăiesc ca fieştecine, armele ce avea, puşcă, sabie, pistoale, lănci, în lontru să le dea la fiu solgăbirăului[46] şi care nu va da pică sub judecată cătănească, ba aşa era poruncă cât nici tunet de puşcă să nu să audă. Şi aşa peri crăirea lui Ludovic Koş, el fugi, şi pe domni cari au stat lângă el îi dusără robi pă la Beci[47] şi pă la alte ţări. Şi aşa ţara ungurească rămasă sub stăpânirea bunului credincios Francisk Iosif. Scris-am în Căpâlna în 12 oct.1849 Ioan Damşea paroh".

Chiar dacă unele relatări ale preotului Damşea erau inexacte ori fanteziste, în ansamblul ei însemnarea este o mărturie de primă importanţă privind mersul revoluţiei de la 1848, revoluţie care a angrenat desigur şi satele româneşti.

Aşadar, cartea veche românească din vestul României a jucat şi joacă un rol major în cultura românească în ansamblu. După aceste cărţi liturgice au învăţat carte, au primit înţelepciune, multe generaţii de copii. Multe cărţi au rămas fără foi de titlu, la altele lipsesc ultimele pagini ceea ce crează greutăţi în stabilirea ediţiei, a locului de tipărire. Acestea nu sunt însă obstacole de netrecut. Fosta Direcţie a Patrimoniului Cultural Naţional luase o măsură salutară prin intenţiile sale: depistarea tuturor cărţilor şi manuscriselor vechi; stabilirea urgenţelor de restaurarea lor, potrivit coeficientului valoric şi de raritate; expunerea lor în muzee şi biblioteci documentare spre a fi valorificate şi păstrate potrivit normelor internaţionale de conservare; stabilirea unor laboratoare zonale şi naţionale de restaurare; concentrarea tipăriturilor vechi în muzee de mare prestigiu. Desigur, toate aceste măsuri ar fi dus la urgentarea salvării

a nenumărate exemplare de carte veche românească. Prin desfiinţarea inexplicabilă a acelui prestigios for ştiinţific şi de operativitate, însăşi Legea patrimoniului cultural naţional din România devine inoperantă. La această oră, singurul lucru ce se face este doar concentrarea acestor bunuri. Dacă nu se va proceda însă cu mare atenţie, cu scrupulozitate, se va ajunge la o situaţie cu totul regretabilă. Neconsemnarea locului exact de unde a fost adusă cartea poate scoate din circuitul ştiinţific nenumărate însemnări pe care istoricii viitori nu le vor putea deslega.

REPERTORIU DE CARTE VECHE ROMANEASCĂ DIN VESTUL ROMANIEI PANĂ LA 1800.

1570 - Psaltirea Românească, Braşov: Lăzăreni[48].
1582 - Palia Românească, Orăştie: Oradea[49].
1640 - Pravila de la Govora: Oradea, Biblioteca E.O.R.(Biblioteca Episcopiei Ortodoxe Române a Oradiei), Sălişte de Vaşcău şi Şeghişte[50].
1642 - Carte Românească de Învăţătură (Varlaam), Iaşi:Cheşa[51].
1643 - Carte Românească de Învăţătură (Varlaam), Iaşi: Cusuiş, Câmpani de Pomezeu, Tisa, Câmpani, Petrani, 5 exemplare la Biblioteca E.O.R. Oradea, Lazuri de Beiuş, Urviş de Beiuş, Ponoarele[52].
1648 - Noul Testament de la Bălgrad: Homorog[53], Borozel, Fegernic, Cheşa, Tămaşda, Beiuş, Căbeşti, Brădet[54], Tisa /?/.
1652 - Pravila. Indreptarea Legii, Târgovişte: Luncasprie[55], Tăşad[56], Vaşcău[55].
1663 - Molitvenic, Bălgrad: Ciumeghiu[57].
1682 - Evanghelie, Bucureşti:Diosig, Vărăşeni, Rogoz.
1683 - Apostol, Bucureşti:Forosig[58], Inceşti, Nimăieşti.
1683 - Apostol (Teodosie), Bucureşti: Căuaşd, Petrani, Forosig, Fonău, Topa de Criş, Nimăieşti.
1697 - Evanghelie (A.Ivireanul), Snagov: Borod, Şauaieu, Remetea[55], Vărzarii de Jos[55].
1699 - Chiriacodromion, Bălgrad: Homorog[59], Gurbeşti[55], Gojdeni[55]

Chişirid, Oşand, Ateaş, Rieni, Remetea, Pietroasa, Dr. Petru Groza, Ghiughişeni, Curăţele, Beiuşele[55], Stânceşti, Băiţa, Tilecuş, Săud, Nimăieşti, Lazuri de Beiuş, Josani (Măgeşti), Cociuba Mică, Batăr[60], Lugaşul de Sus, Butan, Şumugiu, Hidiş, Burda, Forău, Ianoşda, Remetea, Drăgăneşti, Cresuia[55], Mizieş, Gurani, Răbăgani, Talpe[55], Drăgoteni Hermiş, Tărmure, Peştiş, Roit[62], Brusturi, Vârciorog, Valea de Jos, 4 ex. la Biblioteca E. O.R. Oradea, Ciumeghiu[57], Margine.

1700 - Invăţături creştineşti, Snagov: Văşad.

1704 - Apostol, Buzău: Borod, Ghighişeni, Goila[55], Roşia[55], Totoreni, Nimăieşti, Vaşcău, Curăţele[55].

1705 - Antologhion, Râmnic: Nimăieşti.

1706 - Octoih, Râmnic: Vaşcău[63], Sânicolaul Român[64], Cefa[65].

1706 - Apostol, Buzău: Luncşoara (Bihor), Curăţele.

1706 - Euhologhion, Râmnic: Sudrigiu.

1706 - /?/ Evanghelie, Râmnic: Batăr[66].

1708 - /?/ Octoih, Bucureşti: Călăţea, Inceşti, Forosig.

1712 - Octoih, Târgovişte: Ponoarele, Batăr[66], Saca, Aştileu, Sitani, Rieni, Ghighişeni.

1713 - Liturghie (A.Ivireanul), Târgovişte: Batăr[66], Cheţ, Gepiş[67], Sânicolaul Român[68], Ceica[55], Leheceni, Mierag, Mizieş.

1713 - Molitvenic (A.Ivireanul), Târgovişte /?/: Mierag.

1714 - Ceaslov, Târgovişte: Cordău, Gălăşeni[69], Iercoşeni.

1714 - Catavasier (A.Ivireanul), Târgovişte: Ghighişeni, Luncşoara (Bihor).

1715 - Ceaslov, Târgovişte: Girişul de Criş, Hotar, Borumlaca, Toboliu, Fîşca.

1717 - Antologhion, Râmnic: Oşand, Remetea[55], Talpoş, Vadul Crişului.

1720 - Octoih, Bucureşti: Roit[70], Voivozi, Ceişoara, Leheceni, Ogeşti, Şoimi, Hodiş, Briheni, Hârseşti, Şeghişte, Beiuş, Tărcăiţa.

1722 - Euhologhion, Bucureşti: Cotiglet.

1723 - Evanghelie, Bucureşti: Cefa[71], Gepiu[72], Sititelec[73], Gepiş[74], Bicaciu[75], Delureni, Gheghie, Ghenetea, Petreu, Groşeni, Fughiu, Ghida, Josani, Păuşa, Hotar, Husasăul

de Tinca, Şumugiu, Valea Mare de Codru, Petid, Tăşad, Tărian, 2 la Beiuş[55], Leleşti, Drăgăneşti, Mierag[55], Sohodol[55], Săucani, Şeghişte, Oradea[76], Zalnoc, Tusa, Nermiş, Burda[73], Saca.

1724 - Ceaslov, Râmnic: Roit[77].

1724 - Catavasier, Bucureşti: 2 exemplare la Ghenetea, Gălăşeni, 2 exemplare la Hârseşti.

1725 - Psaltire, Râmnic: Oradea[76].

1726 - Strasnic, Bucureşti: Hinchiriş, Roit[78].

1726 - Antologhion, Iaşi: Haieu.

1726 - Triodul Săptămânii Mari, Bucureşti: Ciumeghiu[79], Hinchiriş, Delureni, Săcălaşău, Ghenetea, Oşand, Cotiglet, Spinuş, Vaşcău, Oradea[76].

1726 - Octoih, Bucureşti: Fâşca, Şumugiu.

1728 - Liturghier, Bucureşti: Lupoaia[80], Sânlazăr, Varviz, Toboliu, Ţărmure.

1729 - Liturghie, Bucureşti: Gheghie, Fughiu, Chişirid[81].

1730 - Molitvenic, Râmnic: Ţărmure, Hârseşti.

1731 - Ceaslov, Bucureşti: Cefa[71].

1731 - Triod, Râmnic: Sititelec[73], Sânicolaul Român[64], Bistra, Cheresig, Roit, Vârciorog, Băiţa, Totoreni, Vaşcău, Ţărmure.

1732 - Chiriacodromion, Bucureşti: Cefa[71], Sititelec[82], Lupoaia[82], Tămaşda[83], Bicaciu[75], Corniţel, Petreu, Oşorhei, Picleu, Bistra, Şuştiu[55], Borşa, Hotar, Marţihaz, Sânicolau Toboliu, Tăşad, Căbeşti, Vărzarii de Jos, Forosig, Leheceni, Lupoaia, Ferice, Spinuş, Roşia, Suplacul de Tinca, Briheni, Copăceni, Mierag[55], Sitani.

1735 - Psaltire, Bucureşti: Oradea-Olosig.

1736 - Octoih, Bucureşti: Săldăbagiu de Barcău.

1737 - Antologhion, Râmnic: Mădăras[84], Sânicolaul Român[64], Bicaciu[75], Sălişte de Pomezeu, Cefa[85], Delureni, Suiug, Ateaş, Cheresig, Roit, Cotiglet, Ioaniş, Totoreni[55], Ortiteag, Sălişte de Beiuş.

1741 - Molitvenic, Bucureşti: Mizieş, Uileacul de Beiuş.

1742 - /?/ Triod (Neofit), Râmnic: Abram.

1742 - Octoih, Râmnic: Luncşoara (Bihor),Suiug, Cheşa,Băiţa, Remetea[86],Şuncuiuş, Bodeşti, Briheni, Meziad, Dumbrăviţa Mică.

1742 - Evanghelie, Bucureşti: Forosig[87], Hodiş[88], Aleşd, Peştiş, Varviz, Călăţea, Vârciorog, Budureasa, Ghighişeni, Feneriş, Poienii de Jos, Şuncuiuş, Valea Crişului, Gurbediu.

1743 - Apostol, Buzău: 2 exemplare la catedrala din Oradea, Cărpinet, Bicaciu[89],Josani, Ucuriş.

1743 - Apostol, Bucureşti: Burzuc, Corniţel, Dijir, Delureni, Ghenetea, Ineu, Bistra, Sârbi, Bulz, Budureasa,Leleşti, Lazuri de Beiuş, Leheceni, Gurani, Cociuba Mică, Remetea[90],Căbeşti[91], Lugaşul de Sus.

1743 - Evanghelie, Bucureşti: Cotiglet.

1743 - Penticostar, Ramnic:Roit[70],Sititelec[73],Tămaşda[92].Bicaciu[89],Sânicolaul Român[93],Borod, Lugaşul de Sus, Luncşoara, Petreu, Călacea, Mădăras, Dobrcioneşti, Ianoşda, Oradea-Catedrală, Şuncuiuş,Budureasa, Leleşti.

1743 - Penticostar, Bucureşti: Berechiu[94],Mădăras[61],2 exemplare la Delureni, Ghenetea, Oşorhei, Parhida, Bistra, Varviz, Cihei, Cărpinet, Suplacul de Tinca, Totoreni, Şoimuş-Peteasa[55],Văşad.

1745 - Minei, Râmnic:Topa de Sus[95],Fonău[96],Tinca[97],Beiuşele[55], Luncasprie[55],Ceişoara[98],Margine, Borod, Delureni, Luncşoara (Bihor),Homorog, Tileag, Sârbi, Păuşa, Cheresig, Fonău,Şumugiu, Tulca,Căpâlna, Gurbeşti, Rieni, Crânceşti, Câmpani de Pomezeu, Lugaşul de Sus, Câmpani, Nimăieşti.

1745 - /?/ Antologhion, Hurez: Văşad, Cihei,Budureasa.

1745 - Antologhion, Râmnic: Câmpani de Pomezeu, Căpâlna,Ceişoara, Gurbeşti.

1745 - Ceaslov, Râmnic: Căbeşti.

1746 - Evanghelie, Râmnic: Fonău[99],Lupoaia[82],Căuaşd[100],Batăr[66],Bicaciu[75],Margine, Delureni, Săcălăsău, Viişoara, Lugaşul de Sus, Săldăbagiu de Barcău, Girişul de Criş, Marţihaz, Vadul Crişului, Burda, Căpâlna,Lazuri de Beiuş,Zavoi, Mizieş,Pocola,Roşia[101],Ciunteşti.

1746 - /?/ Cazanie, Râmnic: Hodiş[102].

1746 - Mărgăritarele lui Zlataust,Bucureşti: Bistra.

1746 - Octoih, Bucureşti: Săbolciu, Şuştiu, Chieşd.

1747 - Triod, Bucureşti: Apateu, Ateaş[103],Săldăbagiu de Barcău, Delureni, Râpa[104],Topa de Sus[95], Oradea - catedrală[76],Aleşd, Cheţ, Petreu, Oşorhei, Picleu, Oradea-Velenţa, Toboliu, Boianul Mare, Alparea, Cehei,Dobricioneşti, Talpoş.

1746 - Acatist, Râmnic: Marţihaz.

1747 - Acatist, Râmnic: Săldăbagiu Mic.

1747 - Apostol, Râmnic: Homorog[105],Roit[62],Oşorhei, Şuncuiuş, Burda, Sitani, Săldăbagiu Mic, Iercoşeni.

1747 - Liturghie, Bucureşti: Olcea.

1747 - Liturghie, Râmnic: Roit[62], Remetea.

1747 - Ceaslov, Bucureşti: Roit[62],Lugaşul de Sus.

1747 - Catavasier, Râmnic: Roit[62].

1748 - Ceaslov, Bucureşti: Batăr[66].

1748 - Cazanie, Râmnic: Burzuc, Peşterea, Sudrigiu, Izbuc[55], Ceişoara, Săucani, Hodiş, Şoimi, Apateu.

1749 - Euhologhion, Râmnic: Girişul de Criş.

1750 - Octoih, Râmnic: Homorog[105],Roit[62],Sânicolaul Român[64], Margine, Petreu, Sântelec, Oradea, Talpoş, 2 la Beiuş, Lazuri, Mizieş, Sudrigiu, Vaşcău, Oradea[76].

1750 - Catavasier, Râmnic: Cefa.

1750 - Evanghelie, Bucureşti: Diosig, Inand, Gepiş[72],Sălişte de Vaşcău.

1751 - /?/ Triod, Râmnic: Batăr[66],Suplacul de Tinca.

1751 - Psaltire, Râmnic: Ciumeghiu, Talpoş, Varviz.

1752 - Antologhion, Râmnic: Batăr[66],Bistra, Băiţa, Budureasa, Burda, Cusuiş,Meziad, Spinuş,Prisaca, Beiuşele[55],Bodeşti, Ferice.

1752 - /?/ Ceaslov, Blaj: Luncşoara (Bihor)

1752 - Octoih, Bucureşti: Cărăsău, Groşi, Răstoci.

1752 - Antologhion, Bucureşti: Râpa[106],Beiuşele, Hinchiriş, Lazuri de Beiuş.

1753 - Strastnic, Blaj: Josani[55],Sânmartin de Beiuş, Cheţ,

Chioag, Corniţel, Oşorhei, Sârsig, Ateaş, Marţihaz, Câmpanii de Sus, Drăgăneşti[107],Grădinari, Lunca, Vălani, Sohodol[55],Tilecuş, Răstoci, Mierag.

1753 - Evanghelie, Bucureşti: Tărcăiţa.

1753 - Ceaslov, Râmnic: Margine, Săcălăsău, Bistra, Râpa, Băiţa, Mierag, Ponoare.

1754 - Liturghier, Bucureşti: Cefa[71].

1754 - /?/ Apostol, Bucureşti: Topa de Sus[95].

1755 - Învăţătură creştinească, Blaj: Urviş de Beiuş.

1756 - Psaltire[108]: Oşand, Toboliu.

1757 - Molitvenic, Blaj: Râpa.

1757 - /?/ Apostol, Blaj: Batăr[66].

1759 - Liturghie, Iaşi: Sânicolaul Român.

1759 - Liturghie, Râmnic: Forosig[87].

1760 - Evanghelie, Râmnic[109]: Burzuc, Cheţ.

1760 - Evanghelie, Bucureşti: Cefa[71],Homorog[105],Făncica,Oşorhei, Picleu, Voivozi, Lorău, Ciumeghiu, Beiuş, Stânceşti, Câmpanii de Sus, Cojdeni, Hinchiriş, Meziad, Spinuş, Prisaca, Răbăgani, Chieşd,Dragoteni,Talpe.

1760 - Octoih, Blaj: Meziad[55],Corniceşti[55],Ţărmure, Nădar, Ghenetea, Luncşoara (Bihor),Bistra, Spinuş, Chişirid, Săldăbăgiu Mic, Boianul Mare.

1761 - Triod, Râmnic: Homorog[105],Margine, Cheţ, Delureni, Marghita, Batăr, Josani, Tusa, Port, Beiuş,Secaciu.

1762 - Catavasier, Blaj: Tăut, Leheceni,Băiţa,Briheni.

1763 - Octoih, Râmnic: Borod, Mizieş, Poienii de Sus, Uileacul de Beiuş, Căpâlna, Fânaţe.

1764 - Psaltire, Blaj: Oşand.

1765 - Evanghelie, Blaj: Botean, Corniţel, 2 la Derna,Făncica, Izvoarele, Păuleşti, Orvişele, Cuieşd, Ţigăneştii de Criş, Tinăud, Suiug, Chişirid, Haieu, Subpiatră, Băiţa, Cărpinet, Lazuri, Leheceni, Valea de Jos, Câmpani de Pomezeu, Suplacul de Tinca, Urviş de Beiuş, Copăceni, Bodeşti, Râpa, Sârbeşti[55],Iercoşeni.

1766 - Antologhion, Bucureşti: Petreu, Hotar, Şeghişte,Sohodol, Căbeşti, Nermiş.

1766 - Orologhion, Blaj: Gepiu[110],Ţigăneştii de Criş, Albeşti, Saca.

1766 - Antologhion, Râmnic:Forosig[87],Brusturi, Oşorhei,Lazuri de Beiuş, Fânaţe, Remetea, Sudrigiu, Şeghişte, Mierag, Săucani, Săcaciu, Curăţele.

1767 - Apostol, Blaj: Călăţea.

1767 - Liturghie, Râmnic: Tămaşda[83],Birtin, Nimăieşti,Spinuş.

1767 - Ceaslov, Râmnic: Gheghie, Gepiu[111].

1767 - Ceaslov, Bucureşti: Lupoaia[80],Căuaşd, Toboliu, Şeghişte, Mierag.

1767 - Apostol, Blaj: Botean, Burzuc, Derna, Diosig, Izvoarele, Leş, Vadul Crişului, Brădet, Cotiglet, Ponoarele, Grădinari, Ioaniş, Uileacul de Beiuş, Beiuşele[55].

1767 - Penticostar, Râmnic: Homorog[105],Cheţ, Paştiş, Ateaş, Beiuş, Cotiglet, Meziad, Oraş, Dr.Petru Groza,Răbăgani, Rieni, Şeghişte.

1768 - Penticostar, Râmnic: Gepiu[110],Batăr[112],Botean, Dijir, Săcălăsău, Diosig, Ineu, Tria, Groşi, Tinăud, Suplacul de Barcău, Şuncuiuş, Remetea[55],Valea de Jos, Sitani[113], Zalnoc,Pociovelişte, Câmpani, Petid.

1768 - Triod, Bucureşti: Vaşcău.

1768 - Molitvenic, Râmnic: Câmpani de Pomezeu.

1768 - Liturghier, Buzău: Lazuri[55], Borozel

1768 - Cazanii, Bucureşti: Forosig[114],Lugaşul de Jos, Bălnaca, Petid, Tăut, Câmp, Fânaţe, Inceşti, Pociovelişte, Şeghişte, Vaşcău[55], Lazuri.

1768 - Penticostar, Blaj: Tilecuş, Vărzarii de Jos, Uileacul de Beiuş, Boianul Mare, Chieşd, Toboliu, 2 la Vadul Crişului, Băiţa, Chiraleu, Cenaloş, Brusturi, Chioag, Abram, Aleşd, Auşeu, Sântandrei, Petid, Surduc, Brădet, Burda, Curăţele, Fânaţe, Stânceşti, Vărzarii de Sus, Talpe, Câmpanii de Pomezeu, Sfârnaş, Betfia, Gălăşeni, Călăţea, Cheşa, Cordău, Fonău, Şumugiu, Ponoare, Lazuri, Satubarbă, Tusa, Păuşa, Saca, Ferice.

1769 - Catavasier, Blaj: Cihei, Cotiglet,Sohodol,Ponoare.

1770 - Octoih, Blaj: Bicaciu, Botean, Cheţ, 2 la Valea Crişu-

lui, Derna, Ghenetea, Bistra, Cuieşd, Tinăud, Drăgăneşti, Pietrani, Uileacul de Beiuş, Zalnoc, Beiuşele[55], Lugaşul de Sus, Batăr.

1771 - Triod, Blaj: Gepiu[110], Auşeu, Cacuciul Vechi, Chiraleu, Corniţel, Ineu, Peştiş, Sărsig, Suplacul de Barcău, Groşi, Ţigăneştii de Griş, Tria, Drăgoteni[55], Urviş de Beliu, Şumugiu, Cordău, Tilecuş, Peştiş, Şuncuiuş, Beiuşele[55], Berechiu, Bicaciu, Şoimuş-Petreasa, Rogoz, Brădet, Dumbrăvani, Rohani, Hotar, Cărpinet, Curăţele, Ghighişeni, Drăgăneşti, Budureasa, Cociuba Mică, Ianoşda, Remetea, Pociovelişte, Sfârnaş, Bălnaca, Căuaşd, Cheşa. Şeghişte, Vărzarii de Jos, Iercoşeni.

1773 - Apostol, Blaj: Lupoaia[115], Satubarbă, Batăr.

1773 - Ceaslov (Polustav), Blaj: Gepiu, Şeghişte, Haieu.

1773 - Strastnic, Blaj: Albeşti, Băiţa, Borozel, Hetfia, Bulz, Bratca, Botean, Bălnaca, Budureasa, Beiuşele, Briheni, Boianul Mare, Curăţele, Călacea, Cheţ, Chiraleu, Chieşd, Ciumeghiu, Cuieşd, Căbeşti[55], Cristeşti, Dumbrăviţa Mică, Forosig[87], Fâşca, Ferice, Gălăşeni, Ghida, Gepiş, Gurani, Gurbeşti, Iercoşeni, Josani (Măgeşti), Lorău, Izbuc, Lugaşul de Sus, Miheleu, Mierag, Meziad, Oradea[76], Peştiş, Pietroasa, Poienii de Jos, Prisaca, Rohani, Remetea[55], Rieni, Rogoz, Sârbi, Sohodol, Sfârnaş, Sudrigiu, Săldăbăgiu Mic, Saca, Tilecuş, Tăut, Urviş de Beiuş, Valea Crişului, Valea de Jos, Viişoara, Vadul Crişului, 2 la Zalnoc.

1774 - Ceaslov, Bucureşti: Tamaşda[83].

1774 - Euhologhion, Iaşi: Căuaşd[116].

1774 - Apostol, Bucureşti: Cheţ, Uileacul de Beiuş.

1775 - Psaltire, Bucureşti: Mizieş, Ferice, Iercoşeni.

1775 - Evanghelie, Bucureşti: Satubarbă, Oradea[76], Drăgăneşti, Hotărel.

1775 - Liturghie, Blaj: Sfârnaş, Dumbrăviţa Mică, Ioaniş, Pomezeu, Răstoci, Marţihaz[117].

1776 - Antologhion, Mănăstirea Căldăruşani (Bucureşti); Sitilec[73], Peştera, Cauaşd, Betfia.

1776 - Antologhion, Râmnic: Oradea-Velenţa, Derşida, Cociuba Mică.

1776 - Evanghelie, Blaj: Roit[62], Râpa[118], Chioag, Chişlaz, Josani, Birtin, Albeşti, Rohani, Finiş, Fânaţe, Holod, Gurani, Sălişte de Pomezeu[55], Uileacul de Beiuş, Josani (Măgeşti), Păuleşti.

1776 - Minei (pe octombrie), Râmnic: Oradea-Velenţa, Vârciorog, Holod, Ioaniş.

1777 - Catavasier, Blaj: Cotiglet, Lugaşul de Jos, Remetea, Sălişte de Vaşcău, Iercoşeni.

1777 - Antologhion, Bucureşti: Satubarbă.

1778 - Cazanie, Bucureşti: Berechiu[94], Satubarbă, Cacuciul Vechi, Teleac.

1778 - Ceaslov, Blaj: Cheşa, Ioaniş.

1778 - Ceaslov, Bucureşti: Saca.

1778 - Catavasier, Iaşi: Sălişte de Vaşcău.

1778 - /?/ Molitvenic, Râmnic: Hodiş[102].

1779 - Minei, (pe Noiembrie), Râmnic: Oradea-Velenţa.

1779 - Minei (pe Decembrie), Râmnic: Oradea-Velenţa.

1779 - Minei (pe Ianuarie), Râmnic: Oradea-Velenţa.

1779 - Minei (pe Februarie), Râmnic: Oradea-Velenţa.

1779 - Minei (pe Martie), Râmnic: Oradea-Velenţa.

1780 - Minei (pe Aprilie), Râmnic, Oradea-Velenţa.

1780 - Minei (pe Mai), Râmnic: Oradea-Velenţa.

1780 - Minei (pe Iunie), Râmnic: Oradea-Velenţa.

1780 - Minei (pe Iulie), Râmnic: Oradea-Velenţa.

1780 - Minei (pe August), Râmnic: Oradea-Velenţa.

1780 - Minei (pe Septembrie), Râmnic: Oradea-Velenţa.

1780 - Liturghii, Bucureşti: Hârşeşti, Şoimi, Mocirla.

1780 - Ceaslov, Bucureşti: Uileacul de Beiuş.

1780 - Triod[119], Blaj: Valea Mare de Codru, Vadul Crişului, Nimăieşti, Ortiteag, Poncare, Satubarbă, Betfia.

1781 - Minologhion, Blaj: Urviş de Beiuş, Ceica, Borşa, Ţigăneştii de Criş, Botean, Valea Mare, Gepiş[67], Cenaloş, Ciumeghiu[120], Borozel, Chioag, Cheţ, Corniţel, Ghenetea, Lugaşul de Jos, Săbolciu, Cuieşd, Suplacul de Barcău, Batăr, Bratca, Lorau, Chişirid, Cordău, Gepiş,

Lăzăreni, Calea Mare, Leş, Tăut, Hidiş, Băiţa, Brădet, Stânceşti, Bucium, Bunteşti, Rohani, Pietroasa, Poienii de Sus, Ferice, Poienii de Jos, Răbăgani, Valea de Jos, Chieşd, Josani, Vaşcău, Bălnaca.

1781 - Pravilioara de taina ispovedaniei, Bucureşti: Topa de Sus[95].
1781 - Cazanii, Râmnic: Hidişelul de Jos, Totoreni.
1781 - Ceaslov, Râmnic: Ciumeghiu[57], Chiraleu, Nădar, Iteu.
1781 - /?/ Octoih, Râmnic: Mădăraş[61].
1782 - Euhologhion[121], Blaj: Băiţa, Ianoşda, Ateaş, Cheşa, Sfârnaşm Călacea, Lorău.
1782 - Triod, Râmnic: Mădăraş[122].
1782 - Molitvenic, Râmnic: Spinuş, Borşa.
1782 - Antologhion, Bucureşti: Vadul Crişului, Cuzap.
1782 - Octoih, Râmnic: Burda.
1783 - Octoih, Blaj: Gurbeşti[123], Borz, Săud, Ioaniş, Finiş, Pomezeu, Vălani, Hârşeşti, Hotar, Uileacul de Beiuş, Vadul Crişului, Rohani, Borozel.
1783 - Catehismul cel Mare, Blaj: Toboliu, Văşad.
1783 - Ceaslov, Bucureşti: Cotiglet.
1783 - Penticostar, Bucureşti: Cociuba Mică.
1784 - Apostol, Bucureşti: Valea Crişului, Bălnaca, Făncica, Sititelec[124], Nădar.
1784 - Propovedanii la îngropăciunea oamenilor morţi (Clain), Blaj: Mădăraş[61], Vârciorog, Lazuri, Gepiu[110].
1784 - Ceaslov, Râmnic: Forosig[87], Poienii de Jos, Oradea[76].
1784 - Evanghelie, Râmnic: Gurani.
1784 - Euhologhion, Blaj: Sititelec[73], Ciumeghiu[79], Cihei, Vadul Crişului, Pomezeu, Băiţa, Dumbrava, Picleu, Groşi, Gălăşani, Şerghiş, Băiţa, Leleşti, Valea de Jos, Pietrani, Josani, Hotar, Saca.
1785 - Penticostar, Râmnic: Făncia, Sârbi, Josani (Măgeşti).
1785 - Calendarul de 112 ani, Iaşi: Oradea[76].
1786 - Ceaslov, Blaj, Ceişoara, Dumbrava, Fânaţe, Vălani, Rieni, Săldăbăgiu Mic, Săucani, Uileacul de Beiuş, Tăut.
1786 - Antologhion, Bucureşti: Dumbrava, Hârşeşti, Bodeşti.

1786 - Psaltire, Blaj: Tămaşda[83], Ghenetea, Sântandrei.
1787 - Liturghii, Râmnic: Sălişte de Beiuş, Leheceni.
1789 - /?/ Liturghie, Sibiu: Topa de Sus[95].
1790 - Ceaslov, Sibiu: Oradea, Ucuriş, Oradea[76].
1792 - Octoih, Blaj: 2 la Burzuc, Delureni, 4 la Gheghie, Topa de Criş, Lugaşul de Sus, Budureasa, Bistra, Sânlazăr, Cuzap, Gălăşeni, Cociuba Mare, Subpiatră, Marţihaz, Cojdeni[125], Rogoz, Roşia[126], Ţărcaiţa, Ţărmure, Crişti-şorul de Jos.
1793 - Catavasier, Blaj: Beiuş, Criştiorul de Jos.
1793 - Ceaslov, Viena: Lunca, Leheceni.
1793 - Polustav (Ceaslov), Blaj: Şauaieu, Husasău de Tinca, Leheceni.
1795 - Biblia, Blaj: Cetea, Spinuş, Varviz, Cuzap.
1796 - Alfavita sau Bucoavna, Blaj: Toboliu.
1798 - Liturghie, Sibiu: Chiraleu, Ciuleşti, Delureni, Derna, Gheghie, Peştiş, Picleu, Tria, Aştileu, Peştera, Bălnaca, Borşa, Josani, Gălăşeni, Călăţea, Cociuba Mare, Hotar, Olcea, Oradea-Velenţa, Tilecuş, Vârciorog, Băiţa, Budureasa, Goila, Forău, Ferice, Sânmartin de Beiuş, Topa de Sus, Oradea[76], Peştiş, Bodeşti.
1799 - Psaltire, Sibiu: Ciuleşti.
1800 - Strastnic, Blaj: Hodiş[127], Râpa[118], Gheghie, Lugaşul de Jos, Picleu, Şuncuiuş, Tărcăiţa, Bunteşti, Cărpinet, Varzarii de Sus, Sitani, Sălişte de Vaşcău.
1800 - Triod, Blaj: Gepiş[128], Chioag, Chiribiş, Gheghie, Topa de Criş, Lugaşul de Jos, Lugaşul de Sus, Cuieşd, Aştileu, Borşa, Bratca, Lorău, Gălăşeni, Chişirid, Birtin, Oşand, Tăut, Bunteşti, Săud, Cotiglet, Fânaţe, Mierag, Lazuri, Meziad, Gurani, Spinuş, Prisaca, Sudrigiu, Crânceşti, Ogeşti, Sitani, Câmpani de Pomezeu, Sălişte de Beiuş, Pietrani, Copăceni, Chieşd, Beiuşele[55], Gurbeşti[55], Sălişte de Pomezeu, Câmpani, Vălani de Pomezeu, Criştiorul de Jos, Căbeşti.

+++++

N O T E

1.- Jako S.,R.Manolescu, Scrierea latină în Evul Mediu, Bucureşti, p.96.

2.- Ibidem.

3.- Ibiem.

4.- Ibidem.

5.- Nicolae Olahus (1493-1568), originar dintr'o familie din Ţara Românească, refugiată în Transilvania. Copilăria şi-a petrecut-o la Sibiu şi la Orăştie, unde tatăl său a fpst jude regesc. Şcoala a urmat-o la Oradea "centru umanist cu renume pe atunci" /Istoria României,vol.II,Bucureşti,1963,p.697/.

6.- Jako S.,R.Manolescu, op.cit., p.149.

7.- At.Popa, Un cărturar bihorean din secolul al XVI-lea Popa Pătru din Tinăud,în Limbă şi Literatură,vol.XX,Bucureşti, 1969, p.194.

8.- L.Blaga, Isvoade, Bucureşti,1972,p.213.

9.- Cu privire la circulaţia cărţii bisericeşti în vestul României vezi şi: I.Godea, I.C.Panait, Monumente istorice bisericeşti din Eparhia Oradiei. Bisericile de lemn, Oradea, 1978, passim. Un foarte bun cercetător din Oradea - Florian Dudaş - urmăreşte de câţiva ani cartea veche românească din Transilvania. Pentru vremea elaborării acestui studiu contribuţiile sale nu mi-au fost cunoscute. Pentru întocmirea repertoriului de carte veche românească am folosit cercetările directe, pe teren, sat de sat, şi numai în câteva cazuri m'am bazat pe inventarele întocmite de parohii. Cronicile manuscrise, datând din 1905, le-am utilizat ca surse extrem de preţioase pentru informaţii.

10.- I.Lungu, V.Radu, B.Bassa, I.Raicu, M.Valea, Meşteşuguri şi meşteşugari din sud-vestul Transilvaniei,Bucureşti, 1970, p.91.

11.- O amplă bibliografie în legătură cu această vestită carte românească vezi la: At.Popa, Cazania lui Varlaam-1643, Timişoara, 1944.

12.- O vică are 24 litri.

13.- T.Roşu, Insemnări şi inscripţii bihorene, Vol.I, Beiuş, 1940, p.70.

14.-"Ţinutul" "comitatul", regionalism de provenienţă maghiară.

15.- Arhivele Episcopiei Ortodoxe Române Oradea, Acte culturale (în continuare, prescurtat AEORO), Cronica bisericii din Berechiu, mss,, 1905.

16.- Cotul era o unitate de măsură, lungime, mult utilizată pentru pânză.

17.- T.Roşu, op.cit., p.63.

18.- Ibidem, p.90

19.- Ibidem; Şt.Lupşa, Istoria parohiei Ştei cu multe documente bihorene şi cu 16 ilustraţiuni, Beiuş,1942, p.21.

20.- Şt.Lupşa, op.cit., p.55.

21.- Ibidem, p.31.

22.- Şt.Tăşiedan, Unirea Bihorului la 1737, în Cultura creştină, Blaj,anul V,1915,p.234-273; M.Păcuraru, Legăturile Bisericii Ortodoxe din Transilvania cu Ţara Românească şi Moldova în secolele XVI-XVIII, în Mitropolia Ardealului,Sibiu, anul XIII,1968,nr.1-3,p.64.

23.- M.Păcuraru, op.cit., p.91-92.

24.- M.Tomescu, Istoria cărţii româneşti de la începuturi până la anul 1918, Bucureşti, 1968, p.91.

25.- Bancnote.

26.- Porecla.

27.- Adică dealul respectiv, cu fânaţ.

28.- M.Tomescu, op.cit., p.96.

29.- Istoria României, vol.III,Bucureşti,1964,p.837.

30.-Arhivele Statului Oradea, Fond: Episcopia romano-catolică de Oradea (în continuare prescurtat ASO), Registre, inventar 306 (1772-1781), fila 375.

31.- L.Băcaru, Legături de cărţi brâncoveneşti, în Revista Bibliotecilor, Bucureşti,anul XXIV,1971,nr.8,p.493-494.

32.- Pe un Strastnic tipărit la Blaj, în anul 1773,păstrat la biserica din Saca, se poate citi: "S-au clătinat pământul în luna lui octombrie în ziua de 3 în anul 1834".

33.- T.Roşu, op.cit.,

34.- In anul 1978 cartea a fost dusă la AEORO.

35.- Sârbi.

36.- Acolo.

37.- Animale.

38.- Adică ţarul Alexandru nu l-au putut scoate din Munţii Apuseni pe Avram Iancu.

39.- Ruşii.

40.- Ludovik Kosuth.

41.- Vite.

42.- Puşcaşi (cu muşchete).

43.- Adică pe la toate localităţile importante.

44.- Tutun.

45.- Bancnotele scoase în timpul revoluţiei ungare.

46.- Ajutorul de birău (de primar).

47.- Viena.

48,- Şt.Lupşs, op.cit., p.21.

49.- Lă sfârşitul secolului al XVIII-lea, meşteşugarul orădean Toma David avea o bibliotecă personală destul de mare, fapt ce rezultă şi din însemnările păstrate pe trei cărţi aflate în prezent la Biblioteca Academiei din Bucureşti.Vezi: L.Băcaru, Insemnări trilingve pe vărţile unui meşteşugar orădean, în Revista Bibliotecilor,Bucureşti,anul XXIV,1971, nr.7. Intre cărţile sale sa afla şi Palia de la Orăştie.

50.- M.Păcuraru, op.cit., p.93.

51.- După cum se ştie această carte a început a se tipări în anul 1641 şi s'a încheiat în anul 1643. Sunt cunoscute, astfel, trei ediţii ale Cazaniei lui Varlaam. Vezi: I.Bianu, N.Hodoş, Bibliografia Românească Veche (1508-1830), tom.I (1508-1716), Bucureşti,1903,p.536-537. Exemplarul de la Cheşa face, deci, parte din ediţia a doua.

52.- Din motive de economie a spaţiului grafic şi pentru a evita repetiţiile inutile, trimiterile bibliografice le vom face, în continuare, cu indicarea primei trimiteri.

53.- AEORO, Cronica bisericii din Homorog, mss. 1905.La AEORO se păstrează mai multe cronici de biserici din diverse sate. Toate au fost întocmite în anul 1905. Le vom cita, în continuare prescurtat, indicând doar cronica şi satul, fără an şi loc de păstrare arhivistică.

54.- Şt.Lupşsa, op.cit., p.55.

55.- T.Roşu, op.cit., passim.

56.- La biserica din Tăşad în anul 1972 nu se mai păstrau decât câteva file şi tablele de lemn ale acestei cărţi.

57.- Cronica Ciumeghiu.
58.- Cronica Forosig. Cartea se păstrează şi azi.
59.- Cronica Homorog. Cartea se păstrează şi azi.
60.- Cronica Batăr. Cartea se păstrează şi azi.
61.- Cronica Mădăraş.
62.- Cronica Roit.
63.- T.Roşu, op.cit., menţionează că această carte a fost cumpărată de un "ludi magister" (adică de un dascăl) din localitate. Cartea se păstrează şi azi.

64.- Cronica Sânicolaul Român.
65.- Cronica Cefa.
66.- Cronica Batăr.
67.- Cronica Gepiu.
68.- Cronica Sânicolaul Român.
69.- In inventar s'a trecut greşit anul 1711.
70.- Cronica Roit.
71.- Cronica Cefa.
72.- Cronica Gepiş.
73.- Cronica Sititelec.
74.- Cronica Gepiş.

75.- Cronica Bicaciu.
76.- L.Băcaru, Insemnări trilingve...,p.426; N.Firu,Date şi documente cu privire la istoricul bisericii gr.ort.române din Oradea Mare, Arad,1909. Autorul precizează că la Biserica "cu Lună" se păstra,printre altele, şi: Ceaslov,Bucureşti, 1748; Penticostar,Blaj,1788; Molitvenic,1797,Moscova,1761; Psaltire,Moscova,1762; Penticostar,Viena,1768; Octoih,Moscova,.1715; Minei,Moscova,1741.

77.- Cronica Roit.
78.- Ibidem. Inscriptorul a citit greşit anul 1725 în loc de 1726.
79.- Cronica Ciumeghiu.
80.- Cronica Lupoaia.
81.- Cronica Chişirid.
82.- Cronica Lupoaia.
83.- Cronica Tămaşda.
84.- Cronica Mădăraş. Cartea se păstrează şi azi.
85.- Cronica Cefa. Cartea se păstrează şi azi.
86.- T.Roşu, op.cit. Cartea se păstrează şi azi.
87.- Cronica Forosig.
88.- Cronica Hodiş. Cartea se păstrează şi azi.
89.- Cronica Bicaciu. Cartea se păstrează şi azi.
90.- T.Roşu, op.cit. Cartea se păstrează şi azi.
91.- Ibidem.
92.- Cronica Tămaşda, Cartea se păstrează şi azi.
93.- Cronica Sânicolaul Român. Cartea se păstrează şi azi.
94.- Cronica Berechiu.
95.- Cronica Topa de Sus.
96.- Cronica Fonău.
97.- Cronica Tinca.
98.- T.Roşu, op.cit. Cartea se păstrează şi azi.
99.- Cronica Fonău.
100.- Cronica Căuaşd.
101.- T.Roşu, op.cit. Cartea se păstrează şi azi.
102.- Cronica Hodiş.
103.- In inventar figurează ca loc de apariţie Râmnic.
104.- Cronica Râpa. Cartea se păstrează şi azi.
105.- Cronica Homorog.
106.- Cronica Râpa, Cartea se păstrează şi azi.
107.- T.Roşu, op.cit. Cartea se păstrează şi azi.
108.- Nu am putut afla dacă este vorba de tipăritura de la Bucureşti din anul 1756 sau de ediţia a II-a a Psaltirii de la Blaj.
109.- S'ar putea ca inventarul să indice greşit locul apariţiei Râmnic, în loc de Bucureşti.

110.- Cronica Gepiu.
111.- In inventar apare anul 1765.
112.- Cronica Hatăr. Cartea se păstrează şi azi.
113.- Cronica Sitani.
114.- Cronica Forosig. Cartea se păstrează şi azi.

115.- Cronica Lupoaia.I.E.Naghiu, Tipărituri blăjene între 1750-1800, în Cultura creştină, Blaj,anul XXIV, 1944, nr. 5-6, p.314, nu indică o astfel de tipăritură la Blaj, încât inscriptorul de la Lupoaia ar fi putut citi greşit anul apariţiei.

116.- Anul de apariţie nu e sigur.

117.- Cronica Marţihaz.

118.- Cronica Râpa.

119.- Tipăritura nu figurează la I.E.Naghiu, op.cit.

120.- Cronica Ciumeghiu. Cartea se păstrează şi azi.

121.- Tipăritura nu figurează la I.E,Naghiu, op.cit. Nu este exclus să fie un Euhologhion tipărit la Blaj în anul 1784.

122.- In inventare figurează anul 1781.

123.- T.Roşu, op.cit. Cartea se păstrează şi azi. I.E. Naghiu, op.cit. nu o menţionează.

124.- Cronica Sititelec.

125.- T.Roşu, op.cit. Cartea se păstrează şi azi.

126.- Ibidem.

127.- Cronica Hodiş. Cartea se păstrează şi azi.

128.- Cronica Gepiş. Cartea se păstrează şi azi.

129.- T.Roşu, op.cit. Cartea se păstrează şi azi.

****

CONTRIBUŢII DOCUMENTARE LA ACTIVITATEA LUI GINO LUPI IN PROBLEME DE ISTORIE A ROMÂNILOR

de Luminiţa FASSEL-AMBROZIE

La 16 Decembrie 1931, profesorul Gino Lupi îşi inaugura cursul de Limba şi literatura română la Universitatea din Milano, cu prelegerea L'origine dei Romeni ed il problema della loro lingua. Textul acestui discurs introductiv, care-l consacră pe autor printre marii românişti ai Italiei veacului al XX-lea[1], a fost publicat pe două coloane, în italiană şi română în revista "La Rassegna Italo-Romena" (N. 1,Gennaio 1932, pp.6-12) şi numai în traducere, în "Neamul Românesc" (1932). Totodată, această prelecţiune marchează începutul unei îndelungate lupte pe care Gino Lupi a purtat-o în scopul de a face cunoscut în Vestul Europei poporul român, cu adevărata sa istorie etnică şi lingvistică. In Italia, acolo unde umaniştii secolelor XV-XVI[2] au scris pentru prima dată despre latinitatea limbii române, idee difuzată de aici atât în Apusul cât şi în Răsăritul Europei, numeroşi cărturari au pledat fervent, de-a lungul timpului, pentru apărarea continuităţii Românilor la Nord de Dunăre, în momente în care politica maghiară reînvia vechile teorii, tendenţioase cum se ştie, asupra colonizării Ardealului cu Români, după venirea Ungurilor, în secolul al XIII-lea. Printre Italienii angajaţi în apărarea adevărului istoric în cauză, un loc de frunte îl o-

cupă Mario Ruffini[3] și Gino Lupi[4], ambii, de altfel, colaboratori consecvenți în presa timpului, din Italia, ca și din România.

Cursul inaugural citat mai sus desvoltă teoria continuității nord-dunărene a Românilor, apelând mai ales la explicații de ordin logic. Desigur, fiind vorba de o prelecțiune, profesorul evită cu bună știință amănuntele prevăzute pentru prelegerile viitoare și pune problema de principiu. Pentru lingvist, spre deosebire de istoric, lipsa documentului scris nu constituie o probă absolută a unui gol în etapele evoluției limbii, deoarece din punctul lui de vedere, limba, cu toată istoria ei parțial reconstituită - căci există o știință a limbii - reprezintă un document cel puțin la fel de important ca acel istoric sau istoriografic. Argumentul logic de căpătâi la care face apel Gino Lupi nu este nou, dar acest fapt nu-i întunecă importanța: o imigrație românească, atât de bine reprezentată numeric, dacă ar fi avut loc după secolul al XIII-lea, ar fi fost desigur înregistrată istoriografic drept un eveniment demn de consemnat. Cât privește limba română ca dovadă a persistenței elementului latin, ea arată că elementul slav comun cu cel medio-bulgar reprezintă receptarea schimbărilor firești ale limbii cuceritorilor care, fără să se impună la Nord de Dunăre, au lăsat influențe, așa cum, în Vestul Romaniei, Germanicii sau Arabii sunt și azi prezenți în vocabularul sau fonetismul limbilor neolatine cu care au venit în contact.[5]

Deși Gino Lupi face prima călătorie în România în 1923, cu anii 1930, frecventarea cursurilor patronate de Nicolae Iorga la Vălenii de Munte îl pune în contact mai strâns cu spiritul și cultura poporului român. De acum încolo, romanistul italian devine un prieten total și definitiv al Românilor, înțelegând acest fapt nu numai ca să difuzeze prin scrierile sale cunoștințele dobândite despre limba și istoria acestui popor, dar să-l și apere, prin scris sau viu grai, de atacurile nedrepte.

Astfel, în 1932 el publică în "La Rassegna Italo-Romena" (N.7, Luglio, pp.2-3), sub titlul La Romania vista da un... "amico", un articol incisiv, referitor la cartea conaționalului său P.Terruzzi, La Grande Romania (Milano, Casa Ed. Alpes, 1931). Direcțiunea revistei își lua sub directă răspundere publicarea ripostei profesorului Gino Lupi la volumul citat, în care se fac "alcune inesatte affermazioni sull'origine del popolo romeno". Temperament vulcanic, Lupi își comunică părerile într'o constantă indignare și rectifică erorile lui Terruzzi în amănunt. Reacția sa pleacă din faptul că greșelile lui Terruzzi sunt nu simple mostre de neștiință, ci difuzare deliberată și tendențioasă în Italia a unor false aprecieri științifice asupra poporului și a limbii române.

Astfel, după autorul incriminat, Românii vorbesc o limbă de tip neolatin născută abia târziu și într'o formă artificioasă, căci scriitorii în această limbă, abia după secolul al XVI-lea, spune el, au înlocuit multe dintre cuvintele nelatinești cu cuvinte latine și romanice. Astfel că româna, parodiază Lupi, "può a buon diritto essere oggi (s.a.), anno di grazia 1930, una lingua latina (s.a.)". Intr'o țară ca Italia, unde atâția cărturari au cercetat și au scris despre istoria și originea limbii române și unde, așa cum citează Lupi, apăruse cu puțin timp înaintea cărții lui Terruzzi o binecunoscută și apreciată gramatică românească a lui Carlo Tagliavini[6], negarea romanității primare a limbii române apărea ca un fapt mai mult decât neștiințific. Recenzia lui Gino Lupi este justificat neiertătoare și didactică. Intervenția sa este prin urmare cu atât mai oportună, cu cât se face remarcat stilul rafinat atrăgător al autorului cărții, precum și condiția grafică excelentă (volumul era însoțit și de numeroase fotografii), calități care sporeau pericolul răspândirii în publicul larg a aprecierilor false asupra vieții sociale, etnice și lingvistice a poporului român.

Este foarte probabil ca, printre alte motive, această carte a lui Terruzzi, neimportantă în aparență, datorită gravelor ei erori, să-l fi determinat în plus pe Gino Lupi să continue cu informarea exactă a cititorilor italieni asupra realităților prezente și trecute românești. După câțiva ani, în 1940, el publică în aceeași revistă (N.7-8, Luglio-Agosto, pp.9-10) o prezentare succintă a Transilvaniei[7],

urmărind, istoric, geografic şi etnic, aspecte ale acestei provincii româneşti. Articolul nu este şi nici nu se voia o contribuţie ştiinţifică, cu interpretări proprii şi argumente sprijinite pe o informaţie bibliografică notată. Ca în multe alte dăţi când Lupi a făcut propagandă istorică şi culturală românească, profesorul italian se adresa nu specialiştilor, care erau la curent cu aceste date, ci unei masse mai largi de interesaţi, aparţinând unor nivele sociale diferite şi cărora, ca într'un manual şcolar, li se comunicau rezultatele unor cercetări îndelungi. Partea cea mai importantă a acestui articol este pledoaria pentru prezenţa Românilor în Transilvania anterior Ungurilor[8]. Argumentul este frecvent invocat în literatura de specialitate, dar Gino Lupi l-a întărit întotdeauna citând experienţa sa proprie, formată în urma contactului direct şi profund cu diferitele zone ale României. De altfel, el transcrie în articolul său cifrele statisticii maghiare din 1910, conform căreia, din totalul de 5.248.540 de locuitori ai Ardealului, Românii numărau 3.233.000, în timp ce Ungurii aveau 1.357.000 de locuitori. Iar în recensământul din 1930, din 5.550.250 de locuitori, Românii erau în număr de 3.250.261, pe când Ungurii erau 1.353.675. Transpunând în procente, Românii ardeleni reprezentau 58% din întreaga populaţie, în timp ce Ungurii se aflau în proporţie de 24%. După un preambul de istorie a romanităţii intra şi extracarpatice, aceste date statistice veneau ca un argument greu în favoarea cauzei româneşti în care se angajase din proprie iniţiativă şi din proprie convingere profesorul Gino Lupi.

Câţiva ani după recenzia la cartea lui Terruzzi, în 1941, când România trăia drama cedării nedrepte a Ardealului, Gino Lupi este din nou prezent în presa italiană cu o ripostă critică[9] la adresa unei alte cărţi, cu titlul Transilvania (Palermo, G.B.Palumbo, 1941), semnată de Gino Cucchetti[10]. Autorul, un cunoscut jurnalist şi redactor la mai multe reviste[11], prozator, dramaturg şi eseist, se manifestase adesea ca admirator al Ungurilor şi susţinător al intereselor acestora. Inaintea cărţii citate mai sus şi comentată de Gino Lupi,

Cucchetti publicase la Milano, încă din 1929, cartea Nel cuore dei Magiari, iar în 1937, Ungheria, la grande mutilata. Cea de a treia sa carte declanşează intervenţia energică şi competentă a lui Gino Lupi. Acesta face o discuţie de detaliu a cărţii lui Cucchetti, urmând capitol de capitol şi îndreptând erorile grosolane de istorie transilvană. Intenţia malefică a autorului cărţii îl determină pe Lupi să numească apariţia acestei scrieri "il caso Cucchetti". Revenind la statisticile uzitate şi în recenzia din 1932, Gino Lupi rectifică toate cifrele pe care Cucchetti le citează în scopul demonstrării prezenţei minoritare a Românilor în Ardeal. In afară de aceasta, Gino Lupi aminteşte şi de procesul de maghiarizare, din cauza căruia chiar şi statisticile recensămintelor din 1910 şi 1930 nu trebuie considerate pe deplin reale, cu toată dovada adusă de acestea privind majoritatea Românilor transilvăneni. Desigur, ca în atâtea alte ocazii, Gino Lupi se opune nedoveditei şi falsei teorii a imigraţiei româneşti în Ardeal, posterior venirii Ungurilor, la sfârşitul secolului al XII-lea. Bun cunoscător al istoriei Românilor[12], Gino Lupi rectifică cu fapte concrete datele şi judecăţile de caloare ale lui Cucchetti: Ungurii nu au apărat singuri Vestul Europei de invazia turcă, fiindcă rolul Românilor în această defensivă este cel puţin egal, iar cel mai bun exemplu îl formează victoriile lui Ştefan cel Mare[13], pe care însuşi Papa Sextus IV l-a numit "verus christianae fidei athlet". Transilvania, până la Ştefan cel Sfânt, nu a fost teritoriu administrativ maghiar şi chiar principii guvernatori, prin numele lor slav de voievozi, mărturisesc târzia ocupaţie administrativă maghiară în Ardeal. In Imperiul Austro-Ungar, Românii nu au fost recunoscuţi juridic şi politic drept o naţionalitate transilvăneană, căci ştiuta Unio Trius Nationum îi cuprindea pe Unguri, Secui şi Saşi. In timpurile mai noi, politica de maghiarizare, care i-a atins, de altfel, deopotrivă şi pe Saşii din Ardeal şi pe Şvabii din Banat, a uzat de toate mijloacele posibile. Şi Gino Lupi citează, printre altele, exemplul presei: în 1914, sub dominaţie maghiară, 4 milioane de Români aveau 39 de

publicaţii, în timp ce 1.400.000 de Unguri aveau 600 de publicaţii periodice. Exemplul se adaugă la obligativitatea şcolii în limba maghiară, pentru Români ca şi pentru naţionalităţile germane.

Tonul lui Lupi faţă de opiniile lui Cucchetti trece de la relatarea obiectivă, dar severă, la ironia, pe care, cu ascuţimea minţii sale, a apreciat-o ca formă de manifestare inteligentă a unor idei:

"Il capitolo riguardante "L'importanza economica della Transilvania rispetto ai due stati" è impostato in modo che si può presso a poco riassumere così: l'Ungheria manca di legname e di minerali, la Romania è richissima di legname e di minerali, la Transilvania ha legname e minerali, quindi sarebbe giusto che la Transilvania fosse data all'Ungheria (!?). Ogni commento guasterebbe".

Sau, la observaţie lui Cucchetti că arta populară românească din Ardeal este influenţată de cea maghiară, Gino Lupi exclamă voit colocvial:

"Ma questa è veramente grossa! L'architectura di certe chiese e il carattere di certi lavori in legno dovrebbero dunque servire a dimostrare che i Romeni di Transilvania sono (secondo il Cucchetti) "etnicamente" magiari?"

Mult mai târziu, în 1972, într'un Mesaj pe care Gino Lupi îl adresa în scris "Românilor Institutului de Cercetări din Freiburg şi exilaţilor răspândiţi în lume, precum şi Românilor din Ţară, credincioşi latinităţii lor", fostul profesor de limbă şi literatură română de la Univesitatea din Milano făcea următoarea confesiune de credinţă, constantă a unor convingeri şi sentimente mai vechi:

"Tocmai acest spirit de fidelitate faţă de origini a fost unul din motivele fundamentale care m'au legat cu mintea şi inima de poporul român. M'am apropiat de el în calitate de cercetător al limbilor şi etnografiei, ramuri de cultură care au ocupat activitatea mea o viaţă întreagă, simţindu-mă însă atras şi legat de Români prin sentimente mult mai profunde. Studiindu-le Istoria politică şi culturală, dar mai ales apropiindu-mă de persoane din toate clasele

sociale şi în special de pătura ţărănească, am putut constata că acest popor este singurul care reprezintă civilizaţia Romei în Orient; o reprezintă în mod atât de profund, încât influenţează în favoarea civilizaţiei latine toate popoarele vecine".

Părerea că elementul etnografic românesc reprezintă o sursă de informaţie istorică şi o dovadă a continuităţii populaţiei dacice romanizate la Nord de Dunăre se întâlneşte şi la alţi cărturari italieni[14].

Cucchetti îi răspunde lui Gino Lupi prin intermediul unei scrisori intercalate într'un articol aparţinând lui Luigi Mainardi[15], publicat în revista "Italia e Ungheria" din Iulie, acelaşi an. Gino Lupi nu abandonează lupta şi scrie Le cose a posto ("La Rassegna Italo-Romena", N.9, Settembre, 1941, pp.2-6). De astă dată, el revine cu precizări asupra unor date istorice, căci Gino Lupi, aşa cum singur îi aminteşte preopinentului său, nu era "un novellino in materia", în timp ce citaţii recenzenţi favorabili ai cărţii lui Cucchetti "non sono specialisti nel campo romeno". Cum însă problema nu se reduce la "gareggiare nella vanità personale", Lupi răspunde înmulţind argumentele faptice. Cel mai important lucru ni se pare citarea lui Alfred Stotz, Sas din Transilvania, care, în Ethnographische Karte Siebenbürgens (1927), desvăluie lipsa de obiectivitate cu care s'a întocmit recensământul din 1910 din partea administraţiei maghiare, ce căuta să diminueze numărul naţionalităţilor române şi germane din Transilvania şi Banat.

Recenzia lui Gino Lupi la cartea lui Cucchetti este urmată, în acelaşi număr din revistă[16] de o scrisoare a sa de protest împotriva unui articol cu titlul L'opera dell'Ungheria nella latinizzazione dei Romeni, publicat de Arnaldo Mancini în "L'Europa Sud-Orientale" (N.5-6-7, Dicembre, 1940, pp.183-184). Autorul articolului, situat pe poziţia teoriei migrării româneşti în Transilvania după venirea Ungurilor, caută cu lumânarea dovezi pentru a susţine ceea ce nu are nici o dovadă. De aceea, el apelează la prezenţa cuvintelor maghia-

re din limba română, trecând sub tăcere vocabulele româneşti din limba Ungurilor, neştiind probabil că istoria unei limbi se reflectă în vocabular, dar originea ei se explică în primul rând la nivelul structurii gramaticale. Greşeala unui Mancini este la fel de mare cum ar fi, de exemplu, aceea de a interpreta limba engleză drept o limbă romanică, pe baza multiplelor lexeme latino-romanice, ceea ce încă nimănui nu i-a venit în minte să o facă. Revenind la recenzia lui Gino Lupi, trebuie să mai observăm că ea rectifică şi informaţia eronată dată de acest articol, precum că apariţia scrisului la Români s'ar datora principilor maghiari, precizându-se că, pe de o parte, tiparul la Români vine de la Veneţia[18], iar pe de altă parte, primele tipărituri în limba română se datorează călugărului Coresi şi Sasului Benkner, iar terminologia tipografică românească este în mare măsură de origine germană şi nicidecum maghiară. Apariţia Bisericii Unite, a Curentului Latinist, reprezintă forma de dorinţă de separare a Românilor de catolicismul maghiar, iar studiul limbii latine în Principate a fost impulsionat de colegiul De Propaganda Fide de la Roma şi nu de Unguri. Aceştia, pentru cine cunoaşte istoria Ardealului, nu aveau nici un interes să alimenteze naţionalitatea majoritară română cu ideea originii imperiale romane. Tuturor erorilor de istorie conţinute în acest articol, Gino Lupi le aminteşte cu gravitate: "la storia non si può offendere impunemente, essa si vendica sempre." In consecinţă, Gino Lupi solicita direcţiunii revistei de a nu mai publica "articoli non seri,che - senza base storica - non hanno altro scopo che di mettere in cattiva luce il rivale".

Scrisoarea deschisă a lui Gino Lupi, precum şi prezenţa articolului său de care am vorbit mai sus, determină Direcţiunea revistei "La Rassegna Italo-Romena" ca, tot în acest număr memorabil pentru problema Transilvaniei, să intervină cu o luare de atitudine pe care o şi intitulează Sull'origine latina dei Romeni (pp.11-12). Textul, însoţit şi de trei fotografii de ţărani români din Ardeal, amintind izbitor cu reprezentările Dacilor de pe Columna Traiană, precizează punctul de vedere al revistei, rezumat în titlul de

mai sus. Drept urmare, teritoriul cuprins între Tisa - Dunăre-Nistru reprezintă spaţiul pe care s'a format poporul român, iar afirmaţia priorităţii ungureşti în Ardeal, nedovedită de nici o sursă, este "una artificiosa ipotesi storica". De reţinut este explicaţia finală că, în condiţiile în care şi România şi Ungaria se aflau la acel moment aliate politic şi militar, punctul de vedere exprimat de Direcţiune se situează în afara oricăror dispute tendenţioase şi urmează doar respectarea unor fapte evidente din istoria celor două popoare, care convieţuiesc, în parte, pe un teritoriu comun.

Articolul-recenzie al lui Gino Lupi, împreună cu intervenţiile semnate de Direcţiune, la fel ca şi cu scrisorile deschise ale profesorilor Gino Lupi şi Claudio Isopescu, au fost excerptate într'o broşură de 23 de pagini, cu titlul Romeni e Ungheresi şi care, desigur, a putut mult lărgi aria de difuzare a acestor preţioase puneri la punct în problema istoriei trecute şi prezente a Transilvaniei. Intocmirea acestei broşuri a fost, fără îndoială, iniţiativa profesorului Gino Lupi. Ne bazăm, în această afirmaţie, pe documente care pun în evidenţă faptul că recenzarea cărţii lui Cucchetti, sau scrisoarea deschisă la articolul despre "contribuţia" Ungurilor la latinizarea Românilor nu i-au adus lui Gino Lupi mulţumirea unei datorii împlinite. In fondul de documente lăsate de el[19], există textul, în copie dactilografiată, al unei scrisori pe care Gino Lupi o adresa în 7 Iunie 1941 Ministrului Propagandei Naţionale, Mihai Antonescu. Transcriem aici textul acestei scrisori, document de preţ care-l defineşte pe autor ca pe unul din cei mai devotaţi cărturari străini ce şi-au pus ştiinţa în slujba cauzei româneşti.

"Eccelenza

In seguito a un articolo di un giornalista straniero apparso nel gennaio scorso sulla rivista L'Europa Sud-Orientale (rivista milanese molto nota nei Balcani) in cui i Romeni venivano colpiti con notizie errate e tendenziose, mi sono sentito in dovere di scrivere la vibrata e fiera lettera di protesta che Vi accludo in estratto dalla rivista suddetta.

Mi sono sentito in dovere per i legami di sentimento che da lungo tempo mi uniscono al Vostro Paese (sentimento rafforzato da lunghi periodi di dimora in Romania), per l'assidua consuetudine di studio e di cultura che me l'ha reso profondamente noto, per la vasta e proficua attività che da anni esplico con amore per farlo conoscere ed apprezzare in Italia, per l'opera che svolgo tra i giovani nel mio corso di letteratura romena alla Università di Milano.

Non si può e non si deve permettere che una propaganda basata sul falso diffonda fra noi idee errate e dannose per il Vostro Paese, e molti altri romeni o filoromeni in Italia residenti, avrebbero dovuto o dovrebbere agire in questo senso, diffendendo la Romania. Forse essi sono trattenuti dal timore che la nostra stampa non sia favorevole a pubblicazioni polemiche di questa specie, ma il fatto che la mia lettera, sebbene tanto energica, sia stata pubblicata, Vi dimostra proprio che nessun motivo può impedire che la verità venga giustamente ristabilita, e nessun timore può trattenere dal protestare chi veramente è indotto à farlo per un senso di npbile giustizia o di affetto patrio.

Come vedete, anche il prof. Isopescu si è unito a questa difesa; non mi risulta però che altri l'abbiano fatto. Spero che il nostro esempio trovi imitatori fra i Romeni residenti in Italia e fra coloro, tra noi, che conoscono ed amano la Romania".

După aproape o jumătate de secol, timp în care s'au înmormântat atâtea iniţiative pozitive pe tărâmul istoriei culturale şi naţionale româneşti, ne întrebăm câţi dintre profesorii de limbă şi literatură română din afara graniţelor ţării se mobilizau atât de "energic", cum se autocaracterizează profesorul Gino Lupi, descendentul unei străvechi familii nobiliare ferrareze?

Mihai Antonescu îi mulţumea călduros în scrisoarea politicoasă de răspuns, pe care i-o trimetea la 21 Iunie, găsind oarecum firească întreprinderea profesorului confrate de la Milano, aşa cum s'ar înţelege din cuvintele sale:

"I legami di sangue come quelli spirituali, di ieri

e di oggi, che uniscono la nazione romena all'italiana, non possono non suscitare, nella coscienza pura della gioventù e degli intellettuali italiani, una nobile e immediata reazione ogni volta che la verità e l'esattezza dei fatti vengono brutalmente offese".

Dar, cu toate că scrisoarea lui Gino Lupi solicita, indirect, sprijinul oficialităţilor române, precizând că redacţia revistei "La Rassegna Italo-Romena" nu se teme a publica asemenea materiale, Mihai Antonescu nu depăşeşte limitele unui răspuns congratulator şi nici nu se angajează la mai mult[20].

In această perioadă ferventă, temperamentul neliştit în faţa injustiţiei îl determină pe Gino Lupi la o nouă confruntare, de astă dată cu profesorul Ladislao Gáldi, de la Universitatea din Budapesta, adept al istoricului şi arheologului Alföldi, unul din cei mai aprigi combatanţi împotriva susţinătorilor teoriei continuităţii nord-danubiene[21]. Gáldi, autor a numeroase studii şi articole[22], şi-a sintetizat părerile privind prioritatea cronologică a Ungurilor în Transilvania, precum şi ascendentul "cultural" şi "civilizator" al acestora, în volumul L'influsso dell'umanesimo ungherese sul pensiero rumeno (Budapest 1940)[23]. In Fondul documetar Gino Lupi (Cutia 9), se află dactilografiată o polemică Gàldi-Lupi. Textul intitulat Ungheresi e Rumeni aparţine romanistului maghiar Ladislao Gáldi şi este un atac la cele două scrisori deschise pe care Gino Lupi şi Claudio Isopescu le publicaseră în "La Rassegna Italo-Romena". Tonul lui Gáldi este semnificativ agresiv, şi faptul este cu atât mai de subliniat, cu cât Gino Lupi nu discutase un text aparţinând lui Gáldi. Aceasta nu-l împiedică pe romanistul maghiar să-l apere iritat pe autorul articolului combătut, acuzându-l pe profesorul Lupi "della tendenza di annebbiarlo nelle frasi sonore, ma vuote di contenuto delle invettive" şi de a-şi procura informaţiile "con questo copiare lamentevole dei manuali scolastici rumeni".

Replica lui Gino Lupi este intitulată Riposta al profesore Ladislao Gáldi şi posedă 6 pagini dactilografiate.

Desigur, agresivităţii romanistului maghiar, vulcanicul Gino Lupi nu-i putea răspunde cu menajamente, arătându-i, de exemplu, că volumul Documenta Historiam Valachorum in Hungaria Illustrata (Budapest 1941), pe care-l primise de la Gáldi personal, ca şi alte publicaţii maghiare pe această temă, sunt politice şi nu ştiinţifice, "a scopo tendenzioso", alimentate fiind de Institutul Istoric pentru Studii privind Europa Sud-Orientală din Budapesta, "specializzato in materia di propaganda tendenziosa e quando io stesso - spune Lupi - sono stato invitato a collaborarvi, ho rifiutato appunto per questo motivo"[24]. Ceea ce defineşte substratul tendenţios al atitudinii lui Gáldi este faptul că, aşa cum scrie Lupi în articolul său de răspuns, filologul maghiar purtase anterior cu Gino Lupi o corespondenţă colegială, dovadă a recunoaşterii calităţilor de specialist ale profesorului italian. "Il Gáldi poi mi attribuisce "un lamentoso copiare di manuali scolastici romeni", certamente per spirito polemico, perchè sa benissimo, data la cortese (s.n.) corrispondenza avuta con me e dati i "miei studi, che ho ben altri testi a mia disposizione". Desvăluirea acestei "cortese corrispondenza" a lui Ladislao Gáldi cu Gino Lupi este cea mai bună probă că atacul romanistului maghiar nu reprezenta decât "meschini prontuari ungheresi".

Misterul locului unde se vor fi publicat aceste texte ale lui Ladislao Gáldi şi Gino Lupi ni se lămureşte datorită corespondenţei păstrate de Gino Lupi. Astfel, într'o scrisoare datată la 16 Septembrie 1941[25], Al.Busuioceanu, Director de Presă în cadrul Ministerului Propagandei Naţionale, îi adresa profesorului Gino Lupi mulţumirile sale pentru articolul critic la cartea lui Cucchetti, scrisoare în care se preciza:

"Apărarea adevărului şi dreptăţii, în numele cărora Dvoastră aţi binevoit a vă ridica, dovedeşte nu numai curajul unei opinii dar şi simpatia reală pe care aţi arătat-o totdeauna ţării noastre, atât de nedreptăţită. Vă suntem cu atât mai recunoscători, cu cât voci desinteresate ca a Dvoastră pot fi deosebit de utile pentru lămurirea opiniei publice italiene şi pentru o cimentare mai sigură a legăturilor de prietenie dintre poporul italian şi cel român".

In răspunsul său din 29 Septembrie acelaşi an, Gino Lupi, stimulat de aprecierea lui Al.Busuioceanu, personalitate intelectuală română cunoscută[26], îşi motivează astfel intervenţia sa publică proromânească:

"Quando ho visto che una propaganda senza scrupoli diffondeva nel nostro paese idee errate e malevoli verso la Romania, il mio senso di giustizia, la mia cultura su questo argomento e l'affetto che porto ai Romeni, mi hanno spinto ad intervenire a difesa della verità e della giustizia".

Din nou, însă, profesorul italian, aşa cum îi spusese şi Ministrului Mihai Antonescu, regretă că este mult prea izolat în acţiunea lui printre Italienii puţin sau rău informaţi în probleme ale Orientului dunărean şi aceasta numai pentru că "la stampa romena in Italia ha sempre taciuto e non ha fatto conoscere tra di noi [italienii] i suoi problemi". Să reţinem acest curaj pe care Gino Lupi l-a avut atunci când a spus adevărul, şi în faţa inimicilor, dar şi în faţa prietenilor, garanţie a caracterului deosebit pe care îl avea: "La mia azione è dovuta a mia unica e sola iniziativa personale (s.a.); io non ho avuto nessun incitamento, incoraggiamento o appoggio da parte dei rappresentanti della Romania in Italia".

Scrisoarea mai conţine şi o preţioasă informaţie privind cele două texte polemice Gáldi - Lupi, de care am vorbit mai sus. Dăm în continuare textul integral, pentru o mai clară urmărire a faptelor:

"Nel numero di settembre sta ora uscendo nella nostra Rassegna una mia nuova, forte ed esauriente riposta alla risposta irata e inconchidente che Gino Cucchetti mi diede nella sua rivista del luglio scorso[27]. Alcune settimane fa, un ammonimento superiore da parte del nostro ministero aveva comandato alle due riviste avversarie di cessare la polemica. Io allora mi sono recato personalmente e di mia sola iniziativa (s.a.) dalle autorità superiori di stampa di Milano, e mostrando le mie ottime ragioni sono riuscito ad ottenere

che la nostra Rassegna di settembre possa stampare la risposta che io avevo formulato.

Nel frattempo, il noto prof. Gáldi della università di Budapest, con l'appoggio del consigliere di stampa del suo paese, mandava alla rivista "Europa Sud-Orientale" un articolo in cui attacava fortemente me e la causa romena da me difesa. Per mezzo del direttore della rivista, che personalmente conosco, ho ottenuto di vedere lo scritto del Gáldi prima che fosse pubblicato e ho subito preparato un completo contrattaco a tutto quanto mi imputava. Siccome, poi, ho visto che c'era il pericolo che, una volta uscito l'articolo aggressivo del Gáldi, l'autorità superiore, per trocare la polemica, impedisce l'uscita della mia riposta, ho ottenuto dal direttore della rivista, che mi è amico, che nessuno dei due fosse publicato e che l'articolo del Gáldi fosse restituito al consigliere di stampa che l'aveva transmesso e appoggiato".

Abia dacă mai trebuie să subliniem importanţa deosebită a acestei scrisori a lui Gino Lupi, scrisoare care ne lămureşte nu numai în privinţa soartei textelor lui Gáldi şi Lupi, nepublicate doar la intervenţia binefăcătoare a profesorului de limba şi literatura română din Milano, ci informează cu toată exactitatea asupra condiţiilor activităţii propagandistice pe care Gino Lupi a dus-o pentru România de dinaintea celui de al doilea război mondial.

O zi mai târziu, pe 30 Septembrie 1941, Gino Lupi scrie din nou Ministrului Propagandei Naţionale româneşti, Mihai Antonescu[28], căruia îi făcuse un apel similar în Iunie acelaşi an. In afară de faptul că profesorul italian îl pune la curent şi pe ministrul român cu intervenţia sa privind polemica cu Ladislao Gáldi, Gino Lupi îşi precizează încă o dată poziţia sa desinteresată în lupta în care se angajase şi, ceea ce era mai grav, se arată nemulţumit de lipsa unui total sprijin din partea guvernului român, fapt mult defavorabil ţării. Transcriem aici o parte a acestei scrisori, pe care o considerăm de dublă valoare, atât ca document politic românesc, dar şi ca relevare a personalităţii fără seamăn a profesorului Gino Lupi.

"La campagna che conduco è basata sulle sole mie forze e sulla sola mia attività, perchè, mentre gli altri sono incoraggiati e sostenuti fortemente e abilmente dalle loro autorità diplomatiche e consolari[29], la mia voce, che si è elevata sola e unica, non è stata nè seguita, nè assecondata da parte di nessuna autorità romena in Italia.

Se fra noi si è diffusa una opinione sfavorevole, sia morale che politica, intorno al Vostro paese (opinione diffusa soltanto dopo la guerra mondiale da certa stampa interessata, perchè prima in Italia non esistevano che sentimenti di affetto e simpatia per i Romeni), questo è dovuto al fatto che, di fronte al pubblico ignaro, la propaganda romena non ha mai agito nè reagito per far conoscere la verità e questo ha constituito un grave danno per la Romania.

Così si è formato presso il nostro popolo, che non conosceva questi problemi, una opinione storico-geografica del bacino balcanico-danubiano contraria alla verità e alle aspirazioni della Romania.

La stampa dei paesi con aspirazioni divergenti da quelle romene è stata sempre prontissima a diffondere, anche con falsi storici e geografici, tutto ciò che poteva servire a sostenere la propria tesi, e quando la mia voce per prima e sola (s.a.) si è levata in difesa della verità, è stata prontissima a ribattere. Naturalmente non ho esitato a ribattere a mia volta, ma a questo punto è intervenuta la superiore autorità che ha manifestato il desiderio del Governo che, date le attuali circonstanze, non si continui questo dibattito da parte delle due riviste. Per mia sola iniziativa (s.a.) e per il mio intervento personale pronto ed opportuno, sono riuscito ad ottenere che almeno la mia risposta esca nel numero del prossimo mese della Rassegna Italo-Romena".

O altă informaţie importantă şi revelatoare tot pentru străduniile depuse de Gino Lupi în scopul răspândirii bunelor cunoştinţe de limbă şi cultură românească o aflăm în încheierea acestei scrisori:

"Proprio in quest'anno il Circolo Filologico Milanese,

la più antica ed importante istituzione di cultura della nostra città, ha dato maggior sviluppo a vari corsi di lingue, croato, sloveno, ungherese, bulgar . Mi sono subito vivamente interessato affinché fosse istituito anche un corso di romeno (s.a.) e me ne sono assunto l'incarico, benchè gravoso per mia già tanto seriamente occupato, per potere anche da quella cattedra, diffondere non soltanto la cultura romena e l'amore per il Vostro Paese, ma anche tutte quelle nozioni storiche e geografiche la cui ignoranza impedisce una giusta valutazione della situazione geopolitica della Romania."

Acesta era Gino Lupi, care, în 1931, începea la Milano un lectorat de limba şi literatura română[30], ataşându-se cu toată ştiinţa şi inima sa mare de istoria trecută şi prezentă a Romanicilor din Estul Europei. După 10 ani, în 1941, pe lângă obligaţiile universitare şi activitatea sa ştiinţifică şi publicistică, se angaja voluntar în predarea unor cursuri suplimentare de română, cu acces mai larg decât tineretul universitar italian[31].

Ultima intervenţie polemică în probleme de istorie românească o are Gino Lupi în Iulie 1942, când publică articolul Un libro inopportuno în revista "L'Europa Sud-Orientale". Titlul se referă la cartea lui Franco Vellani-Dionisi, Il secondo arbitrario di Vienna (Garzanti,1942)[32]. Discuţia purtată de Lupi în urma lecturii cărţii este minuţioasă,deşi el face observaţia că "per ribattere tutti quanti i punti incriminati, con storiche documentazioni, occorrebbe un libro più ampio di quello del Vellani". Intr'adevăr, cartea este o mostră de deformare voită a istoriei Românilor, în intenţia suscitării nu a unui desinteres al Italienilor faţă de poporul de care îl leagă firele vechi ale unei obârşii comune, ci a unui interes depreciativ şi umilitor. Se falsifică evenimente, se trec sub tăcere fapte de vitejie ale principilor români, se recurge la descrieri groteşti ale populaţiei române în raport cu celelalte naţionalităţi de pe teritoriul României, astfel încât nici nu este cazul să mai dăm aici exemple.Ironia şi umorul impetuos cu care ne obişnuise profesorul Lupi în articolele polemice anterioare fac loc tonului încărcat

de tristeţe şi amărăciune, iar rectificarea unora dintre erorile istorice şi istoriografice se face, în principiu,în manieră reţinută şi strictă la obiect. Cartea, publicată de altfel la una din editurile de prestigiu ale Italiei, îl pune pe Gino Lupi în faţa unei întrebări la care nu-i află răspuns: de ce în conjunctura alianţei Italiei cu Ungaria şi România deopotrivă, un Italian denigrează, minţind de la prima la ultima pagină - şi sunt 219 în total - "un aleato che si batte fieramente al suo fianco". Romanticul şi generosul Gino Lupi nu poate înţelege ce fel de raţiune - politică desigur - este aceea în baza căreia se întuneca până într'atât şi se falsifica o întreagă istorie scrisă şi deci uşor de verificat. Mai mult:

"La Romania ha sempre goduto presso di noi simpatia e affe sia per la comune e innegalabile origine latina, sia per gli antichi continui rapporti attraverso Genova e Venezia, sia per il parallelismo storico con cui si sono svolte nel secolo scorso le vicende politiche e le aspirazioni nazionali dei due stati".

Cauza nu putea fi decât de ordin politic, de aceea inteligentul şi perspicacele Gino Lupi încearcă, peste discuţia faptică, o contracarare tot politică, potrivită momentului: necesitatea renunţării la false interpretări ale istoriei unui popor cu o armată aliată Italiei. Azi mai bine ca oricând, înţelegem că orientarea discuţiei de către Lupi în sfera politică era mai mult o stratagemă care-i permitea profesorului italian să apere nişte adevăruri ştiinţifice, la care ajunsese în urma atâtor lecturi, cât şi după contactele directe în peregrinările sale prin toate ţinuturile româneşti, aşa cum o mărturiseşte el însuşi în Mesajul către Români, citat la începutul acestei lucrări.

Polemicile lui Gino Lupi au avut totuşi ecou printre Românii din Ţară, presa românească centrală sau de provincie consemnând acest fapt. Astfel, textul integral al scrisorii deschise pe care profesorul italian o trimisese revistelor "La Rassegna Italo-Romena" şi "L'Europa Sud-Orientale" apare în ziarul bucureştean "Acţiunea" (din 19 Iunie 1941), sau în

"Gazeta Hunedoarei" (Nr.45,1941). De asemenea, ziarul "Universul", condus de Stelian Popescu, tipărește în două numere consecutiv (din 15 și 16 Septembrie 1941[33]) textul integral al articolului lui Gino Lupi de critică la cartea lui Cucchetti despre Transilvania. Din păcate, autorul articolului, un total neinițiat în probleme de istorie a poporului și a limbii române, face grave confuzii:

"D.Lupi vorbește despre fiecare dintre grupurile etnice străine în Moldova și Muntenia și ajunge la problema continuității Românilor în Transilvania, pentru a cărei susținere recurge la studiile savanților germani Rössler și Gamillscheg (s.n.). La documente de acea seriozitate și autoritate recurge și atunci când susține teza originei române a familiilor Corvin și Huniade".

Eroarea se repetă în ziarul "Unirea", condus de Joldea Rădulescu (din 11 Octombrie același an), unde, pe prima pagină, semnat Punctator[34], se spune:

"D.Gino Lupi se întemeiază pe documente științifice sigure: studiile savanților germani Rössler și Gamillscheg (s,n.), și concluziile sale sunt cele firești ale oricărui cercetător obiectiv și respectuos /sic!/ de adevărul istoric: prezența Românilor în Transilvania".

Că autorii articolelor din "Universul" și "Unirea" nu vor fi înțeles textul italian al lui Gino Lupi - stranie coincidență! - pare un fapt cu oarecare circumstanțe atenuante, dacă ne propunem o mare îngăduință. Dar că un gazetar român nu știa, înainte de a-l fi citit pe Gino Lupi, că Roesler este unul din promotorii teoriei non-continuității Românilor în Dacia, spre deosebire de lingvistul Ernst Gamillscheg, care a fost unul din însemnații săi oponenți, este un fapt cu totul nescuzabil. Ne arătăm, prin urmare, surprinși și revoltați că grava confuzie conținută în două articole românești nu a fost rectificată nici de redacție, nici ulterior, în afara ei. Totodată, măcar uneori, este cazul să recunoaștem că superficialitatea unor connaționali, care au avut un cuvânt de spus, a cauzat adesea necazuri întregului popor român, iar cu mulțumire de sine nici o națiune nu poate

să-și rezolve propriile sale interese.

Am precizat mai sus că, după 1942. profesorul Gino Lupi încetează a mai publica articole polemice sau informative asupra unor probleme de istorie a Românilor. Din documentele reproduse și discutate aici, putem reconstitui, în principiu, atmosfera de tensiune creată în jurul apărătorului nostru în presa italiană. Gino Lupi avea de luptat cu Italienii desinformați sau de rea credință, cu redacții ale unor reviste nu obiective, cu autoritățile italiene și, poate, chiar cu atâtea persoane din preajma sa. Se adaugă la aceste necazuri și lipsa unui sprijin din partea Ministerului Propagandei Naționale de la București, așa cum reiese din corespondența profesorului Gino Lupi cu persoanele în drept. Ne putem imagina că prietenul nostru italian, care se avântase cu atâta elan în lupta pentru recunoașterea drepturilor istorice, politice și naționale ale Românilor, nu era pe deplin satisfăcut de rezultatele strădaniilor sale. Este adevărat că o recunoaștere oficială a eforturilor lui Gino Lupi s'a făcut totuși, căci la 22 Octombrie 1942, prin Decret Regal, profesorul de la Milano este numit membru al Ordinului Coroana României în gradul de Comandor[35].

Chiar și după retragerea din lupta dusă în publicistica timpului pentru drepturile istorice ale Românilor, sentimentele lui Gino Lupi pentru poporul pe care l-a apărat nu și-au pierdut din intensitate. De acum înainte, el își dedică toată priceperea, puterea și știința sa exclusiv domeniului literaturii și al limbii române. Dintre principalele lui realizări în această direcție citâm: Mihail Eminescu, vita ed opere (Roma,Ed.L'Europa Orientale,1943), contribuțiile de literatură română în enciclopediile Le Lettere (Roma, Bianchi-Giovanni,1944) și Opere e Personaggi (Milano,La Scuola,1946), Grammatica della lingua Romena (Roma,A.Signorelli, 1949), Storia della letteratura romena (Firenze, Sansoni,1955 și 1968), Novecento letterario romeno (Milano, Editrice Santin, 1965-1966). Sunt opere valoroase, care-l așează pe Gino Lupi printre româniștii cei mai serioși din afara granițelor țării. Sunt opere care se situează în fruntea listei lungi de lucrări pe care, în îndelunga, dar și tumultuasa sa viață,

Gino Lupi le-a lăsat posterităţii.

Am amintit într'o notă a acestui articol că Gino Lupi a dedicat volumul Storia della letteratura romena nepreţuitului său prieten, poetul Aron Cotruş, de care l-a legat o "fraterna amicizia". Novecento letterario romeno, destinat să apară, de altfel, ca volumul al II-lea la Istoria literaturii române, era închinat postum celui de al doilea prieten român al său, Nicolae Iorga, "il grande storico e letterato romeno, illustre e indimenticabile amico mio, che profondemente amò l'Italia", prin intermediul căruia Gino Lupi a putut aprofunda cunoaşterea directă sau cu ajutorul cărţilor a poporului român. In ultimele două decenii de viaţă, profesorul Lupi s'a apropiat de un alt Român, căruia i-a exprimat admiraţia şi preţuirea în nenumăratele scrisori, ca şi în Mesajul către Români din 1972, din care cităm:

"Când mai târziu, după evenimente care au zguduit omenirea ca urmare a celui de-al doilea război mondial, am aflat că la Freiburg, un Român, Virgil Mihăilescu, bogat numai prin credinţa, entuziasmul şi dragostea pentru glia sa, a început să strângă documente, scrieri şi opere spre a crea un centru care să menţină viu spiritul fiilor desţăraţi şi pribegi ai acestui popor, i-am dat pe cât posibil întregul meu sprijin şi toată prietenia. Astfel, am hotărît de a încredinţa Institutului nostru - pe care Guvernul german şi conducerea din Freiburg l-au ajutat şi îl ajută cu generoasă înţelegere - tezaurul cel mai de preţ pe care îl posed, bogata şi variata bibliotecă pe care am adunat-o, carte cu carte, de-a-lungul întregei vieţi şi care reprezintă formaţia intelectuală a întregei mele existenţe. Sunt foarte bucuros că această bibliotecă personală, care conţine un puternic fond românesc, va intra cu numele meu după moarte în patrimoniul Institutului nostru", spre a rămâne pe veci bine păzită, mărturisind vizitatorilor studioşi şi mai ales Românilor, dragostea mea pentru acest popor de care mă simt legat cu intelectul şi cu sufletul."

Acestui din urmă prieten, Gino Lupi i-a "încredinţat" - după propriile lui cuvinte - ca omagiu al preţuirii, toate

cărţile şi documentele sale.

Cei trei prieteni ai profesorului Lupi, Aron Cotruş - Nicolae Iorga - Virgil Mihăilescu, i-au reprezentat virtuţile poporului confrate latin, fapt important de reliefat, căci datorită acestor virtuţi ne-am bucurat de dragostea şi atenţia lui creatoare.

Dorinţa noastră, în cele expuse aici, a fost, însă, de a reactualiza şi a pune în adevărata şi completa ei lumină contribuţia deosebită, pe care profesorul de la Milano a avut-o în problema spinoasă a continuităţii Românilor în actualele lor teritorii, de la începuturi şi până în prezent.

Intreaga lui strădanie, alături de aceea a lui Mario Ruffini, a fost, cum am mai constatat, mult prea puţin scoasă în evidenţă de istoricii sau filologii români, mai ales cei ai perioadei actuale. După ştiinţa noastră, se înregistrează o singură şi fugară citare într'o notă de subsol din cartea lui Nicolae Stoicescu din 1980[36], unde întâlnim numai articolul lui Gino Lupi, Intorno all'origine dei Romeni ("Annuario del Liceo Ginnasio A. Manzoni", 1931-32), care nu este altceva decât citata conferinţă inaugurală la Lectoratul de limba şi literatura română de la Universitatea din Milano, din 16 Decembrie 1931. După expunerea noastră, credem că se va putea aprecia mai exact necesitatea informării şi publicării întregii şi realei activităţi propagandistice pro-româneşti, purtată de profesorul Lupi în Italia deceniului premergător celui de al doilea război mondial.

Chiar şi după 50 de ani de la campania purtată de Gino Lupi în presa italiană, azi, când prietenul nostru nu se mai află printre noi, avem datoria pioasă, noi Românii, de a-i omagia eforturile nepreţuite şi sentimentele înalte pe care ni le-a purtat şi în virtutea cărora ne-a lăsat, tot nouă şi nimănuia altcuiva, materia însăşi din care s'a hrănit şi cu care s'a identificat: biblioteca lui.

\+ + +

NOTE

1. Alături de Ramiro Ortiz, Carlo Tagliavini, Mariano

Baffi, Lorenzo Renzi.

2. Cf. A.Armbruster, Romanitatea Românilor. Istoria unei idei,Bucureşti,1972,pp.48 urm.; Nicolae Stoicescu,Continuitatea Românilor. Privire istoriografică. Istoricul problemei, dovezile continuităţii,Bucureşti,1980,p.11.

3. Il problema della romanità nella Dacia Traiana, Studio storico-filologico,Roma,Angelo Signorelli,1941; Storia dei Romeni di Transilvania, Torino, La Stampa, 1942; Contributi etnografici e linguistici alla continuità romena nella Dacia Traianea, în "La Rassegna Italo-Romena". N.7. Luglio,1943, pp.13-16.

4. Contribuţiile sale vor fi citate mai jos.

5. Cf. Al.Rosetti (Istoria limbii române, Bucureşti, Editura pentru literatură, 1968,p.288):"In provinciile dunărene, pătura de elemente slave, pătrunsă în primele timpuri a fost în permanenţă reînnoită prin noi aporturi, astfel încât pronunţia cuvintelor a fost în tot timpul readaptată la pronunţia curentă. In Grecia, dimpotrivă, neprimenindu-se fondul primitiv de elemente slave, cuvintele slave au păstrat forma pe care au avut-o în primele timpuri".

6. Este vorba despre Grammatica della lingua rumena, Heidelberg,1938.

7. Articolul poartă chiar titlul La Transilvania.

8. Gino Lupi a considerat, desigur, acest argument foarte important şi de aceea el s'a preocupat de o informare cât mai susţinută şi exactă. Printre cele peste 100 de hărţi pe care profesorul de la Milano le-a lăsat prin testament, împreună cu întreaga sa bibliotecă şi documente, Bibliotecii şi Institutului Român din Freiburg, numeroase sunt cele care înregistrează componenţa etnică a diferitelor provincii româneşti, fapt important pentru cercetătorii diferitelor domenii de activitate.

9. A proposito di un recente libro sulla Transilvania, în "La Rassegna Italo-Romena",N.6, Giugno,1941,pp.7-10.

10. Cartea se află în Fondul Gino Lupi de la Biblioteca Română din Freiburg şi păstrează numeroase adnotări în creion, făcute de Gino Lupi şi cu trimiteri la surse de informaţie.

11. "Tribuna", "Giornale d'Italia", "Carroccio", "Rivista della Venezia Tridentina", "Popolo d'Italia".

12. Gino Lupi a tradus de altfel Istoria Românilor scrisă de C.Giurescu. Din motive pe care nu le cunoaştem, această preţioasă traducere nu a fost tipărită. Textul dactilografiat se află în posesia Bibliotecii Române din Freiburg.

13. Stefano il Grande este titlul unei conferinţe pe care Gino Lupi a ţinut-o la Radio-Milano tot în 1941 şi al cărei text dactilografiat se află de asemenea în Fondul documentar de la Biblioteca Română din Freiburg. O scrisoare

pe care Dr.Raoul Lucidi, şeful departamnetului român de la Inspectoratul Radiodifuziunii şi Televiziunii Italiene, i-o trimitea lui Gino Lupi de la Roma, în 11 Decembrie 1941 (originalul, la Biblioteca Română din Freiburg, Cutia 9), îi cerea autorului prezentării lui Ştefan cel Mare o anumită prudenţă: "Essendo la nostra Istituzione eminamente politica, nella compilazione dei testi riferentisi al sud-est europeo occorre essere alquanto guardinghi e non toccare certi problemi che potrebbero dare adito ad inconvenienti sgradevoli". Am citat această observaţie, fiindcă ea pune în lumină faptul că activitatea de propagandă pe care Gino Lupi a dus-o în interesul Românilor nu s'a desfăşurat fără luptă, piedici şi condiţii de tot felul, de care el a ţinut sau nu cont, fiind nevoit adesea să se războiască, aşa cum vom mai avea prilejul să o arătăm aici.

14. Cf. Mario Ruffini, Contributi etnografici e linguistici alla continuità romena nella Dacia Traianea, în "La Rassegna Italo-Romena", N.7, Luglio,1943, pp.13-16,care ia în discuţie construcţia satelor şi a caselor ţăranilor români, îmbrăcămintea, agricultura şi produsele de artă în general, şi ceramica în special.

15. Directorul revistei "Italia e Ungheria".

16. Tot în N.6, Giugno, 1941, pp.12-13. Concomitent, scrisoarea lui Gino Lupi, împreună cu o scrisoare tot deschisă a lui Claudio Isopescu, apare şi în revista "L'Europa sud-orientale" (N. 3-4-5, Maggio, 1941, pp.44-45), însoţite fiind de asemenea de un cuvânt al Directorului (Giuseppe Cossutta). Acesta din urmă manifestă o atitudine aparent neutrală, atunci când vorbeşte despre Transilvania "ora suddivisa, cara sia agli Ungheresi che ai Romeni" şi care trebuie să devină "un ponte d'unione tra i due popoli vicini".

17. Articolul, care aparţinea lui Arnaldo Mancini, relua ideile cărţii lui Ladislao Gáldi, L'influsso dell'umanesimo ungherese sul pensiero rumeno, publicată cu un an în urmă (1940) la Budapesta.

18. De altfel, relaţiile comerciale cu Veneţia în secolul al XVII-lea au fost una din primele porţi de intrare a culturii europene în general şi a celei italiene în particular, în Principatele Române (Cf.Ramiro Ortiz, Per la storia della Cultura Italiana in Rumania, Roma,Istituto per l'Europa Orientale, 1943, pp.14 urm.).

19. Cf.Biblioteca Română din Freiburg, Fondul Gino Lupi, Cutia 9.

20. Lucrul acesta nu înseamnă că istoricii şi filologii români au rămas pasivi în faţa pseudoştiinţei promovate în lucrările unor promotori străini de rea credinţă ai istoriei limbii şi a poporului român. Este suficient să amintim aici cazul Lilio Cialdea, istoric italian de bună reputaţie şi care şi-a făcut studiile ca bursier al statului român,la

Universitatea din Cluj. Intr'unul din articolele sale susţinătoare ale teoriei continuităţii Românilor în Dacia (cf. Per la storia dei Romeni di Transilvania, în "L'Europa Orientale" N.7-8, 1930, pp.5-13), autorul spunea că poporul român "visse all'ombra delle proprie montagne, nei secoli delle invasioni, nei villaggi e nelle città durante il millenio di dominazione ungherese". Reîntors în Italia, Lilio Cialdea, din motive obscure, dar în orice caz insolite la un om de ştiinţă adevărat, publica în 1939 cartea La Transilvania. Aspetti diplomatici e politici, în care îşi dezicea toate părerile anterioare manifestate oral şi în scris, afirmând că Românii sunt posteriori Ungurilor în Transilvania şi că, datorită ocupanţilor, Românii au suferit benefic un proces de civilizare materială şi spirituală. Cartea lui Lilio Cialdea a provocat o aşteptată indignare şi Nicolae Iorga, care îşi dedicase numeroase contribuţii problemei ardeleneşti, în placheta intitulată Alt principiu decât cel naţional, din "Neamul Românesc" (10 Februarie, 1940), scria: "Undeva, într'o ţară de care ne leagă aşa de mult, un tinerel purtat pe la noi şi ajutat de noi ar fi aruncat o carte în care, pentru socotirea rostului ce am trebui să păstrăm, sau să nu păstrăm, într'unul din ţinuturile moştenirii noastre milenare, pune alt principiu de bază, nu cum s'a făcut până acum, în distribuirea teritoriilor, numărul, ci valoarea (s.a.). Şi el zice aşa: ce are-a face că sunt atâtea sute de mii, milioane de ţărani, când ţăranul e sărac şi incult? Ceea ce dă un drept asupra ţării e: averea şi cultura". Dar Iorga nu se opreşte aici, ci publică o broşură cu titlul Un amico della rivincita ungherese: Lilio Cialdea e l'autonomia transilvana (Bucarest, 1940), în care cercetătorul italian primeşte o lecţie nu numai de istorie dar şi de etică profesională.

Anii 1940-1944 reprezintă perioada în care, cum spuneam, numeroşi savanţi români au venit cu probe şi judecăţi de valoare noi în problema continuităţii româneşti la Nord de Dunăre. Drepturile politice pe care Ungurii şi le arogau asupra Transilvaniei erau urmarea investiturii oficiale prin Dictatul de la Viena din 30 August, 1940. Nicolae Iorga scrie Rectifications sur la "question" de Transylvanie. Réponse à un article de M.Korniss Gyula (Bucarest, 1940). Cf. şi G.I.Brătianu, Teoria e realtà della storia ungherese. A proposito di alcuni recenti lavori (Bucarest, 1940); I.Moga, La Transilvania nello spazio economico romeno. Prospetto storico (Bucureşti, 1941) şi La missione storica dell'Ungheria(Bucarest, 1942); C.Daicoviciu, Problema continuităţii în Dacia. Câteva observaţii şi precizări de ordin istoric şi arheologic (Cluj, 1940); I.Lupaş, La Transilvania, cuore della vita romena (Bucarest, 1942). In 1940, apare şi Limba română. Privire generală, a lui Sextil Puşcariu, iniţiatorul renumitei şcoli de lingvistică clujeană şi unul din cei mai de seamă lingvişti români. Volumul însuma probele de limbă cu care se dovedea persistenţa neîntreruptă a daco-românei, ca romanitate nord-dunăreană.

21. Daci e Romani in Transilvania, Budapesta 1940 şi, mai târziu, Zu den Schicksalen Siebenbürgen im Altertum, 1944.

22. In renumite reviste italiene, precum "Lingua nostra" sau "Archivio glottologico italiano".

23. Cf. şi lucrările lui ulterioare, Teoria e realtà nella storia della romanità orientale, Budapest,1943 şi, în colaborare cu L.Makkai, Geschichte der Rumänen, Budapest 1942.

24. Intâmplarea relatată de A.Sacerdoţeanu, directorul general al Arhivelor Statului Român, în "Curentul" din 26 August, 1941.

25. Cf. Fondul Gino Lupi (Cutia 9) de la Biblioteca Română din Freiburg.

26. Al. Busuioceanu avea să devină, după război, docent la Universitatea din Madrid.

27. Este vorba despre articolul Le cose a posto, comentat aici mai sus.

28. Cf. Fondul Gino Lupi (Cutia 9).

29. De fapt, Gino Lupi se referă aici la autorităţile maghiare.

30. Cf. V.M. (Virgilio Monti), Un lectorat de limba română la Universitatea din Milano, în "La Rassegna Italo-Romena", N.12, Dicembre, 1931, pp.2-3. Lectoratul a fost conceput, de fapt, în ideea lui, de poetul Aron Cotruş, pe atunci ex-ataşat de presă al României la Milano si care avea să devină prietenul foarte apropiat al profesorului Gino Lupi (citäm, în acest sens, volumul lui Lupi, Storia della letteratura romena, Sansoni, 1955, care poartă dedicaţia "Al poeta Aron Cotruş a ricordo dell autore".

31. Cf. Un corso di lingua romena al Circolo Filologico Milanese, semnat Direcţiunea, în "La Rassegna Italo-Romena" (N.10, Ottobre, 1941, p.8). Articolul precizează deschiderea cursului pe data de 7 Octombrie: "In quelle stesse aule in cui, in tempi non tanto lontani, la voce di Nicola Iorga si levò a far conoscere al pubblico milanese la storia e i diritti della Romania, ne continua ora il nostro dotto collaboratore l'opera ideale".

32.Cartea se află în Fondul Gino Lupi de la Biblioteca şi Institutul Român din Freiburg şi conţine adnotări, adăugiri, rectificări amănunţite, făcute de Gino Lupi.

33. Sub titlul Românii din Transilvania. Un documentat răspuns al cunoscutului publicist italian, prof.

Gino Lupi.

34. Intitulat Permanența istorică a Românilor în Transilvania. Documentatele precizăei ale D-lui profesor Gino Lupi.

35. Atât actul oficial cât și însemnele respective se află în posesia Bibliotecii Române din Freiburg, în Fondul Gino Lupi.

36. Continuitatea Românilor. Privire istoriografică. Istoricul problemei. Dovezile continuității, Editura științifică și enciclopedică, București, 1980, p.59.

****

POLITICA USA FAȚĂ DE ROMÂNIA DUPĂ ABDICAREA REGELUI MIHAI

de Iancu-Ioan BIDIAN

Publicarea în ultimii ani a corespondenței purtate între Departamentul de Stat american cu diplomații săi din diferite țări est-europene, ne-a oferit o bază documentară de o valoare de neegalat pentru analizarea și elucidarea strategiei și tacticii guvernului USA față de procesul de comunizare care se intensifica în aceste țări.

In acest studiu ne vom folosi în mod precumpănitor de documente care, până acum, erau strict secrete și, deși tipărite, sunt puțin accesibile unui public mai larg, interesat în cunoașterea politicii americane față de noile guverne comuniste instaurate în această parte a Europei.

Așa zisa revoluție populară, care are loc în România după intrarea trupelor sovietice, este foarte plastic descrisă de către unul din cei mai buni cunoscători ai regimurilor instaurate în Estul Europei, Milovan Djilas, care arată că cea mai mare și mai importantă revoluție a secolului se dezvoltă pe linia structurii de castă birocratică; datorită acestui fapt, ea se deosebește de revoluțiile burgheze prin aceea că este mai intolerantă și mai agresivă (1). Tocmai cu această "intoleranță" și "agresivitate" era confruntată diplomația americană, a cărei mijloace de presiune, în scopul promovării idealurilor de libertate și democrație în viața politică din România, erau foarte reduse. Caracterul agresiv al acestei po-

litici şi-a găsit confirmarea şi în modul cum s'a obţinut abdicarea Regelui Mihai. Delegaţia, formată din Gh.Gheorghiu-Dej şi Petru Groza, care s'a prezentat la palatul regal cerând demisia regelui Mihai, a acordat suveranului o jumătate de oră de gândire. După expirarea termenului, Petru Groza a accentuat cererea sa cu ameninţarea că în cazul unui refuz "va avea loc o baie de sânge, poate chiar un război civil, şi responsabilitatea o va purta Majestatea Voastră". Această frază confirmă faptul că oligarhia comunistă, în dorinţa ei de putere absolută, nu s'ar fi dat în lături de la jertfirea a mii de vieţi omeneşti (2).

In urma abdicării Regelui şi proclamării Republicii Populare, noul guvern român s'a grăbit să facă cunoscut acest lucru Puterilor Occidentale. Astfel, la 3 Ianuarie 1948, Ministerul de Externe român adresează o notă legaţiei americane, prin care îi fac cunoscute schimbările constituţionale din România. Guvernul american ia atitudine faţă de aceste evenimente prin nota din 9 Ianuarie, în care dă indicaţii legaţiei sale din Bucureşti să continue relaţiile cu România, ca şi mai înainte (3). Pentru a justifica atitudinea pasivă faţă de acest act grav, în consecinţă pentru dezvoltarea politică viitoare a României, George Marshall, într'o notă confidenţială adresată ministrului său la Bucureşti, Rudolf F.Schoenfeld, purtând data de 17 Ianuarie 1948, arată că întreruperea relaţiilor diplomatice dintre cele două ţări nu ar fi decât în avantajul Uniunii Sovietice, însă prin menţinerea acestor relaţii se va putea urmări mai uşor evoluţia evenimentelor din România şi, în acelaşi timp, se vor putea apăra în mod mai eficace interesele americane în această zonă (4).

Unul din instrumentele diplomatice de care se putea prevala guvernul american în urmărirea evoluţiei politice din România era controlul modului cum se aplicau termenii Tratatului de pace de la Paris, din 15 Februarie 1947. In urma intensificării represiunilor politice şi încălcării drepturilor elementare ale omului de către guvernul Petre Groza, Departamentul de Stat, într'o notă de protest, atrage atenţia asupra acestor încălcări. Nota a fost elaborată în urma consultărilor cu Anglia în lunile Decembrie şi Ianuarie şi conţine o trecere în revistă, în mod detaliat, a violărilor drepturilor omului şi deci nerespectarea art.3 din Tratatul de pace, în care sunt prevăzute "libertatea de expresie a presei şi publicaţiilor, a religiei, a opiniei politice şi a întrunirilor politice" (5). In notă se protestează împotriva modului cum sunt trataţi deţinuţii politici şi a felului cum se desfăşoară procesele politice, lucru ce "face imposibilă exercitarea liberă a justiţiei" (6). Guvernului român i-a fost înaintată această notă la 2 Februarie 1948, iar Uniunii Sovietice şi Angliei, ca membre ale Comisiei aliate de control, li s'a trimes câte o copie după acest text. Răspunsul Sovieticilor nu s'a lăsat aşteptat; la 8 Februarie ei iau atitudine, respingând afirmaţiile din notă, cu argumentul că acestea nu au nimic comun cu îndeplinirea clauzelor Tratatului de pace şi că protestul american nu este decât un amestec în treburile interne ale României. Nota românească de răspuns s'a lăsat mai mult aşteptată, comuniştii români adoptând tactica de a amâna rezolvarea unor lucruri neplăcute. Ea este înaintată reprezentantului american abia la 3 Martie, conţinutul fiind similar cu textul sovietic (7).

La începutul anului 1948, o problemă urmărită cu atenţie de către diplomaţia americană era încercarea ce se schiţa la orizont, de a se crea o confederaţie a ţărilor din zona balcanică. Inspiratorul acestei federaţii era Gh.Dimitrov, care făcuse deja din vara acelui an primii paşi de apropiere faţă de Iugoslavia, prin întâlnirea de la Bled, din Iulie 1947 şi care a început să prindă contur în Noembrie 1947, astfel încât Tito putea declara că cooperarea între cele două ţări este "aşa de avansată, încât federaţia nu era decât o simplă formalitate" (8).

La Conferinţa tripartită dintre URSS, Bulgaria şi Iugoslavia de la Moscova, din Ianuarie 1948, la care au luat parte Stalin, Molotov, Dimitrov, Kardely, Djilas, au izbucnit, cu privire la federaţia balcanică, o serie de neînţelegeri între participanţi. Atacul împotriva tezei bulgare a fost iniţiat de Molotov şi continuat de Stalin, care l-a acuzat pe Dimitrov că

face declaraţii cu privire la federaţia balcanică fără să consulte Kremlinul şi că o uniune între România şi Bulgaria ar fi un nonsens, căci între cele două ţări nu au existat niciodată legături istorice (9). Comuniştii români vedeau cu simpatie această federaţie, după cum reiese din declaraţiile făcute cu ocazia vizitei lui Tito la Bucureşti, între 17-19 Decembrie şi a lui Dimitrov la 17 Ianuarie 1948 (10). Moscova însă nu privea cu ochi buni această evoluţie, aşa încât la 28 Ianuarie 1948 apare un articol în ziarul Pravda, în care se respinge atât ideea unei federaţii balcanice, cât şi a oricărei forme de uniune vamală în această zonă, argumentându-se refuzul cu constatarea că planurile nu contribue în nici un fel la păstrarea independenţei acestor ţări (11). Cele două ţări reacţionează diferit la avertismentul Pravdei; Belgradul publică articolul integral, fără nici un comentariu, iar Sofia, la 2 Februarie, prin Gh.Dimitrov, acceptă toate observaţiile sovietice, subliniind că ele reprezintă un "avertisment preţios şi util" (12).

Un aspect interesant al poziţiei americane în această problemă îl găsim în raportul secret, redactat de către ambasadorul american la Moscova, Walter Bedell Smith, şi înaintat la 9 Februarie 1948 Departamentului de Stat. In raport sunt analizate obiectivele urmărite de guvernul sovietic, prin diferitele combinaţii politice din Sud-Estul Europei cum era, în acel moment, cazul federaţiei balcanice. W.B.Smith arată că obiectivul final al URSS este dominaţia mondială, în timp ce Gh.Dimitrov, prin planul său federalist nu doreşte decât să înlăture unele fricţiuni teritoriale între statele din această zonă, prin crearea de regiuni autonome în cadrul federaţiei, cum sunt de ex.: Macedonia, Transilvania, Dobrogea. Kremlinul este împotriva acestui plan, deoarece îi este teamă că o federaţie, chiar condusă de cel mai devotat aliat al lui, ar putea să-i scape de sub control (13). Departamentul de Stat îl însărcinează pe Francis B.Stevens, şeful secţiei de afaceri sud-est europene, să prezinte un memoriu pe baza rapoartelor ambasadorilor americani acreditaţi în ţările satelite. Stevens menţionează că Moscova este împotriva federaţiei, deoarece

prin înglobarea statelor amintite în această nouă formă statală propaganda sovietică ar fi lipsită de argumentul că ea ar fi apărătoarea suveranităţii şi independenţei acestor ţări. In acelaşi timp, menţinerea guvernelor de coloratură naţională uşurează controlul asupra acestora, fără ca să le lezeze mândria naţională şi se evită crearea de complicaţii inutile (14). Evoluţia ulterioară a evenimentelor a confirmat aprecierile diplomatului american, planurile pentru o federaţie balcanică au fost îngropate, iar susţinerea acestei idei a fost declarată ca fiind o crimă. Ulterior, federaţia a fost prezentată ca fiind inspirată de serviciul secret britanic, în scopul reinstaurării capitalismului în aceste ţări, lucru susţinut în timpul procesului Rajk din Ungaria în 1949 (15).

In urma liniştirii discuţiei în jurul federaţiei, diplomaţia americană a căutat să strângă material informativ în legătură cu modul cum Comisia interdepartamentală română îşi duce la îndeplinire însărcinările pentru aplicarea Tratatului de pace. Această Comisie, constituită în Septembrie 1947 sub preşedinţia Anei Pauker, având ca secretar pe Dr. Simion Oeriu, căuta prin tărăgănări să îngreuneze aplicarea prevederilor Tratatului de pace, mai ales în domeniul ce se referea la interesele ţărilor occidentale, ceea ce reiese clar din raportul ministrului american acreditat la Bucureşti, Schoenfeld, adresat la 21 Februarie 1948 Departamentului de Stat. Diplomatul american îi face pe membrii Comisiei vinovaţi de această stare de lucruri şi îi caracterizează în felul următor: "Ana Pauker este complet necunoscătoare a problemelor şi nu este familiarizată cu nici unul din cazuri, iar principalii ei asistenţi, Gr.Preoteasa şi Eduard Mezincescu sunt neinformaţi şi incompetenţi în felul cum caracterizează o situaţie. Ceilalţi membri ai Comisiei nu au dreptul de a lua vreo decizie şi, în plus, au cu totul alte preocupări, aşa încât problemelor legate de aplicarea clauzelor Tratatului de pace nu li se acordă decât o atenţie redusă" (15).

Guvernul american, în ciuda politicii obstrucţioniste practicate de Guvernul comunist român, nu precupe-

ţeşte nici un efort pentru a relua şi a reactiva relaţiile avute în perioada dinainte de război în domeniul economic, navigaţie, poştă, vize şi paşapoarte, patente, etc. In acest scop, Legaţia americană trimete o notă României pe data de 26 Februarie 1948, prin care cere, în lumina art.10 din Tratatul de pace, ca aceasta să-şi precizeze poziţia faţă de acordurile semnate înainte de război între cele două ţări. Nota se încheie cu o listă de 12 convenţii semnate între ele până în anul 1939 (16). Şi această încercare, ce urmărea o îmbunătăţire a climatului politic între cele două ţări, nu a găsit un ecou favorabil la Bucureşti.

Un eveniment cu grave consecinţe politice, strategico-militare, economice şi chiar psihologice a fost preluarea puterii de către comunişti la Praga. Această lovitură de stat a pus capăt speranţei care mai pâlpâia în sufletele multor oameni din Europa de Răsărit, de a vedea instaurat în ţările din Est un regim democrat. Starea de disperare şi lipsa de speranţă care a cuprins toate păturile populaţiei este sesizată de ministrul american din Budapesta, Chapin, constatare valabilă pentru toate popoarele din Răsăritul Europei. Diplomatul american îşi dă seama cu amărăciune că evenimentele de la Praga apar pentru omul de pe stradă ca o "probă incontestabilă de slăbiciune din partea USA şi Angliei, ca o abandonare a răsăritului Europei şi în acelaşi timp drept o dovadă a forţei irezistibile a expansiunii sovietice"(17). Chapin propune o serie de măsuri pentru restabilirea încrederii în USA a popoarelor din această zonă. Astfel, recomandă convocarea urgentă a şefilor diplomatici americani din Europa răsăriteană, pentru a găsi răspuns la următoarele probleme: modul în care să se desfăşoare în viitor activitatea misiunilor diplomatice în aceste ţări, în lumina evenimentelor ce au loc, metodele şi mijloacele ce trebuiesc folosite pentru a se convinge poporul american de gravitatea situaţiei din această zonă şi, în sfârşit, pregătirea unui raport ce va fi înaintat Congresului, în care să se arate gravitatea pericolelor care ameninţă interesele americane (18). Luările de poziţie ale diferiţilor reprezentanţi diplomatici acreditaţi în

aceste ţări a avut drept urmare crearea Comitetului Tratatului (The Treaty Committee) cu scopul de a coordona politica faţă de cele patru ţări inamice: Italia, Ungaria, Bulgaria şi România. Acest comitet era format din reprezentanţi ai diferitelor ministere şi instituţii federale ca: ministerul de externe, al comerţului exterior, al finanţelor şi desvoltării, al educaţiei, al armatei etc. Comitetul a început să-şi desfăşoare activitatea la 17 Martie 1948 şi a ţinut în cursul anului 22 de şedinţe /minutele, agendele şi documentele acestor şedinţe sunt până în prezent nepublicate_7(19).

In vederea coordonării politicii anglo-americane faţă de ţările răsăritene aveau loc frecvente consfătuiri şi schimburi de păreri între diplomaţii celor două ţări. In urma convorbirii avute de ambasadorul american la Londra, Gallman, cu adjunctul secţiei Sud din Foreign Office, Watson, acesta din urmă îi comunică modul cum apreciază partea britanică atitudinea conducătorilor comunişti faţă de traducerea în viaţă a clauzelor Tratatului de pace. Watson remarca:"...ar fi nerealist să se creadă că ţările satelite ar avea intenţia să îndeplinească prevederile ce decurg din tratat. Mulţi conducători de guverne sunt ignoranţi şi nu cunosc obligaţiile internaţionale şi, în cazul că tratatele ar fi respectate, acest lucru ar însemna dizolvarea autorităţii comuniste în acele ţări, unde regimurile au fost constituite numai prin metode ilegale şi anticonstituţionale, contrare prevederilor Tratatului". Ocupându-se de România, Watson arată că "este imposibil să se dea crezare vreunei declaraţii emanând de la acest guvern". In sprijinul acestei afirmaţii este amintit protocolul militar secret semnat în Februarie 1948 între URSS şi România, prin care armata română îşi putea mări efectivele peste prevederile cuprinse în Tratat (20). Confruntat cu intensificarea politicii de agresivitate şi de ostilitate a ţărilor satelite faţă de USA şi cu creşterea lipsei de consideraţie faţă de libertăţile fundamentale ale omului, ministrul de externe american, George Marshall, hotăreşte reconsiderarea poziţiei americane. Astfel, într'o circulară secretă, din 17 Martie 1948, adresată reprezentanţilor săi diplo-

matici, se analizează situaţia actuală din aceste ţări şi se fixează obiectivele ce trebuiesc urmărite, precum şi metodele şi mijloacele ce urmează a fi folosite pentru atingerea lor. In aceste instrucţiuni se ajunge la concluzia că situaţia politică actuală s'a produs în urma "agresiunii indirecte sovietice, care s'a manifestat sub forma sprijinirii unor regimuri totalitare minoritare, împotriva voinţei majorităţii populaţiei" şi că "mijloacele folosite de URSS au fost în contradicţie cu modul cum şi-a reprezentat USA obligaţiile de la Yalta". Din acest pasaj reiese clar că în acel moment, deşi târziu, diplomaţia americană îşi dădea seama că clauzele de la Yalta aveau, pentru un stat totalitar, alt înţeles şi erau altfel interpretate şi aplicate decât de către un stat democrat. In circulară se atrage atenţia asupra pericolului ce-l reprezintă pentru prestigiul USA campania de calomnii dusă în aceste ţări prin oficiile de informare. In continuare, se pune problema ruperii relaţiilor diplomatice cu aceste ţări, însă această ipoteză a fost respinsă căci ar fi avut urmări negative asupra posibilităţilor culegerii de informaţii din această zonă şi ar fi împiedicat sforţările de a se apăra interesele americane. In plus, un astfel de pas ar fi întărit polarizarea între Est şi Vest, având un efect negativ asupra schimburilor comerciale şi ar fi creat impresia în aceste state că USA le-ar fi abandonat totalitarismului sovietic. Analiza realistă a situaţiei din această circulară se vede şi în constatarea că menţinerea reprezentanţelor americane în ţările satelite "nu va afecta în mod radical cursul evenimentelor", însă va putea "alerta lumea de violarea de către autorităţile din Balcani a obligaţiilor lor internaţionale".

Marshall arată în încheiere că în scopul asigurării libertăţilor democratice, Departamentul de Stat a decis menţinerea contactului cu aceste guverne şi că în viitor va condamna orice act prin care s'ar leza libertăţile fundamentale sau care ar fi ostil Statelor Unite sau principiilor sale (21).

Unul dintre obiectivele majore ale politicii externe americane de după război a fost restabilirea economiei mondiale, considerată ca un factor stabilizator pentru menţinerea

păcii în lume. USA a oferit asistenţa sa economică ţărilor devastate de război pentru refacerea lor economică. 16 ţări europene au acceptat Planul Marshall, URSS şi ţările satelite au respins însă acest ajutor. Discutarea în Consiliul american pentru securitatea naţională a refuzului ţărilor satelite de a participa la acest program a dus la concluzia că acest refuz "constituie o ameninţare la adresa păcii mondiale şi, implicit, la securitatea USA". De aceea, în şedinţa din 17 Decembrie 1947, s'a hotărît să se facă următoarele recomandări Departamentului Comerţului, cu privire la exportul de bunuri în răsăritul Europei: 1. mărfurile trimise să fie folosite numai în scopuri paşnice, 2. aceste exporturi să nu afecteze poziţia economică a USA (22). In baza acestor recomandări Departamentul Comerţului a luat o serie de măsuri în scopul stabilirii unui control riguros asupra exporturilor către aceste ţări. Mărfurile de export au fost împărţite în două categorii: 1. mărfuri cu caracter militar, care au fost supuse comisiei "National Munitions Control Board", 2. mărfuri cu caracter nestrategic, care urmau să primească de la 1 Martie 1948 o licenţă de export din partea Departamentului de Comerţ. Tot în această lună a luat fiinţă un Comitet interdepartamental (Ad Hoc Subcommittee of the Advisory Committee), care era însărcinat să facă recomandări politice pentru aprobarea sau refuzul unor mărfuri destinate Europei de Sud-Est. In memorandumul elaborat de către Departamentul Comerţului la 9 Martie 1948, cu privire la controlul exportului spre Răsărit se arată, printre altele, că aceste măsuri de control nu se vor limita la domeniul schimbului de mărfuri, ci şi la schimbul de specialişti; astfel, se va introduce un control asupra activităţii depuse de tehnicienii trimişi în Est şi se vor limita aprobările pentru vizele de intrare în USA (23). Toate aceste măsuri de intensificare a controlului exportului de mărfuri îşi găsesc explicaţia atât în caracterul lor strategic, cât şi în politica economică ostilă a ţărilor răsăritene faţă de interesele economice americane. Acest lucru reiese clar din raportul Secţiei de politică comercială din cadrul Departamentului de Stat, cu privire la problemele ne-

rezelovate care au survenit în urma nerespectării de către România, Bulgaria şi Ungaria a clauzei economice prevăzute în Tratatul de pace. In raport se arată că recenta evoluţie economică din aceste ţări nu este decât rezultatul politicii totalitare a guvernelor controlate de comunişti, fapt care duce la constatarea că "aceste ţări nu vor ezita să ia măsuri discriminatorii faţă de interesele USA şi în favoarea celor ale URSS, pentru a face imposibilă existenţa unui interes de afaceri american în Europa de Răsărit, deoarece consideră că Americanii stau în calea programelor care duc la socializarea completă a economiei". De aceea se recomandă să se dubleze efortul pentru rezolvarea problemelor pendinte, să se ceară despăgubiri pentru bunurile americane expropiate şi să se urmărească pretenţiile cetăţenilor americani care au suferit pierderi în timpul războiului şi, în sfârşit, să se condamne public încălcările clauzelor economice din Tratatul de pace.

In anexa acestui document sunt amintite anumite cazuri specifice de încălcare a clauzelor de către guvernul de la Bucureşti. In privinţa petrolului, guvernul român, folosindu-se de o lege care se referea la controlul bunurilor naziste, a impus la conducerea Societăţii Româno-Americane un administrator. Prin legea Oficiilor industriale din 6 Iunie 1947, guvernul a impus un control arbitrar asupra întregii industrii private. Un punct de nerespectare a clauzelor a fost şi transferul ilegal către URSS a bunurilor germane. Astfel, Sovieticii au luat în stăpânire bunuri pe care Germania le confiscase de la cetăţeni americani în timpul războiului. De asemenea se atrage atenţia asupra faptului că prin trecerea de la comerţul privat la cel de stat, toate tratatele economice cu alte state nu favorizează decât interesele URSS-ului, iar protocolul secret din tratatul economic româno-sovietic pe termen lung reprezintă "cel mai flagrant exemplu de exploatare imperialistă a unei ţări mici, de către o Mare Putere". Raportul mai cuprinde referiri şi la alte domenii ale vieţii economice: transportul pe Dunăre, industria telefoanelor, a filmului, industria prelucrătoare, etc. (24).

Faptul că URSS i s'au acordat privilegii speciale în România contravine art.31 din Tratat şi, în acest sens, se recomandă Departamentului de Stat să ceară României: a) textele complete ale oricăror convenţii economice şi ale protocoalelor încheiate, b) să se protesteze ori de câte ori aceste protocoale încalcă clauzele Tratatului, c) să se iniţieze o campanie intensă de informare pentru a se atrage atenţia opiniei publice asupra penetraţiei sovietice în România şi Ungaria (25).

Pentru a stabili metodele şi tacticile folosite de către comunişti pentru a lua puterea politică au apărut o serie de studii şi analize elaborate în cadrul Departamentului de Stat. Una din aceste analize a fost elaborată de către directorul Oficiului pentru afaceri europene, Hickerson, care îl înaintează subsecretarului de stat Lovett , la 12 Aprilie 1948. In ea se arată că tactica folosită de comunişti în ţările sub ocupaţie militară sovietică s'a făcut după un şablon bine definit. Astfel, în timpul perioadei ocupaţiei au fost instaurate coaliţii guvernamentale cu reprezentanţi ale aşa numitelor partide democratice şi antifasciste, în care poziţiile cheie, din ministerele de interne, propagandă şi educaţie erau deţinute de către comunişti. Mai devreme sau mai târziu, leaderii partidelor necomuniste, participanţi la coaliţie au fost forţaţi să accepte şi să sprijine programul comunist, iar dacă se opuneau erau defăimaţi şi condamnaţi ca trădători, în procese neloaiale, sau erau obligaţi să fugă în străinătate. Dominaţia comunistă a acestor guverne a încercat să dea aparenţă de legalitate prin organizarea de alegeri în care, prin folosirea de diferite forme de presiune şi de practici frauduloase, partidele comuniste reuşesc să obţină în alegeri un număr mai mare de voturi decât cel pe care l-ar fi obţinut într'o alegere liberă şi corectă. In ultima fază a luptei pentru putere au trecut la eliminarea oricărei opoziţii şi au instaurat dictatura unui singur partid, supus dictaturii Moscovei. După schema prezentată mai sus a avut loc şi preluarea puterii în Bulgaria, România şi Ungaria, unde Comisia aliată de control, compusă din Americani, Englezi şi

Sovietici, instituită pentru a supraveghea executarea termenilor armistiţiului, nu şi-a putut îndeplini mandatul, întrucât preşedinţia era deţinută de Sovietici, iar ca trupe de ocupaţie erau folosite numai trupe sovietice. De acest lucru au profitat comuniştii care şi-au asigurat poziţiile cheie în guvernele de după război. Eforturile americane şi britanice au contribuit numai la întârzierea acestui proces. In general, posibilitatea unor represalii, mai de grabă decât folosirea lor, fapt sugerat de prezenţa trupelor sovietice de ocupaţie, a fost suficientă pentru a obţine acordul cu dorinţele sovietice (26).

Acest document este o recunoaştere, putem spune, oficială, a incapacităţii diplomaţiei americane de a influenţa într'o oarecare măsură desfăşurarea evenimentelor politice în această zonă, dar în acelaşi timp o confirmare dureroasă a faptului că cea mai puternică ţară liberă nu dispune de mijloace coercitive pentru a impune unui stat totalitar să respecte obligaţiile asumate în urma tratativelor internaţionale. Aceste constatări le găsim din nou amintite în raportul pregătit de Departamentul de Stat la 15 Aprilie 1948. In analiza modului cum s'au îndeplinit obligaţiile asumate prin Tratat, din momentul intrării lui în vigoare la 15 Septembrie 1947, se arată că URSS a făcut uz de veto-ul său în scopul de a preveni orice acţiune luată de unul dintre semnatarii tratatului, în detrimentul intereselor sovietice. Se pune în discuţie posibilitatea folosirii, ca mijloc de presiune asupra acestor ţări, a bunurilor lor blocate în USA în timpul războiului; tot aici se pune sub semn de întrebare eficacitatea acestui mijloc, căci tendinţa ce se schiţa în acel moment era aceea a naţionalizării economiei, ceea ce ameninţa existenţa companiilor americane care îşi desfăşurau activitatea în România. Personalul legaţiei a fost sporit cu un expert economic, a cărui sarcină era analizarea cererilor de despăgubire a cetăţenilor americani şi stabilirea compensaţiei adecvate pentru orice expropiere de bunuri americane.

In domeniul controlului îndeplinirii clauzelor militare, se constată lipsa de colaborare din partea sovietică,

în ceea ce priveşte România, căreia i s'au cerut informaţii în legătură cu efectivul actual al trupelor şi cu planurile sale viitoare în domeniul militar, răspunsul primit a fost un refuz politicos, în care se arată că datele vor putea fi furnizate "când vor fi disponibile".

Raportul se încheie cu o constatare realistă care, dacă ar fi fost cunoscută în acel moment, ar fi spulberat iluziile şi încrederea de care se bucura politica americană în rândurile poporului român. Astfel, se recunoaşte faptul că în acel moment "Guvernul american este într'o poziţie în care nu poate forţa în mod efectiv guvernele satelite să traducă în viaţă prevederile Tratatului de pace". (27).

In rezoluţia Conferinţei Miniştrilor de Externe din 6 Decembrie 1946, se prevedea ca "după 6 luni de la intrarea în vigoare a Tratatului de pace cu România, Ungaria şi Bulgaria, să se întrunească o conferinţă pentru a se elabora o nouă convenţie, referitoare la regimul navigaţiei pe Dunăre" (28). In art. 36 al Tratatului de pace cu România, se prevedea: "Navigaţia pe Dunăre este liberă şi deschisă tuturor naţiunilor, că vasele de comerţ şi bunurile oricărui stat să fie tratate pe picior de egalitate în ceea ce priveşte regimul portuar, taxele de navigaţie şi condiţiile negoţului cu vase". In practică, în acea perioadă, Dunărea era închisă pentru vasele occidentale, între Marea Neagră şi Linz, în Austria. Singura parte sub control occidental cuprindea Dunărea de la Linz la graniţa germană şi partea navigabilă din zona americană a Germaniei. USA a condiţionat participarea la o conferinţă asupra Dunării de acceptarea unui principiu esenţial, adică de recunoaşterea dreptului tuturor statelor de a naviga liber pe acest fluviu. Cererea puterilor occidentale ca Austria să participe ca un membru cu depline puteri a fost respinsă de către URSS, sub pretextul că nu a fost semnat încă un tratat de pace; în realitate, majoritatea confortabilă de care dispunea s'ar fi redus de la 7 la 3 voturi.

In vederea pregătirii conferinţei asupra Dunării, are loc un schimb de informaţii între Legaţia americană de la Bucureşti şi Departamentul de Stat. La 28 Aprilie 1948, George

Marshall arăta că este interesat să testeze sistemul de licenţe elaborat de România şi dacă există posibilitatea ca aceste facilităţi să fie folosite şi de alte companii de navigaţie şi alte ţări. Pentru aceasta, solicită părerea legaţiei în acest domeniu, căci părerea lui este că prin punerea în practică a unei licenţe se poate testa modul cum România aplică prevederile Tratatului de pace şi, în consecinţă, cere legaţiei să-i recomande o companie de navigaţie căreia i s'ar putea sugera să întreprindă acest test.

In legătură cu vasele care circulau pe Dunăre înainte de război, se arată că există anumite informaţii, însă ele trebuiesc verificate şi corectate, în scopul obţinerii unui tablou clar asupra navigaţiei în această zonă. Marshall arată că posedă următoarele informaţii asupra flotelor diverselor ţări: Sovieticii ar dori să cumpere sau să închirieze 29 de vase ale Companiei Dunărene Franceze de Navigaţie; o parte din flota greacă de pe Dunăre a fost cumpărată de România şi predată URSS ca despăgubire de război, alte vase greceşti au fost închiriate de către Sovromtransport, o altă parte se găsesc în zona americană a Germaniei. Din flota britanică aflată pe Dunăre, 16 vase au fost predate de Sovietici României pentru a fi reparate, în condiţiile fixate prin Armistiţiu, însă, din cauza întârzierii nejustificate a reparaţiilor, ele nu au putut fi predate Britanicilor, iar puţinele vase britamice stau nefolosite, deoarece li se refuză alimentarea cu combustibil (29). Ministrul american în România, Schoenfeld, răspunde că în urma informaţiilor culese de la Englezi, Francezi şi Elveţieni (care reprezintă interesele greceşti) navigaţia pe Dunăre nu se desfăşoară în mod liber decât pentru vasele sovietice şi acelea ale societăţii Sovromtransport. In continuare, se arată că formal au dreptul să circule toate vasele, însă în realitate, printr'o serie de greutăţi administrative ca: refuzul de a alimenta cu combustibil, de a repara avariile, lipsa unor facilităţi de încărcare şi descărcare, boicotul de către sindicate şi o serie întreagă de dificultăţi economice şi financiare fac ca pentru vasele engleze, franceze, greceşti şi româneşti independente, navigaţia

să fie imposibilă.

Referindu-se la sugestia făcută de George Marshall, de a se testa modul cum reacţionează autorităţile româneşti la încercarea de a se trimite un vas circulând sub pavilion străin, diplomatul american arată că această încercare a fost făcută de către şlepul englez "Scotland", care a cerut permisiunea să transporte mărfuri dela Brăila în zona americană a Germaniei şi căruia nu i s'a dat nici un răspuns; el crede că o rezolvare a acestui caz nu va avea loc decât după conferinţa asupra Dunării. De asemenea e de părere că nici o companie de navigaţie românească independentă nu va îndrăzni să facă acest test, din teamă de represalii. In privinţa companiei franceze, se arată că aceasta nu este interesată a-şi vinde vasele, ci de a fi prezentă pe Dunăre.

Problema vaselor greceşti achiziţionate de România de la Greci nu este nici în prezent rezolvată, deoarece România, în ciuda insistenţelor ambasadei elveţiene, care reprezintă interesele greceşti, nu a achitat sau returnat vasele greceşti rechiziţionate în timpul războiului. Singurele vase greceşti care circulă pe Dunăre sunt acelea închiriate de către Sovromtransport. In încheiere, se arată că atât Englezii, cât şi Francezii au câte un reprezentant competent în problemele de navigaţie şi recomandă ca aceştia să fie invitaţi la conferinţa asupra Dunării (30).

Intre timp au loc o serie de schimburi de scrisori între reprezentanţii celor patru Mari Puteri, în legătură cu numărul de participanţi şi locul conferinţei. In nota americană, purtând data de 25 Mai 1948, Guvernul american îşi exprimă regretul că URSS nu a acceptat o conferinţă de consultări preliminare, în legătură cu noul statut al Dunării; de asemenea regretă foarte mult faptul că Sovieticii nu admit la conferinţă Austria, iar în legătură cu data conferinţei, propune amânarea ei de la 30 Mai la 30 Iulie 1948, la Belgrad (31). In răspunsul sovietic din 12 Iunie apar deja semne ale neînţelegerii ce mocnea între URSS şi Iugoslavia; astfel, Sovieticii afirmă că au fost informaţi de la Belgrad că ţara gazdă nu va putea pregăti conferinţa la termenul fixat şi de

aceea ea propune transferarea ei în altă ţară şi admite ca Austria să trimită doi reprezentanţi cu drept consultativ. Ministrul de externe iugoslav, Simici, dă o declaraţie,în care informează pe însărcinatul american Reams, că afirmaţia din nota sovietică, anume că Iugoslavia nu ar fi în stare să facă pregătirile necesare până la termenul fixat, nu corespunde realităţii. Această notă din 16 Iunie este prima dovadă oficială a neînţelegerilor dintre cele două ţări (32). In această perioadă, guvernul comunist român a luat unele măsuri în vederea restrângerii traficului pe Dunăre, fapt relevat de către ambasadorul american la Moscova, care arată că acest lucru reprezintă o violare a Tratatului de pace şi un exemplu elocvent al absenţei libertăţii de navigaţie pe Dunăre (33). In ceea ce priveşte atitudinea ce o va adopta România la această conferinţă, aflăm amănunte din raportul trimis de către ministrul american la Bucureşti, Schoenfeld, secretarului de Stat, la 16 Iulie 1948, în care el arată că România susţine teza după care Dunărea să fie controlată numai de ţările riverane, însă nu s'ar opune unui control internaţional, dacă acest control s'ar extinde şi asupra Canalului Panama şi Canalului Suez. Diplomatul american îşi exprimă părerea că politica ce o va adopta România nu este decât o "reflectare josnică" (an abject reflection) a poziţiei pe care o va adopta URSS, căci regimul actual se declară pentru libertatea navigaţiei, fiind silit la acest lucru de către Tratatul de pace, însă în realitate vrea să ascundă faptul că doreşte să asigure controlul Dunării URSS şi sateliţilor ei (34).

Datorită faptului că pregătirile conferinţei asupra Dunării aveau loc la puţin timp după declanşarea deschisă a conflictului ideologic dintre Iugoslavia şi Cominform, Sovietele vor încerca, prin şeful delegaţiei lor la Belgrad, Vâşinski, să reediteze şi să schimbe mersul evenimentelor în favoarea comuniştilor, aşa cum au reuşit la 6 Martie 1945 la Bucureşti,unde se urma fără crâcnire linia Moscovei. Aliatul cel mai de nădejde al Kremlinul în acel moment era România, reprezentată la conferinţa de la Belgrad de Ana Pauker,

lucru care reiese clar din discursul ţinut de ea la 1 August, în care, printre altele, a atacat Convenţia din anul 1921, ca fiind un produs al perioadei în care ţările riverane nu se bucurau de o deplină suveranitate, fiind dominate de Marile Puteri şi din această cauză "noile democraţii populare nu vor accepta un nou tratat de acest gen" (35).

Primul proiect de convenţie prezentat Conferinţei a fost înaintat de URSS la 2 August şi cuprindea 42 de articole; partea americană ia poziţie faţă de acest proiect în scrisoarea adresată de George Marshall delegaţiei americane la Belgrad, în care se arată că principalele lipsuri ale acestei propuneri constau în faptul că nu există nici o clauză care să apere vasele comerciale de practicile discriminatorii şi preferenţiale şi se excludeau statele neriverane din comisie; nu se amintea nimic de statutul Germaniei şi se excludea Austria până la încheierea Tratatului de pace,etc. (36). O expunere detaliată asupra poziţiei americane o face şeful delegaţiei USA la conferinţă, Cavendish W.Cannon, la 5 August 1948, care arată că principiile ce stau la baza propunerilor americane sunt identice cu acelea care au stat la elaborarea Tratatelor de pace cu România, Bulgaria şi Ungaria. Cannon respinge acuzaţia după care USA ar pleda pentru libertatea navigaţiei pe fluviu în scopul de a domina statele riverane mai slabe şi arată că tocmai URSS, prin crearea unei serii de societăţi mixte de transport în ţările dunărene, a reuşit să domine nu numai flotilele de pe Dunăre, dar a şi obţinut un monopol asupra docurilor şi a porturilor din aceste ţări. De aceea, partea americană cere nu numai o clauză care să prevadă libertatea navigaţiei, dar şi un punct în care se va preciza cum anume acest obiectiv poate fi transpus în viaţă (37).

In raporturile trimise de Cannon, chiar de două ori pe zi Departamentului de Stat, avem o oglindă fidelă pentru felul cum sunt abordate de către diferitele delegaţii problemele aflate în discuţie. Astfel, sunt redate exact intervenţiile de tip slogan ale şefului delegaţiei române, Ana Pauker, care luând cuvântul pe marginea proiectului sovietic,

se foloseşte de schemele clişeu despre "exploatarea înainte de război a României de către puterile occidentale, cu ajutorul Comisiei europene a Dunării" şi declaraţiile cu caracter hiper revoluţionar împotriva participării USA la această comisie, întrucât "democraţiile populare nu vor permite imperialismului dolarului să facă ceea ce a făcut în Grecia, China, Franţa şi Italia", iar argumentarea sa se reducea la repetarea maşinală a tezelor lui Vâşinski (38).

Conferinţa a acceptat ca bază de discuţie proiectul sovietic, fapt ce a provocat o reacţie negativă din partea presei americane. Acest lucru a determinat Departamentul de Stat să facă o declaraţie oficială de justificare, argumentând că şi pentru încheierea păcii în Balcani s'a folosit un proiect sovietic, iar pentru Tratatul de pace cu Italia, un proiect american. Delegaţia americană, în amendamentele sale la proiectul de convenţie sovietic, a scos în evidenţă privilegiile de care se bucurau societăţile mixte sovieto-române de transport: vasele acestei companii de navigaţie se bucurau de o reducere de o treime din taxele ce urmau a fi achitate pentru folosirea canalului Sulina, Acest lucru era contrar principiului după care fiecare societate de navigaţie trebuie să se bucure de tratament egal. De aceea, Americanii susţineau să se introducă în articolul ce prevedea libertatea de navigaţie pe fluviu şi cuvintele "fără discriminare" (39). Partea sovietică nu a fost de acord cu acest amendament, sub pretextul că în acest mod este încălcată suvaranitatea acelor ţări. O altă obiecţie americană se referea la faptul că în această convenţie trebuie să fie cuprinse toate braţele Dunării, nu numai braţul navigabil Sulina, însă ţările comuniste, care deţineau majoritatea, au respins această cerere (40).

In ziua de 14 August, când preşedinţia conferinţei o deţinea Ana Pauker, au avut loc o serie de schimburi violente de cuvinte între delegaţiile occidentale şi delegaţiile din Est, ceea ce marca un dezacord total între cele două părţi. Astfel, delegatul britanic a acuzat URSS că duce o politică imperialistă în zona Dunării, în timp ce partea

sovietică descria amendamentele prezentate de Apuseni ca urmărind să stabilească un regim al capitulaţiilor. Această atmosferă de lipsă de încredere şi de conlucrare s'a vădit şi în respingerea celor 28 de amendamente propuse de către puterile apusene în timpul conferinţei, fapt care a determinat pe şeful delegaţiei americane să depună o declaraţie în care argumenta refuzul american de a semna acest document. Obiecţiunile la acest proiect au fost concentrate în 5 puncte: a) inexistenţa unei clauze care să prevină măsurile discriminatorii, b) neacceptarea unor membri neriverani în Comisia Dunării, c) refuzul de a include în sistemul de navigaţie a fluviului toate braţele de vărsare în Marea Neagră, d) respingerea participării Austriei şi neluarea în seamă a Germaniei, e) noua convenţie anulează în mod arbitrar convenţia din anul 1921. Cannon arată că în momentul în care a început conferinţa "Dunărea era un fluviu mort pentru comerţul internaţional, iar acum, la sfârşitul ei, nimic nu s'a schimbat în acest domeniu, decât faptul că regimul de control rigid sovietic, dela Bratislava până la Marea Neagră a fost recunoscut de către cele 7 guverne"(41).

In ziua de 18 August au avut loc ultimele luări de poziţie faţă de noua convenţie. Delegaţii ţărilor din Est, printre care şi Ana Pauker, au respins acuzaţia că în timpul desfăşurării lucrărilor conferinţei ar fi fost doar instrumente docile în mâna Sovietelor. In seara aceleiaşi zile a avut loc semnarea convenţiei numai de către cele 7 state comuniste, cele trei ţări occidentale refuzând să-şi pună semnătura pe o convenţie pe care ele o considerau a fi "nenegociată"; ei vor accepta şi în viitor convenţia din anul 1921, ca singura legală şi valabilă (42).

Eşecul Conferinţei de la Belgrad a confirmat din nou dorinţa URSS de a elimina Puterile Occidentale de la orice comisie internaţională care ar avea drept ţel exercitarea unui control asupra vreunei probleme economice sau politice din Europa de Sud-Est, şi, acest lucru a fost posibil prin interpretarea sui generis a clauzelor tratatelor de pace semnate cu aceste ţări. USA se vede nevoită să explice

poziţia pe care o va adopta pe viitor în problema Dunării şi astfel, la 30 Septembrie, subsecretarul de stat, Lovett, trimete o circulară legaţiilor din Europa de Est, inclusiv celei din Bucureşti, în care arată că ţelul USA este să demonstreze opiniei mondiale că problema Dunării nu este o problemă rezolvată în urma Conferinţei de la Belgrad, deoarece guvernul american consideră convenţia ca nulă şi neavenită, întrucât ea este în dezacord cu principiile tratatelor de pace cu ţările din această zonă. De aceea, USA se va folosi de Adunarea Generală ONU şi de alte organisme internaţionale şi conferinţe ale miniştrilor de externe, care vor discuta problema Germaniei şi Austriei, pentru a-şi exprima dezacordul faţă de noua Convenţie şi va încerca să obţină din partea Curţii Internaţionale de Justiţie de la Haga avizul că convenţia din anul 1921 rămâne în continuare în vigoare. Toate aceste măsuri vor fi susţinute printr'o intensificare a propagandei pe calea undelor (Vocea Americii), prin presă şi pe căi diplomatice, arătându-se ţărilor din Est că prin această Convenţie ele şi-au pierdut suveranitatea, fiind transformate în unelte docile în mâna imperialismului sovietic (43).

Amendamentele la aceste recomandări au fost făcute şi de alte personalităţi politice din alte sectoare, cum a fost acela al lui Garrison Norton, asistent al secretarului Ministerului Transporturilor şi al lui John W. Tuthill din acelaşi minister (43).

Legea naţionalizărilor întreprinderilor industriale, din 11 Iunie 1948, va afecta în mare măsură interesele economice americane în România, datorită etatizării unor întreprinderi în care se găsea şi capital american. Pentru a discuta noua situaţie creată prin naţionalizare, a avut loc la Paris între 25-29 Iunie 1948 o conferinţă tripartită, între USA, Anglia şi Franţa. Scopul oficial anunţat era discutarea problemelor ce s'au ivit în perioada aplicării prevederilor Tratatului de pace. Au avut loc 6 întruniri, dintre care 4 au fost tripartite şi două, bipartite /anglo-americane/. Din chiar prima întâlnire a reieşit că Franţa era interesată de urmările naţionalizărilor recente din România. Primele

întâlniri tripartite au fost dedicate acestei teme, în timp ce alte probleme au fost discutate numai în treacăt. De aceea, Englezii şi Americanii au ţinut încă două şedinţe, în scopul de a aborda în mod detaliat problemele economice şi juridice care luaseră naştere (44). In urma extinderii consultărilor şi cu alte ţări, se elaborează o notă de către USA, Anglia, Franţa, Belgia şi Olanda, care este adresată guvernului român la 7 Septembrie 1948, unde se protestează împotriva legii de naţionalizare. Elveţia şi Suedia au refuzat să participe la această acţiune comună, sub pretextul că ele înaintaseră deja protestul lor României. Nota de protest americană arată că naţionalizarea bunurilor americane din România este ilegală, deoarece contravine art. 31 din Tratatul de pace, din care cauză partea americană nu recunoaşte această expropiere şi cere, fie o returnare a bunurilor confiscate, fie o despăgubire efectivă şi rapidă a acestor bunuri (45). Problema bunurilor confiscate prin legea de naţionalizare este reluată în documentul din 14 Ianuarie 1949, "Department of State Policy Statement", în care se arată că USA este autorizată prin clauzele Tratului să reţină şi sa folosească bunurile României din USA. In cazul în care guvernul român persistă în politica dilatorie faţă de cererile americane, nu există altă posibilitate decât de a se satisface din aceste bunuri pretenţiile cetăţenilor americani. Având în vedere politica de supunere a României faţă de URSS şi atitudinea critică a guvernului faţă de USA, guvernul american nu va sprijini nici o acţiune financiară, chiar şi a băncilor particulare, atâta timp cât va persista caracterul dependent al economiei româneşti. Şi în domeniul restituirii bunurilor româneşti aflate în zona americană a Germaniei, politica actuală americană se desfăşoară pe o bază restrictivă, deoarece aceste bunuri vor fi restituite numai dacă nu intră sub restricţia licenţei de export, sau nu sunt cerute de refugiaţi din această ţară, sau de alte persoane. Toate aceste măsuri de ordin economic au drept scop să exercite presiuni asupra guvernului, pentru ca acesta să-şi respecte obligaţiile asumate prin tratatele sem-

nate (46).

Diplomaţia americană era foarte atentă la orice semnal venit din România, care putea constitui o schimbare a statutului juridic. George Marshall a fost alarmat de ştirea că în timpul manifestaţiei de 9 Mai, s'au strigat lozinci cerând incorporarea României la URSS, un fapt asemănător având loc şi în perioada premergătoare proclamării Republicii Populare. Aceste ştiri au găsit un larg ecou în presa americană, mai ales în articolul corespondentului extern al ziarului New York Times, Cyrus L.Sulzberger, publicat în numărul din 30 Mai. In articol se afirma că URSS exercită presiuni asupra României, ca aceasta să intre în mod "voluntar" în cadrul Republicelor Sovietice. Marshall ia poziţie faţă de aceste zvonuri şi arată că "o astfel de dezvoltare apare inconsecventă cu alte curente manifestate de politica sovietică şi ar părea ilogică, în ceea ce priveşte avantajele ce le-ar obţine URSS prin aceasta" şi pentru a se preveni o situaţie şi a nu fi puşi în faţa unui "fait accompli", trebuie acordată o atenţie deosebită oricăror indicii ce ar confirma această tendinţă (47). La 9 Iulie, şeful legaţiei americane la Bucureşti, Schoenfeld, ia atitudine la cele comunicate de George Marshall. El arată că nu există nici un indiciu serios după care ar exista un plan conform căruia România ar urma să fie înglobată la URSS. Informaţia,după care la 9 Mai ar fi fost scandate lozinci cerând această unire, nu a fost confirmată. Diplomatul american recunoaşte că dintre toţi sateliţii Rusiei sovietice, România apare ca ţara cea mai integrată în sistemul sovietic. Tratatele economice şi militare nu au avut drept scop numai coordonarea unei alinieri, ci şi aceea de fuziune şi, în cazul în care se permite acest lucru, se va ajunge la formarea unui singur organism. El arată că va veni timpul când Sovieticii vor dori să dea o recunoaştere juridică acestei identităţi politice, dar în momentul de faţă nu vede nici o raţiune pentru acest pas.

Schoenfeld se ocupă şi de argumentele care sunt împotriva acestei absorbiri juridice, astfel, prin această ac-

ţiune Ruşii nu se mai pot prezenta ca poporul care respectă suveranitatea şi independenţa statelor satelite şi în acelaşi timp şi-ar micşora posibilităţile de manevră diplomatică. Propaganda lor ar deveni farsă şi, în acelaşi timp, nu ar exista nici un avantaj pentru ei. Diplomatul american nu se îndoieşte că stă în putinţa URSS-ului să realizeze acest lucru, că persoanele care exercită puterea în România pot fi determinate să accepte o astfel de anexiune, dar e convins că URSS - nici nu va încuraja şi nici nu va permite să aibă loc în acel moment, o astfel de schimbare, deoarece acest lucru va rupe toate legăturile cu Occidentul.

In concluzie, se arată că zvonurile care circulă din timp în timp despre această anexare a României la URSS nu sunt confirmate de un semn după care s'ar schimba statutul juridic actual, căci de facto România se afla sub controlul politic, economic şi militar al URSS-ului şi păstrează numai "nominal sovereignity and trappings of independent state" (48).

Aceeaşi constatare o găsim câteva luni mai târziu la analiza asupra României, elaborată de către Departamentul de Stat în Ianuarie 1949, în care se arată că există semne ce pot sugera o tendinţă de "amalgamare a României la URSS" şi că România ar fi "prima din lanţul unei asemenea asimilări", dar în momentul de faţă URSS nu ar obţine nici un "avantaj strategic din această acţiune" (49).

Inrăutăţirea climatului internaţional, prin excluderea Iugoslaviei şi prin blocada Berlinului, s'a manifestat în România prin intensificarea şi amplificarea campaniei antiamericane, ajungându-se la forme paroxistice. Astfel, în această campanie se încearcă, cu ajutorul unor înscenări, să se discrediteze activitatea personalului diplomatic american. Un astfel de caz a avut loc la 6 Septembrie 1946, când o maşină a legaţiei americane în care au luat loc Wayne W.Fischer, al 3-lea secretar, Paul H.Green, ataşat şi două funcţionare, Ruth V.Garr şi Peggy M.Maggard, a întreprins o vizită la Giurgiu. Maşina a fost oprită în centrul oraşului Giurgiu, sub pretextul unui control de circulaţie, deşi maşina avea

număr diplomatic, iar un agent secret în civil i-a somat pe ocupanţi să se îndrepte spre sediul Siguranţei. Ataşatul diplomatic Green a intrat în clădirea Siguranţei pentru a se interesa de cauzele acestei opriri ilegale. La cererea sa de a intra în legătură cu legaţia din Bucureşti, acest lucru i-a fost refuzat. El şi cu o secretară, Ruth Garr, au fost interogaţi până la ora 2,30 noaptea. Pe ceilalţi doi ocupanţi americani rămaşi în maşină, agenţii Siguranţei au încercat prin şiretlicuri şi ameninţări să-i oblige să părăsească maşina. Abia a doua zi, la ora 11,15, li s'a permis să ia legătura cu legaţia şi după 15 minute li s'a dat voie să se reîntoarcă la Bucureşti. Am insistat mai mult asupra acestui incident pentru a arăta că guvernul comunist nu se da în lături de la nici o înscenare, călcând chiar uzanţele diplomatice, pentru a obţine o mărturisire sau o probă cât de neînsemnată asupra "activităţii de spionaj" dusă de corpul diplomatic american. La 9 Septembrie 1948 Guvernul român adresează o notă legaţiei americane, în care cere rechemarea celor patru membri, sub motivul unor acţiuni de spionaj. In nota sa de răspuns din 15 Septembrie, legaţia protestează în mod energic împotriva reţinerii diplomaţilor americani şi califică acest act ca o "acţiune nescuzabilă" a autorităţilor române. Respinge şi afirmaţia că cei patru membri ar fi fotografiat oraşul sau împrejurimile lui (50). Pe linia discreditării activităţii diplomaţilor americani în România, se înscrie şi amintirea legăturilor ce există între legaţie şi procesele politice care au avut loc în acea toamnă, cum a fost procesul deschis la 12 Octombrie în faţa Tribunalului Militar din Bucureşti, în care erau acuzate 12 persoane de spionaj în favoarea USA. Această farsă juridică se încheie la 2 Noembrie cu următoarele sentinţe: Ion Bujoiu, Al.Popp, amiralul Măcelaru, Prof.Gh.Manu, N.Pătraşcu, Max Auschnitt (în contumacie) la închisoare pe viaţă, N.Mărgineanu la 25 de ani, V.Gheorghiu şi N.Ghiorean la 20 de ani. Alex.Balş şi Gh.Bontilă la 15 ani (51). Trei erau obiectivele pe care le urmăreau aceste procese: în primul rând de a da un avertisment cu caracter de ameninţare pentru toţi cei care ar fi îndrăznit să intre în legătură cu diplomaţi străini, în al doilea rând, să-i izoleze pe membrii corpului diplomatic, luându-li-se posibilitatea de informare şi, în al treilea rând, să se reducă efectivele personalului legaţiei americane din Bucureşti, ceea ce echivala cu o slăbire a eficacităţii sale. Acest lucru reiese din scrisoarea trimisă la 29 Octombrie 1948 lui George Marshall de către Schoenfeld, care arată că în urma convorbirilor purtate cu Ana Pauker, Grigore Preoteasa şi Eduard Mezincescu, în ultimul timp, ei îşi exprimaseră în mod deschis opoziţia faţă de o mărire a numărului membrilor legaţiei americane. Ministerul de externe a folosit orice prilej de a pune obstacole în calea menţinerii numărului de personal existent, prin refuzul de a recunoaşte funcţia de ataşat sau de a admite înlocuirea persoanelor rechemate, fie prin refuzul de viză pentru o mai lungă perioadă, fie prin amânarea recunoaşterii, până când aceste persoane erau numite în altă parte. Centrul de greutate al efortului autorităţilor române este îndreptat spre compromiterea acelor persoane care, prin poziţia şi experienţa lor, sunt considerate ca persoane cheie în diferite sectoare ale legaţiei, cum sunt: Col.John R.Lovell, ataşat militar, Henry B.Leverich, consilier de legaţie, Donald C.Dunham, al doilea secretar, Robert Shea, ataşat, C.Vaughn Ferguson, consul şi a căror rechemare ar fi adus prejudicii serviciului ataşaţilor secţiei politice şi ai serviciului de informaţii. Schoenfeld propune, în cazul rechemării unor diplomaţi americani, ca o contramăsură, să se arate Guvernului român că acest lucru este ilegal şi că nu va rămâne fără ripostă din partea Guvernului american. In cazul în care această măsură va fi aprobată, se propune rechemarea de la Washington a lui Grigore Preoteasa, a cărui activitate este incompatibilă cu statutul unui diplomat, precum şi a lui Radu Lăzăreanu, care este un reprezentant al Siguranţei. In concluzia raportului său, diplomatul american arată că o politică de acceptare pasivă nu poate servi drept garanţie pentru o desfăşurare diplomatică normală în viitor (52).

Confirmarea celor afirmate de către Schoenfeld în

scrisoare nu s'a lăsat mult aşteptată, căci la 7 Decembrie 1949, Ministerul de externe român a cerut rechemarea ataşatului militar Lovell şi a consulului legaţiei Leverich, sub pretextul "faptelor revelate" în recentul proces "intentat unui grup de spioni şi sabotori" cu care au conspirat împotriva siguranţei României. In urma acestei note, directorul Oficiului pentru afaceri europene a înaintat un raport subsecretarului de stat la externe Lovett, arătând neîntemeierea acuzaţiilor aduse diplomaţilor americani, cerând să se răspundă prompt cu o acţiune similară faţă de legaţia română din Washington, ca fiind "as the only sort of language which will carr weight with the Rumanian Government". In încheiere, recomandă să se ceară Guvernului român rechemarea lui Preoteasa şi Radu Lăzăreanu de la Washington (53). In ziua de 10 Decembrie se înaintează două note României, prin care se cere rechemarea celor doi diplomaţi (54). Astfel, se încheie anul diplomatic 1948 cu o înăsprire neîntâlnită a relaţiilor dintre cele două ţări. In acelaşi timp, prin îmbolnăvirea lui George Marshall şi demisia lui din fruntea Departamentului de Stat, vom asista la o reconsiderare a politicii americane faţă de ţările comuniste din Est, iar în viitorul an, accentele acestei politici le va pune noul ministru de externe, Dean Acheson.

Politica USA faţă de România în perioada scurtă pe care am analizat-o a fost influenţată de un complex de evenimente ce au avut loc pe continentul european. Caracteristica principală a acestui an a constat în intensificarea şi ascuţirea conflictelor dintre cele două lagăre, ceea ce s'a datorat faptului că în acel moment linia de demarcaţie între cele două ideologii nu era definitiv fixată. O serie de probleme nerezolvate au cântărit greu asupra acestei politici, neîncheierea Tratatului de pace cu Austria a permis URSS să se amestece nemijlocit în afacerile interne şi externe ale României prin folosirea trupelor sovietice staţionate în România, ca un mijloc permanent şi eficace de presiune. Extinderea controlului comunist asupra Cehoslovaciei, prin lovitura de stat din Februarie de la Praga, a avut drept urmare o întărire a forţelor comuniste din interior şi o înăsprire a intransigenţei comuniştilor români în exterior.

Totuşi, în acest tablou sumbru, s'a ivit şi o speranţă: fisura creată în blocul sovietic prin condamnarea Iugoslaviei, lucru care a obligat pe Americani să-şi reanalizeze politica. Ultimul eveniment major care a intensificat războiul rece, prin o recrudescenţă a campaniei antiapusene, a fost blocada Berlinului. Faptul că puterile occidentale nu s'au lăsat intimidate de şantajul politico-militar sovietic a avut un rezultat de o deosebită importanţă, deoarece a pus capăt, pentru un timp, expansiunii sovietice în Europa.

Pe acest fundal de evenimente politice, diplomaţia americană a fost nevoită să stabilească metodele şi mijloacele cele mai adecvate pentru îndeplinirea obiectivelor sale, care, din analiza diferitelor declaraţii ale oamenilor politici americani, permite o prezentare rezumativă a lor: recâştigarea de către România a unei adevărate stări de independenţă, integrarea constructivă, politică şi economică, în comunitatea mondială a naţiunilor libere, restabilirea în România a unui regim bazat pe lege şi respectarea acesteia, şi nu pe autoritatea arbitrară a unui regim dictatorial. Să i se dea posibilitatea poporului român de a se bucura de toate libertăţile omului, oferindu-i-se condiţiile pentru crearea unei instituţii libere, prin participarea generală la activităţi politice şi intronarea unui guvern reprezentativ. In scopul realizării acestor deziderate, diplomaţii americani şi-au exprimat în diferitele luări de poziţie părerea că problemele curente ale relaţiilor dintre USA şi România nu pot fi substanţial rezolvate şi, în unele privinţe, atenuate, decât în largul context al relaţiilor cu URSS, deoarece, în realitate, relaţiile dintre USA şi România nu sunt decât o componentă a acestor relaţii predominante. De aceea, formula politică faţă de România trebuie să derive din specificul politic, economic şi geografic al ţării. De aceea, USA a căutat, cât i-a fost posibil, să ţină seama de aceste componente şi a păstrat deschise toate canalele de influen-

ţare a situaţiei din România, căutând în acelaşi timp noi drumuri şi metode pentru acest scop, prin încurajarea unei opoziţii pasive faţă de comunism.

Din toate documentele americane consultate reiese că, în ciuda rezultatelor slabe, puţin spectaculare, obţinute în urma intervenţiilor sistematice în favoarea respectării drepturilor omului, a aplicării în spiritul lor a clauzelor politice, economice şi militare din Tratatul de pace, modul perseverent şi tenace cu care au fost urmărite de partea americană aceste obiective a insuflat poporului român încrederea şi speranţa că USA nu a renunţat, nici în acel moment greu, la obiectivul ei principal de instaurare a unui regim democrat în România.

\+ + +

Referinţe Bibliografice

1. Djilas,Milovan: "Jahre der Macht", p.98.
2. Filitti,Gr.: "La loi du vainqueur" în "Aspects des relations russo-roumaines", p.189 şi Ionescu,Ghiţă:"Communism in Rumania", p.142-143.
3. Foreign Relations of the United States, 1948, vol.IV. Central and Eastern Europe; The Soviet Union, 1974, p. 288, nota nr.1 (de acum:Foreign...)
4. Foreign... 1948, vol.IV, p.289.
5. Violations of Peace Treaty Guaranties of Human Rights, vol.I Rumania, 1951,p.3 (de acum:Violations...).
6. Department of State Bulletin, Febr.15,1948, p.216-218 (de acum:Department...).
7. Foreign... 1948, vol.IV, p.291.
8. Ionescu,Ghiţă: "The Break-up of the Soviet Empire in Eastern Europe", 1965, p.30 (de acum Ionescu,Ghiţă: "The Break-up...).
9. Djilas,M. op.cit., p.186
10. East-Europe, vol.III, Nr.162 24 December 1947, p.7.

11. Ionescu,Ghiţă: Break-up ... p.31
12. Fejtö,François "Histoire des démocraties populaires", Paris, 1952, p.200.
13. Foreign ..., 1948, vol.IV, p.298.
14. Foreign..., 1948, vol.IV, p.298-300.
15. Foreign..., 1948, vol.IV, p.301-302.
16. Department...,Febr.26, p.356-357.
17. Foreign..., 1948, vol.IV, p.307.
18. Foreign..., 1948, vol.IV, p.310.
19. Foreign..., 1948, vol.IV, p.310.
20. Foreign..., 1948, vol.IV, p.312.
21. Foreign..., 1948, vol.IV, p.313.
22. Foreign... 1948, vol.IV, p.512.
23. Foreign..., 1948, vol.IV, p.523-524.
24. Foreign..., 1948, vol.IV, 349-350.
25. Foreign..., 1948, vol.IV, p.347.
26. Foreign..., 1948, vol.IV, p.828.
27. Foreign..., 1948, vol.IV, p.323-325.
28. Foreign..., 1948, vol.IV, p.597.
29. Foreign..., 1948, vol.IV, p.603.
30. Foreign..., 1948, vol.IV, 605-606.
31. Foreign..., 1948, vol.IV, p.613-614.
32. Foreign..., 1948, vol.IV, p.615.
33. Foreign..., 1948, vol.IV, p.626.
34. Foreign..., 1948, vol.IV, p.627.
35. Foreign..., 1948, vol.IV, p.640.
36. Foreign..., vol.IV, p.651-652.
37. Foreign..., 1948, vol.IV p.655-660.
38. Foreign,.., 1948, vol.IV, p.666.
39. Foreign..., 1948, vol.IV, p.679.
40. Foreign..., 1948, vol.IV, p.687.
41. Foreign..., 1948, vol.IV, p.716-718.
42. Foreign..., 1948, vol.IV, p.721.
43. Foreign..., 1948, vol.IV, p.724-725.

44. Foreign..., 1948, vol.IV, p.364.
45. Department of State Bulletin, 1948, p.408.
46. Foreign..., 1949, vol.V, p.528-529.
47. Foreign..., 1948, vol.IV, p.362-363.
48. Foreign..., 1948, vol.IV, p.363-364.
49. Foreign..., 1949, vol.V, p.533.
50. Department of State Bulletin, 1948, p.406-407.
51. La Nation Roumaine, 15 Nov. 1948, p.6.
52. Foreign..., 1948, vol.IV, p.382-383.
53. Foreign..., 1948, vol.IV, p.392-393.
54. Department of State Bulletin, 1948, p.809.

▼▼▼▼▼▼▼▼▼▼▼▼▼▼▼

A N E X E D O C U M E N T A R E

I.- PE MARGINEA UNEI CĂRŢI DE ISTORIA ROMÂNILOR - FEUDALISMUL ROMÂNESC

de Nicoară BELDICEANU

Sursa acestor rânduri este cartea Dlui Vlad GEORGESCU, Istoria Românilor de la origină până în zilele noastre (California,1984). Partea esenţială a acestei note, titlul o mărturiseşte, este pecetea feudală împlântată pe o epocă a trecutului românesc. Dar titlul volumului ne obligă să remarcăm că nu tratează decât lumea românească cuprinsă în spaţiul carpato-ponto-dunărean cu lipsuri privind Bucovina şi Basarabia şi dând uitării românitatea balcanică, cu excepţia unor menţiuni făcute în fuga condeiului. Astăzi, datorită Otomanilor, care preiau situaţii anterioare pătrunderii lor în Balcani, cunoaştem structurile româneşti sud-dunărene în veacuri cu mult premergătoare autorităţii semilunii[1)]. Această uitare este o trăsătură caracteristică istoriografiei reseriste.

Intrând în miezul subiectului se va vedea că volumul este rezonanţa istoricilor marxişti. Fost-a oare o perioadă de istorie românească, o lume feudală? Vom încera discibuluirea iţelor.

Autorul tratează de feudală perioada dintre descălecat şi impunerea domniilor fanariote, făcând unele rezerve când ne vorbeşte de "un feudalism desigur diluat" (p.28). Dl.G. agaţă o firmă unei perioade a istoriei naţionale, dar crede de prisos să-şi argumenteze opinia. Şi mai straniu este

faptul că procedează axiomatic. Citäm: "Istoriografia românească antebelică nici nu şi-a pus această întrebare, cea postbelică, marxistă, a răspuns afirmativ. Fiind o orânduire socială şi economică obiectivă şi inevitabilă, feudalismul a existat deci şi la Români, aşa cum a existat şi la alte popoare est şi sud-est european" (p.27). Istoricii români de dinainte de al doilea război mondial, n'aveau dece să scrie asupra unei forme care n'a existat, unor eresuri; în schimb R.Rosetti, I.C.Filitti şi C.Giurescu au studiat serios, în limita surselor, structurile social-economice şi politice ale primelor veacuri de fiinţă a celor două domnii româneşti, deci afirmaţia Dlui G. nuşi află loc. A doua parte a citatului ignorează că insuflarea marxistă este un dar al baionetelor muscăleşti şi exprimarea este caracteristică limbajului marxisto-leninist. Stimatul nostru coleg, în disciplina lui Clio, asigură că marxismul a pus pecetea feudalismului pe primele veacuri de existenţă românească statală. In realitate, amprenta este urmarea împilării muscăleşti, care a trimes morţii floarea intelectualităţii româneşti. Credincios formaţiei inoculate Dl.G. foloseşte "une langue de bois" fără să aducă cea mai mică dovadă în sprijinul celor scrise.

Să vedem de se poate vorbi de feudalism în Europa sud-estică şi mai precis de un feudalism românesc.

+

Precizăm că istoriografia marxisto-reseristă nu dă termenului feudal un conţinut identic celui acordat de istoriografia necomunistă. Inainte de a merge mai departe să vedem care este originea vocabulului. Acesta apare în scrierile dela sfârşitul veacului IX şi începutul celui următor sub formele următoare: feum, fevum, feudum, feodum[2]. Formele citate au luat în franceză înfăţişarea fié, fiet, fief. Etimonul este probabil germanul fehu (vite). Formei franceze s'a adăugat ôd (bun)[3]. Reţinem că expresia a luat naştere în Apus pentru a acoperi structuri sociale având caracteristice precise. Lumea marxistă a adoptat termenul dându-i un alt sens

şi aplicându-l altor forme de societate, pentru comodităţi agitatorii propagandistice, preluând amalgamări scumpe Răsăritului sângeriu. Pentru ea feudalitatea nu însamnă altceva decât perceperea de către "seniori" dela masele ţărăneşti a unor drepturi în natură sau monedă, cât şi existenţa corvezilor[4]. Dece oare istoriografia roşie, pentru a fi consecventă definiţiei ei, nu vede că lumea sovietică este ea însăşi o construcţie de tip feudal? Precizăm: nomenclatura comunistă formează la rândul ei o neoseniorie, iar ţărănimea colectivizată, ţinută să furnizeze majoritatea producţiei sub formă de cote, care-i confiscă rodul muncii constituie o neoiobăgie. Autorul, de ar fi fidel idealului marxist, al cărui paladin se proclamă implicit, ar fi trebuit să intituleze capitolul VI nu "Comunismul în România" ci "Neofeudalismul în RSR". In acest fel ar fi fost în comuniune cu expresia Domniei Sale "de orânduire socială economică obiectivă"(p.27).

+

Am văzut care sunt coordonatele marxiste care botează o perioadă de istorie drept feudală. Să vedem care sunt caracteristicele feudalităţii pentru lumea care a zămislit această formă de societate şi de sunt prezente în spaţiul românesc.

a) O dispersare a puterii statale înlocuite de o ţesătură de omagii; suveranul medieval este un primus inter pares. Nu este cazul domnului român sau moldovean. Domnul este şeful oştirii şi a întregii administraţii, numeşte pe marii dregători, are iniţiativa actelor politice, declară război şi încheie pace. Principatele sunt state centralizate, ceeace este total potrivnic structurii feudale.

b) In lumea feudală existenţa legilor scrise este o raritate, ceeace nu este cazul domniilor româneşti. Principatele au cunoscut o legislaţie scrisă, moştenire bizantină, cât şi un drept cutumier pentru unele domenii. Este de subliniat existenţa unei justiţii date în virtutea unui drept scris de esenţă bizantină.

c) Cunoscut-a boierimea românească structurile feudalităţii apusene? Nimic nu ne îndrituie să primim o asemenea vi-

ziune. Boierul depinde de domnie, aceasta-l boiereşte. O şcoală românească afirmă că boierimea a preexistat descălecării statului, dar în genere istoriografia românească, cât şi cea reseristă uită că înainte de năvălirea mongolă (1241) existau în regiunile carpato-dunărene structuri statale cumane şi ipsofacto o "boierime" în care îşi află rădăcinele boierimea românească, care adesea are o onomastică de origină turanină[5]. După această paranteză, atragem atenţia că sursele nu atestă fiinţa unor structuri vasalice identice sau asemănătoare feudalităţii apusene. Moşiile boiereşti n'au nimic comun cu fieful occidental. Boierimea românească, subliniem, nu cunoaşte legături de dependenţă şi de omagii care sunt inerente seniorilor germani, francezi sau englezi. Principatele nu cunosc boieri asemănători, nici de departe, ducilor de Burgundia, Bretania sau Normandia.

d) Feudalul apusean poate emite monedă. Boierul nu se bucură de un asemenea drept; singure tarapanalele domneşti sunt îndrituite a bate monedă.

Aceste trăsături caracteristice feudalităţii apusene lipsesc în lumea românească medievală. Nu este suficientă prezenţa corvezilor sau impozitele pentru a boteza de feudală lumea românească; potrivit acestor criterii, ne repetăm, lumea sovietică este ea însăşi o construcţie feudală. Ştim prea bine că marxiştii nu duc logica la limitele ei decât atunci când este convenabilă propriilor teorii.

Rezumăm: urmând pe unii istorici francezi, care au studiat problema feudalităţii, susţinem că fără contract vasalic, fără fief, fără o organizaţie socio-politică durată pe legături particulare şi de o natură socială particulară, nu există o lume feudală. Colegul nostru, atunci când aplică epitetul de feudal lumii principatelor, ar fi trebuit să precizeze ce înţelege prin feudal şi să ne arate cum caracteristicele înşirate mai sus pot fi aplicate unui feudalism diluat (p.28). Faptul că toţi termenii privind feudalismul sunt în română de origină franceză (feudal, fief, senior, vasal, omagiu) ar fi trebuit să dea de gândit autorului.

+

Dl.G. afirmă că şi Sud-Estul european ar fi cunoscut regimuri feudale (p.27). Faptul în sine demonstrează o totală necunoaştere a cercetărilor. Bizanţul, care a exercitat o influenţă importantă asupra vechii lumi româneşti, n'a fost feudal. In ciuda existenţii proniei, simplă concesiune vremelnică şi personală, devenită excepţional ereditară, pronierul n'a fost un vasal, n'a depus un jurământ contractual de natură particulară, care ar putea fi asemănat omagiului. Pronia n'a fost un fief[6]. Adaugăm că nici şcoala bizantinistă franceză formată în jurul lui P.Lemerle şi că nici aceea austriacă din jurul lui H.Hunger, n'au primit niciodată ideea existenţei unui feudalism bizantin, chiar în cazul când unii dintre membrii şcolii franceze sunt de formaţie şi credinţă marxistă.

Otomanii, înlocuitorii Bizanţului, n'au cunoscut forme feudale; unul din islamizanţii francezi de renume mondial, Cl.Cahen, deşi marxist, a refuzat hotărît eticheta de feudal pentru lumea musulmană, în pagini de răsunet internaţional[7]. Imperiul otoman, care cunoaşte instituţia timarului, n'are deasemenea nici un punct comun cu structurile feudalităţii. Statul otoman este profund centralizat, posedă o legislaţie scrisă, moneda nu iese decât din trapanalele împărăteşti, suveranul, prin inspectorii lui (yasaggii), prin reprezentanţii puterii judiciare (cadii) şi prin inspectori financiari (emini) supraveghează diversele structuri statale şi organizează recenzăminte periodice. In faţa recenzorilor împărăteşti, potrivit legii otomane asupra recenzămintelor, ţăranii şi timarioţii sunt egali. Cele mai vechi recenzăminte cunoscute documentar sunt din domnia lui Murad I (1362-1389)[8].

Rezumăm: deţinătorul unui timar nu este proprietar, nu se bucură decât vremelnic şi contra serviciu de venituri, în majoritatea cazurilor, de natură fiscală. Dotarea primită nu are nimic comun cu fieful apusean. In definitiv timariotul, asemenea raielii, primeşte temporar felurite venituri pentru a sluji Porţii, cel de al doilea, raiaua, are folosinţa unui pământ pentru a asigura prin dările vărsate administraţiei,

ziune. Boierul depinde de domnie, aceasta-l boiereşte. O şcoală românească afirmă că boierimea a preexistat descălecării statului, dar în genere istoriografia românească, cât şi cea reseristă uită că înainte de năvălirea mongolă (1241) existau în regiunile carpato-dunărene structuri statale cumane şi ipso-facto o "boierime" în care îşi află rădăcinile boierimea românească, care adesea are o onomastică de origină turanină[5]. După această paranteză, atragem atenţia că sursele nu atestă fiinţa unor structuri vasalice identice sau asemănătoare feudalităţii apusene. Moşiile boiereşti n'au nimic comun cu fieful occidental. Boierimea românească, subliniem, nu cunoaşte legături de dependenţă şi de omagii care sunt inerente seniorilor germani, francezi sau englezi. Principatele nu cunosc boieri asemănători, nici de departe, ducilor de Burgundia, Bretania sau Normandia.

d) Feudalul apusean poate emite monedă. Boierul nu se bucură de un asemenea drept; singure tarapanalele domneşti sunt îndrituite a bate monedă.

Aceste trăsături caracteristice feudalităţii apusene lipsesc în lumea românească medievală. Nu este suficientă prezenţa corvezilor sau impozitele pentru a boteza de feudală lumea românească; potrivit acestor criterii, ne repetăm, lumea sovietică este ea însăşi o construcţie feudală. Ştim prea bine că marxiştii nu duc logica la limitele ei decât atunci când este convenabilă propriilor teorii.

Rezumăm: urmând pe unii istorici francezi, care au studiat problema feudalităţii, susţinem că fără contract vasalic, fără fief, fără o organizaţie socio-politică durată pe legături particulare şi de o natură socială particulară, nu există o lume feudală. Colegul nostru, atunci când aplică epitetul de feudal lumii principatelor, ar fi trebuit să precizeze ce înţelege prin feudal şi să ne arate cum caracteristicele înşirate mai sus pot fi aplicate unui feudalism diluat (p.28). Faptul că toţi termenii privind feudalismul sunt în română de origină franceză (feudal, fief, senior, vasal, omagiu) ar fi trebuit să dea de gândit autorului.

+

Dl.G. afirmă că şi Sud-Estul european ar fi cunoscut regimuri feudale (p.27). Faptul în sine demonstrează o totală necunoaştere a cercetărilor. Bizanţul, care a exercitat o influenţă importantă asupra vechii lumi româneşti, n'a fost feudal. In ciuda existenţii proniei, simplă concesiune vremelnică şi personală, devenită excepţional ereditară, pronierul n'a fost un vasal, n'a depus un jurământ contractual de natură particulară, care ar putea fi asemănat omagiului. Pronia n'a fost un fief[6]. Adaugăm că nici şcoala bizantinistă franceză formată în jurul lui P.Lemerle şi că nici aceea austriacă din jurul lui H.Hunger, n'au primit niciodată ideea existenţei unui feudalism bizantin, chiar în cazul când unii dintre membrii şcolii franceze sunt de formaţie şi credinţă marxistă.

Otomanii, înlocuitorii Bizanţului, n'au cunoscut forme feudale; unul din islamizanţii francezi de renume mondial, Cl.Cahen, deşi marxist, a refuzat hotărît eticheta de feudal pentru lumea musulmană, în pagini de răsunet internaţional[7]. Imperiul otoman, care cunoaşte instituţia timarului, n'are deasemenea nici un punct comun cu structurile feudalităţii. Statul otoman este profund centralizat, posedă o legislaţie scrisă, moneda nu iese decât din trapanalele împărăteşti, suveranul, prin inspectorii lui (yasaqgii), prin reprezentanţii puterii judiciare (cadii) şi prin inspectori financiari (emini) supraveghează diversele structuri statale şi organizează recenzăminte periodice. In faţa recenzorilor împărăteşti, potrivit legii otomane asupra recenzămintelor, ţăranii şi timarioţii sunt egali. Cele mai vechi recenzăminte cunoscute documentar sunt din domnia lui Murad I (1362-1389)[8].

Rezumăm: deţinătorul unui timar nu este proprietar, nu se bucură decât vremelnic şi contra serviciu de venituri, în majoritatea cazurilor, de natură fiscală. Dotarea primită nu are nimic comun cu fieful apusean. In definitiv timariotul, asemenea raielii, primeşte temporar felurite venituri pentru a sluji Porţii, cel de al doilea, raiaua, are folosinţa unui pământ pentru a asigura prin dările vărsate administraţiei,

întreţinerea timariotului, printre altele. Precizăm că suveranul cedează o parte din impozite diverselor categorii de deţinători de dotaţiuni de natură militară sau civilă. Pentru mai multă claritate adăugăm că timariotul, după o perioadă de trei ani, în general, poate fi strămutat din Anatolia în Epir şi trei ani mai târziu din Epir în Crimeia[9].

+

Ajungem la sfârşitul acestei note. Mărturisim că volumul discutat ne-a dezamăgit. Probleme esenţiale ale trecutului românesc sunt lăsate uitării. De pildă ar fi fost interesant să se facă ştiut cititorilor ultimele vederi asupra mult discutatei "continuităţi". Este straniu că istoriografia maghiară, care neagă vatra de naştere a neamului nostru, susţinând că Românii n'apar la Nord de Dunăre înainte de veacul al XIII-lea, n'a remarcat că, oridecâteori pune accentul pe elemente pecinego-cumane din limba noastră, nu face decât să confirme plămădirea românească în spaţiul dunăreano-pontic-carpatic[10].

O altă problemă ar fi meritat atenţia autorului. Dece principatele româneşti sunt singurele din sfera năvălirii otomane, care n'au fost transformate în paşalâcuri? Faptul că Românii au reuşit să-şi salveze fiinţa statală este de o importanţă primordială. Neamurile balcanice au fost transformate în bună parte în popoare de ţărani. Românii şi-au salvat structurile sociale devenind, în plus, ctitorii Ortodoxiei.

Este regretabilă trecerea rapidă asupra rălăşluirii Bucovinei şi Basarabiei în trecut şi în prezent. Dece oare o astfel de timiditate?

Nu punem punct acestor rânduri fără a sublinia un aspect privind perioada 1944-1983, pentru care documentarea este fragmentară şi de inegală valoare. Aspectul asupra căruia ne oprim sunt paginile privind disidenţa, pline de informaţii puţin cunoscute. In primul rând trebuie analizat conţinutul termenului "disident". Disidenţa implică separarea

de o mişcare politică, comunitate religioasă, socială sau şcoală filosofică. Când este vorba de unele persoane ale disidenţii din RSR, este de întrebat dacă unele dintre ele refuzând "domnia" Ceauşescu nu rămân legate de doctrina marxisto-leninistă? In acest caz folosirea termenilor "disident" sau "disidenţă" este cu putinţă. In alte cazuri expresia apare puţin apropiată. Ne referim la opoziţia care refuză orice cochetărie cu doctrina comunistă. Infine, într'un caz, atunci când cuvântul "disident" este aplicat părintelui Calciu, vocabulul este iarăşi întru totul falş. Un creştin nu poate fi taxat de disident faţă de un regim comunist, creştinismul fiind prin morala şi idealurile lui într'o opoziţie absolută.

Sfârşim constatând că volumul Dlui G., deşi este departe de adevărata istorie a Românilor, constituie o mărturie a fructului zămislit de mai multe decenii de presiune şi îndoctrinare asupra unui reprezentant al intelectualităţii româneşti, care deşi adversar al regimului reserist, continuă, în realitate, să meargă pe pârtia deschisă de baionetele sovietice.

+
+ +

N O T E

1) Cf.N.BELDICEANU, Insemnări asupra Românilor din Balcani la lumina surselor otomane, in Buletinul Bibliotecii Române, t.XI(XV), Freiburg i.Br.,1984,p.1-14.

2.) R.BOUTRUCHE, Seigneurie et féodalité, le premier âge des liens d'homme à homme, Paris, 1968,p.211.

3) Ibidem.

4) Op.cit., p.18-20.

5) N.IORGA, într'o comunicare la Academia Română, a ridicat problema influenţii cumane: Imperiul Cumanilor şi Domnia lui Basarabă, in Analele Academiei Române, Mem.Sec.Ist.,seria III, t.VIII, Bucureşti, 1927/28, p.98-103; P.P.PANAITESCU.Interpretări româneşti: studii de istorie economică şi socială, Bucureşti, 1947, p.60-62. Un orientalist ungur a tratat problema influenţii cumane; L.RASONY NAGY, Vlachoturcica, in Aus den Forschungsarbeiter der Mitglieder des ungarischen

Instituts und des Collegium Hungaricum in Berlin, Berlin, Leipzig, 1927, p.1-29; IDEM, Contributions à l'histoire des premières cristalisations de l'Etat des Roumains. L'origine des Basarab, in Archivum europae centro-orientalis, t.I, Budapest, 1935, p.1-29; IDEM, Kuman özel adları (Onomastica cumană), in Türk kültürü araştîrmalarî, III-VI, 1966-1969, Ankara, 1973, p.71-144. Din păcate autorul, un excelent turcolog, se lasă furat de un sentiment naţionalist care deserveşte cercetarea unor probleme esenţiale pentru spaţiul românesc. Asupra Pecinegilor şi Cumanilor în spaţiul carpato-pontic; P.DIACONU, Les Petchénègues au Bas-Danube, Bucureşti, 1970, 158 p.; IDEM, Les Coumans au Bas-Danube aux XIe et XIIe s., Bucarest, 1978, 158 p.

6) R.BOUTRUCHE, Op.cit., p.307. Trimetem deasemenea la comunicările care au avut loc cu ocazia unui colocviu asupra feudalităţii, unde au participat specialişti framcezi şi străini: Hélène AHRWEILER, La pronoia à Byzance, în Structures féodales et féodalisme dans l'Occident méditerranéen (X-XIIIe s.), Ecole française de Rome, Palais Farnèse, 1980, p.681-689; J.LEFORT, Une grande fortune financière aux Xe-XIIIe siècles, les biens du monastère d'Iviron, in Structures..., p.727-742.

7) Cl.CAHEN, Au seuil de la troisième année: réflexions sur l'usage du mot féodalité, in Journal of Economic and Social History of the Orient, t.III/1, Leyde, 1960, p.2-10.

8) Irène şi N.BELDICEANU, Règlement ottoman concernant le recensement (première moitié du XVIe siècle), in Südost-Forschungen, t.37, München, 1978, p.5,19 § 4.

9) N.BELDICEANU, Le timar dans l'Etat ottoman (XIVe-XVe siècles), in Structures..., p.743-753; IDEM, Le timar dans l'Etat ottoman (début XIVe-début XVIe siècle), Wiesbaden, 1980, 122 p.

10) Cf. supra n.5.

II.- SUNT VALAHII AMINTITI ÎN OGUZNĂME ?

de Nicoară BELDICEANU

Problema amintirii Valahilor în sursele orientale este un subiect care a interesat pe unii istorici români[1]. Trebuie făcută o diferenţă între cronicele otomane cunoscute, îndeosebit, prin osârdia lui M.Guboglu şi sursele datorite altor neamuri din Orient. In rândurile care urmează nu ne vom ocupa decât de articolul Dlui M.A.Ecrem, după nume un Turc dobrogean[2]. Publicaţia colegului dela Bucureşti a făcut şi face fericirea istoricilor reserişti.

Să vedem ce vrea să dovedească articolul Dlui E. Plecând dela ediţia unei surse oguze apărute în URSS[3] Domnia Sa susţine, sus şi tare, existenţa unui stat românesc în veacul al IX^{lea}. După Dl.E. izvorul ar fi fost compus în sec. al XI^{lea}. El ar relata istoria neamurilor turceşti din Asia centrală pentru vremuri cuprinse între veacurile VI şi IX. Sursa în litigiu se află copiată într'un manuscris din sec.XVII[4].

După Dl.E. rândurile, care ar privi pe Valahi, descriu o campanie a Cumanilor împotriva neamurilor Urus, Valak, Magear şi Başqurd[5]. Adaugăm că naraţiunea aminteşte toponimul "Ulug suwîn"[6]; din păcate cercetarea trecutului nu este niciodată simplă. In rândurile care urmează vom încerca să vedem care este realitatea, dacă articolul autorului citat poate fi luat în consideraţie.

a) Dl.E. nu cunoaşte unica ediţie valabilă a sursei oguze păstrate în ms.Schefer (ms.suppl.turc 1001) din fondul oriental de la Biblioteca Naţională din Paris. Manuscrisul, scris în turcă cu litere uigure, a fost publicat de doi orientalişti cunoscuţi, înainte de al doilea război mondial[7]. Mai trist pentru Dl.E. este necunoaşterea studiului orientalistului francez, de renume internaţional, P.Pelliot,unde aceasta analizează, vers după vers, cuvânt după cuvânt, sursa oguză. P.Pelliot sublinează că izvorul citează pe "Qaganul de Rum" (împăratul Turcilor selgiuchizi de Rum, în Anatolia) şi Egiptul (Masr=Misir). După o analiză unde nimic nu este trecut cu vederea, P.Pelliot sfârşeşte prin a conclude că orizontul geografic al naraţiunii înlătură orice putinţă a compunerii ei înaintea cuceririlor mongole[8]. Celebrul orientalist probează că ms.Schefer este o versiune a legendei lui Oğuz ḫan redactată în uigură din regiunea Turfan - în jurul lui 1300 - şi remaniată în ţara Kirghizilor în cursul veacului al XV[lea] [9]

Rezumăm: oğuznāme-ul datează nu din secolul XI, deci nu este anterior invaziei mongole (mijlocul sec.XIII); în realitate este posterior sosirii Mongolilor în spaţiul euro-asiatic, naraţiunea fiind compusă spre 1300 şi remanierile datând din veacul XV. Ne aflăm departe de vederile Dlui E. şi de influenţele ediţii sovietice exercitate asupra colegului bucureştean, în totală necunoştinţă a cercetărilor lui W.Bang, G.R.Rahmeti şi P.Pelliot.

+

b) In ms.Schefer rândurile luate de Dl.E. din ediţia sovietică sunt absente; dar şi mai grav pentru autorul dobrogean: pasagiul care-i face fericirea este cunoscut de ani îndelungaţi şi analizat magistral de P.Pelliot acum 36 de ani.[10]

Să privim sursa la lumina ediţii franceze: ".... quand le jeune Qïpčak (l'ancêtre éponyme de Qïpčak) eut grandi auprès d'Oğuz han les peuples de Orus (Russe), des Ūlāq, des Mājār et des Başğïrd étaient des ennemis /¯d'Oğuz han_7,

ayant donné à Qïpčak beaucoup de peuples (ēl) et de compagnons (nöker), l'envoya de ce côté, aux rives des fleuves Tēn (Don) et Atil (Volga)...".[11] Iată sensul mai multor termeni din textul citat. Orus nu ridică nici un fel de greutate, este vorba de Ruşi.[12] Ajungem la un alt termen Başğïrd. Dl.E. trece repede asupra acestei populaţii al cărui nume este ortografiat de autor Başqurd/Başkurzi (p.289,292).Facsimilul paginii manuscrisului arată că este scris Başqrd (p.291). Colegul dela Bucureşti nu crede util să limpezească sensul cuvântului. S'ar spune că nu-i cunoaşte conţinutul (p. 292). Dacă ar fi văzut de aproape studiul regretatului A.Decei ar fi ştiut de ce este vorba.[13] Başğïrd-ii sunt un neam cunoscut mai târziu sub numele de Başkiri. Strămoşii lor, Başğïrd, de aceiaşi etnie cu Ungurii, formau, înainte de năvălirea mongolă, Magna Hungaria.[14] Mājār ascunde pe Unguri, dar cum P.Pelliot observă, nu este vorba de Ungaria europeană; în sursă Mājār dublează pe Başğïrd[15]

Rezumăm: amintirea Marei Ungarii din Regiunea Volga infirmă identificarea populaţiei amintite de izvor cu aceea a Românilor.

+

c) Să privim mai de aproape vocabulul Ūlāq aplicat în oğuznāme unei populaţii din regiunea munţilor Ural: Illaq. Numele apare în relaţiunea lui Rubruck. Trebuie subliniat că turcescul ūlāğ,ulau este dat unui cal de menzil sau unui animal care transportă poveri[16] Precizăm că forma ūlāğ a devenit "lau" sau "laq" în kirghiză[17] având înţelesul de ied. După P.Pelliot numele tribal Ūlāq al populaţiei din Ural înseamnă "ied".[18] Subliniem că savantul francez nu ignorează problema formei turceşti şi mongole a numelui Valah; el conclude că numele Valahilor era la Mongoli în evul mediu Ūlāğ sau Ūlāq şi nu Illaq.[19]

Sfârşim: este limpede că mongola confundă într'o aceiaşi formă două nume etnice diferite din punct de vedere etimologic, acela de Ūlāq întrebuinţat pentru o populaţie uralică

cu acela de Ūlāq folosit pentru Valahi.

+

d) Dl.E. este tulburat de expresia Ulug suwîn (p.289) căreia îi află o lămurire adhoc pentru a întări părerea domniei Sale privind existenţa unui stat valah în veacul al IX[lea]. Din nefericire problema nu este atât de simplă, iar soluţia total falşă. Autorul bucureştean nu ezită să transforme Ulug suwî în Ulak suwî, ceeace n'ar fi, nici mai mult nici mai puţin, decât "apa valahă" (p.293), adică Nistrul. Autorul nu se osteneşte să aducă nici cea mai mică dovadă întru susţinerea soluţii oferite. Uită că evenimentele narate de sursă au loc în regiunea fluviilor Don şi Volga, situată nu prea aproape de Nistru. In realitate ulug inseamnă în turcă mare[20], iar su apă. In fond Ulug suwîn poate fi redat prin "apa cea mare", expresie sub care se ascunde marea Caspică, ceeace corespunde cu localizarea Ūlāq-ilor nevalahi în regiunea Uralilor pe deplin demonstrată de P.Pelliot (cf.infra note 17). Nu ştim ce gândeşte "marele frate moscovit" de această transformare a Nistrului în apă valahă, ceeace este împotriva a tot ce pronează capitala lumii sovietice. O ultimă observaţie: folosirea ms.Schefer (Bibl. Naţ.Paris) editat de W.Bang şi G.R.Rahmeti, amintim, anterior ms. din Rusia, ar fi arătat Dlui E. că vocabulul Ūlāq este necunoscut copistului din sec.XV,cât şi termenii Mājār şi Bašgīrd[21]. Adăugăm că forma "suwî" n'apare niciodată însoţită de adjectivul "ulug" în manuscrisul Schefer. Cunoaşterea ediţii berlineze şi bine înţeles, a indexului ei, ar fi ferit pe Dl.E. de a clădi pe nisip şi a-şi dovedi pe deplin totala lipsă de pregătire în domeniul cercetărilor turco-mongole.

Incheiem: Ulug suwîn n'are nimic de a face cu Nistrul, este vorba de marea Caspică.

+

Rezumăm: Dl.E. nu cunoaşte versiunea cea mai veche a sursei oguze (Bibl.Naţ.Paris) compusă la sfârşitul veacului XIII şi remaniată în cursul secolului XV. In orice caz, da-

tarea Dlui E. (sec.XI) este falşă. Rândurile care sunt la baza articolului colegului bucureştean,şi în virtutea cărora acesta crede că poate susţine fiinţa unei formaţiuni statale româneşti în secolul IX, au fost studiate acum 36 de ani de P.Pelliot. Savantul francez a demonstrat că termenul Ūlāq, din sursa citată de Dl.E., este aplicat nu Valahilor, ci unui neam din regiunea Ural-Don-Volga-marea Caspică. Repetăm: termenul Bašqrd/Bašgīrd constitue el însuşi un argument care contrazice teza Dlui E.

Nu vrem să sfârşim cu o tonalitate negativă; recunoaştem Dlui E. meritul că publicaţia Domniei Sale arată cum,cu orice preţ, nu trebuie dusă la liman o cercetare, atunci când eşti lipsit nu numai de bibliografia de cuviinţă, dar de cel mai elementar simţ critic şi ştiinţific.

Din nefericire năstrușnica născocire a unui stat românesc în veacul IX este "un dar" înveninat adus istoriografiei din RSR. Istorici total lipsiţi de o formaţie de orientalist, de o necunoaştere nepermisă, tragică în acest caz, a cercetărilor apărute în apus, vor adopta cu entuziasm statul zămislit de jalnica neştiinţă a Dlui E. Datorită lui mulţi istorici reseriști[23] vor adopta cu bucurie opinia "orientalistului" bucureştean şi vor dura teorii şi studii de pură fantezie, contribuind şi mai mult la compromiterea cercetărilor în RSR.

+
+ + +

N O T E

1) A.DECEI, Relaţii româno-orientale,Bucureşti,1978, p.193-198.

2) M.A.ECREM, O menţiune inedită despre Români din secolul al IX-lea în oguzname - cea mai veche cronică turcă, în Studii şi cercetări de istorie şi arheologie, t.XXXI/2,Bucureşti, 1980, p.287-294.

3) Art.cit., p.288-289 şi 288 nota 7.

4) Ibidem.

5) Art.cit., p.289.

6) Ibidem.

7) W.BANG, G.R.RAHMETI, Die Legende von Oġuz Qaġan, în Sitzungsberichte der preussischen Akademie des Wissenschaften philosophisch-historische Klasse, Berlin,1932, p.683-724; ediţia turcească: IDEM, Oğuz Kağan Destane, Istanbul,1936.

8) P.PELLIOT, Sur la légende d'Uġuz Khan en écriture ouïghoure, in T'oung Pao, t.XXVII, Leyde,1930, p.351.

9) Art.cit., p.358.

10) P.PELLIOT, Notes sur l'histoire de la Horde d'Or, Paris,1949,p.150-154. În transliteraţie pentru motive tehnice "gama" a fost înlocuit cu litera "ġ".

11) Op.cit., p.150-151.

12) Op.cit., p.119, 150.

13) A.DECEI, Invazia Tătarilor din 1241/42 în ţinuturile noastre după Djami'ot-Tevārīkh a lui Fäzl ol-lāh Rāšīd od-Dīn, în Relaţii Româno-Orientale, culegere de studii, Bucureşti, 1978, p.194,200.

14) Z.V.TOGAN, Enc. de l'Islam^2, t.I, Leyde, Paris, 1960, p.1107-1109; asupra călătorii fratelui Julianus O.P. de Ungaria (1234/5) pentru găsirea vechii patrii a Ungurilor în regiunea Volgei: DORRIE (Heinrich), Drei Texte zur Geschichte der Reisen des Fr.Julianus O.P. ins Uralgebiet (1234/5) und nach Rusland (1237) und der Bericht des Erzbischofs Peter über die Tataren, în Nachrichten der Ak.d. Wiss. in Göttingen. I. Phil.-hist. Kl.6 (1956),p.125-202. Cf.J.RICHARD, La papauté et les missions d'Orient au moyen âge (XIIIe-XVe siècles), Rome, Ecole française de Rome, Palais Farnèse,1977, p.26-30.

15) P.PELLIOT, Notes sur l'histoire de la Horde d'Or,p.151.

16) Ibidem.P.PELLIOT, Neuf notes sur les questions d'Asie Centrale, în T'oung Pao, t.XXVI,Leyde,1929,p.220; G.DOERFER, Türkische und mongolische Elemente im Neupersischen,t.II, Wiesbaden,1965,p.102-107, no.521.

17) Ibidem.

18) Ibidem.

19) Op.cit., p.152-153.

20) G.DOERFER, Türkische und mongolische Elemente im Neupersischen, t.II,Wiesbaden, 1965,p.117-118 no.536.

21) W.A.BANG, G.R.RAHMETI, Die Legende...,p.715-724.

22) Ibidem.

23) De pildă o carte apărută recent adoptă cu încântare teza eronată a Dlui Ecrem: S.STOICESCU, I.HURDUBEŢIU, Continuitatea Daco-Romanilor în istoriografia română şi străină, Bucureşti, 1984, p.166,188.

.....

CONSTANTIN STAMATI-CIUREA

Omul şi scriitorul

de Nicolae LUPAN

Stamati-fiul este unul dintre harnicii promotori ai românismului Basarabiei din cea de a doua jumătate a secolului al XIX-lea. Ca şi compatrioţii săi Zubcu-Codreanu, Zamfir Arbure sau Bogdan Petriceicu-Haşdeu, el i-a satirizat toată viaţa pe cei care după 1812 îşi făcuseră "un ideal demn de aprigi colonialişti între Nistru şi Prut". Ca om de cultură, el lasă în urma sa o variată moştenire literară plină de preocupări morale şi ştiinţifice.

Născut la Chişinău în 4 Mai 1828, nepotul căminarului Tudorache Ciurea este instruit de mic copil în limbile franceză şi germană. Potrivit prefeţei de la unul din primele două volume ale sale tipărite la Cernăuţi, se poate constata că la vârsta de 12 ani Constantin Stamati-Ciurea învăţa deja la un liceu din Paris. Tot aici continuă apoi să studieze dreptul, filosofia şi biologia. Se crede că tot în capitala Franţei a căpătat el şi unele noţiuni de pictură.

Printre primele sale lucrări literare în limba rusă a fost schiţa O vânătoare în Basarabia. 45 de ani mai târziu, găsim în introducerea la volumul său cernăuţean următoarea lămurire: "Descrierea primei mele excursiuni vânătoreşti, scrisă în limba rusească şi publicată în anul 1853, a întâmpinat la cetitorii din centrul imperiului cea mai călduroasă primire. Ruşii din Basarabia, din contră, mi-au arătat făţiş animozitatea lor, găsind, se vede, îndrăzneaţă încer-

carea unui mămăligar, precum binevoiesc ei a ne numi, de a îmbla pe căile literaturii lor". Aici scriitorul avea, probabil, în vedere Memoriile unui vânător de Turgheniev şi Taras Bulba de Gogol. O atitudine ostilă a întâlnit şi comedia sa Cometa de la 1853, de data aceasta din partea boierilor basarabeni, cauza fiind faptul că autorul biciuia "deplorabila educaţie ce se da copiilor noştri, lăsaţi pe mâinile unor servitori ignoranti."

In anul 1860, C.Stamati-Ciurea se căsătoreşte cu o nemţoaică şi se stabileşte pentru totdeauna la conacul său din Caracuşenii Vechi. Aici el îşi instalează un mic observator astronomic, comunicând cu regularitate datele culese specialiştilor de la Chişinău şi Cernăuţi. Ca biolog cu înclinaţii aplicative, el tratează fără plată ţărănimea din împrejurimi de tot felul de boli. Această nobilă activitate şi-o încununa cu zidirea unei clădiri de spital la Birceni, astăzi centru raional sovietic, la 18 kilometri de satul meu natal.

Anticipând lucrurile, găsesc de cuviinţă să deschid o paranteză, în cadrul căreia e cazul să spun că am avut prilejul să fiu în satul Caracuşeni, încă pe când erau în viaţă câţiva dintre contemporanii scriitorului, printre care şi moş Vasile Bulău. Părerea acestui înţelept ţăran, ca şi a consăteanului său Pricop, era că "Stamati a fost om bun. Ii căuta pe cei bolnavi şi-i ajuta pe cei nevoiaşi. Dacă pădurarul îl aducea pe vreun ţăran cu lemne furate, boierul ţipa, îl ocărea, aşa ca să-l audă Stamatioaia, care era o femeie rea, îl punea să plătească o amendă tare mică, iar apoi se apropia blând de om şi îl întreba dacă-i ajung atâtea câte a luat. Şi de era vorba de casă, boierul trimetea în pădure care cu boi, ca să-i aducă omului în ogradă atâta lemn cât i-a trebui..."

Povestirile frumoase despre scriitor au intrat în legendă ce se transmite din generaţie în generaţie la Caracuşeni, bătrânii satului descriindu-l ca pe "un om blând, înalt, voinic, cu mustăţi ce-i acopereau aproape toată gura şi un

NOTA: Din greşeala tipografiei, planşele I-Iv care urmează aparţin studiului Dlui.Dr. Dan Cernovodeanu, dela pag.177-194.

Planche I

Fig.1
Roy de Blaquie(Lytuon)
(Armorial Wijnbergen, 1270-1285)

Fig.2
VALACHIE
(Richenthal,postl430)

Fig.3
VALACHIE
(Richenthal,1536)

Fig.4
Prince de la Grande Valachie
(Richenthal,1483)

Fig.5
Duc de la Petite Valachie
(Richenthal,1483)

Fig.6
MOLDAVIE
(Richenthal,1464)

Fig.7
MOLDAVIE
(Hulsius,1596)

Fig.8
Roy de Blaquie(Asen)
(Armorial Wijnbergen, 1270-1285)

Fig.9
L'Empereur de Bulgarie
(C.Grünenberg,1483)

Planche II

Fig.10
VALACHIE
(Bolliac, 1861)

Fig.11
MOLDAVIE
(Richenthal, 1483)

Fig.12
VALACHIE
(Mulsius, 1596)

Fig.13
Moldavie
(Richenthal, 1536)

Fig.14
MOLDAVIE
(V. Solis, 1555)

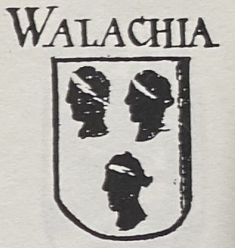


Fig.15
VALACHIE
(Anonyme, 1688)

Fig.16
VALACHIE
(Szegedy, 1734)

Fig.17
VALACHIE
(Simić, 1857)

Fig.18
BASARABIA
(Vitezović, 1701)

Fig.19
MOLDAVIE
(Szégedy,1734)

Fig.20
MOLDAVIE
(Ivanfi Ede,1869)

Fig.21
Prince duc despote
de la grande Valachie
(Richenthal,1433-1450)

Fig.22
Sceau du Prince
Mircea l'Ancien
(1411)

Fig.23
Prince duc despote
de la grande Valachie
(Richenthal,1464)

Fig.24
Grande Valachie
(Ms.anonyme de
Vienne,XV-e s.)

Fig.25
VALACHIE
(V.Solis,1555)

Fig.26
VALACHIE
(S.Münster,1567)

Fig.27
VALACHIE
(G.de Jode,1578)

Planche IV

Fig.28
Petite Valachie
(C.Bolliac,1861)

Fig.29
Roy de Blaqui
Armorial anonyme anglais
(XV-e siècle)

Fig.30
Sceau du Prince
Petru Cercel(?)
(fin XVI-e s.)

Fig.31
Cavalier valaque
(Bruyn,1601)

Fig.32
DACIE
(N.Costin,fin
du XVII-e s.)

Fig.33
DACIE
(P.R.Vitezović,1701)

Fig.34
Coumanie
(I.Szégedi,1734)

Fig.35
Lion asséniде
(K.Neorić,1595)

Fig.36
Lion des Asen
(V.A.Urechia,1870)

pic cepeleag." Cuvântul acesta din urmă este pronunţat cu atâta înţelegere şi îngăduinţă, încât ai crede că e vorba de o mare calitate a unui om şi nu de un defect. Aşa încât îmi par cu totul nefireşti afirmaţiile unuia dintre biografii săi, Gheorghe Bezviconi, cum că Stamati-Ciurea ar fi avut "o tinereţe din cale afară de aventuroasă", sau că "isprăvile romantice ale lui Stamati-fiul au răsunat mai puternic decât faima scrisului său".

Pe lângă orele dedicate îngrijirii ţăranilor bolnavi, C.Stamati-Ciurea picta şi făcea fotografii, imortalizând crâmpeie din peisajul basarabean. Se crede chiar că el este cel care a pus bazele artei fotografice în Basarabia. La Caracuşeni, la Briceni şi în câteva sate din împrejurimi, am văzut prin case, la loc de cinste, tablouri în ulei, nesemnate, ce aparţin unuia şi aceluiaşi penel care, după afirmaţiile posesorilor, ar putea să fie lucrări ale "boierului scriitor".

In anul 1812, populaţia băştinaşă a ţinutului său număra 240 de mii de locuitori, dintre care toţi străinii, inclusiv Ruşii, formau doar cinci procente. In deceniul al şaptelea al secolului trecut, elementul slav ajunsese însă la cifra de 300 de mii, în circa 100 de localităţi urbane şi rurale. Scopul urmărit de ţarism era atins: numărul mare de Ruşi îi dădea posibilitatea să declare Basarabia provincie multinaţională, iar prezenţa Rusiei la gurile Dunării putea fi motivată ca atare. In aceste condiţii, păstrarea limbii strămoşeşti devenise o dorinţă de căpătâi, mai ales în familiile de intelectuali. Cu bună ştiinţă Stamati-Ciurea scrie în graiul său, altul decât cel de pe malurile Dâmboviţei, pentru a arăta particularităţile limbii Românilor din extremitatea de Est a teritoriului lor: "Poate că limba din scrierile mele române va face asupra cercurilor noastre literare ... o stranie impresie. N'am putut scrie altminteri. Limba română rustică, precum o vorbeşte poporul nostru din Basarabia,a fost singurul izvor din care m'am adăpat; nici o şcoală populară măcar; am fost şi sunt o insulă solitară în imensul ocean al slavismului. Mai mult nu zic."

Deci, paralel cu franceza, rusa şi germana, Stamati-

fiul a scris toată viaţa şi în limba română. In schimb,n'avea nici o posibilitate să publice, dat fiind faptul că în toată Rusia nu era de găsit vreo tipografie românească, iar de vechiul regat fusese completamente rupt prin graniţa rusească de pe Prut. "Abia după încuscrirea mea cu mitropolitul Bucovinei, Silvestru Moraru, îşi aminteşte mai târziu scriitorul basarabean, mi s'a oferit posibilitatea a tipări o parte din manuscrisele mele în limba mea maternă." Decorat fiind la 1895 cu o medalie a guvernului român de la Bucureşti, Stamati-Ciurea promitea ca, pe viitor, cât îl vor sluji puterile intelectuale, să se consacre exclusiv literaturii române.

Incă în viaţă fiind, scrierile lui se bucură de o primire elogioasă din partea criticii româneşti a timpului. Bucovineanul Mihail Teliman scria la începutul anului 1887 în ziarul "Patria": "Stând în legătură strânsă cu însuşi fundamentul vieţii poporului românesc din Basarabia, ele sunt în acelaşi timp de o originalitate nepătată şi cristalizează în ele toate gândurile nobile ale unui suflet umanitar."

Iar cu un an înainte de moartea scriitorului, acelaşi Teliman, sintetizând creaţia bătrânului din Caracuşeni în limbile română, franceză, rusă şi germană, constata:"Câtă vreme acest fiu romantic al stepelor basarabene a scris şi publicat productele vastului său spirit în limba moscovită, numele lui răsuna de la gurile Dunării până la malurile Nevei, de la poalele Uralului până la şesurile Volâniei. Publicistica moscovită îl încurajează, aducându-i laudă şi recunoştinţă, iar Academia din Moscova îl numeşte membru onorar al ei. Aceeaşi caldă primire o află numeroasele sale scrieri în limba franceză şi germană".

La rândul său, Alexandru Antemireanu (sub pseudonimul Pollux), după ce subliniază meritele povestirii Floricica codrului în "Convorbirile literare",spune:"Nu putem sfârşi vorba despre cartea d-lui C.Stamati-Ciurea fără să nu facem o constatare elogioasă pentru scriitorul basarabean... Meritul său e cu atât mai mare cu cât în provincia românească

de peste Prut nu este nici şcoală, nici gazetă românească". Poate că anume în această lumină e de înţeles prietenia scriitorului cu renumitul filolog rus F.Kors, pe care l-a întâlnit în repetate rânduri la Moscova şi pe care l-a şi găzduit două vacanţe de vară la moşia sa din Caracuşeni.Nu este exclus ca în urma acestor două vizite ale filologului moscovit prin ţinutul Hotinului să fi apărut sub semnătura lui primele traduceri în limba rusă din Eminescu.

Constantin Stamati-Ciurea, omul şi Românul, era cât se poate de sensibil şi receptiv faţă de tot ce trezea sentimentul nostru naţional în cele două ţinuturi străbune înstrăinate, unul la 1775 şi altul la 1812. Numai astfel îşi găsesc explicaţie apariţia vodevilului său consacrat Elenei Voronca, una dintre cele mai harnice artiste şi cercetătoare bucovinene în domeniul folclorului românesc din "vesela grădină" a lui Alecsandri. Câteva rânduri concise din nota de la volumul întâi al "Opurilor dramatice" editate în 1888 la Cernăuţi ne relatează că piesa s'a jucat pentru prima oară de către Societatea filarmonică "Armonia" din acest oraş,la 5 şi 16 Martie ale aceluiaşi an "în prezenţa autorului, cu succes strălucitor". Este în afară de orice îndoială că legăturile scriitorului basarabean cu cărturarii din Bucovina erau cât se poate de strânse. O dovadă în plus este faptul că în momentul acestei premiere numele lui figura deja pe lista membrilor amintitei Societăţi filarmonice. Cât despre unul dintre cei mai prodigioşi preşedinţi ai "Armoniei", eminentul savant şi promotor al românismului din această provincie,Eudoxiu Hurmuzachi, dramaturgul caracuşean întreţinea cu el cele mai strânse legături de prietenie prin corespondenţa lor activă şi prin vizitele pe care şi le făceau reciproc, dat fiind faptul că moşia lui Stamati-Ciurea se afla la cam 90 de kilometri de Cernăuţi.

Sensibilitatea românească a lui Stamati-fiul faţă de literatura naţională a timpului său se desprinde şi din elogiile pe care le aducea el creaţiei poetice a lui Eminescu, Alecsandri, Coşbuc, precum şi celei ale romancierului Rădulescu-Niger, căruia îi adresează o impresionantă scrisoare

deschisă prin intermediul "Gazetei Bucovinei". In această epistolă literară, el îşi exprima deplinul său asentiment în privinţa cultivării unei literaturi pentru populaţia rurală care, ca purtătoare a folclorului, "stă mai presus de poetul şi scriitorul clasic şi estetic".

Ori de câte ori avea prilejul, Stamati-Ciurea îşi manifesta regretul de a se fi "apropiat cam târzior" de cărturarii şi literaţii bucovineni, care, în fond, au fost primii şi singurii ce l-au încurajat să scrie în limba maternă. Să scrie şi să tipărească. Nu numai în română, ci şi în franceză, germană, dat fiind faptul că, în comparaţie cu Chişinăul, la Cernăuţi exista o adevărată industrie tipografică în aceste limbi. Numai astfel se poate explica faptul că în decurs de câţiva ani, către sfârşitul vieţii, i s'au tipărit în capitala Bucovinei două volume de Opuri dramatice, romanul Insula Sagalin, două volume de "povestiri, fantezii, suveniruri şi epizoade", înmănunchiate sub titlul de Caleidoscop Literar şi volumul Răsunete din Basarabia la 1898.

Ca "insulă solitară în imensul ocean al slavismului", Stamati-Ciurea n'a prea avut parte de recenzenţi şi critici ai operei sale, aşa precum o merita. Căci pe parcursul întregului său proces de creaţie scriitoricească, doar în două rânduri i-a fost analizată opera literară. Prima dată în "Convorbiri literare" (Nr.9, 1897), deci după 48 de ani de activitate literară, cu prilejul apariţiei Caleidoscopului literar, de unde recenzentul ce semnează cu pseudonimul Pollux desprinde ca izbutite nuvelele Istoria unui ţânţar, Floricica codrului şi Istoria unei muşte. Despre volum, în ansamblul său, criticul constată că lucrările lui Stamati-Ciurea "sunt subiecte în cea mai mare parte romantice, fantezii sau epizoade din viaţa Românilor basarabeni, pline de interes şi scrise într'un stil românesc, ba chiar putem zâce, într'o românească elegantă..."

A doua oară, după cum ştim din acest articol, opera sa a atras atenţia scriitorului cernăuţean Mihail Teliman. E vorba de două articole apărute în ziarul "Patria", ulterior publicate şi în broşură aparte, de unde se şi poate revela

părerea de rău a criticului că scrierile lui Stamati-fiul au fost înalt apreciate în Rusia şi abia mult mai târziu în România, Franţa şi Germania.

Regretul lui M.Teliman era cu atât mai mare, cu cât el nu se îndoieşte nici în cea mai mică măsură de vasta şi multilaterala spiritualitate sănătoasă a prozatorului şi dramaturgului din Caracuşeni, calificându-l drept "poet, istoric, etnograf, mitolog, critic, ce urmăreşte cu atenţiune orice manifestare de viaţă a poporului nostru, ba chiar politic şi pedagog", umorist "fin şi de bun gust". După aceste două lucrări critice scrise la un interval de zece ani, se lasă o lungă tăcere ce este întreruptă abia după un sfert de veac, de către o rudă a scriitorului. Căci, doar în 1923, Constantin Gane divulga acea nedreptate a timpurilor trecute, constatând, printre altele, că opera literară a lui Stamati-Ciurea "este departe de a merita uitarea cu care a fost învăluită. In comedie a fost poate bine, poate rău, însă pentru vremea când a scris, înapoiat. Dar în dramă întrece pe mulţi începători, care se produc în veacul XIX, la Teatrul Naţional din Bucureşti. Cu înlocuirea câtorva arhaisme, Magdalena păcătoasă, de pildă, ar face cinste astăzi încă scenelor bucureştene."

Aşa dar, nici criticile postume n'au prea desfătat opera lui Costache Stamati, cum îl numeau unii dintre contemporani, pentru că, din câte ştiu, doar de trei ori s'a mai revenit la moştenirea lui literară: în 1935, printr'o schiţă bibliografică, în 1941 - printr'un articol de mică proporţie şi de semnificaţie ştiinţifică restrânsă, iar în anul 1942 - prin câteva schiţe înserate de Petre Haneş şi Gheorghe Bezviconâi în cartea Scriitorii basarabeni. Când zic "semnificaţie ştiinţifică restrânsă", am în vedere nedreptatea de a nu i se fi analizat niciodată lui Stamati-Ciurea creaţia, în ansamblul ei. Ca să fiu oarecum explicit, voi adăuga la această remarcă doar atât, că recenzentul Pollux i-a parcurs numai un singur volum în proză, Mihail Teliman n'a scris decât două simple articole, fără ca să-i fi analizat măcar o singură lucrare, în totalitatea ei, fără să-i fi sintetizat cât de cât opera şi fără să se fi oprit cel puţin în treacăt asupra poziţiilor

sale ideologice româneşti, sau asupra specificului creaţiei sale artistice, născute în condiţii vitrege de înstrăinare şi izolare intelectuală naţională.

Doar un singur critic, cred, Petre Haneş, a cunoscut în întregime moştenirea literară lăsată de Constantin Stamati-Ciurea, precum şi tot ce se scrisese despre dânsul până la el. Cu toate acestea, amintitul critic n'a reuşit decât să redea modest conţinutul scrierilor şi să facă unele aprecieri generale de valoare. In rest, nici măcar umorul fin stamatian nu şi-a găsit răsunetul pe care îl merită în critica literară românească.

Acest gol de neiertat n'a fost acoperit nici de literatura sovietică de specialitate de la Chişinău. Tendenţiozitatea orientării culturale sovietice în politica naţională este bine ştiută. Astfel, criticii de pe malul Bâcului se fac luntre şi punte spre a dovedi că tema folclorică din creaţia lui Stamati-Ciurea este specifică Ucrainienilor şi nu poporului român în totalitate. Iar pentru ilustrare, apelează la aceeaşi Floricică a codrului, povestire în care ar fi fost înregistrată o legendă ucrainiană. Tot ce se poate, dacă avem în vedere numele eroilor, care nu prea sună româneşte: Climenco, Nichita, Hriţco. Dar ceea ce contează pentru autor este mesajul antirusesc. Şi nu e prea greu de desprins acest lucru, dat fiind faptul că acţiunea povestirii se petrece pe timpul "robiei". Cărei robii? Dacă avem în vedere că orice scriitor de bună credinţă este oglinda fidelă a suferinţelor poporului din care se trage, nu e greu de loc de a se ajunge la răspunsul că Stamati-Ciurea a cunoscut o singură robie: pe cea de la 1812 şi până la moartea sa! Deci, când vorbeşte el despre un sibaritism, cu tot luxul, lenea şi desfrâul persoanelor vizate, nu face aluzie la o perioadă de robie din auzite sau citite, ci din cele văzute şi trăite în mediul lui înconjurător. Şi apoi, de ce şi-a ales el pentru povestire un nume de boier rus şi nu unul de boier român, cum ar fi Cazimir, sau Hurmuzachi, pe care i-a cunoscut personal?

E mult mai plauzibilă ura comună a "Moldovenilor şi

Ucrainienilor" faţă de asupritorul lor comun, atunci când autorul condamnă această asuprire prin cuvintele ce urmează: "Deci şi acum există încă mulţi invalizi ai sibaritismului de atunci, cărora le apar prin vis zilele fericite ale timpului de aur de atunci şi ale căror vedenii zâmbesc încă cu plăcere. Iară pe bătrânii din poporul de rând îi trec fiori reci, când li se arată prin somn acele timpuri cu spectrul robiei, întinzând spre ei cu o ghiară obezile, cu alta arătându-le biciul călăului, şi ca foştii robi, răcnind cu disperare, se trezesc rotind în jur o căutare sălbatică, nevenindu-le a crede încă în realitatea libertăţii".

E puţin probabil ca scriitorul să fi savurat libertatea unei colivii fie ea şi de aur, atunci când spunea că unele lucrări ale lui Turgheniev sau Gogol l-au îndemnat să-şi scrie impresiile proprii de vânătoare "prin Basarabia, patria mea mai restrânsă, începând de la Chişinău şi cutreierând stepele bătrânului Bugeac, până la gurile Dunării..." Şi apoi, a vorbi de ecoul literaturii ruseşti sau de rolul ei în formarea scriitoricească a minorităţilor naţionale din "marea închisoare a popoarelor" nu înseamnă deloc o negare sau o nerecunoaştere a tezaurului literar apusean. In ceeace îl priveşte pe Stamati-Ciurea, el cunoştea cât se poate de bine literatura occidentală. O dovedeşte şi admiraţia lui pentru Florian sau Goethe, căruia îi consacră rânduri impresionante: "Goethe a ştiut a crea în al său Faust un om, care cu drept cuvânt trece de coroana întregii poezii moderne, nefiind nicăieri ca în acesta atat de admirabil depinsă (zugrăvită) lupta între gustarea plăcerilor şi fapta morală a oamenilor".

Pe lângă literatura germană, scriitorul hotinean cunoştea tot aşa de bine noutăţile literare ale timpului său, din Anglia şi Franţa. In meditaţiile sale privind ideile budiste din Ingerul verde, el subliniază "cultul sivanţilor al vechilor Indieni, adorarea lui Babani şi Lingas în haina modernă" pe care "o putem observa mai ales la Francezi în număratele lor scrieri, precum: L'amour nu, Les filles de plâ-

tre de A.Dumas, L'homme à projets de Lebrun, Nana de E.Zola, văzând în ele "un fel de injecţiuni à la Pasteur, dar nu contra, ci pentru turbul amorului, făcute spre a aţâţa sângele răcit al putregaiurilor neputincioşi şi al tinerilor scurşi de vlagă şi aprinzând totodată pârjolul în vinele mlădiţelor june şi nevinovate..."

Constantin Stamati-Ciurea a scris mult de asemenea în limba franceză şi germană. Numai astfel putea ocoli aspra cenzură rusească, fiind adânc recunoscător ziarelor vieneze "Le Danube" şi "Neue freie Presse", care-i publicau cu mult interes lucrările puse la dispoziţia lor. Lipsa "de orice relaţii cu vechiul regat", cu oamenii de cultură din ţara sa de baştină şi din Occident l-a făcut, mai mult ca sigur, să parafrazeze motivul din La steaua lui Eminescu, vorbind cu nespusă nostalgie şi durere de "această flacără cerească,ce revarsă dulcea ei lumină peste primăvara vieţii omeneşti,cu toate că se stinge la bătrâneţe, ne urmăreşte încă şi atunci ca lumina unei stele, ce se perde în albastre depărtări".

Constantin Stamati-Ciurea moare la 22 Februarie 1898 la moşia sa din Caracuşeni. Tot satul a cerut să fie înmormântat în curtea bisericii din localitate. Doi ani mai târziu, feciorii lui i-au zidit în aceeaşi curte un cavou în care i-au fost mutate osemintele.

Spuneam mai sus că am stat odată de vorbă cu moş Vasile Bulău, un contemporan de-al scriitorului. E locul şi momentul să adaug că, undeva pe parcursul discuţiei, moşneagul începu să plângă. "De ce plângi?", l-am întrebat. "De ruşine", răspunse bătrânica lui,de pe muchia cuptorului. "Aţi fost la cavou?",mi se adresă moşneagul. Nu fusesem. "Duceţi-vă", mă sfătui stăpânul casei, şi după aceea poate că treceţi şi pe la cârmuirea colhozului..."

In fosta curte a fostei biserici a satului, păşteau două capre, trei oi şi o vacă stearpă. Iar în cavoul surpat dintr'o parte, ferit de razele dogoritoare ale soarelui de August, un câine se ospăta cu o găină moartă. Iar în drum spre şcoală, care avea şi director "moldovean" şi învăţător

de literatură "moldovenească", mă gândeam la ironia soartei bunului boier din Caracuşenii-Vechi, la patosul mărturisirii lui, când zicea: "Eu cercai cu limba mea poetică să vorbesc limba patriei, să desmierd acel odor scump, cum mama română mă desmierda, când mă legăna în pruncie..." Mă gândeam la povestirea autobiografică a celui care a fost Constantin Stamati-Ciurea - "Victima veacului"!

\+ + +

Scurtă notă bibliografică

1.- Gh. Bezviconâi, "Din trecutul nostru", 1934-1935, III, nr.15-16, p.24

2.- Gh. Bezviconâi, Costache Stamati. Familia şi contemporanii săi, Iaşi, 1942,pp.81-86.

3.- Ştefan Ciobanu, Cultura românească în Basarabia sub stăpânirea rusă, Chişinău, 1923, pp.317-319.

4.- Valeriu St.Ciobanu, Un scriitor român din Basarabia: C.Stamati-Ciurea, "Revista Fundaţiilor Regale", 1941, Nr.8-9, pp.561-581.

5.- P.V.Haneş, Scriitori basarabeni, Bucureşti, 1942, pp.455-477.

C.Stamati-Ciurea, Opere alese, Editura "Şcoala Sovietică", Chişinău, 1957.

\+ + +

Scrierile lui Constantin STAMATI-CIUREA

In limba română

1.- Opuri dramatice, Tomul I, 402 pagini, Cernăuţi, 1888, Tipografia episcopală, tomul II, 1893, Tipografia Silvestru Moraru.

2.- Insula Sagalin, ţara misterioasă a exilaţilor. Roman contimporan, 244 pag. Cernăuţi,1894, Tipo-

grafia Silvestru Moraru.

3.- Caleidoscop literar, fantezii, suveniri şi episoade, 481 pag., Cernăuţi, 1895, Tipografia Silvestru Moraru-Andrievici, Editura tipografiei.

4.- Răsunete din Basarabia, 277 pag. Cernăuţi, 1899, Societatea tipografică cernăuţeană, Editura H.Pardini.

In limba franceză

Les enfants du condamné; Alexis, fils de Pierre le Grand; Un krach et ses suites; Tegethoff au pôle Nord; L'érmite du désert; Scènes de la vie du grand empire du Nord; Poésies, etc. Viena , 1880 Editura Renss.

In limba germană

Tamar, Trauerspiel in vier Aufzügen, 1880, Ed.Renss.

In limba rusă

Vospominanie ob ohote po Bessarabii, Odesa, 1854; Scuca holosteaca; Paris; Ciornaia dama; Stenâ iz provintialnoi jizni; Maischii juc; Smert' Lermontova; Razbitaia jizni; Zagadocnâi celovec, etc., în total 33 de lucrări publicate între anii 1854 şi 1892 la Odesa şi Chişinău.

FELIX ROMULIANA ÎN DACIA RIPENSIS

de Sava GÂRLEANU

Există o strânsă legătură între Romula, aşezare romană dintre cele mai de seamă din Dacia Traiană, devenită municipiu şi apoi colonie, şi localitatea Felix Romuliana din Dacia Ripensis (Estul Serbiei), identificată definitiv în vara acestui an (1984). Acum, în urma acestei din urmă constatări, se pot conexa mai limpede unele fapte de istorie daco-romană, la Nord şi la Sud de Dunăre, la sfârşitul secolului III şi începutul celui următor.

Romula, care înseamnă "Mica Romă", numită în evul mediu şi Antina, fondată pe vatra aşezării dacice anterioare Malva, devenise o colonie romană înfloritoare. Era situată pe malul Oltului, la încrucişarea drumului ce venea dela Drobeta şi cel ce ducea dela Dunăre spre Transilvania. Astăzi se văd de pe urma ei vaste şi impresionante ruine în localitatea Reşca, observate de-a-lungul vremurilor de mulţi călători, istorici, arheologi. Se găseşte menţionată în Tabula Peutengirians, apoi şi de geograful din Ravenna (sec.VII).L.F. de Marsigli o vizitează şi o descrie la 1689. O notează şi Dimitrie Cantemir. S'au referit la ruinile Romulei, în scrierile lor:generalul rus Baur, Dionisiei Fotino, B.Petriceicu-Haşdeu, Vl.de Blaremberg. Le-au cercetat: C.Bolliac, Tr.Laurian, D.A.Sturza, Gr.Tocilescu, V.A.Ureche. Poate fi luată drept potrivită vorba lui Laurian,că ruinele de la Reşca sugerau ideea unui "Pompei românesc", un Pompei al Daciei,dacă mulţime de piese ale antichităţii de aci nu ar fi luat drumul

comerţului în secolul trecut, fiind împrăştiate. Mai încoace, la începutul veacului nostru, s'a ocupat de cercetări la Reşca Al.T.Dumitrescu, iar în ultimii 40 de ani, D.Tudor, care ne şi relatează cele mai noi şi mai concrete rezultate ale cercetărilor.[1)]

Reiese, printre altele, ca fapt important, că, în perioada antică, împăratul Filip Arabul (244-249) împreună cu soţia şi cu fiul său erau protectori ai locuitorilor din Romula şi ca atare au înconjurat oraşul cu un circuitum muri (zid circular), în vederea apărării, la 248.

Măsura era impusă de atacurilr tot mai frecvente în această vreme (cu începere din 238) din partea Goţilor şi mai ales a Carpilor. Izbânzile asupra lor de către Filip Arabul în 246 şi 248 permit să se introducă la Roma "era dacică", adică reluarea baterii monedelor în Dacia, la împlinirea a 1000 de ani dela întemeierea Romei[2)]. In anul următor însă, când Dacius din Moesia se proclamă împărat, Goţii, conduşi de regele lor Kniva (=Cuţit), îşi înteţesc atacurile în Moesia Inferior. Totodată atacurile Carpilor slăbesc limesul alutan. Dacia Malvensis este expusă unor intense incursiuni şi jafuri barbare.

In acest răstimp de primejdii necontenite, multă populaţie din Dacia inferioară, îndeosebi din Sudul Olteniei, fuge spre miazăzi peste Dunăre. Printre cei ce s'au refugiat în faţa unui atac al Carpilor, probabil cel din 248, se găsea şi o tânără cu numele de Romula, pe care îl luase desigur după denumirea oraşului său natal. Ea coboară în Sudul Daciei Noi, Dacia Ripensis, oprindu-se pe un meleag ce, după toate descrierile, prezenta asemănări cu cel părăsit în Nordul Dunării; locul era situat pe apa numită ulterior Cerna Reka, ce se varsă în râul Timoc, aşa cum şi Reşca e situată pe apa Tesluiului şi a Potopinului. Aci, Romula se căsătoreşte cu un localnic, văcar sau cioban. La anul 250, dă naştere unui fiu, viitorul împărat roman Galeriu. Sextus Aurelius Victor, scriitor din secolul IV, spune (în Epit. Caes.,XL,16) că Galeriu s'a născut în Dacia Ripensis, iar Lactanţius precizează (în De mortibus persecutorum,IX,2) că mama lui era transdanubiană, adică din Nordul Dunării, refugiată în Sud. Aci, adolescentul Galeriu are îndeletnicirea umilă de armentarius= "cioban"; în italiană este mandriano, cuvânt care ne aminteşte de mandra (stână) la Aromâni. Aristocraţia Romei îl va dispreţui din cauza obârşiei sale de cioban dac. Galeriu, însă, era mândru de originea sa dacă, numărându-se printre cei ce erau "ostili numelui de Roman", cum a notat Lactantius. "Urmaş al Dacilor supuşi de Traian..., spune Lactantius (în sursa menţionată), era acuzat că nutrea gândul de a schimba Imperiul roman într'unul dacic".

Cât priveşte ocupaţia propriu zisă de "armentarius" care se traduce şi prin"văcar", este semnificativă şi interesantă relatarea din Faptele lui Niceta de Remesiana, apostol al Dacilor, că acesta a propovăduit credinţa creştină (la un secol după Galeriu), atât în rândul Dacilor din Dacia Mediterană, cât şi printre "cei bogaţi în cirezi de boi şi îmbrăcaţi în piei, care trăiau în Dacia Ripensis".[3] Nu trebuie nesocotit faptul că această Remesiană se numea de fapt Remetiana şi Romatiana sau Romantiana. Cetatea lui Galeriu se va numi Romuliana. Se observă o tendinţă a vremii şi a locului de a păstra rezonanţe romane în denumiri de aşezări ca şi în nume de persoane. Galeriu a numit locul său de naştere Romuliana-Romulianum, în amintirea mamei sale Romula. Localizarea precisă a palatului cu acest nume şi a mormântului anulează întru totul supoziţia formulată în publicaţia "Noi Tracii" (a lui I.C.Drăgan) şi anume că "a se refugia de pe o parte a fluviului pe alta, atunci când localitatea este invadată de inamici, nu înseamnă că cineva nu se mai întoarce la locul de origine", adică Romula, eventual şi Galeriu, s'ar fi putut întoarce în Nordul Dunării[4)]. Ei nu au făcut-o însă şi dovada peremptorie este identificarea precisă a aşezării Felix Romuliana (desigur după: Dacia Felix).

Crescut în mijlocul naturii, în mediu pastoral, dacoromanul sud-dunărean Galeriu avea o statură prin care impunea şi inspira teamă. Ignoranţa, sălbăticia lui, precum şi grosolănia şi cruzimea - trăsături ce i-au fost reproşate de

către contemporani - nu l-au împiedicat pe Galeriu să se afirme în cariera sa militară, ajungând în preajma lui Diocletian. Când acesta adoptă tetrarhia ca sistem de guvernare a vastului imperiu roman, în Martie 293, el îl ia pe Galeriu ca Cesar al său pentru Orient, cu reşedinţa la Sirmium, repartizându-i sub juridicţie Macedonia, Epirul, Ahaia, Iliricul şi provincia dela Dunăre. Totodată îi dă de soţie pe fiica sa Valeria. Ca Cesar, conduce o serie de bătălii victorioase împotriva barbarilor năvălitori de-a-lungul Dunării. In 297 repurtează victorii strălucite asupra Persanilor, iar în 299 îi bate pe Marcomani şi pe Sarmaţi. Din cauza acestor izbânzi Galerius devine arogant, imperios, dominându-l complet pe debilitatul Diocleţian, căruia îi smulge primul decret de persecuţie a creştinilor, în 303. Prin acesta se dispune eliminarea lor din oştire şi dela curte, distrugerea lăcaşurilor creştine şi arderea cărţilor lor sacre. Pe motivul unui incendiu la palat, de care au fost învinuiţi adepţii religiei creştine, sunt promulgate alte trei edicte de persecuţie, în 303-304. Diocleţian considera creştinismul di olvant pentru imperiu, însă Galeriu îi dicta măsuri concrete de persecuţii, asmuţit fiind de către mama sa Romula, păgână fervent şi cunoscută inamică a creştinilor. După ce Diocletian abdică în 305 şi Galeriu devine august în locul lui, acesta supune pe creştini la suplicii şi mai cumplite.

Se iscă acum, în cadrul celei de a doua tetrarhii, rivalităţi şi lupte pentru putere. Galeriu tinde să se impună singur dominus şi, îndeosebi după proclamarea ca august şi a lui Constantin, el aplică un vast sistem de suspiciuni şi cruzimi, degradând şi torturând pe demnitari şi magistraţi. In toiul acestor lupte între rivali, Galeriu este lovit de o boală cumplită şi incurabilă: se spune că făcea viermi. Văzând în aceasta o pedeapsă dela Dumnezeu, revine asupra dispoziţiilor de persecuţie şi promulgă un decret prin care se recunoaşte creştinilor dreptul la manifestarea credinţei şi la refacerea bisericilor, admiţând prin aceasta,în 311, falimentul politicii sale de persecuţii. După scurt timp Galeriu moare, dar înainte încredinţase lui Liciniu augustul pe mama sa Romula, soţia Valeria, fiica Maximilia şi fiul Candidianus, precum şi pe văduva lui Diocletian - Prisca. Se ştie că el a fost înmormântat în mauzoleul său dela Felix Romuliana, după cum a fost clar afirmat de către Sextus Aurelius Victor şi Lactantius, ei notând "Romulianum." Galeriu îşi construise, între 297-311, un mare palat cu anexe,destinat ca loc de retragere şi odihnă după abdicare. Făcuse desigur aceasta după exemplul socrului său Diocletian, retras la Salona,în palatul ale cărui urme impunătoare se văd până astăzi. De altfel, acesta constituie singurul criteriu decomparare pentru Felix Romuliana, care sub unele aspecte depăşeşte chiar palatul dela Split. Poarta de intrare este considerată cel puţin egală, dacă nu chiar a fi depăşit renumita Porta Nigra dela Trier, sau alte porţi triumfale dela Roma.

Nu se ştia însă unde anume este situată şi poate fi localizată aşezarea aceasta, Romulianum. Indicaţia că se găseşte în Dacia Ripensis era prea vagă pentru posteritate. In De aedificiis, Romuliana era menţionată printre castrele renovate în vremea lui Iustinian (sec.VI), fiind inprecis plasată "in territorio Aquiensis, novo Timatochium". Dar în această denumire a fost identificată cetatea Timacum Minus, situată ca şi Timacum Maius, pe cursul superior al apei Timocului. O serie de alte castele,menţionate în De aedificiis ca refăcute,rămân până astăzi neidentificate, precum Aureliana, Faliatis, Longina, Septecasas ş.a.

Se ştie acum că fortificaţia a cuprins dela început mare parte dintr'o Villa rustica, că a fost prevăzută cu 20 de turnuri înalte de apărare. Ea a fost devastată de Huni la 441, iar la 585-586, în urma reconstrucţiei de către Iustinian, de Avari. Rămâne părăsită din 615 până la începutul secolului XI, odată cu restabilirea stăpânirii bizantine. Dela sfârşitul acestui secol, aşezarea rămâne definitiv pustie şi în ruine.

Doar sătenii localnici, până în vremurile mai recente, ştiau că sub holdele şi livezile lor zac nişte ruine însemnate, a căror istorie se pierdea sub straturi de naraţiuni şi legende. De pildă, că ar fi vorba de cetatea unei surori

a prinţesei legendare Vida, stăpâna cetăţii Vidinului. Abia Felix Kanitz, cu prilejul vizitelor sale la faţa locului, în 1861 şi 1864, îşi dă seama că în realitate este vorba de un monumental edificiu antic, care ar putea fi identificate cu Burgus Altus, Gombos, Krispae, Ponteserium, Longiana sau alte cetăţi din vremea lui Iustinian.[5]

Dar, ruinele castrului misterios aşteaptă interesul arheologilor până în 1953, când un muzeograf amator vine cu iniţiativa şi insistenţele de a se face săpături şi cercetări. Ideea este valorificată datorită arheologului Dj.Mao-Zisi, după nume, foarte probabil Aromân de obârşie.[6]

Săpăturile, efectuate de atunci aproape an de an, duc la rezultate din ce în ce mai surprinzătoare desvăluind o reşedinţă imperială de dimensiuni şi valori nebănuite.[7] Zidurile exterioare ale cetăţii aveau 12 m. înălţime şi 300 m. lungime în total. Cele 20 de turnuri aveau, fiecare, o lărgime de 20 m. Drumuri cu stâlpi de marmoră, ce duceau în cetate, alte turnuri şi întărituri în afara zidurilor cetăţii, arătau rolul ei militar, politic şi cultural în Dacia Ripensis, respectiv Moesia Superior. Urme de canalizare, fresce decorative, încălzire centrală, fântâni interioare, erau indicii de mare înflorire, odinioară, a cetăţii. Mozaicurile descoperite în sala palatului şi în coridorul de acces constituie, după cum s'a apreciat, capodopere ale artei din epoca romană.

Rămânea însă mai departe, cu totul incertă, identificarea castrului. Multă vreme s'a crezut că aceasta ar putea fi Aureliana, zidită de împăratul retras din Dacia Traiană. S'a ajuns la supoziţia că ar putea fi vorba de un edificiu a lui Galeriu, fiul Romulei, născut şi crescut în partea locului. Până ce la 26 Iunie 1984 (dată însemnată în arheologie în general, se spune), enigma este deslegată prin găsirea unui bloc de piatră pe care, în cadrul unei coroane de lauri, era săpată inscripţia de denumire a cetăţii: Felix Romuliana.

Caius Galerius Valerius Maximianus Augustus, fiul Romulei din Dacia, a realizat acest castru, monument unic de cultură romană, în cinstea mamei sale Romula şi ca loc de

odihnă pentru sine, a cărui mormânt nu a fost găsit până în prezent.

Cu prilejul celui de al V-lea Congres Internaţional de studii balcanice şi Sud-Est Europene, care a avut loc în Septembrie 1984 la Belgrad, fusese programată, ca singură excursie a participanţilor, aceea la Felix Romuliana. Dintre participanţii români anunţaţi la Congres, foarte puţini au luat parte. Specialiştii noştri vor lua cunoştinţă mai târziu de comorile dela Felix Romuliana, iar posibilităţile de comparaţii concrete între vestigiile de aci şi cele dela Romula-Reşca din Nordul Dunării rămân problematice.

Important este şi faptul că locuitorii satului în hotarul căruia se găseşte Felix Romuliana sunt Români care vorbesc cu toţii româneşte. Numele satului este Gamzigrad, în pronunţarea lor - Gânzăgrat. Această pronunţare ne aminteşte de numele unui sat românesc - Gânzova - din regiunea Vidin (Bulgaria), continuare a spaţiului geografic şi etnic peste apa Timocului. După unele supoziţii, denumirea "Gamzigrad" ar fi provenit dela numele Gamza, purtat de vreun nobil local de pe vremea Nemanizilor, sau dela numele unui voevod turc - Hamza - la începutul secolului XV. F.Kanitz a emis ipoteza cuvântului sârbesc "gamziti", "gamizati" (=a se târî, a se strecura) , ca rădăcină posibilă a denumirii. De asemenea s'a gândit la turcescul "gamis" (= întunecat, obscur) sau la persanul "gamsed" (= întristat, lăcrimat), care s'ar putea referi la aspectul trist, întunecos, al ruinelor cetăţii. In orice caz, a doua parte a cuvântului este clară: "grad" = grădişte, cetate, deci: cetatea lui Gamza, Hamza, cetatea întunecată, tristă.

La vreo 10 km, de sat se află o staţiune climaterică de băi, foarte frecventată. Se ştie că Romanii căutau totdeauna izvoare de ape termale în jurul aşezărilor lor, fapt confirmat şi în cazul de faţă. Un lăutar localnic, numit Drago Bogdanovici, interpretează adesea pentru vizitatorii băilor un repertoriu bogat de cântece româneşti. Fiica lui, de 10-11 ani, executa la acordeon cântecul "Fată bănăţeană, neagră la sprâncenă", adaptat însă locului: fată grădsco-

veană sau fată pârliceană.

Dacă pleci dela băi sau dela sat, spre platoul unde este situată impunătoarea cetate şi dai de vreun localnic cu port românesc îl întrebi: "unde este gradu ăla pe aici?" El te îndreaptă, corectându-te totodată: "a, şetatea! Ia-i p'iş, pistă arătura aia". La custodia şantierului arheologic, dai de ghid, tot localnic. Il întrebi dacă îţi poate da explicaţii pe româneşte şi el o face bucuros, vorbind în graiul lui local, de exemplu: "aiş s'a destrucat di su ţărână o fântână şi o scăldătoare, iar în pravăţu-ăla (= direcţia) de mergi, dai de... "

Numele Romula, Romuliana le sună la ureche familiar locuitorilor. Mai puţin însă "rimski" împărat. Auzind de"Dacia Ripensis" se pot gândi la "râpă"; însă de neamul "dac" şi de împăratul peste a cărui castru şi-au păscut oile şi vacile, nu au de unde şti.

In altă regiune a Serbiei, F.Kanitz, întâlnind un grup de recruţi români mergând la serviciul militar (sârbesc), avu impresia că vede "nişte urmaşi ai temutului rege dac Decebal" ("Abkömlinge des gefürchteten dakischen Königs Decebalus...")[8].

Aşezările acestor Români, după cum am atras atenţia cu altă ocazie, sunt situate adesea pe lângă sau peste rămăşiţe ale localităţilor romane sau daco-romane, cum ar fi: Decebalium (actualul Prahovo), Diana, Pontes, Cupae, Latina, Mons Aureus, Ad Novas şi multe altele pe la Văiuga, Caraţaş, Moara Vagăi, Bordeie ş.a. situate la Dunăre; Argentares, Kostol, Passus Augustus, Praesidium Pompei ş.a. situate numai în zona apropiată de Felix Romuliana.

Unele din aceste denumiri romane, ca: Argentares, Timacus, Passus pot da naştere la asociaţii în privinţa originei graiului lor românesc. După cum ei încearcă sentimentul a ceva ce le este apropiat, propriu, atunci când văd un vestigiu de istorie mai recentă, cum este conacul lui Radul-beg, (în oraşul vecin Gamzigradului-Romulianei, Zaiecear), tot aşa iau cunoştinţă de conţinutul poemului medieval sârbesc despre

"Căsătoria lui Vlaşić Radule", unde este vorba de Radu cel Mare, Domnul Munteniei.

+ + +

NOTE BIBLIOGRAFICE

1. D(umitru) Tudor, Oltenia romană, ed.a III-a revăzută, Acad.R.S.R.,Bucureşti,1968. Despre Romula, p.185-202, 213, 303, ş.a.

Mai recent, în Magazin istoric,8/1980, acelaşi autor relata "taina a două inscripţii", una la Roma şi alta la Romula Malva, ambele cu texte identice, din care se vede rolul unui producător şi exportator de grâne din această ultimă aşezare. Găsim în acest text o expresie cât se poate de interesantă,pentru deces: "M'am salvat, am fugit". In dialectul aromân se spune despre decedat, că"a fugit" dintre ai săi.

2. Herwig Wolfram, Goţii la Dunăre,în Magazin istoric, Bucureşti,nr.8/1980, p.26-27.

3. Gesta Sancti Niceta veteris Daciae episcopi, Claudiopolo,1850,30.

4. Liviu Jurchescu, Il figlio di Romula, în Noi Tracii, nr.83,84,85 şi 86/1981. Afirmaţia la care ne referim e făcută în legătură cu desbaterea chestiunii dacă legenda lui Ler împărat se referă la Aurelian sau la Galerius (nr.84,p.7).

5. Felix Kanitz, Das Königreich Serbien und das Serbenvolk von der Römerzeit bis zur Gegenwart. Band II: Land und Bevölkerung, Leipzig,1909,II,p.370-372.

6. Dj.Mano-Zisi, Castrum de Gamzigrad et ses mosaïques, in Archaeologia iugoslavica,II, 1956,p.67-84.

7. Prezentate periodic mai ales în revista locală Razvitak, nr.2/1977, 1/1980, 4-5/1983. Apoi, în parte şi de M.Paunović, Djerdap i Timöka Krajina, Zagreb,1970. In revista amintită şi despre alte cercetări arheologice în regiune, precum la Argentares-Rgotina (nr.6/1979) sau: Unde au fost castrele lui Procopius Timathochion şi Timaciolum (2/1976).

Mă referisem la stadiul desgropărilor de la Romula, în Buletinul Bibliotecii Române, vol.VI(X),1977/78, Freiburg, p.57.

8. F.Kanitz, op.cit., p.239.

ISBN 3-925132-22-8 Buletinul Bibliotecii Române XII (XVI)